N° 757 41e Année Tome CCXVII 1er Janvier 1930

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75;* plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

PAYOT, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS

Pour paraître en Janvier :

En Patrouille à la mer, par le contre-amiral FORGET, les capitaines de frégate THABAUD et FAURIE, le capitaine de corvette BOUISSOU, etc. Préface de A. THOMAZI, capitaine de vaisseau de réserve. In-8 .... 25 fr.

A. MOUSSET, directeur de l'agence l'Information. **L'Attentat de Sarajevo.** (28 juin 1914). Texte intégral des sténogrammes du procès. In-8 .... 60 fr.

G. DALMAN, directeur de l'Institut archéologique allemand de Jérusalem, consul général de Suède pour la Palestine et Damas, professeur de l'Université de Greifswald. **Les itinéraires de Jésus.** Topographie des Évangiles. Édition française revue et complétée par l'auteur. Traduction de J. MARTY. In-8 .... 50 fr.

J. A. THOMSON, Professeur d'histoire naturelle à l'Université d'Aberdeen. **L'Hérédité.** In-8 .... 50 fr.

V. KLUTCHEVSKI, ancien professeur d'histoire à l'Université de Moscou. **Pierre le Grand et son œuvre.** In-8 ... 30 fr.

PROFESSEUR A. HOFFA, directeur du Sanatorium orthopédique de Wurzbourg. **Technique du massage.** In-8 .... 40 fr.

IVAN TOURGUENIEV, **Assia.** Texte russe intégral avec traduction française en regard de N. M. PROKHNITSKAIA lectrice de russe à la Sorbonne. In-16 .... 12 fr.

LAWRENCE J. KEATING, **Le voilier Mary Celeste.** Traduction française du Commandant A. THOMAZI. In-8 ..... 18 fr.

EMIL LUDWIG, **Juillet 1914.** Traduit de l'Allemand par E. LECOURT. In-8 écu .... 20 fr.

PETRITSCHEV. **La grande forêt.** Roman traduit du russe par H. DE WITTE, In-8 écu .... 20 fr.

HENRI-ROBERT, de l'Académie française, ancien bâtonnier. **Les grands procès de l'Histoire.** Au lendemain de la Révolution, 7e série. **9 thermidor. Barras. Le petit Corse. Pauline Bonaparte.** In-8 .... 15 fr.

V. VERESSAIEV, **Guerre Civile.** Roman traduit du russe par V. SOUKOMLINE et S. CAMPAUX. In-16 .... 15 fr.

ÉDITIONS ÉMILE-PAUL FRÈRES
14, rue de l'Abbaye, PARIS (VIe)

Ivan Bounine
DE L'ACADÉMIE RUSSE

LA NUIT

Traduit par BORIS DE SCHLOEZER

Sur ce livre grave, profond, humain, passe le souffle immense de la steppe russe

12 fr.

Natalie Clifford Barney

AVENTURES DE L'ESPRIT

AVEC

RÉMY DE GOURMONT, OSCAR WILDE,
PIERRE LOÜYS, MARCEL PROUST,
RAINER MARIA RILKE, D'ANNUNZIO,
PAUL VALÉRY, MAX JACOB, etc...,
et quelques femmes.

LETTRES INÉDITES

Un vol. in-16. . . . . **12 fr.**

LE VRAI VISAGE
DE RIMBAUD L'AFRICAIN

Rimbaud, en quête d'une situation, traînait lamentablement sa vie, comme une épave rejetée par la mer, sous le soleil torride d'Aden, quand M. Bardey le rencontra, en novembre 1880. Il venait d'Hodeïdah (Arabie), où, tombé malade, il avait été hospitalisé par M. Trébuchet, agent de la maison Morand et Fabre, de Marseille.

Ce qui frappa le plus M. Bardey à ce premier contact, ce fut une chevelure grise sur un visage de vingt-cinq ans. Cette étrange précocité était-elle l'indice d'un passé tragique et mystérieux, encore que si court, M. Bardey ne s'en préoccupa guère, et il n'était pas indiscret : il avait devant lui un solide gaillard, au masque intelligent et énergique, il l'engagea.

Il l'engagea? Il ne faut pas croire qu'un tel acte donne lieu à quelque solennité. Non, Jean-Arthur Rimbaud est employé de commerce. Il n'y a ni à en rougir ni à en tirer vanité.

Il reste d'abord à Aden, où il mène une véritable vie de prison, dans un bureau où il enregistre les commandes de café, sous la direction de M. Dubar, un ancien colonel qui commanda une des Légions du Rhône en 1870-71. Il est actif, zélé, il gagne son argent. Son... colonel (que, dans une lettre, il élève généreusement au grade de gé-

néral) l'apprécie, et fait sur lui un rapport élogieux à M. Bardey.

Comme l'un de ses deux représentants à Harar se trouve souffrant, M. Bardey le remplace par Rimbaud qui, secondant M. Pinchard, mène alors une vie plus conforme à son tempérament, une vie au grand air dans un pays inconnu, où seuls M. Bardey et son employé s'étaient jusqu'alors aventurés, une vie qui lui laisse la faculté de prendre des initiatives, sous le contrôle, bien entendu, de son employeur.

Une vie sans doute qui n'a rien de commun avec celle de Charleville ou de Roche. Ici, le soleil brûle, les montagnes sont hautes, la nature exubérante, les hommes rares... les moustiques plus méchants que sur les bords de l'Aisne ou de la Meuse. Mais ce désir d'inconnu, cette hantise de « trafiquer dans l'inconnu » ont lanciné combien d'hommes, combien de marins, combien de capitaines, et n'est-ce pas parce qu'ils sommeillent au fond du cœur de nombreux jeunes gens que, pour un noble but d'ailleurs, les affiches aux gaies allégories du Ministère de la Guerre les excitent et exploitent?

Certes, Rimbaud prend son métier au sérieux — mais tout comme s'il n'était pas celui auquel nous pensons quand nous nommons Rimbaud. A ce point de vue, il n'y a dans son cas absolument rien d'extraordinaire; les bons employés sont, Dieu merci, légion.

Il n'en est pas moins curieux de le voir à l'œuvre, parmi « les caféiers en fleurs », *mais non pas pour cette œuvre en soi.*

§

Je ne ferai pas le récit de la vie de Rimbaud en Ethiopie — Carré, Bourguignon et Houin l'ont excellemment réussi — mais je dirai tout ce que m'a appris M. Bardey, et qu'on ignore, et je ne dissimulerai pas la joie que j'ai

éprouvée quand il m'a montré et autorisé à publier la lettre suivante, totalement inconnue :

MAZERAN, VIANNEY ET BARDEY
LYON — MARSEILLE — ADEN

TÉLÉGRAMMES | Mazeran Lyon
| Maviba Marseille

Harar, 23 septembre 1883.

Messieurs Mazeran, Vianney et Bardey,
Aden.

Reçu votre lettre du 9 septembre. Confirmons celle du 9 septembre. Nous expédions ce 23 septembre avec la caravane 46 (1) *: 42 chameaux, cuirs, bœufs. Nous vous préparons avec la caravane 48* (1) *5.000 peaux de chèvres, pour le 20 octobre. La même caravane vous portera probablement les plumes et l'ivoire de l'Ogadin, d'où votre expédition retournera définitivement fin septembre. Nous avons essayé une petite expédition chez les Itous Djardjar, elle porte des cadeaux à des chefs importants et quelques marchandises ; d'après les renseignements qu'on nous rapportera, nous verrons à établir quelque chose chez ces tribus sur une base sérieuse. Nous augurons bien de ce côté.*

Nos hommes pour les expéditions du Dankali et de l'Hawache arrivent de Zeilah, et nous allons également mettre en train cette campagne intéressante.

Deux autres expéditions au Wabi, l'une par l'Ogadin, l'autre par l'Ennya, sont aussi en préparation. Les rivières baissent à présent et nous allons être renseignés définitivement sur tout ce qu'il y a à faire dans le grand cercle de Harar. Un rapport commercial et géographique suivra toutes ces recherches et nous vous l'adresserons à Marseille.

D'après nos renseignements particuliers nous croyons que l'Itou sera de nouveau envahi et définitivement annexé à l'empire de Ménélik au commencement de 1884. Une résidence y serait même fondée. Les frontières de l'établissement égyptien et de l'Abyssinie seraient ainsi déterminées réguliè-

(1) Les caravanes portaient toujours des numéros : impairs pour celles qui montaient de la côte à l'intérieur, pairs pour celles qui redescendaient.

rement (2). *Et l'accès des Gallas, Itous et Arroussis serait peut-être plus facile. Pour la cité de Harar, elle est hors de plan de l'Abyssinie.*

Nous voyons avec plaisir arriver vos ordres peu à peu. Nous n'avons jamais entendu dire qu'il y avait de la faute de l'agence d'Aden et de leurs retards. Nous n'avons donc que faire des documents justificatifs que vous préparez. En d'autres occasions nous nous y prendrons autrement. Recommandons simplement à votre obligeance les quelques petits ordres laissés en retard, Guéset, Kéhas, Kasdir, Kahrab, Abbayas (3).

Perles entre autres; et joignons les suivants :

100pièces Massachussetts Shirting A (4) (*30 yard*) (5) *première qualité* (*celle du dernier envoi*). *Tâchez d'avoir la pièce quelques anas* (6) *meilleur marché. — 100 pièces Vilayeti Abou Raïa* (*Colabaland Smill et Cie*) (7) *en outre des 50 en route.*

Portez à 12 maunds (8) *les petites perles de dernière poste et à 12 maunds également les grosses blanches.*

2 nouveaux maunds Assa foetida (*actite*) (9).

5 corja (10) *aïtabanes* (11) *des plus grands* (*le tobe* (11) *à raies bleus et rouges de notre ordre du 20 mai*).

Enfin quelques munitions que nous avons deux fois demandées, et la dite grammaire Somali.

Nous vous saluons sincèrement.

RIMBAUD.

(2) Les renseignements recueillis par Rimbaud à ce sujet sont inexacts. L'Itou, faisant partie du Choa, appartenait déjà à Ménélik. Quand l'Egypte abandonna sa colonie, le 20 mai 1885, à Abd Allah Ali, fils de l'ancien émir Abd el Chakour, Ménélik n'eut pas à déterminer de frontière entre son pays, qui comprenait l'Itou, et le Harar, qu'il avait conquis par la bataille de Salanko.

(3) Objets à fabriquer sur des modèles indigènes (fers de hachettes, pieus, étoffes, etc.).

(4) Cotonnade écrue des Etats-Unis d'Amérique, vendue en telle quantité dans ces pays qu'on l'a appelée le « pain de l'Afrique » ! — A=1re qualité.

(5) Mesure de longueur anglaise (0 m. 914).

(6) Monnaie des Indes (1/16e de la roupie).

(7) Cotonnade écrue de Colaba (Indes anglaises).

(8) Mesure de poids (quarter anglais : 28 livres anglaises).

(9) Drogue.

(10) Paquet de vingt.

(11) Le tobe, pièce de coton écru taillée dans les Massachussets Shirting ou les Vilayeti, est l'unique vêtement des Somalis et des Gallas des environs de Harar et de beaucoup d'autres peuplades de l'Afrique orientale.

(Notes rédigées d'après les explications de M. Bardey.)

Cette lettre a non seulement la valeur de l'inédit, mais l'avantage de montrer Rimbaud dans le plein exercice de sa profession, mieux que les lettres connues (publiées par le *Mercure de France*) qui, n'ayant pas le commerce pour objet direct, n'en donnent que des échos.

Cependant, si elle n'était pas signée de Rimbaud, qui aurait jamais songé à la publier, celle-ci comme les autres?

D'une part, elle est plate, sèche, désordonnée; d'autre part elle est sérieuse, précise, et elle révèle son activité. Elle possède tout simplement les *qualités* d'une lettre d'affaires.

Que si on la compare à celle qu'il adressait à Georges Izambard le 13 mai 1871, on demeure stupide...

Elle prouve que, du jour où il a déposé le fardeau de son génie, peut-être trop lourd pour des épaules de dix-neuf ans, Rimbaud fut un homme comme les autres. Il est vain de voir en son rôle de marchand (Berrichon lui prêtera même un rôle politique parce qu'il a demandé, avec l'apostille du député de Vouziers, l'autorisation d'introduire des armes de guerre à Obock!) la suite logique de son rôle littéraire, il est vain d'interpréter ses gestes d'Afrique autrement que ceux d'un homme quelconque, d'un colon quelconque si l'on préfère, car il faut tout de même, mais seulement, tenir compte de la part d'extraordinaire qui s'attache à quiconque a le goût de l'aventure et du risque.

Rimbaud travaille en Afrique tout bonnement pour gagner sa vie, tout en étanchant sa soif d'inconnu, et rien n'est plus légitime. C'est un commerçant, de moyenne force d'ailleurs; il remplit ses fonctions en conscience, mais, encore une fois, le fait est courant.

Evidemment, il a d'autres capacités que l'épicier du coin, et on ne le voit pas, par exemple, tenant une buvette sous les arcades de la place Ducale, à Charleville, non loin de la demeure d'Ernest Millot, où fréquentait

Verlaine. Mme Rimbaud n'eût pas toléré ce « scandale », et d'ailleurs le poète avait déclaré qu'il eût été « mauvaise enseigne d'auberge »...

Un être intelligent n'est médiocre nulle part, mais Rimbaud n'était nullement préparé ni au commerce ni à l'exploration, et, en de telles matières, l'on n'improvise pas. Il n'a pas l'esprit scientifique, il n'a pas la « bosse » des affaires. Sa mère était sage quand elle songeait à son avenir d'homme, mais elle avait enfanté un poète, et « cela ne mène pratiquement à rien ».

Au Harar, comme un peu partout, on tâche de gagner les faveurs des chefs de tribus en leur offrant des cadeaux. Ainsi, à cette fin, sans le moindre souci des réalités, Rimbaud adresse à son employeur des demandes exorbitantes, et il se fâche quand il n'obtient pas tout de suite satisfaction.

Pareillement — relisez ses lettres à sa mère et à sa sœur, et celle, bien connue, qu'il envoya à son cher Delahaye — il réclame des livres et des livres, techniques, si l'on peut dire, et l'on en conclut qu'il veut apprendre tous les métiers, comme si tel n'était pas le meilleur moyen, selon un vieux dicton, de courir à la misère. Les lit-il seulement, ces manuels de topographie, de minéralogie, de météorologie, etc., ou encore ceux du charron, du tanneur, du verrier, du parfait serrurier, etc?... Il s'en débarrasse vite en tout cas (M. Bardey en conserve quelques-uns), et n'en garde que les planches de croquis et de plans.

Est-ce parce qu'ils sont trop lourds, comme il l'écrit? Il enrage, un jour qu'il rencontre un concurrent « tortillant des sextants », pour rapporter la propre expression qu'il emploie dans une lettre encore inédite. Il a pourtant lui aussi commandé en France, entre autres instruments de précision, « premièrement un bon sextant », mais ne l'a-t-il pas encore reçu, ou ne sait-il s'en servir?...

De solides études à Polytechnique ou à Centrale eussent peut-être fait de Rimbaud un ingénieur remarquable. Il fût devenu millionnaire. Il avait tout ce qu'il fallait, n'est-ce pas, pour réussir?... mais, à l'Ecole, il avait joué avec le mystère et dédaigné la réalité, qui prenait alors sa revanche, avec une implacable cruauté.

Livré à lui-même, tout permet donc de supposer qu'il eût échoué. Il échouera d'ailleurs, quand il voudra quitter la « boîte Bardey ». Il en était pourtant devenu en quelque sorte le fondé de pouvoirs, en juin 1883, en remplacement de M. Pierre Bardey, frère de M. Alfred Bardey. Au début de 1886, il rompt son contrat, et fonde à son tour une société. Son associé meurt. En signe de condoléances, il le traite d'idiot, car cette mort entraîne la dissolution de la « firme ». Il écrit alors à son ancien patron :

Le Caire, 26 août 1887.

Mon cher Monsieur Bardey,

Sachant que vous vous intéressez toujours aux choses de l'Afrique, je me permets de vous envoyer les quelques notes suivantes sur les choses du Choa et du Harar à présent.

La route Dankali est tout à fait impraticable, les fusils Soleillet, arrivés à Tadjourah en février 86, sont encore là.

— Le sel du lac Assal qu'une Société devait exploiter est inaccessible et serait d'ailleurs invendable. C'est une flibusterie.

Mon affaire a très mal tourné et j'ai craint quelque temps de redescendre sans un thaler, je me suis trouvé assailli là-haut par une bande de faux créanciers de Labatut, et en tête Ménélik, qui m'a volé en son nom 3.000 thalers.

Pour éviter d'être intégralement dévalisé, je demandai à Ménélik de me faire payer au Harar, qu'il venait d'annexer : il me donna une traite genre Choa, sur son oukil au Harar, le Dedjatch Mékounène.

Ce n'est que quand j'eus demandé à Ménélik à passer par cette route, que monsieur Borelli eut l'idée de se joindre à moi. Voici l'itinéraire.

. . . .

C'est dans cette lettre, encore inédite, dont on va lire la conclusion (et dont l'écriture — non pas le style! — est rigoureusement la même que celle des poèmes, ce qui peut intéresser les graphologues), qu'est relaté le fameux voyage du Choa, dont la Société de Géographie publia le minutieux récit.

Et Rimbaud avoue :

... Je ne puis rien entreprendre moi-même, je n'ai pas de fonds.

... Je ne resterai pas ici et redescendrai aussitôt que la chaleur, qui était excessive cet été, diminuera dans la Mer Rouge. Je suis à votre service dans tous les cas où vous auriez quelque entreprise où je pourrais servir. Je ne puis plus rester ici parce que je suis habitué à la vie libre. Ayez la bonté de penser à moi.

RIMBAUD,
poste restante
Caire
jusqu'à fin septembre.

Rappelons-nous. C'est deux jours auparavant qu'il écrivit à sa mère cette lettre dont une partie, « pleine de désespoir, mais trop intime », au gré de Paterne Berrichon, n'a pas été recueillie dans l'édition du *Mercure de France*. La victoire du destin impitoyable se dessine, l'étau resserre ses branches... Rimbaud rêvait de Zanzibar, de la Chine, du Japon! Mais il ne « se décide pas gaiement pour cette direction », écrit-il dès le 8 octobre. Et en effet, si, en septembre, il a pris un passeport pour Beyrouth, délivré par les autorités du Caire, il revient bientôt à Aden, où M. Bardey l'occupe, faute de mieux, aux paperasses du chemin de fer qu'on projette sur Cheik-Othman. Puis il envoie des articles au *Temps*, au *Figaro*, etc... au *Courrier des Ardennes!* (« *Je crois que cela ne peut pas me faire du tort.* ») Et, le cœur plus léger, il retourne au Harar, où il s'abouche avec la maison César Tian, d'Aden. Il ne lui manque plus que « le nom des plus grands fabricants de drap de Sedan... »

Mais déjà il est aussi dégoûté des négrillons qu'il le fut des Européens!

Colon, géographe, explorateur! s'écrie-t-on? Oui, mais d'occasion, de fortune. Tout négociant en Afrique se double d'un explorateur, pour les nécessités de son commerce d'abord, par curiosité et par amour-propre ensuite.

Rimbaud ne fait ici nullement exception à la règle.

Et quant à son autre rapport, sur l'Ogaden, qu'a publié également la *Société de Géographie,* sait-on qu'il n'en est pas... le seul auteur? Ce rapport a été fait par l'employé grec Sottiro, qui était intelligent. Rimbaud l'a simplement traduit et enregistré, à la manière, si l'on veut, d'un capitaine qui arrangerait le compte-rendu d'un subordonné, mais tout de même avec sa collaboration! Ironie suprême! Revanche impitoyable de la littérature! *L'Ogaden,* par Rimbaud et Sottiro!

Mais prenons garde! S'il a souffert de l'autre revanche, celle-ci ne l'a nullement contrarié. Le poète est mort, plus que mort, il ne laisse en l'homme non seulement aucun regret, mais aucun souvenir, aucune trace. Singulière métempsychose!

Aussi est-il déconcertant que de bons esprits, à la remorque de Paterne Berrichon, se demandent encore aujourd'hui si Rimbaud ne tenait pas en réserve de merveilleux poèmes, nés sous le soleil des Tropiques, chantant le Nil bleu, les Pharaons et les négresses, la race au visage brûlé, célébrant après Homère « les plus justes et les plus parfaits des hommes »... et sans doute à jamais perdus! On se met dans les transes pour évoquer ce long silence africain, et l'on en prend prétexte pour crier au mystère... et se ménager de beaux effets littéraires. Ici, Jean-Marie Carré a vu juste, la réalité est claire comme le jour, Jean-Arthur Rimbaud le poète n'était plus.

Vos souvenirs d'enfance sont-ils si précis? Pour un qui remonte tout à coup à la surface de votre mémoire, à la faveur de quelque choc, combien restent à jamais enfouis dans les ténèbres!

Rimbaud a bien oublié son père! Comment se douterait-il qu'il a eu du génie?

Au surplus, il ne jouait pas la comédie, il ne recherchait pas une attitude pour poser devant la galerie de l'humanité, comme on l'a insinué avec la plus entière mauvaise foi, lorsqu'il affectait le plus profond dédain envers son aventure littéraire. Celle-ci n'était rien d'autre à ses yeux qu'une *toquade*. Il a aimé la littérature (non considérée d'ailleurs comme une fin), pendant quelque trois ans, comme une femme (« *heureux comme avec une femme* »). A son sens, elle le trompa. L'évocation de ce passé ne pouvait que lui déplaire.

Aussi bougonnait-il, poussait-il, même, un véritable grognement, quand on y faisait allusion. Comme tout honnête commerçant, il tenait à sa réputation (et l'on sait qu'il avait particulièrement des précautions à prendre), un point, c'est tout.

§

M. Alfred Bardey est un magnifique vieillard, qui conserve le teint le plus frais sous ses cheveux blancs. La bonté émane de son doux regard bleu, et l'on conçoit aisément que Rimbaud ait pu s'accommoder d'un tel patron si longtemps.

Pendant plus de trois ans, M. Bardey n'eut jamais l'occasion de soupçonner en cet être taciturne et généralement triste un poète défunt. Il n'aurait même jamais su ce détail, si le hasard ne lui avait un jour ménagé une rencontre avec M. Paul Bourde (qui fut au collège de Charleville en même temps que Rimbaud) sur un paquebot des *Messageries Maritimes*, qui cinglait vers la Chine. C'était à Noël, en 1883. M. Bardey parla incidemment de

son employé. Au nom de Rimbaud, M. Bourde s'étonna, et, remis de sa surprise, raconta à son compagnon de bord, non sans enthousiasme, les extraordinaires succès scolaires... et littéraires de Rimbaud, « sa stupéfiante et précoce entrée dans la littérature », et sa soudaine et étrange sortie du bois sacré. Et il lui remit pour son ancien condisciple une carte couverte de mots aimables et allusifs, se terminant par quelque « Bon courage! »

Quand il lut cette missive, loin d'être flatté, Rimbaud se fâcha, et grogna, selon une habitude « qui lui était familière », explique M. Bardey en souriant.

— Un grognement de sanglier?...

— Vous l'avez dit.

— Quelle impression d'ensemble avez-vous conservée de lui?

— J'ai gardé de Rimbaud le meilleur souvenir, répond M. Bardey. Grand travailleur, très assidu, intelligent et curieux, il a laissé à la maison une réputation d'*originalité* et de *bonté.*

Très sobre, il ne buvait que de l'eau. Il sortait habituellement tête nue, au risque d'une insolation, qui là-bas entraîne ordinairement la mort.

— Auriez-vous des photographies de lui?

— J'en avais, je les ai envoyées avec des documents à M. Berrichon il y a longtemps.

— Il était représenté sur un chameau?

— Rimbaud n'allait jamais en chameau, mais à cheval. Je me rappelle qu'une de ces photos, tirée avec son appareil (le fameux appareil) par Sottiro, le représentait tête nue et pieds nus dans la brousse, avec un air assez hirsute.

M. Bardey cite volontiers maints traits de la générosité de Rimbaud. On rencontre souvent au Harar d'infortunés aventuriers qui, déçus dans leurs ambitions, ne désirent plus que le retour au paisible pays natal. Rimbaud s'api-

toyait facilement sur leur sort, et les secourait de son mieux.

— A quoi occupait-il ses loisirs?

— Non pas à un repos bien gagné. Il recherchait sans cesse à acquérir la complète connaissance des gens et des choses.

— En somme, son avidité de connaître naguère le spirituel transposée aujourd'hui dans le réel?

— ?

— Parlait-il de ses parents, de son pays?

— Jamais.

— Eut-il des aventures amoureuses?

— L'amour, là-bas, n'a rien de sentimental, ni, d'ailleurs, de pervers. Il s'éprit, comme vous le savez, d'une Abyssine avec laquelle il projeta de se marier, mais l'histoire est connue...

— Avez-vous eu l'occasion de remarquer si Rimbaud eut des mœurs spéciales, des relations comme celles qu'on l'accuse d'avoir entretenues avec Verlaine?

— Si elle est fréquente ailleurs, en Turquie par exemple, l'inversion sexuelle n'a aucun cours en Abyssinie. Rimbaud n'était ni débauché ni perverti, il m'a toujours donné l'impression d'un homme normal.

— Ecrivait-il?

— Sauf les lettres d'affaires et sa correspondance particulière, je puis affirmer que Rimbaud n'écrivait jamais. Ses livres familiers étaient des livres arabes, qu'il annotait au crayon et déchiffrait pour les besoins du commerce. L'arabe s'apprend d'ailleurs assez facilement, la grammaire de cette langue n'est pas si compliquée que la nôtre...

— Son vocabulaire était-il choisi?

— Il parlait comme tout le monde. Il employait parfois des tournures pittoresques, des mots drôles, caustiques, mais souvent aussi des expressions très triviales. Ainsi il appelait des « *licheurs de petits verres* » les Eu-

ropéens, qu'il détestait, raillait, et fréquentait le moins possible. Il préférait la compagnie des indigènes.

— Vous n'avez jamais pu recueillir de sa bouche quelque confidence sur son passé?

— Habituellement silencieux et triste, comme je vous l'ai dit, il lui arriva, quand, les affaires n'allant pas leur train, nous nous trouvions astreints à un repos forcé, de bavarder pendant de longues heures avec volubilité. Mais ces moments d'expansion furent rares, et la littérature n'était pas en jeu. Un jour, cependant, il parla vaguement du Quartier Latin, où il avait connu, disait-il sans la moindre vanité, des écrivains, des peintres et des artistes, mais pas de musiciens (il en fit drôlement la remarque)... Mais il tourna vite court, concluant qu'il avait « *assez connu ces oiseaux-là* » ! — Une autre fois, il évoqua, mais d'une façon très voilée, un séjour à Londres, qui n'avait laissé dans son esprit que le souvenir d'une « *période d'ivrognerie* »... Vous pouvez être sûr que son passé n'avait à ses yeux aucune espèce d'importance.

Le poète était mort. Le forgeron sublime des *Illuminations*, le visionnaire de la *Saison en Enfer*, le joaillier qui sertissait sa prose de diamant, parlait comme tout le monde, en termes vulgaires et populaires, et ne voyait plus.

Pourquoi Rimbaud confia-t-il à une domestique, Mme Françoise Grisard, femme de chambre de Mme Bardey :

« Je fais de beaux livres »?

Il précisa lui-même son intention en s'écriant, comme on parlait d'un ouvrage que Mgr Taurin (en mission au Harar et au pays Gallas depuis 1881), préparait sur ces contrées :

« Moi aussi, je vais en faire un, et lui couper l'herbe sous le pied, à Monseigneur ! »

Donc, ne tendons pas le cou. Ces ouvrages, s'ils ont jamais été composés (et M. Bardey en doute fort), n'étaient pas destinés à Vanier ni à *La Vogue!* Nous avons d'ailleurs deux spécimens assez éloquents de cet hypothétique « documentaire ». Gageons que son titre n'eût même pas été : *Une saison en Afrique!*

Et si, peut-être, Rimbaud proposa alors à « Monsieur Hachette », son compatriote (quelle importance!), l'édition de ses travaux, ne croyons pas que la dernière strophe d'Alcide Bava voletait, vrombissait hargneusement dans son cerveau, le taraudait, et qu'elle lui faisait boire jusqu'à la lie la coupe amère du remords :

...Et, pour la composition
Des Poèmes pleins de mystère...

Non, aucune voix ne lui murmura : « Pourquoi, alors, fis-tu *l'imbécile*? »

§

Verlaine chercha certainement à écrire à Rimbaud malgré sa double rupture. Une lettre inédite de Pauvre Lélian, que son détenteur, M. le D[r] O. Guelliot, a publiée dans *La Grive* (janvier 1929), fait allusion aux *Illuminations* :

Amitiés à Cabaner : ses musiques, les eaux-fortes, un tas de chinoiseries (pardon, japonisme et les illuminécheunes, donc!) per postas payante « papa »...

Comme l'explique le commentateur, Verlaine demande l'envoi à ses frais, par la poste, des œuvres du compositeur, et il voudrait savoir ce que deviennent les *Illuminations*. Sa lettre est datée du 27 octobre 1878, de Rethel.

27 octobre 1878! Rimbaud vient tout juste de partir. Huit jours auparavant, il était encore à Roche, *à 20 kilomètres à peine de Rethel!*

Il a quitté son village « de sa propre volonté, le 20 oc-

tobre 1878 ». C'est lui-même qui nous l'apprend, dans cette fameuse lettre de novembre 1878, datée d'Alexandrie, dans laquelle il demande à sa mère une sorte de certificat de bonne vie et mœurs, avec « le cachet de la mairie qui est le plus nécessaire ».

Il n'a souci que de cette pièce, « sans laquelle on ne lui donnerait pas un placement fixe ». Il a franchi le Gothard, il est allé « de l'agréable lac de Lugano à l'agréable lac de Como », il arrive de Gênes, demain il accostera Chypre, puis il cherchera du travail « dans tous les ports de la Mer Rouge », avant d'échouer à Aden où nous l'avons trouvé tout à l'heure.

Et les illuminécheunes, donc!

Verlaine essaya certainement d'écrire à Rimbaud. Je m'obstine à répéter cette hypothèse devant M. Bardey, et puis je réfléchis que, retournée, la question serait mieux posée :

— Rimbaud, à votre connaissance, n'a-t-il jamais écrit à Verlaine?

Après plusieurs gestes vagues, M. Bardey s'écrie :

— Si, une fois, mais une seule fois, il a écrit à « Monsieur Verlaine ».

Je n'en crois pas mes oreilles, mais je presse M. Bardey. Il n'a pas vu cette lettre, mais Rimbaud lui en a parlé, lui en a montré l'adresse, et ses explications firent nettement ressortir qu'elle était extrêmement laconique, et qu'elle se pouvait résumer ainsi : « Foutez-moi la paix! » Et les yeux de Rimbaud précisaient : « Je lui réponds, mais c'est bon pour une fois! »

— Vous rappelez-vous à quelle époque a eu lieu l'envoi de cette lettre?

M. Bardey cherche, hésite à dire : « vers 1885 », mais il me confirmera cette date dans la suite de notre entretien.

Or, les *Illuminations* ont paru en 1886, à l'insu de Rimbaud, et avec une préface de Verlaine.

Tout porte à croire que Verlaine (ainsi que d'autres peut-être) a sollicité Rimbaud à plusieurs reprises, l'a exhorté à publier ses poèmes, ou tout au moins lui a demandé l'autorisation de les éditer. En 1885, l'esprit libre après un stage à la prison de Vouziers, il accentue ses démarches et Rimbaud, d'abord muet, à la fin excédé, lui envoie ce billet catégorique dont M. Bardey a souvenance, et dont le destinataire, bien entendu, ne se vantera pas.

En novembre 1886, les *Illuminations* paraissent en volume aux éditions de *La Vogue,* qui les a d'abord insérées séparément dans ses premières livraisons. Le sommaire des numéros 7, 8 et 9 indique : *Feu Arthur Rimbaud!*

Etrange, étrange coïncidence! Le 21 mai 1886, Rimbaud écrit à sa famille, sans se douter qu'il est mort :

« Je trouve à Aden, où je suis venu passer quelques jours, le livre que vous m'avez envoyé... »

Mais ce n'est pas un exemplaire d'auteur, confié par l'éditeur aux bons soins de Mme Rimbaud... C'est un dictionnaire! un dictionnaire amhara!...

Non, Rimbaud n'est pas mort. « Une caravane a bien été attaquée, en route; mais c'est parce qu'elle était mal gardée. » (Lettre de Tadjourah, du 9 juillet 1886.)

Non, M. Rimbaud n'est pas mort. Il s'enfonce de plus en plus dans le désert, dans le Choa, tandis qu'à Paris la gloire fleurit sur le cadavre de son génie.

— Rimbaud allait-il à la messe?

— Rimbaud n'allait jamais à la messe, indifférent, sans ostentation, aux choses de la religion. Mais il entretenait avec les missionnaires les relations les plus cordiales. Il se plaisait même en leur compagnie, alors qu'il évitait généralement celle des autres Européens.

Comme les paysans de Roche, il assistait cependant aux enterrements. Non seulement la mémoire de M. Bar-

dey en témoigne, mais encore un petit document qu'il a conservé : une carte d'un ton crême, aux bords dentelés, sans aucune saveur exotique, où, d'une écriture populaire, est formulé ce sobre faire-part :

Monsieur Raimbaud (sic).
Nous avons la douleur de vous annoncer la mort de Monsieur Pierre Sacconi, tué à Carnagott dans le pays de l'Ogaden. Vous êtes prié d'assister au service funèbre qui sera célébré à la Mission Catholique demain 24 août (1883) *à 7 heures du matin.*

§

M. Bardey revit pour la dernière fois Rimbaud sur son lit de douleur à l'hôpital de la Conception, à Marseille, où, pleurant et désespéré, il lui montra ses moignons. Ils évoquèrent le passé, puis M. Bardey le réconforta en l'assurant qu'il existait des jambes artificielles, et il l'invita à venir passer sa convalescence chez lui à la campagne. Rimbaud en fut touché comme un enfant et pleura.

— De quoi Rimbaud est-il mort?

Le Dictionnaire Larousse a dès longtemps tranché la question :

... Pendant un voyage en France, en 1890, Rimbaud fit une chute, fut amputé d'une jambe et alla mourir à l'hôpital...

Paterne Berrichon... mais laissons dormir en paix Paterne Berrichon.

Rimbaud est mort de la syphilis.

Il serait aussi ridicule de l'en blâmer que de farder la vérité.

Ce ne fut pas sa faute. Les femmes du Harar ne sont pas très saines en général, et l'hygiène laisse fort à désirer en ce pays.

Faut-il répéter que Rimbaud n'était ni gourmand, ni alcoolique, ni débauché?

Mais il était écrit qu'il connaîtrait toutes les misères de la terre. La logique du destin est irréprochable.

A l'hôpital de Marseille, on amputa Rimbaud, atteint des accidents tertiaires de la syphilis, qui se localisent aux genoux.

Est-ce pour cette raison que Mme Rimbaud, qui jugeait sans doute la maladie honteuse, voulut être seule, avec Isabelle, derrière le cercueil de son fils?...

JEAN-PAUL VAILLANT.

AY CHIQUITA

Avez-vous jamais entendu *Ay chiquita?*

Ay chiquita est une romance sentimentale qui, de 1864 à 1867, a fait fureur à Paris. J'ai oublié — si je l'ai jamais su — le nom du parolier, mais il peut se vanter, avec la musique du maestro Yradier, d'avoir connu la popularité.

Voici le premier couplet :

On dit que tu te maries,
Tu sais que j'en vais mourir
Ton amour c'est ma folie
Hélas ! je n'en puis guérir.
En passant devant ma porte
Si tu vois prier ce soir,
Dis-toi : C'est ma pauvre morte
La morte de désespoir.

REFRAIN.

Qui voudrait, qui voudrait encore,
Qui voudrait m'aimer, ah, dis-moi ?
Aimer celle qui t'adore,
Et qui meurt pour toi.

Le maestro Yradier avait mis sur ces paroles une musique languissante, rythmée en berceuse, monotone, mais triste à souhait, et bien ajustée à ces vers douloureux.

La chose obtint un succès inouï.

Toutes les diseuses de romances, larmoyantes, chevrotantes, mélancoliques et vibrantes, chantaient *Ay chiquita* dans tous les cafés-concerts ; — les Musettes et les Mimis, les grisettes et les demoiselles de magasin, chantaient *Ay chiquita,* dans les rues, dans les caboulots, dans les

ateliers, — tous les virtuoses du pavé chantaient et jouaient *Ay chiquita.*

Au Quartier Latin, une grande fille, un peu hommasse, brune comme une gitane, et douée d'une assez belle voix, s'était fait une notoriété en chantant *Ay chiquita,* s'accompagnant sur un violon qu'elle faisait vibrer avec émotion.

Pour l'entendre, les passants s'amassaient sous les portes cochères; et l'on voyait s'ouvrir toutes les fenêtres d'où pleuvaient les gros sous.

Un dimanche soir, avant de rentrer au collège qui nous donnait la permission de dix heures, rue de la Contrescarpe (à présent rue Mazet), près de la rue Saint-André-des-Arts, j'étais entré dans le café-chantant, qu'a depuis longtemps remplacé un hall de messageries.

La salle était comble.

Après quelques numéros sans importance, quand le régisseur poussa la pancarte qui annonçait *Ay chiquita,* un frémissement courut dans l'assistance, et des « ah ! » de satisfaction s'élevèrent de tous côtés.

La chanteuse commença.

Le premier couplet fut accompagné en sourdine par le public qui se contenta d'abord de fredonner, mais dès le second couplet, l'assistance n'y tint plus, et la voilà chantant en chœur avec l'artiste, prouvant son enthousiasme par une mesure aussi fantaisiste que désordonnée, et que le chef d'orchestre dut renoncer à discipliner.

Mais combien tous, hommes, femmes et enfants, étaient heureux et s'en donnaient à cœur joie de chanter et de bisser la romance favorite!

Et moi, dans l'ingénue sensibilité de mes seize ans, j'étais ému, je ne le cache pas, par ce roman douloureux, et je la fredonnais aussi, cette plainte d'une désespérée.

Je l'ai si souvent entendue, si souvent répétée moi-même, qu'après plus de soixante ans, je m'en souviens

comme si c'était d'hier, et je puis dire les trois couplets sans une défaillance de mémoire.

La vogue d'*Ay chiquita* dura plusieurs années, et il ne fallut pas moins que *J'ai un pied qui remue, Ohé! les petits agneaux, Le Baptême du petit ébénisse,* la scie « Ohé Lambert! » et l'Exposition universelle de 1867, pour avoir raison d'*Ay chiquita* et pour faire peu à peu oublier aux Parisiens la pauvre « morte de désespoir ».

Le Paris de cette époque, frivole et fêtard, brillant et agité, n'était qu'une petite ville de province, calme et bien arriérée, au regard du Paris d'aujourd'hui, grouillant, trépidant, klaxonnant et tumultueux.

On pouvait se promener paisiblement sur les boulevards sans se heurter à des foules cosmopolites et babéliennes; les cafés avaient leurs habitués tout comme à Quimper-Corentin ou à Pont-à-Mousson. Les artistes, les hommes de lettres, tenaient leurs assises au Café des Variétés ou au Café Anglais, à la Maison Dorée ou chez Tortoni, et la moitié de la population gardait assez de simplicité et de naïveté sentimentale pour se passionner pendant trois ans pour une romance où l'on mourait d'amour.

*

J'étais récemment arrivé de ma province, je ne savais rien encore des dessous de la vie littéraire, et la foule n'en savait certainement pas plus que moi. J'ignorais que sous le masque de son faux nom *Ay chiquita* racontait une histoire vécue, que cette romance faisait allusion à un drame réel, à une récente aventure d'Arsène Houssaye.

Je la résume à grands traits.

Arsène Houssaye était directeur de la Comédie-Française, lorsqu'un soir, dans un souper d'artistes et de littérateurs, il rencontra une cantatrice de la famille des Garcia, cousine de la Malibran.

Marie Garcia avait brisé sa belle voix à Covent-Garden et se tournait vers la Comédie, elle allait débuter à l'Odéon.

La rencontre fut, pour tous deux, le coup de foudre... et la liaison dura six années.

Mais, homme varie! Arsène Houssaye, valsant un soir dans le monde avec une jeune Péruvienne, s'enflamma pour cette beauté nouvelle au point de vouloir l'épouser.

Bientôt les accords furent conclus et, lorsque, par un bruit public, Marie connut cette nouvelle, comme elle était dans la vie plus tragédienne que comédienne, elle voulut tout d'abord faire rompre les fiançailles, puis elle résolut de s'empoisonner à l'église le jour du mariage. Tout son entourage dut la surveiller étroitement. On parvint à lui dérober le poison qu'elle avait préparé et à l'empêcher de mettre son projet à exécution.

Mais elle était frappée au cœur, elle tomba gravement malade et le médecin l'envoya aux Eaux-Bonnes; elle y languit quelques mois, et ne revint à Paris que pour mourir.

*

Je n'ai connu Arsène Houssaye que longtemps après. Je le rencontrai chez Victor Hugo qui l'accueillait avec la cordialité d'une vieille amitié. Le Père ne voulait pas lui tenir rigueur de ce qu'il avait été un partisan de l'Empire. Partisan assez indépendant, du reste, car jamais il n'a renié ses dieux pour plaire à César. Il a gardé toute son admiration, toute sa vénération pour Victor Hugo exilé, il était resté un de ses fidèles les plus fervents, et n'avait laissé passer aucune occasion de célébrer le Génie du siècle.

Il montra son indépendance dans une petite circonstance où la littérature n'a rien à faire, mais qui est assez comique pour valoir d'être contée.

Napoléon III, dès le début de son règne, voulut pros-

crire la barbe qu'il considérait comme un emblème révolutionnaire. Il n'autorisait que la moustache et l'impériale, et tous les fonctionnaires, jusqu'aux instituteurs et aux gardes-champêtres, durent faire tomber leur barbe sous le rasoir.

Arsène Houssaye avait une belle barbe blonde dont il était très fier.

Le ministre d'Etat lui signifia la volonté de l'Empereur. Houssaye crut d'abord à une plaisanterie, mais, quelques jours étant passés, le Ministre apprit qu'Arsène Houssaye n'avait pas immolé sa barbe et lui envoya un rappel à l'ordre.

Alors, Houssaye répondit qu'il n'obéirait pas et qu'il donnerait sa démission plutôt que de sacrifier sa barbe.

Devant cette résistance, le Ministre n'insista plus et l'on fit semblant de ne plus voir la grande barbe d'Arsène Houssaye.

Lorsque je le vis chez Victor Hugo, sa barbe blonde était devenue poivre et sel, il portait toujours beau, il était calme comme un homme revenu des fantaisies et des folies de la jeunesse, mais il était toujours aimable et souriant, toujours épris de l'art, toujours dévoué à ses amis, toujours prêt à rendre service.

J'étais alors chef de Cabinet du Sous-Secrétariat d'Etat des Beaux-Arts. Deux fois il se dérangea pour venir me voir rue de Valois et me recommander de jeunes artistes; il me rappelait les littérateurs, les poètes, les peintres, les statuaires et les musiciens qu'il avait autrefois encouragés et soutenus, et pour qui, dans sa revue *L'artiste,* il avait dressé un piédestal.

C'était un causeur exquis, ayant toujours à conter des histoires qu'il assaisonnait de beaucoup d'esprit, et cet aimable et fécond écrivain qui jadis, comme un grand seigneur, avait donné ces brillantes fêtes où courait le Tout-Paris, artistes et mondains, — était maintenant un philosophe qui écrivait ses souvenirs.

Il s'y est confessé avec franchise; on le sent véridique, car il a dit ses passions et ses douleurs, ses fautes et ses expiations et il s'est accusé avec une telle sincérité que, tout en le blâmant, on finit par le plaindre, et dans ses aventures il reste sympathique.

Il n'oubliait pas Marie Garcia et l'on comprend ses transes quand il entendit tout Paris chanter *Ay chiquita.*

Cette romance le poursuivait partout, l'obsédait, comme si elle eût été l'Euménide chargée de châtier le coupable.

Ah! elles ont parfois des épines cruelles, les roses que cueillent les hommes à bonnes fortunes!

*

Marie et son souvenir ont tenu une grande place dans sa vie. Il raconte que, peu après sa mort, il la voyait souvent en songe; elle lui apparaissait le plus souvent courroucée, lui montrant, nu, son bras qu'il avait promis d'orner d'un bracelet. Elle le sommait de tenir sa parole.

Il conta ces apparitions à ses amis qui crurent qu'il tournait au spiritisme. Il n'en était rien, mais il n'était pas éloigné de croire que des âmes en peine peuvent se manifester aux vivants et il eût vivement désiré apaiser la pauvre morte.

Les apparitions devenues de plus en plus fréquentes, il résolut d'en finir.

A force de démarches, il put obtenir, par une rare faveur, l'autorisation de faire ouvrir le cercueil de Marie.

Un matin, avec une cousine de la morte et une de ses plus anciennes amies, la comtesse de L... il fit ouvrir les trois cercueils, de chêne, de sapin et de plomb, et Marie apparut, belle encore.

Mme de L... s'évanouit et tomba dans les bras du plombier. Arsène Houssaye, tout chancelant, mit le bracelet

au bras de la morte et lui baisa le bout des doigts. (« On eût dit des doigts de marbre. »)

Puis les cercueils furent refermés et, de ce jour, dit Houssaye, « Marie m'apparut de loin en loin, toute souriante, me montrant son bracelet ».

*

Pendant son séjour aux Eaux-Bonnes, Marie Garcia avait écrit un roman : *La confession d'Antonine*, qui était à peu près sa propre histoire; elle y avait intercalé quelques-unes des lettres qu'elle écrivait à Arsène Houssaye.

Elle n'était pas un bas-bleu, mais elle écrivait joliment (« avec une plume de nacre et dans un songe d'azur », dit Arsène Houssaye.

Après sa mort, Houssaye publia ce roman avec une préface de Léon Gozlan.

Le volume fut tiré à 125 exemplaires.

Vingt-cinq étaient des volumes de don, les cent autres, sur vélin, furent vendus au profit de ses pauvres, ainsi qu'elle l'avait voulu dans son testament, et, à vingt francs le volume, produisirent 2.000 francs.

Je possède ce livre rarissime, orné d'un portrait de Thomas Couture gravé par Nargeot qui la représente de face, et d'un second par Hofer où elle est vue de profil, effeuillant et interrogeant une marguerite.

A la fin du roman on lit ce sonnet dont un vers est inachevé :

Adieu, je vais mourir, ma blancheur de statue
Me fait songer au lit de marbre du tombeau.
Mon pauvre cœur brisé m'échappe...
Et je ne te sens plus en mon âme abattue.

Ma voix qui te chantait l'amour s'est déjà tue.
La colombe revêt la robe du corbeau;
Adieu ce qui fut doux, adieu ce qui fut beau!
Adieu tout ce que j'aime, adieu tout ce qui tue!

Tu m'as donné l'amour, et j'ai vécu par toi;
L'amour donne la mort aux femmes comme moi.
Qu'aimais-tu donc, païen? Ma beauté périssable.

Tu voulais la moisson des roses et des lis.
C'est la mort qui me fauche! Adieu, car je pâlis;
Je te lègue un cyprès, une ombre, un grain de sable.

Quelques années après, en 1867, Arsène Houssaye la ressuscita encore dans un numéro de *l'Artiste*. Il publiait son portrait en frontispice, et en face on lisait ce sonnet de Théodore de Banville.

MARIA GARCIA

Ses yeux charmants sont clos dans un calme sommeil.
Naguère, hélas! riant au gai zéphyr, qui touche
Une tresse, et frémit sur le bord de la couche,
Ses dents de lis avaient comme un reflet vermeil.

Lorsque le vers ailé, gracieux, et pareil
A quelque chant d'oiseau, murmurait sur sa bouche,
Sa lèvre rougissait, délicate et farouche,
Comme un beau fruit sanglant baisé par le soleil.

Oh! son cou de Diane à la ligne si pure!
Oh! comme ses sourcils fiers et sa chevelure
Débordante allaient bien à sa chaude pâleur!

Elle brillait ainsi, belle, éloquente, heureuse,
Et dans ses yeux, charmés par l'espérance en fleur,
Comme en un lac dormant flottait l'ombre amoureuse.

Venait ensuite la préface que Gozlan avait écrite pour la *Confession d'Antonine*.

Arsène Houssaye essayait ainsi d'apaiser les mânes de la morte et aussi sans doute d'apaiser sa propre conscience en faisant revivre en beauté le souvenir de celle qu'il avait abandonnée.

Il publiait dans ce même numéro ce sonnet de Roger de Beauvoir :

MARIE GARCIA

Elle dort maintenant sur la terre glacée,
Celle que nous aimions à voir encore hier
Traverser son jardin d'un pas heureux et fier,
Au Roméo rêvé Juliette enlacée.

Comme elle pressentait sa fin dans sa pensée,
Elle avait renfermé son cœur dans un coffret.
Qui donc en eut la clef, qui donc eut le secret?
On ne le dira pas à la foule insensée.

Elle l'a dit peut-être à la cascade en pleurs,
A la brise courbant ou relevant les fleurs,
A la rose de mai par l'orage bercée.

Aux marbres des autels, aux bois sourds, à la mer,
Ce secret, je le sais; elle en est morte hier :
« Par l'amour à la mort elle était fiancée! »

6 février 1864. ROGER DE BEAUVOIR.

Et il est vraiment touchant de lire les pages (non signées, mais où on le reconnaît dès la première phrase) dans lesquelles il retrace le portrait moral et la vie de cette belle créature qui, des Eaux-Bonnes, lui avait écrit dans une de ses dernières lettres: « Scribe est ici, Gounod va venir. — Scribe me fait un rôle, Gounod me fera un *De profundis* ».

J'ai dit qu'Arsène Houssaye était un causeur exquis, il était charmant et charmeur, il aimait la jeunesse, étant resté jeune.

J'étais du même mois et de la même année que son fils Henri, et quand je le rencontrais, il ne dédaignait pas de causer amicalement avec moi sans morgue et sans pose, en toute sympathie.

Sans doute il espérait trouver dans la jeunesse l'indulgence pour ses fautes passionnelles, dont il se confessait avec une touchante sincérité.

On le sentait si vraiment affligé et si repentant! En

lisant tout ce qu'il a écrit à la louange de Marie, je regrettais d'avoir été autrefois, — sans le vouloir et sans le savoir, — un de ses persécuteurs, puisque, moi aussi, j'avais chanté *Ay chiquita.*

GUSTAVE RIVET.

POÈMES

L'ANCETRE

C'est en voyant la vigne enlacée aux ormeaux
Que j'ai reconnu ta patrie, ô doux Virgile :
Alentissant alors du char la course agile,
J'ai senti de tes vers en moi chanter les mots.

Comme un bourdonnement aérien de ruche,
Dans le soir qui tombait des Alpes, ils vibraient;
Mille insectes de feu croisaient en moi leurs raies
Et j'étais comme un champ où le soleil trébuche.

De la Gaule aux cieux gris d'où vinrent tes aïeux
J'arrivais, le cœur nostalgique et plein de songes;
Près des eaux dont le bleu ne cache que mensonges,
Je vis ton ombre se dresser jusques aux cieux.

Deux mille ans ont passé. Ton robuste génie
Nous partage sans fin le miel de la beauté
Et, sur la glèbe où rôde un rêve illimité,
La flûte de Tityre épand son harmonie.

Les nymphes aux cheveux sur leur cou blanc épars
Tout autour de ta ferme d'Andes font la ronde,
Et voici se lever les paysans du monde;
Une fierté soudaine enflamme leur regard.

Salut, frère! A parler sans détours, je t'envie!
Que n'ai-je su, lentus in umbrâ, *moduler*
Des chants tels que les tiens et qui pussent voler
D'un essor, par delà les siècles et la vie!

—

DÉDICACE A VIRGILE

Cependant que ta mère, au verger plein d'abeilles,
Cueille les fruits juteux de l'arrière-saison,
Tes sœurs à leurs fuseaux se content des merveilles
Et ton père, sur l'aire, égrène la moisson.

Septembre est revenu tendre d'or clair les treilles :
Toi, dans l'ombre d'un hêtre aux robustes rameaux,
Des nymphes d'alentour tu charmes les oreilles,
Ayant du bon Tityre emprunté les pipeaux.

Le jour décroît. Le vent fraîchit. La table est mise.
Tu reviens. Ton front lourd bourdonne de chansons.
Que Cymodoce écoute et dont rêve Artémise.

La Nuit sur les grands lacs descend, toute en frissons,
Et ton nom, prononcé par une voix divine,
Jusqu'au sommet des monts s'envole comme un hymne...

—

SYLVINE

Par cette nuit de mai pleine d'odeurs de sèves,
Sylvine ne saurait s'endormir : elle rêve.

Sous les pommiers fleuris le vent fait un bruit d'ailes;
Ils neigeront à flots à l'aurore nouvelle.

Aux tiges du bouleau la feuille est toute blonde;
Un rossignol qui chante attend qu'on lui réponde.

Mais on frappe au pignon et Sylvine tressaille :
Quel pivert matinal vient percer la muraille?

C'est premier Mai demain. A ton pignon, Sylvine,
Ne va-t-on pas clouer la branche d'aubépine?

Hommage à la beauté, symbole de l'estime
Qui double la tendresse et que l'espoir anime.

Le galant chevalier qui t'en fera l'offrande
Y mettra, frémissant, tout son cœur en guirlande.

Doucement hors du lit Sylvine s'est glissée;
Sans être vue, elle vient voir à la croisée.

Par cette nuit de Mai, pleine d'odeurs de sèves,
C'est d'un amour fidèle et chaste qu'elle rêve...

—

LA LAMPE

Au lent susurrement des branches que balance
Le vent,
S'endort de la maison chétive le silence
Vivant.

Sur la table, au milieu, luit et veille la lampe.

Quand je rentre courbé de mon dur labeur d'homme,
Le soir,
Une fidèle main l'allume pour moi, comme
D'espoir.

Le rêve, à sa lueur, à mes tempes bourdonne;

Dans le logis branlant du corps vieilli, mon âme
Qui luit
Verse mystérieusement sa courte flamme
Sans bruit.

Mais qui l'apercevra de loin, parmi ses larmes?

—

FLEURS

Les lilas du jardin ont fleuri sur la haie;
Leur parfum saigne dans la plaie
Du ciel troué par les étoiles et se mêle
A la bruine, au lent susurrement des ailes
De la nuit.

Toi que j'aimais, qu'es-tu devenue aujourd'hui?

Il est frais et pareil à ton jeune visage
Le rameau de pommier sauvage
Que tu mets, ô ma fille, avec un si beau zèle
Près de ma table... Tant tu ressembles à Celle
D'autrefois,

Que je crois la revoir, lorsque j'entends ta voix...

Si tu veux, nous irons planter près de la pierre,
Où dort depuis déjà trop longtemps ta grand'mère,
Un rejet de ce coignassier qu'elle fit naître,
Et qui de rouges fleurs encadre la fenêtre;
Il sera

Pareil à nos deux cœurs qui saignent toujours là.

—

RUINES

Quand j'ai traversé le village,
Le village des anciens jours,
Le vieillard était dans la cour
De la maison, sous le feuillage,
Il menait la chèvre au pacage.
Mais je ne l'ai pas reconnu...

O mon Aïeul, où donc es-tu?

Quand je suis passé par derrière
Le pignon du logis perclus,
J'ai cherché les roses trémières,
Le vieux poirier, mais je n'ai plus
Trouvé qu'herbe folle et poussière;
Le puits même avait disparu...

Mon vieux jardin, où donc es-tu?

Les talus de fraises, le hêtre,
Les deux génévriers jumeaux,
Que l'on voyait de la fenêtre
Et que fréquentaient les moineaux,
Je n'ai plus rien su reconnaître
Des vieilles bornes de l'enclos,

Et j'ai refoulé mes sanglots...

—

LE CHEVAL

Il me souvient de toi, mon beau cheval. J'avais
Vingt ans, et nous partions ensemble sous les branches;
Ton pas faisait sonner l'écho des bois épais;
Nous passions les cours d'eau sur de vieux ponts de planches,
Lorsque d'un bond léger tu ne les franchissais.

Quand l'orage parfois nous fouettait le visage,
Pour répondre à la foudre et pour braver l'éclair
Toi, farouche, tu faisais feu des quatre fers,
Et ton hennissement montait clair et sauvage,
Comme un défi dans la tempête. Plus souvent,
Nous nous grisions tous deux de soleil et de vent
Et, lorsque aux environs passait quelque pouliche,
Ta voix d'étalon fier savait se montrer riche
De saluts modulés et d'appels frémissants.
Ah! que j'aimais presser de mon genou puissant
Ton flanc soyeux et musculeux, mon bel espiègle!
Quand tu fuyais entre les arbres, par les prés,
Avec ta robe baie, avec tes crins dorés,
Tu semblais un pavot né dans un champ de seigle.

—

L'ORAGE

Quand l'orage éclata dans un fracas de foudre,
Le vent tourbillonnant, qui soulevait la poudre
Et qui faisait gémir les bois autour de nous,
L'un contre l'autre nous poussa, dans un remous

De feuilles mortes, et nos corps en frissonnèrent,
Durant que, secoués par les coups de tonnerre,
Des fragments de bois sec s'abattaient à nos pieds.
La forêt nous offrait cette nuit-là, ma Chère,
Les plus secrets, les plus obscurs de ses sentiers...
D'Enée et de Didon évoquant l'aventure,
Je cherchais où trouver une retraite sûre
Et ne savais comment endormir ton effroi,
Quand tu sentis soudain que l'anneau de ton doigt
Avait glissé, l'anneau d'or de nos fiançailles.
Un éclair zigzaguant à travers les broussailles
Me fit voir à mes pieds la bague. Talisman
Qui parut disperser l'orage en un moment...
Rien de plus ne survint entre nous. Nous gagnâmes
Le village. Mais c'est d'avoir tous deux frémi
Du même obscur frisson dans le vent ennemi
Qu'un trouble sans pareil a fait vibrer nos âmes...

LE POULAIN

Il ne sait pas, le poulain blond, il ne sait pas!
Dans les traits il gambade encore :
Un coup de fouet léger le redresse; il dévore
Le frein couvert d'écume, et parfois son pied bat.

Comment rompre l'étau du Destin qui l'opprime?
Qui dira dans quel guet-apens
Le maître hier si doux l'a fait tomber, victime
Promise désormais aux plus sombres tourments?

Adieu, libres ébats à travers la prairie!
Qui se fait prendre a toujours tort...
Le collier d'esclavage aux épaules s'appuie,
Et le poil saigne et ce sera jusqu'à la mort.

Mais regarde, beau poulain blond, regarde et songe!
Ton maître lui-même obéit
A d'autres maîtres; car la ruse et le mensonge
Font triompher qui trompe et craint d'être trahi.

Cependant, pour bercer notre longue détresse,
Il faut parfois qu'un peu d'amour
Vienne fleurir entre les cœurs, et que s'empresse
A prendre vol un rêve bleu sous le ciel lourd.

Gentil poulain, vois-tu sur le sillon qui fume
Sautiller l'oiseau laboureur?
Pense au sainfoin fleuri qui t'attend, à la brume
Qui fraîchit l'eau de l'abreuvoir, et va sans peur...

Pense à ton compagnon d'épreuve et de misère,
Qui pousse son souffle sur toi,
Quand vous vous étendez sur la même litière,
Et ne médite pas trop souvent sur la Loi...

SOURCES

C'est sous un arc-en-ciel d'eau poudroyante, au bas
De la cascade où le torrent rit aux éclats
Que tu voudrais, mon Ame, ouvrir tes larges ailes;
Car la Lumière et l'Eau, mariées et fidèles,
Ont procréé la Vie, aux siècles où le pas
Des dieux jeunes faisait jaillir des étincelles.

Ce de quoi tu naquis tu ne le connais pas;
Mais, de même qu'Amour peut surgir d'une larme,
Vers certains chatoiements un mystérieux charme
T'attire, et tu ne sais comment, et l'on dirait
Que tu cherches de ton origine le secret;
Mais n'es-tu pas toi-même un jet d'eau qui s'irise
Et qui vers l'infini s'élance et puis se brise?...

PAROLES DU SAINT DES DERNIERS JOURS

Non, non! si malheureux que je puisse être encore,
Je ne te vendrai point ma belle âme, ô Satan;
Ma fleur de paradis qu'auréole une aurore
Ne pantellera point sous ton ongle insultant.

Je sais quel piège affreux ton astuce lui tend;
Ton haleine est un feu qui souille et déshonore;
Le cygne de mon rêve oserait-il éclore
Dans le soufre et la poix de l'infernal étang?

Agite pour tes fous ta cymbale et ton sistre;
Je ne veux rien de toi, pas même de ta paix;
Car dans tes chants d'amour grince un rictus sinistre.

Las! je suis comme Job, et tout ce que j'aimais
M'a failli tour à tour, mais je te dis : Qu'importe?
Le signe qui te chasse est au seuil de ma porte...

PHILÉAS LEBESGUE.

MADAME D'AGOULT ET GEORGES HERWEGH

AVEC DES DOCUMENTS INÉDITS [1]

—

Trouver dans ses souvenirs et ses papiers de famille la matière d'un livre qui enrichisse nos connaissances littéraires du passé est un privilège réservé, selon un mot cher à Stendhal, aux *happy few*. L'on sait par exemple avec quel bonheur Mme Marie-Louise Pailleron composa jadis toute une chronique de la Vie littéraire sous Louis-Philippe, à seulement rassembler d'une main experte et pieuse les archives de son grand-père François Buloz.

Pareille fortune échoit aujourd'hui à M. Marcel Herwegh. Il vient de publier, dans la collection des « documents bleus » (N. R. F.), la correspondance qu'entretint avec ses parents l'amie de Liszt, cette étrange comtesse d'Agoult, dont le nom connaît de ce temps-ci un regain de faveur. Fils du poète suisse Georges Herwegh et d'Emma Herwegh; venu au monde dans une maison où — pour reprendre les termes d'une lettre paternelle — « le génie des Bülow, des Liszt et des Wagner avait laissé une toute petite empreinte »; héritier d'un trésor poétique et musical qu'il était digne de recueillir, M. Marcel Herwegh n'a pas voulu garder pour lui seul les curieux documents dont il était dépositaire.

Au Printemps des Dieux est le premier volet d'une sorte de triptyque qui comprendra *Au Banquet des Dieux*

(1) Ils seront transcrits en caractères italiques.

(souhaitons d'avoir bientôt part au festin) et *Au soir des Dieux*. Liszt, Wagner, leurs amis et leurs amies, leurs satellites et leur cortège : voilà de quels *dieux* le couple poétique des Herwegh — messager de l'Olympe musical — annonce la venue. Les documents inédits dont l'opulent bagage accompagnera cette troupe glorieuse s'ajouteront alors, pour la joie du chercheur, au butin déjà offert par la correspondance qu'entre 1843 et 1867 Marie d'Agoult échangea avec ses amis Herwegh.

§

Publier des lettres n'est pas une entreprise aussi aisée qu'un vain peuple pense. Le labeur du déchiffrage (fiévreuse et rapide, l'écriture des correspondants est parfois plus que négligée) se complique généralement d'une difficulté d'interprétation. Faute de posséder la contre-partie, la demande et la réponse, combien de passages posent des énigmes, proposent des *rébus* que l'on n'est pas toujours assuré de pouvoir résoudre. M. M. Herwegh a eu la chance de réunir en un seul dossier les missives dont Mme d'Agoult fut ensemble la signataire et la destinataire. Il a été servi dans cette tâche par la libéralité d'un petit-fils de la comtesse d'Agoult : M. Daniel Ollivier, l'éditeur de la suite des *Mémoires* Sternistes. Il a dû en outre, prévient-il dans l'avant-propos, faire office de traducteur. C'est que, par un trait assez remarquable et destiné à nous retenir, la comtesse, le poète et sa femme entremêlèrent dans leurs lettres la langue allemande et la langue française.

Née à Francfort-sur-le-Mein, compatriote de Gœthe pour qui elle nourrissait une si profonde admiration; issue par sa mère de la famille francfortoise des Bethmann, Marie de Flavigny, comtesse d'Agoult, alliait en sa personne deux sangs contradictoires. Un habitué de son salon disait d'elle : « Son regard est allemand, son sourire, français. » Elle-même, cherchant à se définir, s'avouait

tiraillée par un « combat perpétuel » entre le *cœur* qui était d'une Allemande et la *tête* qui était d'une Française. Question d'anatomie si l'on veut, mais qu'il importe de marquer pour l'intelligence de son œuvre, voire pour la compréhension de ses lettres aux Herwegh.

Quant aux Herwegh, leur nationalité est complexe, encore qu'ils l'aient en fin de compte simplifiée par un geste courageux qu'il faut dire. Ils avaient vu le jour sur le sol allemand. A la suite de démêlés orageux avec Frédéric-Guillaume IV et sa Cour, le poète Georges Herwegh décida de s'expatrier. Lui et sa femme s'abritèrent en Suisse, dès 1839. La terre d'exil devint alors pour eux la patrie d'adoption. Ils se voulurent *citoyens suisses*. Toute l'œuvre poétique de Georges Herwegh contresigne d'ailleurs par son inspiration violemment anti-germanique un acte dont la validité et la sincérité sont incontestables, sauf peut-être au regard des superficiels pour qui l'usage de la langue allemande est accepté comme un démenti (formel, c'est le cas de le dire) au geste et aux sentiments du protestataire.

Dans ces conjonctures réciproques, il est aisément concevable que le ménage Herwegh se soit lié avec Mme d'Agoult. Ascendances, communauté de langue, affinités secrètes, tout les prédisposait à se merveilleusement entendre l'un et l'autre. Leur rencontre était écrite dans le ciel. A peine le peintre Henri Lehmann les eut-il mis en rapports que la pente qui était toute prête accéléra entre eux le mouvement de la sympathie.

Leur correspondance en porte témoignage. C'est en quelque sorte l'histoire de leur amitié. Fort active entre 1843 et 47 — ou plutôt, le pluriel traduisant mieux leur accord, — fort actives à cette période, elles se ralentissent pourtant aux environs de 48. Les troubles politiques qui agitent et divisent la France, d'autres raisons devinées plus que sues, rendent muets les Herwegh, si par ailleurs ils laissent peu loquace la comtesse d'Agoult.

Marie, à l'automne de 48, travaille avec fièvre à ses *Lettres Républicaines*. Chez elle, la journaliste qu'elle veut être dans le domaine polémique nuit sans doute à l'épistolière qu'elle est naturellement avec assez d'abandon et beaucoup d'éclat. De plus en plus possédée du « démon littéraire », elle fait flèche de tout bois, et la corde, dont elle tient bonne provision en réserve dans son arsenal, ne faut point à son arc.

L'*Essai sur la Liberté,* paru en 1847, les *Esquisses Morales,* imprimées chez Pagnerre en 1849, une *Histoire de la Révolution de 48,* qui, en chantier dès cette époque, ne verra le jour qu'en 1850, tels sont les ouvrages qui attestent alors la variété de ses talents. Sa plume, si elle ne trace pas souvent le nom des Herwegh, ne chôme guère, on le voit, au bord de l'encrier. Une maladie d'yeux, conséquence d'un excès de travail, oblige notre héroïne à ménager ses forces. Joignez que pour son plaisir ou son délassement elle voyage, met à la voile et cingle vers les côtes d'Angleterre durant l'été de 1850; or le voyage, comme l'on sait, est responsable de maintes infidélités à l'écritoire. Tout cela explique dans une certaine mesure que la comtesse Marie ait borné ses relations épistolaires avec les Herwegh, entre 48 et 52, à une quinzaine de lettres ou billets.

Puis s'ouvre, à partir de cette date, quatre années durant, une zone neutre de silence dont l'éditeur aurait bien dû nous rendre raison par quelques lignes de commentaire. Que sont devenus entre temps la comtesse et le ménage Herwegh? Pourquoi une telle rupture dans le cours ou bien dans l'expression de leur amitié?

Le rôle de qui édite des documents, surtout des lettres, n'est pas de toujours s'effacer derrière eux. Les textes, allègue-t-on, « parlent tout seuls ». Voire! Les textes, comme les morts, ne « parlent » que si on les y aide. Les uns et les autres ont besoin du concours et pour ainsi dire de l'assistance des vivants, leurs interprètes. Cette

assistance prend les formes les plus diverses : préface, notes et renvois au bas des pages, etc. (M. M. Herwegh les y a mis pour son compte avec une érudition précise et sûre.) En d'autres termes, si féru que l'on puisse être de la méthode *objective,* — parlons un peu allemand en français, — rien de ce qui sert à situer un document, à en éclairer les alentours ne doit être épargné. Peut-être à cet égard reprochera-t-on à M. Marcel Herwegh d'avoir été trop modeste ou trop discret. Je crois le servir, lui et les lecteurs d'*Au Printemps des Dieux,* si j'annexe au volume certaines lettres inédites de Mme d'Agoult, choisies parmi celles qui forment raccord entre les années 1852 et 1856. Ce que Mme d'Agoult a omis ou négligé d'écrire aux Herwegh, elle ne l'a pas laissé ignorer, par exemple, aux Auguste Lacaussade, aux Louis de Ronchaud, aux Adolphe Pictet...

J'entends d'ici la riposte de M. Marcel Herwegh : « Je ne me suis pas proposé, rétorquera-t-il, d'être le biographe de la comtesse ni de retracer la vie du poète. (Nous pas davantage.) Pour le second personnage, tel petit livre édité en 1917 à l'occasion du centenaire y a pourvu. Quant à Mme d'Agoult, elle se passe de présentation : assez d'écrivains ont ressassé son histoire sous les formes les plus variées, quoique toujours d'après les mêmes sources. L'heure est venue, proclame-t-il, d'y mettre le point final. »

Disons rondement à la manière de notre auteur qu'il y a de ces histoires auxquelles jamais le point final n'est mis et dont l'étude n'est jamais close. Malgré la pyramide d'imprimés qui accablent la figure d'un Napoléon, d'un Liszt ou d'un Wagner, nonobstant la pile de livres qui s'amassent autour des aventures sentimentales et passionnelles des Hugo, Musset, Sainte-Beuve, de Mesdames Sand ou d'Agoult, il reste aujourd'hui encore des documents nouveaux à produire, des trouvailles à faire.

Pour s'en tenir à la seule comtesse d'Agoult, faut-il

rappeler, par exemple, *si parva licet...*, que peu après la publication des intéressants *Mémoires* (2e série), un chercheur mettait la main sur des lettres écrites d'Italie par la comtesse à Louis de Ronchaud, en 1838-39, et les publiait dans le *Mercure* du 1er février 1929? Plus récemment encore, *Figaro,* dans ses colonnes du 25 mai et du 1er juin derniers, exhibait des lettres de Buloz qui apportent un renfort non méprisable à la correspondance Agoult-Herwegh pour l'année 1844.

Mettons les points sur les i, à dessein de prouver que l'heure du point final n'est pas encore venue.

§

En 1844, Mme d'Agoult fait ses premières armes à la *Revue des Deux Mondes*. Sa correspondance avec Georges Herwegh la montre fort occupée, de janvier à la Saint-Sylvestre, aux préparatifs, puis à la conduite d'une noble entreprise : il s'agissait de gagner — en même temps que ses éperons, si j'ose dire — les lecteurs de la fameuse Revue à la cause de la jeune Allemagne intellectuelle.

A cet égard, le concours d'un homme aussi versé dans la connaissance des lettres allemandes que Georges Herwegh lui était fort précieux. Elle s'empressa d'y faire appel. La voici qui réclame de son correspondant maints détails sur la vie et les œuvres de Bettina d'Arnim en vue du premier article qu'elle destine à Buloz. (Voir la longue réponse de Georges Herwegh, en date du mois de janvier.) L'étude ébauchée, elle la soumet au visa de son savant ami, afin, s'il y a lieu, qu'il en « corrige les erreurs ». Et bientôt, c'est derechef une avalanche de questions : « Quel était l'état des esprits en Allemagne à la fin de la période de Gœthe? Quels ont été les premiers symptômes d'un renouveau philosophique, politique et littéraire en Prusse, Souabe et Bavière? *Quid* de Heine, de Platen? Quels livres faut-il lire? etc. »

Pourvoyeur inlassable, bibliographe exact et minutieux, l'ami Herwegh va se multipliant et se dépensant : il dresse des listes, communique ses impressions, rabat des anecdotes. C'est plaisir vraiment que de collaborer avec un tel homme!

Ainsi équipée, cuirassée et nantie, notre championne affronte le jugement de Buloz. Hélas! à peut ne faut qu'elle soit désarçonnée par le coup rude qui la fiert le 6 mars. Elle s'en plaint à Mme E. Herwegh, consolatrice des affligés :

J'ai reçu une longue lettre de la *Revue des Deux Mondes* (2). Buloz veut que j'écrive encore *bien davantage* sur *Ce livre est pour le Roi* (de Bettina d'Arnim), et que j'attaque la Sand en me moquant des femmes *politiciennes* en général. Je suis si saturée de Bettina, que je ne trouverai plus un mot à écrire si le *barde de la liberté allemande* ne m'aide pas. Priez-le de passer un instant chez moi, s'il le peut, avant 1 h. 1/2, car c'est l'heure où je vais *au couvent* pour le reste de la journée... (3).

Ce passage confirme de tous points que l'allusion à Mme Sand, enveloppée dans la prose bulozienne, avait été traduite en clair par l'exégète de Bettina d'Arnim. Mais il y a plus. Une lettre du 14 mars, signée de G. Herwegh, atteste avec quelle chaleur le « barde », en loyal chevalier servant, prit fait et cause pour la dame offensée. Voyez comme il ferraille. Sa plume jette des étincelles :

...Si Buloz veut avoir votre article, bien! Si non, c'est à son détriment, à ce que je pense, et non au vôtre. Vous avez mieux à faire qu'à écrire des articles pour des éphémérides comme la *Revue des Deux Mondes*. Est-ce que *l'ami* Sainte-Beuve n'est pas au monde pour cela? Voyez-vous, je me fâche lorsqu'un gueux de rédacteur s'imagine que vous puis-

(2) Cette lettre a été publiée intégralement chez *Figaro*, le 25 mai 1929.
(3) Marcel Herwegh, *Au printemps des dieux*, p. 55.

siez condescendre à satisfaire ses petites passions. Je lui aurais flanqué l'article à la tête... (4).

En dépit de cet encouragement à la révolte contre « Don Buloz » et son chapitre, Mme d'Agoult contint ses impatiences. Le désir d'avoir pignon sur la rue des Beaux-Arts fut plus fort que celui de prendre revanche de ses douleurs d'amour-propre froissé. L'article parut donc, mais avec les retouches exigées, dans la livraison du 15 avril.

Le projet d'un article consacré à Platen donna lieu lui aussi à plus d'une ambassade et plus d'une escarmouche. Dès le mois de mars, à la suite d'une lecture de *Stello,* la comtesse d'Agoult songe à conduire un parallèle entre Chénier et Platen. L'invention de cette savante machine, dont elle attendait merveille, fit long feu, ou du moins elle eut pour effet d'éveiller la méfiance de Buloz. Picrochole réunit ses conseillers. Que fallait-il faire? attendre. Mai, puis juin passent. Dans le camp de Buloz tout paraît en sommeil. Nul signe de réaction. Silence. Mme d'Agoult s'inquiète vaguement :

Je n'ai pas encore de réponse de la *Revue,* mande-t-elle à son allié Herwegh, et ne sais pas si je paraîtrai le 1er ou le 15 (juillet). (Lettre du 23 juin 1844.)

Le 27 juin, un autre allié, le comte de Vigny, dont l'apparition en ce rôle n'est pas fait pour surprendre (5) s'avance en parlementaire dans la rue des Beaux-Arts. Il « diplomatise ». Juillet arrive et l'article n'a toujours point paru.

Le 18 de ce mois, tandis que Buloz, du fond de ses retranchements, expédie à Mme d'Agoult le *cartel* dont on a pu lire le texte belliqueux dans les colonnes de *Figaro,* la comtesse, châtelaine de Monnaye, communique à

(4) *Ibid.,* p. 56.
(5) Cf. *Figaro* du 1er juin 1929, les commentaires qui accompagnent les lettres de Buloz du 18 juillet 44 et du 17 mars 45.

Georges Herwegh qu'elle prévoit une offensive de la part du *Général Buloff,* comme dit M. de Vigny. Le courrier de ce jour se chargea de l'instruire qu'elle ne s'était pas trompée.

Elle répondit du tac au tac, nous apprend la lettre qu'elle adressa le 1er septembre à G. Herwegh, alors en Suisse. Elle réclame son manuscrit. Buloz fait la sourde oreille. Après cette levée d'étendards, disons que tout s'achève, comme il arrive souvent en ce bas monde... par une transaction. Une espèce de paix est signée entre les deux partis. Mais de traité en belle et due forme, point. L'article incriminé parut très tard — le 1er décembre — et avec lui pour la dernière fois le nom de Daniel Stern sur la couverture saumon.

Ce n'est là qu'un épisode, dites-vous. Du moins sert-il à montrer qu'il est bon parfois d'établir des correspondances entre les correspondances et que les inédits gardent leur actualité comme les œufs, à Paris, leur fraîcheur : longtemps après la ponte...

§

L'histoire de la collaboration éphémère de Marie d'Agoult à la *Revue des Deux Mondes,* de ses démêlés avec le « général Buloff », de son ralliement à la *Revue Indépendante,* occupe toute l'année 1844 et fait, pour cette période, l'intérêt principal des lettres publiées par M. M. Herwegh. Avant lui, l'on ne soupçonnait pas le rôle prééminent joué dans l'affaire par le poète suisse.

L'on savait cependant qu'à toutes les phases de son existence, Mme d'Agoult a toujours senti le besoin d'avoir auprès d'elle un guide, un conseiller intime, une sorte de grand Intendant du domaine littéraire, qu'elle consulte à tous propos, quitte à ne pas suivre ses avis et à finir par lui imposer les siens. La « Princesse », comme l'appelait George Sand, usurpait ainsi une prérogative quasi-royale : un premier ministre susceptible d'être

élevé au rang de favori ou un favori d'être appointé comme premier ministre, il n'en fallait pas davantage à notre bon roi Louis XVIII.

Par un caprice bien royal encore, la grande dame n'hésitait point à changer de ministres. Plusieurs se succédèrent dans la place; et l'on a l'impression qu'à partir de 1850, le nom de G. Herwegh perdit à ses yeux le prestige dont il avait joui jusqu'alors. Il le retrouva en 1856. Mais entre ces deux dates, qui donc occupa le tabouret et détint le portefeuille?

Les noms! les noms! Je ne me flatte pas de les citer tous. Qu'il me suffise, avec lettres de créance à l'appui, de nommer Lacaussade, Ronchaud et Pictet, de Genève. Deux poëtes et un savant! Mme d'Agoult aurait pu moins bien choisir.

J'ignore à quelle date précise Lacaussade fut présenté à la comtesse. On le saura peut-être le jour que la correspondance générale de Daniel Stern aura été réunie. Le certain (6) est que Madame, vers 1850 justement, commença de mettre à contribution le délicat poète réunionais. Elle connaissait assez le cœur des hommes pour savoir que nous nous attachons volontiers à qui nous avons rendu service. Aussi ne se faisait-elle pas faute de recourir à ce moyen, en passant par la gradation ordinaire du : vous m'obligeriez, Monsieur, croyez, cher Monsieur, venez, cher ami...

Voudriez-vous, Monsieur, recommander très instamment à M. Desplaces M. Metzmacher, graveur qui a mis à l'exposition la gravure d'après Lehmann de mon portrait (7). *Si je*

(6) D'après les papiers conservés à la Bibliothèque de Versailles, fonds Daniel Stern.

(7) Ce portrait orne en frontispice l'ouvrage de M. M. Herwegh. Il avait toutes les prédilections de Mme d'Agoult. Elle le préférait aux autres images (dessins, huiles ou bustes) qu'ont laissés d'elle Ingres, Bartolini, Simart, Chassériau. Voir sa lettre à M. Lebeau, citée dans l'*Intermédiaire* du 15-30 avril 1920. En 1853, de l'aveu du modèle, la peinture en question avait déjà « affreusement tourné au noir ».

connaissais l'adresse de M. Desplaces, je lui enverrais une épreuve, afin qu'il pût considérer à loisir cette œuvre très consciencieuse et parfaitement réussie d'un artiste dont la situation mérite tout intérêt.

Je passe sous silence un mot d'invitation où le « cher Monsieur » Lacaussade est prié à une soirée musicale chez la comtesse, dans l'espoir de donner plus de relief à un curieux détail que nous conservent deux billets adressés au même destinataire, soit 8 rue Duphot (8 juin 1851), soit 31 rue de Seine (octobre 1852). A la veille de gagner l'Ecosse, Mme d'Agoult souhaite d'être mise en rapports, grâce à Lacaussade, avec « M. Leconte de Lille (*sic*), s'il est toujours disponible pour l'ennuyeuse besogne ». De crainte que les esprits ne s'égarent, j'ajoute tout de suite laquelle. Il s'agit de leçons, non pas d'anglais, mais de latin. Leconte de l'Isle (Madame aimait les variantes), professeur de langues! Le *vatès* des *Poèmes Antiques* enseignant à l'élève Marie d'Agoult les rudiments de la grammaire latine! voilà une perle dérobée aux fleurons de la couronne comtale qui réjouira peut-être les amateurs de curiosités.

A l'usage des doux maniaques qui aiment de « truffer » leurs livres ou d'y mettre des gloses, faisons encore quelques emprunts à la correspondance Lacaussade. Telle lettre datée du château de Croissy — domaine des Charnacé — est une sorte de commentaire à la page 154 d'*Au printemps des Dieux* :

Mon cher M. Lacaussade, malgré l'oisiveté, la verdure, le grand air et l'eau froide, aucun mieux sensible ne se produit dans l'état de ma vue. Veuillez, je vous prie, demander de ma part au docteur Paulin s'il serait d'avis d'une seconde consultation de M. Sichel ou s'il connaît dans un lieu quelconque de l'univers un oculiste en qui l'on puisse avoir confiance. Il n'est rien que je fasse pour sauver ma vue, et je ne puis croire qu'il me faille déjà désespérer. Parlez-en aussi, je vous

prie, à votre ami le docteur Vergne et dites-lui que le docteur Guépin, de Nantes, m'a fort effrayée en signalant une altération du cristallin. Que fait donc M. Sainte-Beuve pour travailler autant, avec des yeux si fatigués? La seule chose que j'ambitionne, c'est de pouvoir reprendre le travail; l'oisiveté me tue. Répondez-moi, je vous prie, aussitôt après avoir vu ces messieurs... Il est vraisemblable que je resterai encore une huitaine de jours ici.

Votre très affectionnée

M. D'AGOULT.

—

L'on pourra également épingler à la suite des messages expédiés d'Angleterre aux Herwegh par la voyageuse celui qui, le mardi 9 août 1851, porte à Lacaussade les échos d'un séjour dans la patrie de Walter Scott :

D'ici au 5 septembre, on pourra m'adresser des lettres à Edimbourg, poste restante, plus tard, et jusque vers le 15, à Londres. Londres m'a inspiré une répulsion plus vive qu'il ne convient à la philosophie, et je ne respire que depuis que je suis en Ecosse.

La situation d'Edimbourg entre les montagnes et la mer a de la grandeur et du charme. L'histoire et la poésie lui donnent une vie d'un intérêt singulier. Hier, j'étais à Holyrood, passant de la chambre de Marie Stuart (8) *à celle de Charles X* (9)*. Ce matin, je viens d'acheter un manteau dans une boutique où la reine Marie-Amélie venait de choisir pour le comte de Paris des vêtements écossais. Sur le livre des étrangers ouvert dans le château fort, je trouve sur la page où j'écris mon nom celui de la duchesse de Nemours, et hier, aux bains de la plage de Portobello (quel nom pour l'Ecosse!), le baigneur confondait dans ses récits la duchesse de Berry et la duchesse d'Orléans!*

(8) Peut-être est-ce au cours de ce voyage et de cette visite qu'elle conçut l'envie d'écrire les *Trois journées de Marie Stuart*, qui devaient paraître à la *Revue de Paris* des 15 juin et 1er juillet 56.

(9) Sur le séjour du comte d'Artois à Holyrood, v. le *Charles X* de Lucas-Dubreton, p. 68 et sq.

Walter Scott a ici un grand monument gothique fort à sa place, au centre même des lieux que sa plume a si merveilleusement décrits et peuplés de créatures charmantes. Les institutions de charité, faites par des particuliers, ont un caractère que nous appelons chez nous royal, *et dont rien ne saurait donner l'idée. Enfin, tout me plaît ici et me rendrait supportable même l'exil.*

Votre bien affectionnée . . . . M. D'AGOULT.

—

Le lecteur d'*Au Printemps des Dieux* qui voudrait tenir des nouvelles de la comtesse, passé la date du 2 avril 1852, en serait fort empêché, s'il ne puisait qu'à la boîte aux lettres des Herwegh. Pendant près d'un lustre, je le répète, pas une missive portant l'écriture de la comtesse n'y tombe; ou bien c'est qu'alors la correspondance ne nous aura pas été conservée.

Comme remède à cette lacune, qu'il interroge les autres amis de la Corinne sans turban. Il apprendra par exemple de Louis de Ronchaud que Madame, au mois d'août 1852, respirait la brise sur la plage d'Ostende — que l'année suivante, variant ses refuges, elle passa l'été à Biarritz — que durant la « saison » de 54, les mêmes lieux la revirent, contemplant du promontoire de l'Atalaye les splendeurs de la mer argentée et chenue — qu'enfin, à l'automne de 1855, la Haye reçut sa visite, une visite intéressée, puisque la belle touriste se proposait alors d'écrire une Histoire de la Hollande (10).

Au surplus voici le texte même des messages qui, envolés, tantôt des sables de la mer du Nord, tantôt, entre deux départs, des bords de la Seine, tantôt d'une falaise en bordure de l'Atlantique, vinrent battre des ailes entre les mains de Ronchaud, puis, s'en échappant, trouvèrent leur gîte dans un nid d'aigle du Jura, enfin dans un castel du Quercy où nous les avons découverts.

(10) De cette œuvre, le premier tome seul parut très tard, en 1872.

§

LETTRES INÉDITES DE LA COMTESSE D'AGOULT A LOUIS DE RONCHAUD.

Ostende, 15 août 1852.

Votre lettre m'arrive à l'instant pour ma fête, au moment même où je prenais la plume pour vous écrire, mon noble et bien cher ami. Je pensais beaucoup à vous, mais la monotonie de notre vie toute sanitaire ne me portait pas à vous en parler. Soyez mille fois remercié de m'avoir prévenue, de me faire si joyeusement commencer le jour où l'on me veut fêter.

La plage d'Ostende est incomparablement belle. Les bains et l'air de la mer rendent des forces à Claire et hâtent le développement de Daniel (11). *Quant à moi, qui ai la prétention superbement spiritualiste de n'être soumise qu'aux influences morales, je ressens un très bon effet du bien que cette chère fille éprouve.*

J'ai l'intention de rester ici jusqu'à ce que son mari vienne la reprendre, c'est-à-dire encore une dizaine de jours. Après quoi, je verrai la Hollande et je rentrerai à Paris.

Notre plaisir le plus vif, ici, c'est la lecture des journaux et celle de la brochure de Victor Hugo : Napoléon le Petit. *Ce n'est guère le style que j'aime, tout est forcé, contrasté, heurté; mais beaucoup de faits qu'on ne connaissait pas (du moins moi), et qui jettent un jour sinistre sur certaines journées, donnent de l'intérêt à ce travail. Je crois d'ailleurs qu'il doit produire un grand effet sur le vulgaire qu'il s'agit de frapper dans ce moment-ci.*

Je pense comme vous sur beaucoup de points en ce qui concerne le livre de Proudhon (12). *Il est en progrès par le style et rencontre souvent une manière originale et saisissante de dire des choses justes. Mais ce n'était pas l'heure d'une pareille publication. D'ailleurs, le suffrage universel me semble*

(11) Claire et Daniel de Charnacé.

(12) Il s'agit de la *Révolution sociale démontrée par le coup d'Etat du 2 décembre* et qui eut six éditions au cours de la seule année 1852.

une telle nécessité des sociétés démocratiques modernes, que je cherche toutes les raisons de n'en pas désespérer. J'en appelle du peuple ignorant au peuple mieux instruit. C'est me résigner à attendre longtemps peut-être, mais tout va si vite, au XIXe siècle!

Nous avons vu passer la flottille de la reine Victoria, et nous coudoyons journellement sur la jetée le Feldenmeister Hagnau (?). C'est un homme de taille un peu au-dessus de la moyenne; son œil gris, son nez busqué lui donnent quelque chose de l'oiseau de proie; deux gigantesques moustaches le font remarquer. « Voilà un de ces hommes comme il en faut pour renverser les constitutions », disais-je sans savoir qui il était, en le voyant passer. J'avais deviné juste.

Adieu, mon ami. Claire veut être rappelée à votre meilleur souvenir. Parlez de moi à Mme Pisc(atory) quand vous la verrez.

Qu'est-ce donc que cette candidature de mon frère à Elbeuf? Je n'y saurai rien comprendre.

Votre dévouée

M.

Ecrivez-moi encore à Ostende; je donnerai des ordres pour qu'on fasse suivre les lettres.

---

25 juillet 1853.

Votre lettre, mon ami, me surprend très agréablement, et je vous sais bien bon gré d'avoir pensé à moi dans un lieu aimable où l'oubli est facile. Dans deux ou trois jours, nous partons pour Biarritz, où je vous prie de me donner de vos nouvelles (poste restante par Bayonne). Les médecins promettent à nos trois générations (13) *un effet salutaire de cette plage et de ses montagnes.*

Vous dites bien sur cette victoire du droit et de la morale publique. Il m'a paru qu'elle faisait impression, mais je ne vois que des personnes trop disposées à signaler ces rares occasions pour en conclure que l'effet est général. D'après

(13) La comtesse d'Agoult était accompagnée comme précédemment par sa fille Claire et son petit-fils Daniel.

mes dernières nouvelles de Bukarest (14 juillet), on préparait une grande cérémonie pour la réception de l'armée russe. Le patriarche devait bénir les drapeaux et chanter le Te Deum. *L'Hospodar devait rendre une première visite au prince Czart(orisky) et l'on faisait déguerpir les malades valaques des hospices, pour y préparer des lits aux soldats russes (malades en très grand nombre). Les Français croyaient entendre le canon du côté de la mer Noire et s'étonnaient d'apprendre que la guerre n'était pas déclarée. Les bruits populaires répandus par les Russes disaient que la France et l'Angleterre avaient vendu aux Juifs le tombeau de Jésus-Christ, et personne ne mettait en doute les brillants et rapides succès de l'Empereur Nicolas dans une guerre aussi sainte* (14).

J'ai pu juger, ces jours-ci, des dispositions très favorables du gouvernement prussien pour le nôtre, par les discours d'un député confident et, comme on dit, bras droit du comte de Manteuffel. Il admirait les grandes vues de Napoléon III et la merveilleuse égalité qui règne en France.

...A propos de théâtre, je vous prierai de ne pas parler de mon drame. Je l'ai considérablement modifié, et je ne voudrais pas, quand je le publierai ainsi refait, qu'une opinion prévenue d'après le premier travail fût établie (15).

Adieu, mon noble et excellent ami. Vous savez trop bien, pour que je vous le dise encore, quelle est la constance et la tendresse de mon amitié. Gardez-moi la vôtre. Je n'en suis pas tout à fait indigne.

M.

La comtesse d'Agoult à Auguste Lacaussade.

Biarritz, Basses-Pyrénées, maison Alexandre sur l'Atalaye.

14 juillet 1854.

Que de fois j'ai pensé à vous, Monsieur, dans ces hautes solitudes des Pyrénées, où votre Muse eût contemplé des beau-

(14) Cet épisode se rattache à la querelle dite « des Lieux saints » qui devait aboutir à la guerre de Crimée.

(15) J'ignore s'il s'agit de *Marie Stuart* ou de *Jeanne d'Arc*.

tés froides et sévères, il est vrai, mais cependant non indignes d'elle (16).

Le ciel inclément a peu favorisé nos excursions; nous avons pu voir toutefois les sites les plus vantés, et celui qu'on appelle avec justesse le Cirque de Gavarni me laisse une impression ineffaçable. Il semble l'ébauche ou la mine d'un amphithéâtre immense élevé pour un spectacle de Titans. Des neiges éternelles recouvrent ses gradins taillés à pic dans le roc; une cascade d'un seul jet, dont les eaux s'évaporent en fumée avant de toucher le sol et disparaissent sous une arche d'une neige resplendissante, fait sentir par son bruit sourd et monotone et par son mouvement insaisissable la silencieuse immobilité de cette enceinte. J'y suis restée longtemps comme je faisais naguère dans le Colysée et rappelant à ma mémoire l'un des chants de Beethoven (17). *Que vous dites de belles choses sur cette âme fière dont le trouble et la grandeur se révèlent dans le plus mystérieux des arts et que je souhaiterais d'en pouvoir parler un jour! Je n'échappe que par moments au sentiment de la loi très dure qui pèse sur la pauvre humanité, et dans ces moments désormais rares et courts, ce ne sont plus les muses qui président aux arts et à la poésie qui daignent m'apparaître; seule la grave, la sombre Clio me fait entendre des accents brisés.*

J'ai lu le travail que vous avez bien voulu indiquer pour moi à ma fille sur les affaires de la Hollande; je l'ai trouvé intéressant, quoiqu'à un point de vue d'intolérance protestante qui n'est pas le mien. On me recommande beaucoup la lecture du livre de M. Jean Reynaud : Ciel et Terre. *Je le fais venir dans ma retraite de l'Atalaye, qui invite à la méditation des choses d'en haut. Nous habitons une maison de pêcheurs sur un promontoire isolé d'où nous plongeons sur une vaste mer bleue dont les vagues viennent se briser à nos pieds contre des récifs pittoresques. La chaîne des Pyrénées et la côte d'Espagne bornent à gauche notre horizon; à droite,*

(16) Lacaussade, deux ans plus tôt, avait publié ses *Poèmes et Paysages*, où il chante les douleurs de l'île natale, la végétation des tropiques, la mer des Indes. V. le jugement de Théophile Gautier, *Histoire du Romantisme* (Charpentier, éd. de 1927), pp. 368-9.

(17) Voir à la suite des *Esquisses morales* le fragment intitulé : Colysée.

nous voyons les navires sortir du fleuve (l'Adour) et prendre la pleine mer (18).

Il est bien vrai qu'on annonce la Cour impériale, mais nous pourrons ignorer son éclat et son bruit et continuer à converser avec l'esprit des tempêtes.

Adieu, monsieur et cher poète. Donnez-moi de vos nouvelles et tâchez de venir visiter ma solitude.

M.

—

A Louis de Ronchaud.

Paris, 18 octobre 54.

Je ne suis encore à Paris qu'en passant, mon ami, mais à votre retour vous m'y trouverez établie et pour un bien long temps, s'il plaît aux dieux. La joie sera plus grande encore de se retrouver après une saison si calamiteuse, et comme notre commune ardeur militaire nous mettra plus d'accord que jamais, je me flatte que nous nous féliciterons souvent ensemble des gloires de la France civilisatrice. Je mets cependant votre correspondance sous triple verrou, car si l'Empereur en avait connaissance, il serait capable de vous faire entrer de force au Sénat, ni plus ni moins qu'il a fait sortir de force, des prisons de Belle-Isle, le pauvre Barbès.

Je vous conterai des détails sur le séjour de Biarritz de vos deux amies, mère et fille, de par delà les monts. Comment Mme d'Haussonville a-t-elle trouvé les rives du golfe de Biscaye?

J'ignorais la mort de Mme de Langsdorff. A-t-elle été enlevée par le choléra? Parmi les dames de Saint-Aulaire que vous fréquentez, y en a-t-il une qui ait été Mlle d'Estourmel?

Je reviens de mon long séjour dans les départements avec la triste persuasion que la France ne regrette pas la liberté et qu'elle ne comprend même pas trop ce que nous entendons par là. « On a bien fait d'abolir la Garde Nationale, disait dernièrement un bon bourgeois dans le wagon où je me trouvais, cela coûtait de l'argent et nous dérangeait sans cesse. »

(18) Les guides s'accordent en effet à vanter la beauté du panorama qui se découvre du haut de l'Atalaye.

Dans le peuple, on dit que l'Empereur ne veut pas que le blé soit cher, etc., etc.

Lisez-vous les Mémoires de Mme Sand? Qu'en pensez-vous et qu'en pense-t-on autour de vous? Moi, j'attends qu'il en ait paru un peu davantage. Avez-vous fait une longue villégiature en Touraine? Claire est en Anjou, chez sa belle-mère, mais j'espère la revoir au commencement du mois prochain.

Au revoir donc; c'est un des plus doux mots de la langue française. M.

—

A Louis de Ronchaud.

La Haye, 6 septembre 1855.

Je trouve votre lettre, mon vieil ami, au retour d'une excursion, et je m'empresse de vous en remercier. Grâce à Dieu et à la mer océane, nous allons tous bien. Claire a repris des forces. Ses affaires sont terminées à peu près (les affaires, bien entendu, et non les peines) moyennant d'assez grands sacrifices d'argent qu'elle fait aussi résolument que moi, quand il s'agit d'acheter la paix; elle vivra indépendante, par ce côté du moins, et trouvera sous mon toit les biens que j'ai acquis aussi à un prix très haut, mais que je prise chaque jour davantage : la tranquillité de l'existence physique et la libre activité de la vie morale (19).

J'ai toujours pour la Hollande un goût presque aussi singulier que le pays lui-même. Les Hollandais m'accueillent avec la cordialité un peu froide mais sincère qui leur est propre. Ils s'intéressent à mon travail (L'Histoire des Pays-Bas) et me fournissent libéralement, aux Archives et à la Bibliothèque, les documents qui le rendent moins incomplet. J'ai eu d'ailleurs la bonne fortune de rencontrer dans ce pays tout calviniste, où l'on adore Dieu de plus de vingt manières différentes selon un texte particulier, des libres penseurs qui savent l'adorer en esprit et en vérité et qui s'attachent surtout

(19) Voir pour l'éclaircissement de ce passage, *Au printemps des Dieux*, p. 153 et, à la fin des *Esquisses morales*, la pièce : *Sérénité*.

« De ma sérénité, tu voudrais le secret...
« Que Dieu te garde, enfant, de ma sérénité! »

à le chercher dans ses œuvres, c'est-à-dire dans l'histoire et dans la science.

Je suis aise que vous pensiez à une Histoire de la Restauration. C'est un sujet tempéré qui vous va. Il n'y a lieu ni à fortes indignations ni à chaleureuses sympathies. Tout s'y trouve dans ce mélange bien pondéré de bien et de mal, que vous voulez et savez voir partout, et je n'aurai pas, j'en suis certaine, à vous reprocher cette fois votre immorale *impartialité. M. de Lamartine disait un jour, de moi, que j'avais la* passion de l'impartialité. *On peut dire de vous que vous en avez le tempérament. On ne sent pas toujours assez que cela vous coûte... Mais je retombe, pour parler comme les journalistes, dans une* vieille rengaine, *et j'aime finir en vous assurant de ma vieille amitié.*

M. D'AG.

A Auguste Lacaussade.

Samedi 13 décembre 1856.

J'espérais vous voir hier au soir, monsieur et ami, et c'est pourquoi je ne vous ai pas dit tout de suite l'impression que j'ai rencontrée en vous lisant. Quel auteur a jamais été loué et critiqué avec une plus sympathique pénétration, plus de grâce, plus de goût et une plus délicate justesse (20)! *Comme vous savez deviner ce qui est sous-entendu, comprendre, mettre en lumière ce qui est dit à moitié ou d'une manière vague! Si les écrivains de nos jours rencontraient plus fréquemment de tels critiques, comme nous ne les verrions pas si incertains, si promptement égarés, essayant tous les chemins hors le bon. Pour ma part, je me sens toute ravivée et aiguillonnée après vous avoir lu. J'accepte en toute simplicité le reproche de* contradictoire; *je crois qu'il tient chez moi à la simultanéité de la conception panthéiste des choses et d'un indomptable instinct de liberté qui ne sont pas incompatibles, j'espère vous le persuader, mais qui doivent pa-*

(20) Je n'ai pu retrouver dans quel périodique (*Moniteur, Revue Contemporaine?*) parut l'article où Lacaussade rendait compte des *Esquisses* de Daniel Stern.

*raître tels, toutes les fois que le développement manque ou que l'écrivain n'a pas tenu la plume d'une main assez ferme. Nous en recauserons. Il est bien vrai aussi que je rencontre dans la doctrine chrétienne des vertus d'*humilité *et la* résignation *qui me semblent ennemies de toutes les progrès ici-bas. Il est bien vrai que je rends les classes lettrées solidaires et même* responsables *des vices et des ignorances du peuple; mais je veux croire qu'au fond nous sommes d'accord et que, si je suis peut-être un peu moins chrétienne que vous, vous êtes, en revanche, presque aussi socialiste que moi.*

Et que de traits charmants, que de mots heureux, j'y reviens! que de portraits esquissés avec une verve satirique implacable dans sa douceur tranquille! Venez bientôt, que nous causions de tout cela, et croyez plus que jamais à ma très reconnaissante amitié. M.

—

Par respect pour l'ordre chronologique, j'aurais dû citer avant cette missive les petits billets qui en précédèrent l'envoi. Pour la commodité du commentaire, il m'a paru meilleur de les égrener après coup : ils montreront mieux ainsi et avec plus de relief un trait du caractère de la comtesse d'Agoult.

Un ami pour notre grande dame de lettres est non seulement un écrivain aimable qui l'honore d'un joli compte rendu, c'est encore et avant tout un commissionnaire complaisant qui l'aide aux besognes matérielles de la révision des manuscrits, de la correction des épreuves, voire de la distribution des exemplaires.

Auguste Lacaussade assume ce rôle en 1856, lors de la mise au jour des *Pensées* de Daniel Stern, chez Techner, comme le montrent clairement les lignes suivantes :

M. Planche, en prenant des mains de Mme Sand le manuscrit de Lélia, *lui disait : « Il faut que je puisse agir militairement. »*

Vous valez bien mieux que M. Planche, et moi bien moins que Mme Sand; aussi, monsieur, il convient doublement que

vous agissiez militairement *en cette circonstance et que vous ne me consultiez que pour les cas très particuliers. Quand ces sept chapitres seront revus, je vous prierai de me prévenir, parce qu'on les enverra de suite* (sic) *à l'imprimerie. La correction des cinq autres pourra marcher de front avec celle des épreuves.*

Je ne saurais assez vous dire, Monsieur, combien je reste touchée de votre cordial empressement; il me semble que vous avez raison, car je vous porte une amitié bien sincère, mais je n'en suis pas moins infiniment reconnaissante, connaissant mieux que personne l'ennui d'un tel travail.

M.

—

Avenue Sainte-Marie.
6 avril 1856.

Vous recevrez jeudi, Monsieur, de l'imprimerie Lahure, les premières épreuves des Pensées. *Veuillez les voir comme vous avez fait des autres et les corriger militairement, comme disait un grand critique. A moins de cas très douteux, il sera inutile de m'adresser vos corrections...*

—

Avenue Sainte-Marie.
28 avril (1856)

Merci mille fois de votre zèle si amical. Espérons que la perfection de l'ouvrage sera dans la proportion de la lenteur des ouvriers.

Vous recevrez ces jours-ci deux exemplaires d'un très beau livre *de M. Adolphe Pictet, savant philologue et écrivain très distingué de Genève. Pourriez-vous en faire parler favorablement dans la* Revue Contemporaine *et* Le Moniteur? *J'y attacherais un grand prix.*

Cordial shake-hand. M.

—

L'affaire réglée, le petit volume paru (sa présentation est du reste fort élégante), Mme d'Agoult songe qu'elle

a quelque part du côté de Zurich et de Genève des amis qui peuvent le cas échéant (et il est près d'échoir) lui rendre des services semblables à ceux qu'elle réclamait tout à l'heure du bon Lacaussade. C'est à cette époque justement qu'elle renoue ses relations épistolaires avec les Herwegh et qu'après un silence de douze années, elle entretient une correspondance des plus actives avec ce major Pictet dont le nom a été plus haut tracé par sa plume. Il n'y a là ni hasard ni coïncidence, mais bien, selon moi, calcul réfléchi et plan délibéré. Herwegh et Pictet sont pour ainsi dire soumis au même régime d'amitié. Les lettres qu'elle leur adresse parallèlement se ressemblent quant au tour, au style et au contenu. Ce qu'elle mande par exemple au poète suisse, le 18 octobre 1856 (voir *Au Printemps*... p. 162), elle le répète le lendemain presque dans les mêmes termes au philosophe genevois : sa vie est triste et amère, accablée de soucis moraux et de peines physiques. Elle a envie de dire, comme l'autre, le grand poète :

> J'ai trop vécu, mon âme est lasse
> De ces rêves qu'un rêve chasse.....

Interrompue d'un *et cætera* dans le texte publié par M. M. Herwegh, la citation est conduite plus loin dans le recueil inédit que la famille Pictet de Sergy a bien voulu nous communiquer.

A quoi tendent ces doléances d'un accent d'ailleurs sincère? Elles présagent un appel à l'aide, une demande de secours intellectuel, qui relèveront son courage abattu. Le travail étant sa seule sauvegarde contre le *taedium vitæ,* la comtesse médite de traduire et d'acclimater en France quelque penseur d'Outre-Rhin (nous y voici!) Mais lequel? Schopenhauer?

Elle consulte sur ce chapitre les spécialistes. Ou plutôt avec une ruse toute féminine, elle feint d'être résolue à ne rien traduire, pour être plus sûre d'y être encou-

ragé par ses correspondants, si en dépit du dédain qu'elle affiche contre le théoricien allemand, ils jugent opportun de le faire connaître dans notre pays.

A Georges Herwegh, elle écrira le 20 octobre :

Donc, je ne traduirai pas Schopenhauer, mais je suis prête à tout autre travail qui pourrait contribuer à rapprocher l'Allemagne de la France, et si vous connaissez quelque bel ouvrage en vers ou en prose que vous jugiez digne d'être présenté à nos bons esprits, je vous prie de me l'indiquer, en vous souvenant toutefois que j'ai la faiblesse de tenir à la forme et que je ne me chargerais pas volontiers de traduire une œuvre médiocre sous ce rapport... (21).

Et, onze jours plus tard, au major Pictet :

A propos de philosophie allemande, le nom de Schopenhauer arrive de tous côtés à mes oreilles. On me demande de le faire connaître à la France. Mais ce que j'entrevois de son système me fait penser que ce ne serait pas pour nous, dans les circonstances actuelles, une très bonne connaissance; nous n'avons pas besoin de nous endormir dans le quiétisme; nous avons de l'indifférence et de l'ironie à revendre — et ce seraient là, si je ne me trompe, les effets pratiques de cette philosophie — dois-je dire nouvelle?... (Archives Pictet de Sergy.)

Grâce encore à un extrait de cette même liasse puisé aux mêmes archives, je puis compléter sur un point de détail les informations de M. Marcel Herwegh. L'ouvrage de l'indianiste Regnier que Mme d'Agoult se propose de mettre entre les mains de Georges Herwegh (22) s'appelle : *Les Origines de la langue sanscrite.* La comtesse l'a emprunté, pour être agréable à son ami, à la bibliothèque particulière de M. Renan. Comme Pictet est curieux lui aussi de tenir cette rareté et qu'il est de bonne

(21) *Au Printemps...*, p. 163.
(22) *Ibid.*, p. 163.

tactique de les obliger l'un et l'autre, elle s'avise de ce détour rempli d'une ingénieuse astuce : elle expédie le volume à Cherbuliez, qui le fera parvenir à Pictet avec mission pour lui de transmettre le bouquin à G. Herwegh, qui devra enfin le retourner à son légitime propriétaire : Ernest Renan. Et voilà ! Que l'on ne vienne pas dire ensuite que la méthode des recoupements est inutile. Autant prétendre que l'invention de la bibliothèque circulante commence au xxe siècle !

Qui peut mettre en parallèle deux correspondances écrites de la même main à des époques concordantes, mais à des destinataires différents, bénéficie de ce fait des conditions optiques les plus favorables pour observer et juger bien. On le croira peut-être s'il affirme par exemple que toutes les gracieusetés dont Madame est prodigue à l'endroit des Herwegh et de Pictet visent un but : Madame a une pièce à leur faire lire, des conseils à demander. De droite et de gauche, je la vois qui quête des avis au sujet d'une certaine Pucelle d'Orléans et d'un drame en cinq actes dont elle a enrichi la littérature johannique.

On me pousse beaucoup à aborder franchement le théâtre, mande-t-elle à Herwegh. Je suis indécise, irrésolue. Je regrette de ne pouvoir en causer avec vous, car je vous tiens toujours pour un grand critique. (Et la lettre se termine par ces mots) : Connaissez-vous les ouvrages de M. Renan ? C'est un esprit de premier ordre et que j'aime beaucoup. Lisez-vous Adolphe Pictet?...

A Pictet justement, elle enseigne que sous le pronom indéfini de la troisième personne tout à l'heure employé se cachent des « historiens » comme Henri Martin ou des « poètes » comme Ponsard :

J'ai fait lecture de trois actes de ma Jeanne d'Arc *à Henri Martin et à Ponsard. Tous deux m'ont très fortement engagée*

à remanier le sujet au point de vue de la scène. Ils croyent à mon talent dramatique et m'y font presque croire. Je vais donc essayer, quitte à en revenir à la simple publication en volume, si je ne me trouve pas capable de dominer les difficultés innombrables et du sujet en lui-même et de notre théâtre...

Quel dommage que les limites d'un article et le caractère d'une revue ne s'accommodent guère d'une comparaison formelle des textes! Il y aurait eu profit, semble-t-il, à multiplier les rapprochements qui se peuvent établir d'une « source » à l'autre : retouches, renfort de précisions, mise au point — tout ce dont est fait la petite histoire avide d'exactitude et de toujours plus d'exactitude aurait trouvé dans ce parallèle une abondante matière. Mais laissons ce soin aux juges de Sorbonne qui seront appelés à examiner quelque jour une thèse de doctorat qu'une jeune fille, dit-on, prépare de l'autre côté des Alpes.

Les Sternistes trouveront sans doute la patience de lire encore quelques lignes échappées à la plume de la correspondante de Ronchaud. Le choisir a ici un autre but que d'éprouver jusqu'où va leur courage. Il veut mettre en lumière un petit bout de texte qui s'encadre fort à propos dans le livre de M. M. Herwegh. L'auteur d'*Au Printemps des Dieux* a broché dans son volume, en même temps que les lettres de la comtesse d'Agoult à ses parents, la correspondance que Cosima Liszt, épouse de Hans de Bulow et plus tard de Richard Wagner adressa, entre 1857 et 1861, à la femme du poète Georges Herwegh. Sous les numéros 7 et 8 de cette seconde partie se trouvent classées deux lettres : l'une signée de G. Herwegh, l'autre de Cosima. Elles se répondent à deux jours d'intervalle et traitent du même sujet. L'auteur du volume, bien qu'il en coûtât à sa modestie, n'a pas cru devoir supprimer le passage : bref, il s'agit de sa venue au monde!

« Un petit bonhomme de 48 heures se recommande à votre amitié », annonce à Mme de Bulow l'heureux père dont la joie sonne comme un carillon de cloches. Et la mère de son côté, rêvant déjà d'avenir, « s'imagine que le petit a des mains de violoniste » ! Par où l'on voit, entre parenthèses, que le génie intuitif des mères leur tient lieu parfois d'un don de prophétie...

Mme d'Agoult aurait-elle juré de nous ménager une pente douce, un couloir de communication entre les deux séries de lettres qui partagent le *Printemps des Dieux?* Voici tout juste que le 20 mai 1858, au cours d'une lettre écrite à Ronchaud, elle parle de la naissance récente du fils de George et d'Emma Herwegh.

Tout d'abord la lettre débute par l'immanquable bulletin de santé qui montre à quel point les crises nerveuses, les accès de spleen dont souffrit la pensionnaire du Dr Blanche avaient entamé chez elle toute confiance en son Etoile et lui avaient laissé à craindre pour l'équilibre de son esprit le retour des fantasmes héréditaires :

Quant à moi, je vais bien, végétativement parlant, et j'ai été passablement distraite en ces derniers jours. D'abord, mon terrain de l'avenue de l'Impératrice est vendu (épine hors du pied); puis les choses s'arrangent bien pour mon voyage à Zurich. J'irai presque en ligne droite par une nouvelle section ouverte de Troies (sic) *à Mulhouse.*

J'y trouverai Emma (Herwegh) accouchée d'un garçon, Georges (Herwegh) — d'après ses lettres — très animé, très au courant de tout, et enfin mon jeune ménage berlinois (les Bülow), très joyeux de me revoir.

Voilà donc une partie de l'hiver assuré. Pour l'hiver, à la grâce de Dieu et à chaque jour suffit sa peine.

J'ai vu hier la comtesse Teleky (22) *arrivant de Grenade, où elle a laissé son mari avec Liszt, tandis qu'elle-même vole vers la Transylvanie pour faire connaissance avec sa nouvelle famille et sa nouvelle patrie. C'est une personne très originale et très simple et qui semble fière et droite. Elle m'a comblée*

de caresses, de reproches, et j'ai trouvé plaisir à son entretien, qui est celui d'une personne parfaitement instruite des grandes affaires et des grandes idées qui mènent le monde...

§

Combien d'autres lettres pourrais-je encore insérer entre les pages d'*Au Printemps des Dieux!* Celle-ci par exemple, datée de Bellagio et du 9 septembre 1863 s'intercalerait à merveille à la suite de la page 201 du volume. La signataire vient de passer le Saint-Gothard — « enfer de glace et de granit », et de descendre à Bellagio, « vrai paradis terrestre ». Elle se plaint de n'avoir point vu les Herwegh à Brunnen. Elle supplie Ronchaud de l'aider à découvrir un secrétaire qui l'aide à terminer « sa besogne hollandaise », autrement dit la sempiternelle histoire des Pays-Bas; elle l'invite à rassembler toutes ses notes de lectures gœthiennes en vue du travail qu'elle médite d'écrire sur Dante et Gœthe...

Mais « basta »! comme se plaisait à dire la correspondante des Herwegh. Où trouverai-je jamais dans le portefeuille de Louis de Ronchaud, dans les fontes du major Pictet, meilleur texte à encadrer, pour finir, dans le livre de M. Marcel Herwegh que celui-là dont j'ai cité la teneur quelques lignes plus haut? Groupés par l'épistolière comme pour une réunion de famille sous les arceaux d'une tonnelle, ils semblent s'être donné rendez-vous, tous les personnages dont les portraits illustrent si agréablement l'in-18 qui vient de paraître aux « documents bleus » (ainsi nommés parce que la couverture en est jaune et le titre rouge!) : la comtesse d'Agoult d'après Lehmann — Liszt peint par Jean Vignaud en 1828, rareté iconographique qu'enviera sûrement M. de Pourtalès, Liszt au clavier, prince de la triple croche entouré

(23) Femme de l'homme d'Etat hongrois mentionné par Mme d'Agoult dans ses *Souvenirs* (1880, p. 108) et dans ses *Mémoires* (1927, p. 223).
Au comte Téléki est dédiée la *Promenade de Minuit*, poème de G. Herwegh, musique de Franz Liszt.

de sa cour (tableau de Joseph Danhauser), — le ménage Georges et Emma Herwegh dessinés par Mme O'Connel-Miethe, — enfin Cosima de Bulow, médaille de profil ou si l'on veut profil de médaille reproduit d'après une plaquette du Musée Liszt de Weimar.

Ajoutons, avant de mettre le point d'orgue, qu'*Au Printemps des Dieux* s'achève sur les accents d'un *lamento* funèbre composé par Cosima en mémoire de son frère, jeune homme promis à un bel avenir, mais enlevé à la fleur de l'âge avant qu'il ait eu le temps d'être lui aussi un *Dieu*, hélas ! : Daniel Liszt, fils de Frantz et de Marie, mort en terre viennoise, à vingt ans, le 13 décembre 1859 (24).

PAUL FLEURIOT DE LANGLE.

(24) L'on trouvera dans la revue *Musique* du 15 avril 1928 une lettre de Blandine, qui fait écho à celle de Cosima parlant de la mort de Daniel.

LE VERS DES COMÈTES
DE «ROLLA»

LE CONTEXTE ET L'EPOQUE

—

I

BATAILLE AUTOUR D'UN MOT

Que signifie enfin le second vers du fameux distique de *Rolla* :

> D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte :
> Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux?

Une observation intéressante sur la comète de Biéla, apparue en 1832, moins d'un an avant *Rolla,* ne résout nullement la difficulté : elle éclaire et obscurcit à la fois l'image, elle accroît les ténèbres autour de la pensée. J'y reviendrai.

En tout cas, comme il arrive périodiquement, la question vient d'être soulevée encore par M. Paul Manivet, poète méridional, qui suppose qu'une erreur typographique a substitué ces inintelligibles « comètes » au mot véritable, qui serait « conquêtes ». Or, cette hypothèse de la coquille a déjà été émise par M. Chambry, dans la *Revue Universitaire* de janvier 1917 et réfutée par M. Chaix, par M. Fernand Vandérem, par l'auteur de cette étude. Quoi qu'il en soit, la discussion générale se rouvre : voilà successivement, après le signal donné par M. Manivet, des articles de M. Joseph Vianey dans les *Débats* du 28 octobre, de M.M. Jacques Patin, Fernand

Vandérem, Frédéric Lachère, dans les numéros du *Figaro* du 29 octobre, du 2, du 9 et du 23 novembre, sans parler des reproductions ou des commentaires d'autres journaux.

Il n'y a aucune raison pour que cela finisse jamais. Car, d'abord, chacun des chercheurs a toujours ignoré plus ou moins les résultats, bons ou mauvais, des efforts de ses prédécesseurs; et, en outre, aucun d'eux n'a essayé de replonger *complètement* le vers des comètes dans l'atmosphère et de l'époque et du contexte. Je voudrais pourtant bien, évitant ces fautes, tordre le cou à ce petit sphinx, sans résurrection possible, d'autant que je m'imaginais bonnement l'avoir déjà étranglé et que mes amis universitaires partageaient mon illusion.

Ce n'est pas un problème, mais un nid de problèmes, concernant l'image et la pensée, que renferment le vers, le distique, le passage. N'envisageons d'abord que les difficultés de l'ensemble. Que représente l'image par elle-même? Des comètes en nombre restreint qui paraissent dépeupler le ciel physique nous déconcertent. Mais l'interprétation de la pensée, qui est ou devrait être le but suprême des commentateurs, est encore bien plus épineuse. Qui ou que figurent ces comètes? Comment « dépeupler » le ciel du Dieu unique des chrétiens? Il semble donc qu'il faille faire intervenir le paganisme; mais par quel moyen raisonnable? En outre « d'un siècle sans espoir » signifie que, dès le XVIIIe siècle, Voltaire et les encyclopédistes avaient ravi aux âmes, avec la foi, l'espérance d'un au-delà : les comètes ou ce qu'elles symbolisent n'avaient donc pas à « dépeupler » un ciel déjà vide.

Voyons comment on s'est tiré de ces difficultés de fond et de forme, qu'on n'a même pas toujours vues les unes et les autres, et autour desquelles on a trop négligé de regarder. Proposer immédiatement notre interprétation présenterait un double inconvénient : on ne s'intéresse

à une solution que si l'on connaît vraiment la question qui se pose, ou, comme ici, les diverses questions; d'autre part, une explication isolée a toujours quelque aspect satisfaisant : seule, la confrontation avec d'autres peut la rendre concluante.

Voici d'abord l'opinion de Faguet (*Etudes Littéraires sur le* XIXe *siècle*) :

C'est devenu un jeu de s'essayer à expliquer ce dernier vers. Peut-être faut-il entendre qu'autrefois les comètes passaient pour apporter aux mondes usés une matière nouvelle :

> Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.
>
> (VOLTAIRE, Epître à Mme du Chatelet *Sur la philosophie de Newton.*)

qu'aujourd'hui, au contraire, leurs révolutions étant connues, elles n'ont fait que reculer ces limites de l'inconnu au delà desquelles l'humanité place ses dieux, et ont ainsi dépeuplé le ciel de divinité. Voilà mon explication; et comme dit Cécile dans « Il ne faut jurer de rien », je vous la donne pour ce qu'elle vaut.

Comme cette régénération par les comètes des planètes vieillies, que suppose Newton, est toute physique, le dépeuplement antithétique dont Faguet prête la pensée à Musset est également concret et concerne, non l'existence, mais le séjour de la divinité, ou plutôt des divinités de tous les pays; car le critique songe à la pluralité évoquée par le mot « dépeupler ». Les comètes auraient reculé cette demeure dans l'esprit des hommes. Autrefois Jéhovah descendait en voisin, tonitruant à la vérité, sur le mont Sinaï, pour s'y entretenir avec Moïse; Jupiter et les grands dieux habitaient la montagne thessalienne de l'Olympe. Puis l'humanité a placé son Dieu ou ses dieux plus haut. Aujourd'hui que les lunettes et les calculs des chercheurs de comètes ont dévoilé les secrets du prochain empyrée, les « limites » (non finales, mais initiales) de cette région mystérieuse où résident les divinités sont

tellement lointaines que le ciel nous apparaît comme désert.

Ainsi, pour Faguet, le mot « comètes » ne désigne pas ces météores, mais l'idée nouvelle que l'on s'en fait. Je montrerai plus loin que cette explication ne s'harmonise aucunement avec le contexte.

M. Chambry justifie de la façon suivante son hypothèse de la coquille et sa proposition de lire ainsi le vers de Musset :

Les *conquêtes* du nôtre ont dépeuplé les cieux :

Ces conquêtes sont celles de la science moderne : elles ont dépeuplé le ciel des dieux que la croyance des anciens attachait aux corps célestes.

Son idée fut une révélation, non seulement pour l'auteur lui-même, mais pour la plupart des abonnés de la *Revue Universitaire*, et obtint un accueil aussi chaleureux dans le *Bulletin du Bibliophile*, où on la connut neuf ans après, en 1926, et dans le *Figaro Littéraire*, où l'on se référait au *Bulletin du Bibliophile*. Je signale aux psychologues ce curieux exemple d'une distraction épidémique, dont les victimes, une fois averties, ont ri ou riront de bonne grâce. Quoi ! C'est la science du premier tiers du XIX[e] siècle qui, dissipant l'ignorance non seulement des anciens, mais des modernes, mais du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, a montré enfin que le soleil n'était ni Phébus Apollon, ni un char conduit par ce dieu, et qu'il n'y avait pas de déesse dans la lune !

Quelles étaient d'ailleurs les grandes conquêtes spéculatives ou pratiques que l'esprit scientifique d'alors avait à son actif ? Ces « conquêtes » du XIX[e] siècle n'auraient évoqué chez tous que l'image de Napoléon.

Mais l'élimination de ces impossibles comètes soulageait tellement les intelligences ! Le succès de cette étonnante solution est analogue à celui de beaucoup de tours d'escamotage ou de certains sophismes. Une vue

ou une pensée impressionnante accapare l'attention et obnubile toute autre considération; une seule apparence de logique emporte un assentiment complet que rien ne justifie.

Pour la plupart des lecteurs de la *Revue Universitaire*, l'adhésion à l'hypothèse de la coquille ne dura pas trois ans. En décembre 1929, M. Chaix y développa un commentaire dont semble se dégager, à titre de simple suggestion, la conclusion suivante :

La prédiction à jour fixe du triple retour de la comète d'Encke en 1822, 1825 et 1829, de la comète de Biéla en 1832, et de la comète de Halley, annoncée pour 1833, a sapé l'esprit religieux au XIX[e] siècle.

Ainsi, pour M. Chaix comme pour M. Faguet, le vide causé dans les cieux n'est pas imputé par Musset aux comètes elles-mêmes, mais aux notions scientifiques que le XIX[e] siècle en possède. M. Chaix, à qui nous adresserons d'ailleurs comme à Faguet une objection bien plus importante, ne semble même pas avoir aperçu la double difficulté du mot « dépeuplé ». Comment dépeupler d'un Dieu unique des cieux où le siècle sans espoir n'a rien laissé?

M. Chaix signala le premier les craintes causées par l'approche de la comète de Biéla; il vit bien l'attention attachée par le public depuis le XVIII[e] siècle à de tels météores, mais il la ramena toute à un intérêt philosophique. Du moins put-il conclure ainsi son article : « Et je crois bien que l'idée d'une coquille doit être définitivement abandonnée. » Et elle le fut par ses lecteurs.

En 1921-1922, sur le conseil d'un ami, j'étudiai et je traitai la question. Je me persuadai à tort ou à raison que j'avais entièrement résolu le problème, ou plutôt, comme on verra, les deux problèmes, avec leurs nombreux sous-problèmes, grâce à une succession de petites trouvailles qui s'harmonisaient et qui, je l'avoue, firent ma joie. Mais pour la publication de l'une d'elles, M. Fer-

nand Vendérem arriva bon premier en avril 1927, dans son *Bulletin du Bibliophile*. Vers cette époque, j'entrais seulement en relations avec la *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, recueil trimestriel, qui, cette fois-là, fut par exception semestriel, et qui ne publia qu'en septembre 1927 mon travail, « Le vers des comètes de *Rolla* et ses alentours ». Resté jusqu'alors en portefeuille, il était pourtant connu d'un certain nombre de personnes que je citerai.

M. Fernand Vandérem malheureusement (allons, soyons franc : heureusement, car il n'a pas été aimable pour moi), gâta ladite trouvaille et la rendit inutilisable par son commentaire. La voici. Dans *Madame la Marquise*, que Musset écrivit en 1829, trois ans avant la comète de Biéla, — dont, sur la foi de l'astronome Damoiseau, on avait craint la rencontre avec la terre, — et quatre ans avant *Rolla*, on lit cette strophe :

Restons ! L'étoile vagabonde
Dont les sages ont peur de loin,
Peut-être, en emportant le monde,
Nous laissera dans notre coin.

Et Musset y rattacha plus tard cette note-ci : « Dans ce temps-là, on parlait beaucoup de la comète de 1832. »

Là-dessus, M. Vandérem se livre à une enquête et, victime d'un accident qui lui a paru regrettable chez plusieurs autres, il publie, avec une satisfaction bien naturelle, des résultats qui étaient acquis depuis l'article de M. Chaix qu'il n'avait pas lu. Il révèle après lui les apparitions, déjà réalisées ou annoncées, des comètes de cette époque, signale à sa suite la vive impression qu'elles produisaient, bref, réduit à rien l'hypothèse de la coquille que M. Chaix avait anéantie. Toutefois, avec grande raison, il insiste plus que lui sur les appréhensions causées par la prédiction sinistre et calmées par Arago qui assura que la comète de Biéla traverserait bien l'orbite de notre globe, mais un mois avant le passage de

celui-ci; il ajoute qu'en fait le météore et la Terre se croisèrent à trois jours près, mieux renseigné sur ce détail que moi qui m'en étais fié à Flammarion; puis, M. Vandérem, abordant pour finir la question littéraire, la traite en ces quelques lignes :

Il n'y a donc plus rien d'étonnant à ce que Musset ait évoqué la dévastation du ciel par tant de comètes, soit en balade, soit en perspective; et la coquille qu'on lui attribuait n'est donc que l'expression textuelle et adéquate de *ce qu'il voulait dire.*

Cette vue d'une partie de la question contient une part de vérité, je veux dire, se rapprochant de nos idées au sujet de l'*image seule* du *seul mot « comètes »*. Elles seront exposées plus loin et se résument ainsi : *depuis le temps de Louis XVI,* des comètes, *en nombre important imprécis,* pouvaient être représentées par un poète comme capables de dévaster le ciel.

Mais qu'est-ce que « voulait dire » Musset? Quelle est, très précisément, l'image? et surtout, quelle est la pensée du poète? Demandons à trois lignes précédentes la vision et la conception de M. Vandérem :

Qu'était cette comète de 1832?... Et d'autre part, si *Rolla* y faisait encore allusion, pourquoi le poète avait-il mis *comètes* au pluriel?

Et cette étrange interrogation n'est pas une distraction : elle reparaît dans le *Figaro* du 2 novembre dernier :

Seulement alors, nouveau mystère, pourquoi *les* comètes, au lieu de *la* comète? (Les italiques sont dans le texte.) Simplement parce que, à l'époque, on en repéra plusieurs autres.

Il y a une autre raison : c'est que Musset n'écrit pas d'absurdités. Quoi ! si la comète effrayante de Biéla n'avait pas été précédée ou suivie en quelques années de

plusieurs autres, on nous apprend que Musset aurait écrit :

La *comète* du nôtre a dépeuplé les cieux !

C'est pour le coup que l'énigme devient indéchiffrable.

Déjà ces comètes en nombre indéterminé (car il s'agit, en réalité, de toutes celles, réelles ou imaginables, du premier tiers du XIX[e] siècle), dépeuplant le champ céleste, constituent une hyperbole bien audacieuse. Mais une seule comète heurtant presque tous les astres, ce n'est plus de la hardiesse, c'est de la plaisanterie. On ne peut parler, d'autre part, de remplacer « dépeupler » : les ravages insignifiants d'une seule comète ne fourniraient pas une image intelligible.

Mais passons à l'essentiel, la pensée. Quel est cet être, concret ou abstrait, personne ou chose ou événement qui, à la fois simple et multiple, peut indifférement être représenté par « les comètes » ou par « la comète » ?

La comète du nôtre a dépeuplé les cieux !

Le lecteur d'un tel commentaire s'inquiète; il craint que « ce que voulait dire » Musset, ce qu'il avait dans son esprit, ou du moins ce qu'y voit son interprète, ne soit le néant.

Une seule hirondelle ne fait pas le printemps, disaient les Grecs. M. Vandérem aurait dû pousser plus loin ses recherches et surtout sa réflexion. Heureux de sa trouvaille, il s'est couché dessus et l'a abîmée. Il a substitué au Musset incohérent des autres exégèses un Musset un peu fou. Ayant rencontré une bonne piste, il l'a brouillée. Au reste, la vraie voie est plus large. Même si la comète de Biéla et ses voisines n'eussent pas existé, Musset aurait pu écrire son vers avec tout le passage et être compris des contemporains.

Je laisse donc, en ce qui concerne la strophe et la note de *Madame la Marquise,* la priorité de publication, qui est la vraie, à M. Fernand Vandérem; et je lui laisse aussi la paternité de son commentaire.

II

LA SOLUTION

Naturellement d'ailleurs, la citation de cette strophe et de la note de Musset et l'utilisation des faits astronomiques de cette époque trouvaient une place dans mon premier article; je demande donc la permission, en présentant encore ma double thèse, sous une autre forme et avec des précisions toutes nouvelles, aux lecteurs français, de leur prouver d'abord en quelques lignes que je ne dois rien à personne.

Si beaucoup d'écrivains illustres n'avaient longtemps cherché des éditeurs, je rougirais de déclarer que mon étude sur « Le vers des comètes, de *Rolla,* et ses alentours » fut vainement proposée, en 1925, en premier lieu, à la *Revue des Deux-Mondes,* où un ami commun m'avait mis en relation avec M. Doumic, et où l'on me répondit : « ... mais il faut bien respecter les traditions de la maison » (étrangères à tout élément philologique), puis au *Mercure de France* et à la *Grande Revue,* où mes 30 pages ne trouvèrent pas à se loger. En outre, MM. Jacquiot et Serrurot avaient lu mon manuscrit, aussitôt achevé, dès 1922; en 1925, MM. Desternes, Navarre, Robert Honnert en eurent communication et M. Paul Crouzet m'en parla en détail et me signala un article de M. Woodbridge sur la question. Ces garants sont tous agrégés, tous à Paris, excepté un, tous connus dans l'Université ou même au delà, à des titres divers : situation personnelle, rôle joué antérieurement, conférences à l'Odéon, publications pédagogiques ou œuvres littéraires.

Eh donc ! les chercheurs de la critique et des salons

ont perdu leur temps à vouloir expliquer le vers des comètes sans se soucier, ni de l'époque, ni de tout *Rolla*, ni, au moins, de l'entourage du vers énigmatique, ni, souvent même, du vers précédent.

Voici le passage en entier :

O Christ! je ne suis pas de ceux que la prière
Dans tes temples muets amène à pas tremblants;
Je ne suis pas de ceux qui vont à ton Calvaire,
En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglants;
Et je reste debout sous tes sacrés portiques,
Quand ton peuple fidèle, autour des noirs arceaux,
Se courbe en murmurant sous le vent des cantiques,
Comme au souffle du nord un peuple de roseaux.
Je ne crois pas, ô Christ! à ta parole sainte;
Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.
D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte;
Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux.
Maintenant *le hasard* promène au sein *des ombres*
De leurs illusions *les mondes* réveillés;
L'esprit des temps passés, errant sur leurs décombres,
Jette au gouffre éternel tes anges mutilés.
Les clous du Golgotha te soutiennent à peine;
Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé :
Ta gloire est morte, ô Christ! et sur nos croix d'ébène
Ton cadavre céleste en poussière est tombé!

L'inspiration dominante est le regret de la foi perdue; elle se rattache à des états d'âme et des courants de pensée ordinaires à Musset. L'immoralité et la « désespérance » engendrées par l'esprit de dénégation universelle fournissent, en des proportions et sur des plans divers, les thèmes philosophiques et moraux de *Rolla* (1833), de *la Coupe et les Lèvres* (1832) et de *la Confession d'un enfant du siècle* (1836). J'ai discuté ailleurs les idées de Musset, ici je les indique. On ne croit plus à la gloire, on ne croit plus à l'amour, on n'espère plus rien au delà de la mort : pour ces trois raisons, la vie est devenue profondément triste. Et le dégoût de la vie, pernicieux à son tour, se joint au scepticisme pour jeter les hommes dans la débauche.

Voici donc, d'abord, l'explication du vers principal, introduite par la paraphrase du vers précédent et par une liaison entre les deux :

Du siècle de Voltaire, où tant d'âmes ont abandonné l'espoir de la vie future, naît un siècle où l'on conforme à la fin ses actes à son incrédulité et où l'on ne respecte plus, ni les choses saintes, — c'est le cas d'Alfred de Musset qui ne s'agenouille pas à l'église, — ni la morale, — ce sera le cas de Rolla, de Marion et de sa mère.

Et puis (cause complémentaire de ces audaces) *les successeurs de Voltaire au XIX*e *siècle, génies malfaisants qui ressemblent à des comètes dévastant le monde des astres, ont,* pour un grand nombre d'esprits encore, *fait disparaître de là-haut le Dieu unique en trois personnes et sa cour céleste.*

Les quatre vers qui suivent dépeindront à la fois les effets matériels de la dévastation des étoiles et des planètes par des comètes et les effets moraux de la ruine du christianisme. On a aussi peu parlé de ce quatrain que s'il était limpide; il contient, ou contenait, quatre devinettes, qui seront examinées tout à l'heure.

Quant aux noms de ces maîtres de l'impiété au XIXe siècle, c'est un autre problème, issu du premier, qui fera l'objet de la dernière partie de cette étude.

La cour céleste, ce sont la Vierge, les bienheureux et spécialement les anges, que mentionne le poète. Les cieux dont il s'agissait d'expliquer le dépeuplement, il fallait songer à les appeler le Paradis : on voit sur quel humble caillou M. Faguet a buté et M. Chambry est tombé, entraînant bien des lecteurs dans sa chute.

L'image des comètes dévastatrices était, comme on le verra, depuis longtemps familière au public, et son application, — lyrique, à la volée, — à l'œuvre des successeurs de Voltaire, après un vers qui fait allusion à la sienne, « D'un siècle sans espoir... », n'a rien en soi que de naturel. C'est le caractère absolu

et surtout exclusif des affirmations, qui crée une contradiction apparente. Elle a pu arrêter un instant les lecteurs même autrefois, d'autant plus qu'elle est aggravée par le décousu d'une pure juxtaposition, bien intempestive. Dès le premier vers, la religion est morte, tuée par le seul XVIIIe siècle; au second, le XIXe siècle, lui tout seul, la tue à son tour. Mais Musset ne prétend pas être pris à la lettre, puisqu'il vient de nous représenter la religion toujours vivante : quand il « reste debout » à Notre-Dame, il voit autour de lui, à genoux, « le peuple » des fidèles.

L'imputation hyperbolique de tout le mal à un seul adversaire individuel ou collectif se retrouve en maint endroit. Suivant l'impulsion du moment, Musset s'en prend, tantôt à Voltaire seul (*Rolla,* « Dors-tu content, Voltaire? » « Voilà pourtant ton œuvre, Arouet... »), tantôt à ses seuls continuateurs du commencement du siècle (préambule de la *Confession*), tantôt exclusivement aux matérialistes contemporains notoires (*la Coupe et les Lèvres, Rolla*). Seulement, dans le distique actuel, les deux attributions différentes de la responsabilité se heurtent, étant purement juxtaposées. Qu'un simple « et », s'il eût pu se loger devant les comètes, aurait été le bienvenu! Fâcheux effet de l'improvisation! Peut-être aussi que les deux vers sont venus à Musset séparément pendant l'ébauche et qu'ensuite il n'a voulu ni les souder lourdement ni en gâter la bonne frappe.

Poursuivons : tâchons de rendre à tout le passage son air neuf et sa fraîcheur première. L'esprit du poète se représente les succès des ravages du ciel physique par les comètes et du ciel moral par les grands impies de son époque.

> Maintenant le *hasard* promène au sein des *ombres*
> De leurs illusions les *mondes* réveillés.

1° *Le hasard.* — Ce seul mot est la condamnation de l'interprétation, soutenable en apparence, que j'appellerai

la supposition Faguet-Chaix, et qui, incomplète chez le premier, imprécise chez le second et présentée sans conviction par l'un et par l'autre, pourrait se formuler ainsi : Les comètes, symboles de la fixité des lois physiques, ont ruiné la croyance en un Dieu régulateur du monde.

Or, tout aussitôt, sous le règne de ces lois immuables, les astres sont promenés à l'aventure!

Ne prêtons à un homme de ce temps et à un poète ni nos sentiments, ni nos conceptions. Musset, comme le public d'alors, voit dans les comètes, non un argument, mais un danger, un sujet de craintes en partie réelles et en partie littéraires. Quant aux nouvelles idées scientifiques, son cœur les repousse et son esprit ne les accepte qu'en les déformant. Seul leur aspect négatif lui apparaît et le touche. Dieu absent, toute direction manque. Le successeur de la Providence est le hasard. Voici encore comment Musset, dans le monologue de Frank, le chasseur tyrolien, amalgame sa croyance en un Dieu créateur avec l'opinion de ceux qui ne voient partout que matière, ou « poussière », abandonnée à elle-même :

Le soleil le sait bien, il n'est sous sa lumière
Qu'une immortalité, celle de la matière.
La poussière est à Dieu; — le reste est au hasard.

Remarquons d'ailleurs que même l'évolutionnisme actuel dénie tout plan à la Nature.

2° et 3° *Les ombres; les mondes.* — Les astres roulent dans un ciel noir, car la collision les a éteints. Beaucoup d'entre eux étaient habités, et dans ces mondes un certain nombre d'êtres ont survécu au désastre. Musset croit d'autant plus volontiers à la pluralité des mondes qu'il ne distingue pas beaucoup les planètes des soleils en feu que sont les étoiles, et encore moins, parmi les planètes, les habitables des inhabitables. La vie est-elle partout aussi triste, se demande-t-il par la bouche de Frank?

O mondes, ô Saturne, immobiles étoiles,
Magnifique univers, en est-ce ainsi partout?

Mais naturellement, Musset, dans le passage de *Rolla*, ne s'intéresse au fond qu'à la Terre. Ainsi donc, pour ne plus séparer artificiellement l'image et l'idée, plus de Dieu pour conduire les corps célestes ni pour guider les âmes (le hasard, noir flambeau de ces siècles d'ennuis, lit-on dans *Une bonne fortune*) ; plus de lumière dans l'espace, plus de but idéal pour l'esprit, plus de joyeuse espérance dans les cœurs.

4° *L'esprit des temps passés.* — D'où tombe cette mentalité du temps jadis dans les ruines actuelles des mondes et du christianisme?... Cet esprit est, en réalité, un Esprit : les éditions portent une majuscule jusqu'en 1850, et au delà. Les Esprits étaient à la mode à cette époque où le fantastique et le macabre supplantaient la mythologie et le merveilleux chrétien : il y a des Esprits dans *Faust*, dans *Manfred*, dans *la Coupe et les Lèvres*, etc... L'Esprit qui préside à la mort des âges, le fossoyeur des civilisations, relève donc parmi les ruines du globe et du christianisme des « anges mutilés », statues brisées qui sont aussi de nobles chérubins blessés, et les lance par-dessus bord dans l'abîme du néant. Une poésie grandiose et savante confond harmonieusement, ici encore, les pensées émouvantes et les belles visions.

Liquidons, pour achever ce commentaire, la question de la crainte des comètes dévastatrices qui avait succédé à celle des comètes annonciatrices de grands bouleversements. L'annonce d'une rencontre avec la comète de Biéla la raviva, mais n'eut pas à la créer. Elle était endémique depuis que, sous Louis XVI, Messier s'était mis à découvrir comète sur comète, et surtout depuis que son élève Lalande eut épouvanté le public, au point de provoquer une intervention du gouvernement, en signalant la possibilité de telle et telle collision avec la Terre. Ce danger et cette appréhension, peu à peu atténuée, étaient devenus des sortes de thèmes littéraires. Dans *Manfred*, une œuvre qui ébranla si profon-

dément Musset adolescent, comme il nous le dira lui-même, on trouve deux passages (Acte I, scène I, et Acte II, scène IV), qui acheminent au vers des comètes. Mais M. Joseph Vianey, se référant, dans les *Débats* du 28 octobre, à un article de la *Revue des langues romanes*, de M. Grammont, et pensant soutenir la thèse de Faguet (qu'il attribue après M. Joachim Merlant à Biré), cite une strophe d'une ode de Lebrun sur l'*Enthousiasme* qui était alors fameuse et que « Musset avait sans doute apprise par cœur »; il nous révèle ainsi, sans s'en douter, une source bien plus directe encore de notre vers, que voici :

Ces comètes échevelées
Qui fendent l'air d'un vol brûlant
Egarent leurs sphères ailées
Aux yeux d'un vulgaire tremblant :
Il craint que leur fatale route
N'embrase la céleste voûte
Et ne détruise l'Univers;
Mais à l'œil pensant d'Uranie,
Leur désordre est une harmonie
Qui repeuple les cieux déserts.

M. Vianey souligne le dernier vers; nous osons espérer que nos lecteurs le négligeront absolument et trouveront tout à fait intéressants et concluants ceux que nous mettons en italiques et qui contiennent déjà, non la pensée, mais l'image du vers si discuté.

III

LES NOMS DES « COMÈTES »

Les comètes de Musset sont-elles vraiment des hommes? Ces hommes sont-ils vraiment les continuateurs de l'œuvre voltairienne? Qui sont-ils? Nous voilà taquinés par une seconde énigme. Le lecteur étant cette fois au courant, en voici la solution immédiate : ces comètes sont, d'une façon générale, les libres penseurs influents de la science, de la philosophie, de la littérature et

de la politique; mais celles qui obsédaient l'esprit de Musset, les noms collectifs ou individuels qui devaient émerger plus ou moins du fond de sa conscience quand il écrivit le vers des comètes, ce sont les *dirigeants du saint-simonisme,* parmi les contemporains, et ce sont surtout leurs devanciers, *Gœthe et Byron,* apôtres de la désespérance impie, et *Courier,* héritier direct de Voltaire. On lit dans le monologue déjà cité de Frank, porte-parole de Musset, deux vers qui auraient dû être pour les chercheurs une révélation :

> ...Tels *les analyseurs* égorgent la nature
> Silencieusement, *sous les cieux dépeuplés.*

Les analyseurs et les comètes ont comme signalement commun cette indication plutôt rare : « dépeuplent les cieux ». N'est-il pas infiniment probable que les analyseurs sont les comètes ou des comètes? Vérification faite, ils se trouveront être, tantôt, comme ici, les impies contemporains les plus connus de Musset, tantôt eux et ceux de la génération précédente.

Pour désigner ces partisans du libre examen, qui remettent en question toutes les traditions de foi et de respect, ces matérialistes qui s'appelleront plus tard libres penseurs, ou du moins les principaux d'entre eux, Musset emploiera des substantifs ou des verbes, comme « analyseurs » (mot lancé par Michelet), « raisonneurs », « anatomistes », « disséquer », « ergoter », « dépecer », « philosophailler ». Lorsqu'il ne nomme personne, il vise ordinairement les chefs de l'incrédulité contemporaine.

Ceux-ci n'admettent nul principe supérieur, même vital, ni dans les végétaux, ni dans les animaux, ni dans l'homme : tout est fait de matière inanimée; c'est la mort sur la terre, comme on vient de voir, et le poète dit encore :

> ...ce large univers
> N'est qu'un mort étendu sous les *anatomistes.*

Mais c'est surtout le vide dans les cieux, et, dans les cœur, le découragement, qui pousse à l'immoralité.

Or, il y a parmi eux un groupe, celui des saint-simoniens, qui tient alors la première place dans sa pensée et auquel il fait de précises allusions. Le *Globe*, ancien journal libéral, était devenu leur organe de janvier 1831 à juillet 1832, époque de sa disparition : il fut dans ses deux périodes un journal « d'avant-garde », lu avidement par les jeunes : « Chez ma sœur (Mme Jaubert, la « marraine » de Musset), nous dit d'Alton Shée dans ses Mémoires, pendant mes vacances et mes jours de sortie, je trouvais le *Globe*, des pamphlets de Courier et des exemplaires des ouvrages que le ministère public était chargé de poursuivre. » C'est régulièrement peut-être que le jeune Musset, plus libre, suivait des campagnes ardentes qui devaient tantôt l'entraîner, tantôt l'indigner, et toujours le passionner et lui suggérer des idées.

De fait, voici comment s'exprime Frank-Musset :

Quand tout sera détruit, dit-il en substance,

> Pour *ergoter* encor vous viendrez vous asseoir :
> Vous vous entretiendrez de *l'homme perfectible*.

Or, à cette époque, les saint-simoniens étaient les grands propagateurs de la doctrine du progrès, que ne combattait pas encore celle de l'évolution. Saint-Simon demande en 1802 la main de Mme de Staël devenue veuve, parce qu'elle est « la seule femme... qui sache ce qu'est le progrès, la *perfectibilité* (V. l'*Histoire du Saint-Simonisme* du Recteur actuel de l'Académie de Paris, M. Charléty). *Le Producteur*, journal fondé en 1825, au lendemain de la mort de Saint-Simon, par ses disciples, portait cette épigraphe : « L'âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans le passé, est devant nous. » « L'Ecole, dit M. G. Weill dans l'*Ecole saint-simonienne*, lui fit comprendre (à Stuart Mill, venu à Paris en 1830), la doctrine du progrès, l'impuissance du libéralisme... » Les libéraux

s'acharnaient contre les restes du passé; les saint-simoniens joignaient à une œuvre semblable la préparation de l'avenir.

Ces analyseurs impies, qui veulent être en même temps les constructeurs d'une société nouvelle, sont encore clairement visés dans ce passage de *Rolla :*

Pour qui travailliez-vous, démolisseurs stupides,
Lorsque vous *disséquiez* le Christ sur son autel?
. . . .
Vous vouliez pétrir l'homme à votre fantaisie ;
Vous vouliez faire un monde. — Eh bien, vous l'avez fait;
Votre monde est superbe, et votre homme est parfait!
Les monts sont nivelés, la plaine est éclaircie;
Vous avez sagement taillé l'arbre de vie;
Tout est bien balayé sur vos chemins de fer,
Tout est grand, tout est beau, mais on meurt dans votre air...

Lue à la lumière de la chronologie, cette tirade sur les fausses améliorations contemporaines a son côté piquant. Ces chemins de fer, seule manifestation du progrès matériel (où sont les « conquêtes » de MM. Chambry et Manivet?), ne sont pas seulement une invention très primitive, qui a fort à craindre du moindre obstacle non « balayé » sur la voie « nivelée » et éclaircie. (« Il suffira toujours du caillou d'un enfant », dira encore Vigny en 1843, dans *la Maison du Berger*) ; Musset d'ailleurs n'en a sans doute jamais vu, et sauf certains essais simplets pratiqués dans quelques coins de la France et de l'Angleterre, ils n'existent guère qu'à l'état de rêve : le chemin de fer de Paris à Saint-Germain ne sera construit qu'en 1837, l'année où fonctionnera le premier télégraphe électrique. Mais ce rêve est principalement celui des rédacteurs du *Globe :*

A une époque où les hommes politiques français, dit M. Weill, abordaient avec hésitation, presque avec terreur, le problème des voies ferrées, les saint-simoniens ont annoncé qu'elles seraient le principal moyen d'association entre les peuples.

J'ai insisté ailleurs sur deux autres points. La construc-

tion de tout l'immortel préambule de cette œuvre trop romantique et juvénile qu'est *Rolla,* est saint-simonienne. Sans l'usage de l'Ecole de comparer l'âge païen, l'âge chrétien et l'âge saint-simonien, et de distinguer les « époques organiques » et les « époques critiques », Musset ne se serait jamais reporté jusqu'au temps des cathédrales neuves et blanches ni surtout ne serait pas remonté au temps d'Homère. — Et ce vers :

Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu ?

ne se comprend que reporté à une date où Enfantin était encore appelé « le Père », ou même « le Messie », par ses derniers disciples.

Il faut donc entrevoir, au fond de l'imagination de Musset, se détachant sur la nébuleuse cométaire des analyseurs contemporains, d'abord Saint-Simon et Enfantin ; puis les Bazard, les Pierre Leroux, les Michel Chevallier, sans oublier leurs prédécesseurs du *Globe* libéral, les Damiron et les Jouffroy.

Maintenant, qui croirait que Gœthe avec son Faust, curieux héros d'opéra, que Byron avec son satanisme qui a cessé de faire peur et même de scandaliser, que Courier avec ses pamphlets, distraction élégante de connaisseurs, aient autrefois bouleversé les âmes, dépeuplé les cieux, et ôté à la vie toute raison d'être vécue, comme trois comètes de première grandeur, si nous n'en avions pour garant le préambule de la *Confession d'un enfant du siècle?*

Or, vers ce temps-là, dit Musset, deux poètes, les deux plus beaux génies du siècle après Napoléon, venaient de consacrer leur vie à rassembler tous les éléments d'angoisse et de douleur épars dans l'univers. Gœthe, le patriarche d'une littérature nouvelle, après avoir peint dans *Werther* la passion qui mène au suicide, avait tracé dans son *Faust* la plus sombre figure humaine qui eût jamais représenté le mal et le malheur. Ses écrits commencèrent alors à passer d'Allemagne en France.

Du fond de son cabinet d'étude, entouré de tableaux et de

statues, riche, heureux et tranquille, il regardait venir à nous son œuvre de ténèbres avec un sourire paternel. Byron lui répondit par un cri de douleur qui fit tressaillir la Grèce, et suspendit Manfred sur les abîmes, comme si le néant eût été le mot de l'énigme hideuse dont il s'enveloppait...

Quand les idées anglaises et allemandes passèrent ainsi sur nos têtes, ce fut comme un dégoût morne et silencieux, suivi d'une convulsion terrible... Ceux qui ne le (Gœthe) lurent pas crurent n'en rien savoir. Pauvres créatures! l'explosion les emporta comme des grains de poussière dans l'abîme du doute universel.

Ce fut comme une dénégation de toutes choses du ciel et de la terre, qu'on peut nommer désenchantement, ou, si l'on veut, *désespérance;* comme si l'humanité en léthargie avait été crue morte par ceux qui lui tâtaient le pouls. De même que le soldat à qui l'on demanda jadis : A quoi crois-tu? et qui le premier répondit : A moi; ainsi la jeunesse de France, entendant cette question, répondit la première : A rien.

Chateaubriand, cité aussi en passant, a sa part de responsabilité dans cette désespérance, qui touche ici l'auteur de la *Confession* plus que l'impiété; mais Musset, évidemment, n'ignore pas ce que la mélancolie d'un René contient de poétique et d'enivrant, ni les consolations présentes et futures offertes aux âmes par le Génie du *Christianisme.* Au contraire, la prépondérance du dégoût de la religion chez Gœthe et Byron apparaît telle dans plusieurs pages voisines que, si l'on n'en lisait point d'autres, les deux poètes sembleraient être seuls les génies malfaisants de notre siècle qui ont « dépeuplé les cieux » et qui méritent le nom de « comètes ». Mais cette œuvre fatale était trop vaste; il y a fallu le concours de beaucoup d'analyseurs, et tout particulièrement de Paul-Louis Courier. Par deux fois, son nom est associé à celui de Voltaire :

Je vous le demande à vous, hommes du siècle, qui, à l'heure qu'il est, courez à vos plaisirs, au bal ou à l'Opéra, et qui le soir, en vous couchant, lirez pour vous endormir quelque

blasphème usé du vieux Voltaire, quelque badinage raisonnable de Paul-Louis Courier...

Et plus loin :

Croyez-moi, lorsque, dans vos détresses, vous penserez à Abeilard, vous ne verrez pas du même œil les doux blasphèmes du vieux Voltaire et les badinages de Courier; vous sentirez que la raison humaine peut guérir les illusions, mais non pas guérir les souffrances; que Dieu l'a faite bonne ménagère, mais non pas sœur de charité. Vous trouverez que le cœur de l'homme, quand il a dit : « Je ne crois à rien, car je ne vois rien », n'avait pas dit son dernier mot. Vous chercherez autour de vous quelque chose comme une espérance; vous irez secouer les portes des églises pour voir si elles branlent encore, mais vous les trouverez murées; vous penserez à vous faire trappistes, et la destinée qui vous raille vous répondra par une bouteille de vin du peuple et une courtisane.

C'est à Courier encore, on n'en peut guère douter, qu'il fait particulièrement allusion dans cette phrase du chapitre V de la cinquième partie :

C'était une page d'un livre que je lisais, quand toutefois il m'arrivait d'en prendre d'autres que ceux de ces sycophantes modernes qu'on appelle des pamphlétaires, et à qui on devrait défendre, par simple mesure de salubrité publique, de *dépecer* et de *philosophailler.*

Successeur de Voltaire, lu, maudit et relu par Musset, rien ne manque à Courier pour être une grande comète.

En définitive, Musset, détaché des idées religieuses par Gœthe, Byron et Courier, confirmé dans son scepticisme par les rédacteurs du *Globe* libéral et surtout saint-simonien, dégoûté de la vie et poussé ainsi au libertinage, uniquement, s'imagine-t-il, par les doctrines des uns et des autres, le leur reproche amèrement et, généralisant son cas, en fait le mal du siècle : telles sont les vues morales de l'auteur de *la Coupe et les Lèvres*, de *Rolla*, de la *Confession.* En tant que ces deux groupes successifs des

continuateurs de Voltaire « dépeuplent les cieux », ils sont les « comètes ».

Lorsque, dans le cours du second Empire, l'effacement de préoccupations astronomiques tantôt réelles, tantôt littéraires, et l'oubli des secousses de la transformation religieuse, de leurs auteurs surtout, s'ajoutèrent à une très légère obscurité primitive du vers, il devint une énigme. Et les lecteurs attentifs virent avec regret, non pas un simple point noir, mais un large trou d'ombre au milieu d'une des plus belles inspirations d'Alfred de Musset.

LUDOVIC JAMET.

MOUNA, CACHIR ET COUSCOUSS[1]

IV

L'ÉCHELLE DE JACOB

Au pied de la vieille Alger mauresque, non loin de cette Place Mahon qui nous est apparue une sorte de carrefour ethnique, la Place Malakoff se révèle le centre d'un certain rythme d'affluences, notamment aux heures religieuses et aussi à des moments administratifs ou protocolaires.

Déjà du temps où la cité ne parlait qu'arabe et turc, le cœur d'Alger battait dans cette région du grand corps, projetant parmi les ruelles sinueuses, qui trouvent à la manière de vaisseaux sanguins la masse organique de la Kasba, ses pulsations assez dures, quelquefois exaspérées ou déréglées par les fièvres d'un pouvoir violent et instable.

Au hasard de ces « artères » où circulaient les globules blanchâtres de la cohue musulmane, des portes bardées d'acier, hérissées de clous aigus, roulant sur des gonds de forteresses, démasquaient soudain des profondeurs d'alhambras bleues ou rouges.

Des raïs (chefs de corsaires), des effendis, des pachas sortaient, hautains, derrière des vociférations de chaouchs, balayant de leur présence redoutable la tourbe miteuse.

Aujourd'hui, des plaques de cuivre annoncent que M. le

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 756.

Secrétaire Général du Gouvernement Général — M. le Premier Président de la Cour d'appel — M. le Général commandant la Division — vont tout à l'heure, citoyens à peine visibles parmi les autres citoyens d'une démocratie, entrer dans ces demeures princières et revêches, où ils retrouveront la douceur familiale de leur « home ».

Le cœur d'Alger continue donc à battre un peu dans ce coin, — un autre cœur, il est vrai. M. le Gouverneur Général, qui règle la cadence et l'ampleur de ses pulsations, est là lui aussi. Dans son Palais d'Hiver, à vestiges mauresques de croisillons, de faïences et de boiseries sculptées, il reçoit l'afflux périodique des requêtes privées et des hommages officiels. A sa droite, la cathédrale hausse entre deux minarets-clochetons à cabochons verts un grand visage byzantin. L'archevêque habite en face, dans une vaste géométrie de plâtre trouée de trois ou quatre « regards » embusqués derrière des barreaux, et qui fut la résidence d'un pacha.

Parmi ce prestige, doucement se sont glissées des tribus de magasins dont quelques-uns ont réussi à s'allonger en galeries d'art, offrant aux convoitises touristiques des cuivres égyptiens et persans, des aciers de Damas dans des fourreaux de velours grenat, des soieries hindoues, des ivoires d'Extrême-Orient, des bois précieux ouvragés.

Tout autour, en éventail, la rue Bruce, les rues de la Lyre, de Chartres, du Divan échelonnent des colonies de boutiques, officines, bazars, bourrés de bijouteries, verroteries, friperies, turqueries et truqueries, qui pullulent et essaiment parmi les ruelles, les passages et jusqu'au fond des culs-de-sac de ce quartier composite.

Et ainsi il est arrivé que les Hérode et les Ponce-Pilate du proconsulat français et le représentant de Jésus se sont retrouvés, en la capitale de notre Berbérie, au milieu des Juifs.

*

Tout ce monde vit en tranquillité quotidienne de bon voisinage. Les coutumes particulières se coudoient sans heurts, les intérêts respectifs ont découvert de communes balances, les religions elles-mêmes ne s'ignorent plus. Aux jours de deuil, parmi le cortège montant les marches de la cathédrale, on voit Juda Benichou à côté de Gustave Champion. Lors du mariage Sudaka-Nathan, Baptiste Aubry donnait le bras à Mme Choukroun. Et les demoiselles Lalande sont en train de pyrograver une demi-douzaine de leurs *cuirs* pour la Kermesse organisée par les dames Aboucaya.

Seulement, il ne viendra pas à l'idée du jeune Berthier, parlant de son condisciple Nekache, de dire qu'il est algérien. Il dira, sans intention malveillante, d'ailleurs : « C'est un Juif. »

Peut-être que Sanchez ou Xuéreb, en prononçant la même phrase, la première qui se présenterait également à leur esprit, allongeraient la lèvre inférieure.

Quant à Nekache lui-même (dont le prénom, *Moïse*, s'est transmué, un peu à la façon de Pierre-Pedro, en *Maurice*), il répondrait, sans avoir besoin de réfléchir, au commissaire, et peut-être en se carrant comme dans un vêtement bien coupé : « *Je suis Français...* » — puis, au cas où une précision deviendrait indispensable : « ...Israélite. »

*

C'est que le Juif algérien est un citoyen français, voire un citoyen tout court, de date récente. Il estime que le vêtement lui va. Si on n'a pas l'air de s'en apercevoir, il l'ajuste et se hausse sur les talons.

Avant le Décret de 1870, qui lui a conféré la nationalité française, en droit et en fait ce n'était qu'un « indigène de l'Afrique du Nord », de rite hébraïque, dont la

mentalité, les coutumes familiales et même certaines conceptions religieuses, au contact permanent des populations musulmanes, s'étaient fortement berbérisées. Ce qui, du reste, n'empêchait pas les Berbères et les Arabes de cracher à terre lorsqu'ils devaient se réduire à articuler le mot : Youdi. Et ce qui n'avait pas empêché non plus les Turcs, aux âges précédents, de faire des Juifs les demi-parias que trouvèrent dans les Etats barbaresques les soldats français de 1830.

Sous les deys d'Alger, défense était faite aux Juifs de porter au dehors certains vêtements seyants. Accoutrements obligatoires de couleurs sombres, neutres de coupe; quelque chose comme une lamentable parodie du costume arabe les dénonçant indignes de respect.

Monter à cheval exposait le Juif à la bastonnade. Le ridicule de la lente traînée sur l'échine d'un bourricot lui était permis.

Lorsque s'élevait un différend entre deux Juifs, ils le soumettaient à leur rabbin, et celui qui semblait avoir raison pouvait triompher. Au cas où Chloumou aurait eu l'audace d'actionner Mohammed devant le cadhi, Chloumou eût été, dans le premier quart de la première minute, écrasé par son courage, à peu près comme les Macchabées le furent par le leur.

Il arrivait encore à Chloumou, enrichi par un négoce, de se voir soudain débarrasser, par quelque Khaznadji (Receveur) accompagné de deux ou trois chaouchs (sergents), ou encore par une escouade de mamelucks, de toutes préoccupations financières.

Non pas cependant que certains Juifs, un peu avant l'époque précisément de l'arrivée des Français, n'eussent réussi à créer parmi les Turcs des entreprises industrielles ou commerciales de quelque tenue. Qui affirmera que le Bacri de 1830 n'apparaissait pas, vers la fin de 1829, au dey Hussein ou à ses séides sous les espèces d'un animal à l'engrais?

La France, elle, dès le lendemain des Capitulations, assura aux Israélites indigènes, comme aux Musulmans indigènes, le respect de leurs droits, de leur religion et de leurs coutumes familiales. Les Bacri comprirent. La plèbe juive, un moment encore, continua à vivre dans le ghetto à gynécée de polygame, parmi une ignorance demi-fataliste où la superstition avait remplacé la foi.

Elle ne connaissait de la doctrine hébraïque que des éléments assez mal traduits par les rabbins en un jargon arabe devenu sa langue usuelle. Elle s'était créé, à l'exemple de la tourbe musulmane, dans un commun oubli des principes du Koran et de la Bible, le culte quasi païen des santons, qu'elle appelait *Rabbs*, copie strictement exacte des *Marabouts*... Au-dessous des Berbères les plus déshérités intellectuellement, elle ressemblait à un ramassis de Sous-Berbères.

Or, au fond du Juif algérien sous-berbérisé, il y avait un hôte inconnu, à ce moment-là, des Turcs, peut-être aussi de lui-même, qui était LE JUIF. C'est-à-dire un des types moraux, tous identiques à quelques degrés ou modes d'intellectualité qu'ils appartiennent, de la grande famille de Juda dispersée parmi les formations humaines les plus divergentes, qui partout a su s'adapter aux nécessités ethniques et sociales, conservant, dans sa logique ou dans son instinct, l'espoir d'un retour à la Terre Promise.

Si bas que celui-ci pût être descendu dans l'humanité sous la pesée arabo-turque, lorsqu'il s'aperçut que la pression commençait à glisser de ses épaules, il se redressa et chercha une possibilité de s'élever. L'échelle symbolique de l'Ecriture lui apparut dressée par le pouvoir qui avait remplacé celui du Bey. Le pied en était placé sur un sol qu'on sentait renouvelé et affermi. Pendant que le Musulman, ayant refermé son burnous sur l'orgueil et l'immobilité de ses traditions, se retirait sous

sa tente ou dans son bordj, le Juif posa sa sandale sur le premier échelon. Puis peu à peu il monta.

*

Il ne faudrait pas traduire, bien entendu : « *Tous les Juifs montèrent* » — et surtout « *montèrent ensemble* ».

Logiquement, ainsi que d'ailleurs il fût advenu en d'autres compartiments humains, l'ascension de chaque Juif devait être déterminée et mesurée par la qualité et la persistance de son effort. Un manque de souffle, une faiblesse de muscle fixait définitivement celui-ci sur tel degré. Celui-là réussissait à atteindre l'échelon suivant. Un troisième demeurait en bas. Les enfants partaient naturellement du point de hauteur acquis, montaient encore — ou redescendaient. Rien là, en effet, de bien nouveau, à part, cependant, que cette élévation inégale sous une poussée collective, durant le temps à peine d'une vie d'homme, a étagé les aspirations et les coutumes journalières d'un peuple entre des bas-fonds pourris et des sommets lumineux.

Le hasard d'une promenade m'a permis, ces jours derniers, de présenter un raccourci imagé de cette évolution particulière des fils de Jacob à un jeune ménage de France, Germaine et Jacques, qui déjà nous accompagnaient chez les Néos pendant la Semaine de la *Mouna*.

Amorcée à la Place Malakoff, de même que la Jetée-Nord au Radoub, la *Rue de la Lyre* nous conviait à cheminer maintenant parmi les Juifs, au long de sa chaussée droite, claire, bordée d'arcades, et qui s'élève en pente marquée jusqu'aux rues françaises. C'est une artère de conception européenne qui troua, vers le milieu du siècle dernier, les contre-forts de la cité barbaresque. Des ruelles musulmanes avoisinantes, quelques burnous y descendirent. Les caftans crasseux, s'exhumant en masse des ghettos à relents de cave où l'Islam les avait poussés du pied, se précipitèrent vers cette tranchée de lumière

et d'oxygène que la France ouvrait à tous comme un asile sûr.

Aujourd'hui, la Rue de la Lyre apparaît l'allée principale du domaine israélite. C'est là que le *Cachir* (traduisez : l'ensemble culinaire préparé suivant le rite hébraïque) s'impose à la plupart des foyers. C'est du côté de ces arcades que s'efforcent de s'élever les derniers retardataires enfouis encore au fond des impasses nauséabondes. C'est aussi par cette chaussée, aérée et ascendante, que passent les libérations morales en cours d'évasion vers les quartiers européens.

Autour de nous, la vie quotidienne des Juifs enchevêtrait des gestes, des expressions de physionomie, des costumes et des langages d'époques successives : Une vivacité, rasée aux narines, heurtait du coude des lenteurs méthodiques de pèlerinage. Juda 1929 ne comprenait pas ce que lui expliquait dans son jargon un Abraham périmé. A côté de Rébecca en *serre-tête*, évasée en cloche sous le caftan, Esther à la page exhibait ses rotules nues, haussait les coudes en anses et se peinturlurait le museau. Sur nos têtes, certaines croisées dénonçaient un appartement de goût moderne; des vitres garnies de *foutas* et le pot de basilic affirmaient la pérennité des traditions autochtones. Entre ces extrêmes de tous ordres, la Rue de la Lyre, au nom d'instrument sonore, inscrivait des chromatiques ou des arpèges sur le plan humain.

En attendant qu'un autre jour nous pénétrions dans l'intimité israélite, un de ces arpèges s'est offert à notre curiosité du dehors : Trois aspects physiques du Juif algérien. Trois degrés moraux dans sa compréhension commercialle.

*

A un étalage de coin de rue, Germaine cueille une machine en simili-cuivre torturée.

Un lent glissement s'approche. A côté de son oreille,

une voix qui arrive des fosses nasales mâche des syllabes :

— Çan... quante... francs... Djouste prix !

Le propriétaire du nasillement est chenu. La poitrine s'effondre dans une manière de boléro levantin dont les olives exhibent leurs carcasses parmi des maculations. Au-dessous, une culotte arabe plissée, d'où s'échappent deux bas d'évêque. Au-dessus, une casquette de velours à côtes « caca d'oie ».

Germaine — sur une indication d'ordre général et motivée que je lui ai donnée tout à l'heure — offre à ce brave homme... cent sous.

Bâ bâ bâ bâ !... C'est une fougasse qui éclate. Cela projette de l'arabe, de l'hébreu, de l'espagnol et du français passés au moule de la Berbérie. Trois mots fusent, pétaradent. Ils sont chargés sans doute à répétition : *Piti binifèce! Counfiance!*

Germaine examine la chose blafarde, longue, bossue, qui se démène un peu au-dessus de sa figure et qui est un nez. Elle réussit à ne pas rire à ce nez. Continuant à manœuvrer d'après mon conseil, elle restitue placidement la marchandise à l'israélite.

Le Jacob du premier degré manœuvre à son tour :

— Tessâa douros !... Qua... rante... çanq... francs ! Djouste prix !

Par-dessus le bénéfice qui décline, la confiance se proclame plus fortement — *hakka rebbi!* (par la vérité de Dieu !) Germaine me regarde. Troisième temps de la manœuvre :

— Tse tse ! (à l'algérienne)... Cent sous !

Et elle reprend sur la vitrine son sac à main.

Alors, je jette dix francs en deux coupures.

— Theubchi oulla ma theubch? Ma ândich el hâl ! (Tu veux ou tu ne veux pas? Je n'ai pas le temps !)

Le nez blanchâtre arrive doucement de mon côté. Il lui semblait tout à l'heure renifler une odeur de roumiia débarquée de ce matin. A présent, il flaire l'Algérien

« bon qualiti ». Confiance, bénéfice entendent raison. L'attelage va remiser dans le tiroir, entraînant les deux billets de cent sous, à quoi se sont réduits les *çanquante francs, djouste prix*... Et il y a des chances pour que ce ne soit pas moi qui aie fait une bonne affaire.

*

Un peu plus haut, au long des arcades, causant ensemble en arabe sur le seuil d'un magasin de draperies indigènes, trois Juifs m'ont salué. L'enseigne, en arabe aussi, avec une traduction française en sous-titre, mentionne un seul nom : Youssef. Les trois Juifs, des frères dont les deux autres se prénomment Eliaou et Youda, sont cependant les patrons communs de l'établissement.

Ensemble ils ont soulevé leurs chapeaux du modèle « melon », mangés de couleur au point d'évoquer le vert-de-gris, enfoncés en arrière jusqu'au col du pardessus et projetant les oreilles vers les joues rasées « à la bab Allah ».

En 1920, *Youda* obtenait de plusieurs maisons de gros 20.000 francs de marchandises à crédit. Quelques mois plus tard, après en avoir fait disparaître les deux tiers au fond d'une cave, il déposait son bilan.

En 1922, ces deux tiers, qui de par le règlement de la faillite ne devaient plus rien à personne, remontaient au jour dans une boutique au nom de *Eliaou*; et celui-ci, grâce à cet appoint, se faisait délivrer, par d'autres maisons de gros, 80.000 francs de marchandises supplémentaires à crédit. L'année 1923 vit se renouveler en plus large la « combinaison » de 1920 : un stock marron de 75.000 francs descendait sous terre, laissant Eliaou tomber à son tour sous la férule d'un syndic.

Après quoi, au printemps de 1924, le troisième et dernier frère apparaissait dans le magasin actuel, avec un fonds bien à lui, qui valait 75.000 francs.

Aujourd'hui, la maison Youssef, dont Eliaou et Youda

sont officiellement les *employés,* mais de fait les *co-propriétaires* vivant en commun — Juifs du 2e ou 3e degré de l'échelle — est une maison correcte en affaires, sur le comptoir de laquelle *çanquante francs* valent, à n'importe quel moment et vis-à-vis de n'importe qui, y compris Germaine, *âchra douros,* c'est-à-dire : dix fois cent sous.

*

Chaloum, qui vient de sortir de son atelier de tailleur, en manches de chemise, est un beau garçon, rasé de près, à dessous nets, s'exprimant dans le français de Berthier, et titulaire d'un « prix de coupe ».

L'an dernier, un client lui rapporta un pantalon dont l'étoffe s'était élimée au creux d'un pli, peut-être un peu vite. A huitaine, la *réparation* devait être terminée. Le huitième jour, Chaloum remettait à Martinez un pantalon *neuf*.

— Ben, mon zami, vous vous la soignez, la réputation.

Le Juif du dixième ou quinzième degré sourit :

— Hé alors !

*

Cette promenade, montant vers les Tournants Rovigo, au long des magasins israélites, me permet encore de faire constater à nos amis de quelles manières multiples, parfois curieuses, en même temps que les mentalités s'élèvent sur l'échelle morale dressée ici par la France, les noms juifs eux-mêmes s'efforcent de se rapprocher des noms français.

En face de l'enseigne strictement européenne de Chaloum, en voici une du stade précédent, en deux langues, à l'exemple de celle de Youssef. Mais, à l'encontre de *ce Youssef,* qui, passant de l'arabe au français, n'a pas songé à s'adoucir en *Joseph,* nous avons ici un *Daoud,* qui, s'adressant plus spécialement aux Chrétiens, devient en belle anglaise un *David* mieux approprié.

L'œil de Germaine suit mon index. Autre enseigne qui nous vaut une petite fusée de rire pendant que Jacques décapuchonne son watermann à l'intention d'une Revue qui doit publier ses notes de voyage : « Mardochée *de* Salomon ». Ni lui ni elle n'avaient prévu un Gotha judéo-berbère. J'explique qu'il faut comprendre : « Mardochée, *fils de* Salomon. » L'arabe traditionaliste a gardé strictement son « Mohammed *ben* Ali ». Le Juif, souple, désireux d'assimilation, a tradúit son « Eliaou *bar* Yacoub ».

D'autres noms se sont assimilés par euphonie, en dehors de toutes directives grammaticales. En voici un cas : Le grand aïeul d'une famille marquante se nommait *Dpurane.* C'était un rabbin d'Alger venu d'Ibérie à la suite des persécutions religieuses. Ses descendants ont conservé le privilège de porter, à certaines cérémonies cultuelles, un bonnet noir de conception espagnole. Mais ils sont notaires ou avoués français, ou bien commandants de zouaves, à moins qu'ils ne se fassent magistrats. Et ils se nomment uniformément : *Durand.*

On voit encore un nom juif progresser par bonds vers une forme définitive : *Doukhane,* mot hébreu qui signifie prêtre, est devenu Dukan, et il commence à s'orthographier *Ducamp.*

Chouraki en est aujourd'hui à *Suraqui.*

Pourvu, mon Dieu ! que *Choukroun* n'en arrive pas à se prononcer *Sucron!*

V

LA TRIBU DES NEKACHE

Par exemple, le condisciple juif de Berthier, qui étouffait sous la chape biblique de son prénom, a eu beau donner de l'*r* à Moïse et en faire sur sa carte de visite Maurice, il est demeuré et demeurera Nekache.

« Nekache » est un mot arabe qui signifie ciseleur. Surnom sans doute d'une origine très lointaine, apporté

peut-être des confins bilingues de l'Aram, marquant le goût connu et perpétué des descendants de Juda pour les menus travaux de bijouterie.

Certains parents de Moïse-Maurice sont inscrits, à l'état-civil : Necache. Simple erreur de scribe, sans portée. Evidemment, Necache ne se débarrasse pas de Nekache, comme Châlon pourrait se dépouiller de Chaloum. Le *c* lui-même tient au *k*. C'est du serré, bon teint. De fait, ça dure et on en trouve à peu près partout en Algérie. Les Nekache, ce sont les Dupont ou les Bertrand de l'Israël barbaresque.

D'où sont-ils venus? Peut-être directement de Judée, derrière des cavaleries arabes parties à la conquête du Maghreb. Nouvel exode des éternels bannis s'attachant à une fortune qui avait traversé leur misère errante, qu'ils suivaient de loin, les aïeules ballottées par le tangage des chamelles dans l'enchevêtrement des suprêmes loques, les impotents juchés sur les bourricots pygmées. Cohorte poussive, exténuée à chaque halte, reprenant quand même son chemin à l'aube suivante, sur les talons d'un patriarche de la couleur et de la maigreur d'une vieille sauterelle.

Ou, au contraire, celui d'entre eux qui devait être le grand ancêtre marchait-il, la lance à l'épaule, parmi les hordes judéo-berbères commandées par la Kahina, cette impératrice de la Berbérie du Sud, convertie au Judaïsme, qui avait étendu sur les pics et les ravins de l'Aurès une Judée nouvelle, taillée en morceaux, plus tard, par les émirs, et jetée aux rapacités musulmanes?

Ou encore cet aïeul lointain, qui pouvait être un savant israélite andalou chassé d'Ibérie par la persécution espagnole, avait-il réussi à arriver, vers la fin du XIV[e] siècle de notre ère, au travers de la Mauritanie occidentale jusqu'à Tlemcen, avec les compagnons du rabbin Anquaoua, le thaumaturge dont le siècle suivant devait faire un Saint et qui, ayant guéri la fille du Sultan berbère,

obtint en récompense le droit de rassembler les débris d'une colonie juive éparpillée et de bâtir une synagogue dans la ville royale?

D'où qu'ils soient venus, les Nekache sont de très vieux habitants de cette terre nord-africaine que la France a renouvelée pour eux comme pour d'autres. Ils le savent. Quel que soit leur âge, à quelque échelon moral et intellectuel qu'ils aient atteint, de quelque manière que soit orthographiée leur enseigne, ils savent tous : d'abord qu'ils étaient ici avant nous; ensuite, que, depuis nous, ils y sont chez eux plus solidement et largement que sous les deys.

Aussi chacun, à côté de nous, s'est-il installé en quiétude dans ses conceptions particulières, qu'il accommode au cadre de nos exigences légales, ainsi que pourrait le faire n'importe quel citoyen français d'Algérie ou des provinces métropolitaines.

Les Nekache d'Alger vont, le samedi, à la synagogue comme les Berthier de Boufarik vont à l'église, le dimanche. A peu près à la même époque où les Sanchez mangeaient la mouna au beurre, ils ont, cette année, mangé la galette azyme de Pessah, qui est leur Pâque. Et si le plus vieux Nekache d'entre les sept ou huit familles que nous connaissons n'a pas voulu renoncer à son serouel, ne pourrions-nous rencontrer, aujourd'hui encore, au pays où le biniou chuinte sur les bruyères, quelque vieillard enjuponné dans une manière précisément de culotte arabe?

*

Ce plus vieux Nekache se nomme Ishâq, nom de la Bible que nous avons appris à prononcer Isaac.

Il est possible qu'il soit âgé d'environ 92 ans. Voici comment il calcule : Son frère aîné était venu au monde l'année où les Français, après avoir bombardé la Kasba, avaient débarqué à Sidi-Ferruch. Or, la mère (iemma)

avait l'habitude de donner au père (abou) un enfant chaque année, généralement aux environs de Pourim (fête d'Esther), et lui-même Ishâq a été le huitième enfant. Six autres sont venus après lui.

Ishâq est donc né sur une terre française âgée elle-même d'à peu près huit ans, dont la robe courte (elles ne l'étaient pas toutes à ce moment-là) demeurait encore imprégnée de relents turcs.

Cette enfant ne se trouvait pas en mesure évidemment de créer aux Juifs de son domaine une sûreté et une élévation d'existence qu'elle n'assurait même pas aux premiers Français arrivés derrière les soldats.

Les parents d'Ishâq avaient tellement courbé l'échine sous le nerf de bœuf et les railleries des Janissaires, que, devant un roumi, même sans caractère officiel, ils se rangeaient contre le mur, s'évertuant à figer leur visage sous un masque veule, et qu'ils continuaient à dissimuler dans un recoin de la cave où ils gîtaient les douros gagnés sourdi par sourdi au long des journées de trafic mou et exsangue qui semblaient durer aussi longtemps qu'une semaine.

Ishâq a eu beau devenir un grand diable, taillé comme un débardeur, pas plus maladroit en affaires que le voisin, assez heureux dans l'ensemble de ses opérations commerciales, — il a eu beau fonder avec deux femmes, qui ont vécu pendant une quinzaine d'années ensemble, en co-épouses dans le gynécée, une famille étendue et compliquée, parmi laquelle les aînés, aujourd'hui grand-pères, ont pu eux-mêmes trafiquer à l'aise, en *counfiance*, et réaliser sans crainte d'aucune intrusion de Khaznadji ou chaouch des *binifèces* de tous les coefficients, où l'on voit aussi des jeunes prendre quelquefois l'habitude fâcheuse d'une morgue détournant d'eux certaines sympathies chrétiennes, — il a eu beau, en 1870, se voir décréter citoyen français, et plus tard, lui bijoutier de quatrième ordre, voter exactement comme M. Chambige, propriétaire

des grands magasins « A la Coupe-d'Or », pour des conseillers municipaux français et des députés, — il a eu beau assister à la remise de la Légion d'honneur à l'un de ses arrière-petits-fils, Marcel Nekache, as de l'aviation militaire, camarade d'escadrille d'un autre as israélite, René Mesguich, — il a eu beau entendre à la salle des Conférences juives un Chrétien auteur d'études algériennes donner une causerie applaudie par un auditoire mêlé d'Européens et de Juifs, après une présentation *affectueuse* du conférencier par le Grand Rabbin; — il aurait beau apprendre qu'on vient de l'élire maire d'Alger à la place du maire sortant qu'il lui serait impossible de ne pas éprouver au fond de lui une espèce de petite tremblote si, par exemple, un simple agent de police s'avisait de lui parler un peu fort et de sortir son carnet.

L'idée ne lui vient pas d'ailleurs de se plaindre de son sort. Peut-être cependant gémit-il un peu en secret de voir s'en aller les unes après les autres certaines coutumes de son enfance.

Sans doute ces coutumes n'étaient-elles pas toujours conformes à l'esprit de la Bible, ni à sa lettre. « On faisait comme ça » parce que, à côté des Musulmans, on avait pris l'habitude de faire *comme ça*. Il exprime *hakda*, en se servant du mot arabe, car il parle assez difficilement un vague français...

Mon Dieu, est-ce que le vieux Breton à serouel que nous avons entrevu tout à l'heure dans le lointain, au bord des ajoncs, à propos d'Ishâq, songeant lui aussi à certaines pratiques périmées du pays d'Armor, ne dirait pas la même chose, dans le même esprit, et en se servant de mots gaëls?...

Ce vieux Juif est un juif *berbérisé*. Il est possible qu'il ne s'en doute pas, qu'il n'ait même jamais appris qu'entre ceux de sa mentalité, de ses concepts, et les Juifs d'Europe il y avait un abîme moral.

Ses fils demeuraient encore trop imprégnés de l'atmo-

sphère barbaresque au moment de leur arrivée à l'âge d'homme pour réagir contre les traditions familiales des Nekache.

Les petits-fils, qui eux, au contraire, ont tenu à s'affirmer gens de progrès, dont quelques-uns sont des lettrés, se sont abstenus cependant de toutes critiques en présence du chef de famille, auquel ils doivent la vénération orientale pratiquée par les Douze Tribus en dépit de leurs transplantations multiformes et que d'ailleurs les voisins arabes, ces autres Orientaux transplantés en Berbérie, pratiquent eux-mêmes.

Quant aux arrière-petits-fils, parmi lesquels compte Moïse dit Maurice, avocat stagiaire, ils semblent avoir déserté le foyer central pour se disperser au travers de la vie européenne; et c'est à peine si le patriarche, sous son turban et dans la fumée de son narghilé, pourrait les comprendre, puisque leur plaisir actuel paraît être surtout de palabrer sur des théories sociales devant rebâtir le monde d'après des règles qui n'ont été prévues ni par Iahveh ni par Allah, dont n'ont jamais parlé pas plus les Marabouts que les Rabbs; et ils expriment cela d'ailleurs en français.

*

Ishâq à demi islamisé ignorait évidemment que l'Ecriture, sans interdire la polygamie, conseillait cependant au Juif de ne donner l'abri de son toit qu'à une seule épouse, de ne pas imposer la présence injurieuse d'une seconde conjointe à la première femme, « celle de sa jeunesse ». Il ne pouvait connaître, étant illettré et ne comprenant l'hébreu qu'à la manière dont il entend le français, le verset 50 du chap. XXI de la Genèse.

Il avait donc épousé, comme font les Arabes et les Berbères, une première femme alors qu'il avait 20 ans, puis, trois ou quatre années plus tard, une deuxième. La France n'avait pas à intervenir. Lorsqu'on le lui demanda

cependant, dans une autre espèce, le 22 mai 1865, la Cour d'appel d'Alger reconnut que la polygamie israélite devait être tolérée en Algérie.

Et, de même que font encore les Berbères et les Arabes, Ishâq régla dans son gynécée un « *roulement d'amour* », prévoyant les cas d'interruption ou d'interversion, voire d'échange débattu entre co-épouses, devant quoi tous les Israélites de l'Oural, de la Scandinavie, des Cévennes ou de Gibraltar seraient tentés de vouer à Lucifer ce vieux brave homme de Juif algérien.

Les deux épouses d'Ishâq, elles, s'accommodèrent fort heureusement de cette communauté matrimoniale. A part, du reste, que en dehors de la maison elles ne se voilaient pas le visage, elles vivaient à peu près comme des mauresques.

Les deux mariages avaient été célébrés suivant des rites surchargés de coutumes arabes.

Pendant la durée de leurs fiançailles, les deux jeunes filles avaient été, presque aussi rigoureusement que les fiancées musulmanes « retirées de la circulation », réservées (mahdjoubètes).

Le jour de leurs noces, elles étaient demeurées, de même que si elles eussent été les filles de Si-Mohammed el Arbi, assises, maquillées, figées à la façon d'une statue bouddhique, les mains réunies, les yeux à terre.

Le lendemain, la chemise nuptiale avait été exhibée aux regards de tous, ainsi qu'il se pratique dans les douars, en témoignage de la virginité de l'épouse.

Enfin, chaque fois, le Juif Ishâq, pour faire connaître qu'il agréait la conjointe, avait invité la mère de celle-ci à offrir aux invités des beignets « arabes ».

*

Exactement ainsi qu'eût fait un maure ou un bédouin, l'aîné vivant des Nekache d'Alger s'était bruyamment réjoui de la naissance de chacun de ses enfants mâles, et

les voisins étaient venus le complimenter à grand renfort de démonstrations joyeuses, proférant à mille reprises le sacramentel *Simann ṭob* (bon signe), qui exprime la certitude au moment du départ et qui veut dire que le début en ce monde d'un fils équivaut à une ferme promesse de félicité.

Par contre, le jour où sa seconde femme lui donna une fille, il annonça autour de lui la nouvelle avec une petite honte visible, cette espèce de confusion résignée qu'éprouve aussi assez souvent, en pareil cas, le Berbère; et les amis juifs prononcèrent, un peu sur le ton d'une formule de condoléances, le *Mazal tob* (bon astre), traduisant une manière d'espoir qu'on sent frelaté et qui, au fond, constate l'arrivée d'une infortune.

Quelques années plus tard, la première femme d'Ishâq s'étant avisée à son tour de lui « susciter » une fille, à l'exemple aussi de certains Berbères, il s'abstint d'en parler à son entourage.

*

Les femmes d'Ishâq, bien entendu, ne faisaient pas la prière chez elles et ne paraissaient à la synagogue, au fond des tribunes grillagées, qu'à certaines époques liturgiques. Là, elles demeuraient impassibles, cariatides vivantes appuyées au mur. Pas une pensée religieuse; pas un balbutiement vers Adonaï. Un seul geste les faisait sortir de leur torpeur obligatoire, geste emprunté à des coutumes berbéro-païennes anté-islamiques : lorsque le Sepher-Thora surgissait du tabernacle, elles avaient licence d'envoyer dans sa direction des baisers.

Au cours d'une certaine fête, l'avant-dernier jour de Soukkoth (les Cabanes), il leur était permis cependant d'allumer de minuscules cierges dans le Temple et de les emporter, en essayant de conserver leur flamme, jusque chez elles. En quoi il était possible de retrouver encore un vague modelage des Juives sur les Bédouines allant

brûler des petites cires moulées aux tombeaux des marabouts.

Tout à fait dans sa vieillesse, la dernière épouse vivante d'Ishâq monta en corricolo jusqu'à la nouvelle grande église chrétienne qui était Notre-Dame d'Afrique, construite par le cardinal Lavigerie. Là, elle se mêla à des Mauresques et à des Chrétiennes. Toutes ensemble, elles adorèrent la Vierge Noire, qui était, pour les femmes de l'Evangile la mère du Christ, pour celles du Koran une maraboute thaumaturge, pour celles de la Bible berbérisée une sainte judéo-berbère comme la Kahina.

*

Ishâq trouvait tout cela très bien. Qui d'entre nous ne songe pas quelquefois avec douceur à certaines pratiques villageoises de ses jeunes années, alors qu'il s'est transformé au cours de la vie, qu'il est peut-être maintenant à l'avant-garde des réformateurs?

L'ancêtre juif ne s'est transformé à peu près en rien, mais il a vu grandir autour de lui des enfants qui évoluaient, des petits-enfants devenus semblables aux roumis, des arrière-petits-fils visant parfois à paraître des manières d'Européens haussés et élargis moralement, en train de refaire le monde à leur idée, sans s'occuper de savoir si Adonaï les approuve.

Ishâq, au long de sa longue existence, est devenu un sage; et il est juif. Alors Ishâq a bien, à certains moments, un peu gémi en lui-même de cette transfiguration d'Israël, mais il n'a jamais cherché à maintenir sur le visage des Nekache l'expression du Juif algérien telle qu'il l'a gardée. En lui, sans qu'il s'en occupe et probablement sans qu'il s'en doute, demeure installé depuis toujours l'instinct congénital de l'assimilation perpétuelle et universelle israélite.

Il admet donc que certains de ses descendants, qui eux savent lire et comprennent l'hébreu, puissent prétendre

que les Juifs de l'Algérie n'interprètent pas l'Ecriture suivant son vrai sens. De son temps, on faisait comme ça (hakda). — Pourquoi? — Hâ! Hâ! Voilà ce qu'il y a (hâda ma kane).

Il a admis, lors du mariage de sa petite-nièce Rébecca, qu'on ait renoncé à l'exhibition en statue bouddhique et, le lendemain, à la scène de la chemise flottant en drapeau.

Il a bien trouvé un peu étrange que son plus jeune fils, père déjà de nombreux fils et grand-père, soit venu lui annoncer, épanoui, que « enfin une petite fille lui était née ». Pourtant, il a hoché la tête en manière d'approbation.

Il a même souri le jour où l'on a prononcé pour la première fois devant lui le nom d'une descendante qui est Daisy Nekache. Il s'est évertué à le prononcer à son tour, ce qui a fait rire tout le monde. Et il a pris son parti et en même temps sa part de cette gaîté familiale.

*

Il se sent d'ailleurs réconforté de temps en temps lorsque, par exemple, un des Nekache semble s'attacher à la conservation de certains rites. Car, dans la famille, l'échelle de Jacob demeure dressée. Entre Ishâq et Moïse-Maurice, avocat stagiaire, on pourrait trouver à peu près sur chaque degré un type moral ou intellectuel.

Il a été tout heureux, ces jours-ci, d'apercevoir au cou d'un dernier-né chez Brahâm une main de Fathma, porte-bonheur arabe revêtu, du reste, d'un mot hébreu : Chaddaï (Tout-puissant).

Il est content de constater que jamais chez aucun de ses enfants, lorsqu'il s'assoit à table, on ne sert autre chose que des viandes et du vin *cachir*.

Il voit avec plaisir Maurice lui-même, le super-émancipé, pendant Soukkoth (fête des Cabanes), dîner avec

les autres sous la hutte de roseaux construite dans la cour de son père, Jacob.

Une de ses grandes joies, c'est, à Pourim (fête d'Esther), de recevoir, apportés par la majeure partie de ses belles-filles et petites-filles, toute une série de gâteaux *arabes*, les mêmes que ceux de sa jeunesse à demi-berbère, et de cligner ses yeux fatigués parmi des illuminations aux bougies de couleurs, exactement calquées sur les illuminations de la fête musulmane du Mouloud (naissance du Prophète d'Allah).

Enfin, lorsqu'il se rend au cimetière israélite de Saint-Eugène, il constate que les tombeaux sacrés des deux Rabbs demeurent honorés à l'égal de celui du Marabout Sidi-Abderrhamane, le Saint musulman inhumé à côté de la Medersa (collège arabe) ; et sa vieille âme de Nord-Africain, dévouée aux santons derrière lesquels Jéhovah recule vers des profondeurs inconnues et inaccessibles à l'image de celles où réside le Dieu de l'Islam, s'emplit, telle la vieille âme d'un patriarche des douars, d'une espèce d'extase primitive, douce et résignée.

*

Sidna-Mohammed (Notre-Seigneur Mahomet), envoyé d'Allah, a eu beau défendre le culte des saints, à l'exemple de Sidna-Moussa (Notre-Seigneur Moïse), prophète de Iahveh, le Juif arrivé en Berbérie y a vu naître le maraboutisme arabe, et, entraîné par son éternel besoin d'accoutumance ethnique et morale, il s'est créé des marabouts juifs.

Les deux cultes — berbère et juif — sont inspirés par la même foi dans le pouvoir des miracles, reconnu de la même manière aux santons dont on vénère, il serait exact même de dire : dont on adore les tombeaux.

Ici et là, on se prosterne devant le sépulcre, on brûle des cierges, on récite des litanies, des invocations, on se répand ingénument en petites pratiques strictement

païennes; et l'on repart dans une componction heureuse, emportant la certitude que le souhait formulé sera exaucé à la minute convenue.

On formule n'importe quel souhait.

Par exemple, un « coupeur de route » arabe invoque le Sidi Abdelkader el Djilani de son douar et lui demande de faire réussir l'entreprise nocturne de sa bande à l'encontre d'un Nekache, marchand forain à Boufarik, qui sera attaqué, dévalisé et peut-être assassiné à son retour de telle foire.

De son côté, le Nekache de Boufarik viendra demander aux Rabbanim (les Rabbs) du cimetière de Saint-Eugène, ceux d'Ishâq, de faire déclarer le plus vite possible en faillite tel forain arabe dont il redoute la concurrence.

Pieusement, ce Nekache, au moment du mauvais souhait, allumera une bougie blanche qu'il aura trempée dans du goudron, parce que le goudron, substance noire, puante, apparaît chose infernale devant infecter la cire, et il prononcera :

— « Que la chance de Un Tel soit comme cette bougie dans le goudron ! »

Bien entendu, la vie de chaque saint, juif ou musulman, est devenue pour ses fidèles ce que nous appellerions une « vie romancée ».

Celle des deux Rabbanim pourrait faire attribuer au romancier qui l'a conçue un prix littéraire.

Ces Rabbs, docteurs en théologie du moyen âge, habitaient l'Espagne, où ils enseignaient les principes de la Thora. L'Inquisition se saisit de leurs personnes, les ligota, les bâillonna, et les jeta dans un cachot d'où ils ne devaient sortir que pour être livrés à l'exécuteur.

Or, les murs de la prison, devant les gardiens frappés d'une cécité dont ils ne se rendaient pas compte, se fendirent du haut en bas. Les liens, les bâillons tombèrent. Une route miraculeuse conduisit les prisonniers, libérés par la grâce de Dieu, jusqu'à un bateau providentiel leur

offrant sa coupée, toutes voiles dehors. Au large, en vain la tempête hurla, tenta de désarçonner l'esquif. Les deux saints posèrent le pied en parfait équilibre sur la côte de Berbérie, où une atmosphère de prestige les entoura, marcha avec eux, épandant les émanations de leur sainteté jusque sur les païens et les fanatiques...

Le romancier inconnu, qui peut-être fut d'ailleurs légion, comme un simple diable, affirme que les agrès et la mâture de ce bateau, équipé par Adonaï en personne, ont servi à dresser une chaire qu'on peut voir encore dans la rue Sainte, quartier Bab-Azoun, entre le square Bresson et la place du Gouvernement...

Et cette légende est aujourd'hui contée pieusement et « certifiée conforme » par plusieurs membres de la famille Nekache échelonnée entre Ishâq et Maurice, — par exemple par Nessim et Prosper, assez éloignés socialement et intellectuellement l'un de l'autre, mais qui ne manquent jamais de se retrouver, en voisinage maraboutique, au pèlerinage des Rabbanim, le 33e jour après la Pâque juive.

En 1898, la légende se trouva soudain en face de l'histoire qui émettait la prétention de détruire la « vie romancée ».

On construisait alors le chemin de fer sur route qui traverse Saint-Eugène. Les démolisseurs qui piochaient la terre barbaresque, jetant bas des murs et des arbres, arrivaient en ligne rigide vers les deux sépulcres. Or, il était dit : « Aucune pioche, aucune pelle ne serait capable de renverser le mausolée des Rabbanim. Et quiconque y toucherait deviendrait cadavre. »

Un jour, en dépit des ordres et des promesses, les démolisseurs refusèrent de continuer le travail. Pas un seul d'entre eux, fût-il musulman, même européen ou encore français de France, ne se sentait le courage du risque à courir à coups de pioche ou de pelle.

Ce fut un Juif qui résolut le problème. M. Soucy, ar-

chitecte, fit exécuter des tranchées autour des tombeaux. Des grues soulevèrent sur des madriers le cube de terre où ils reposaient. D'autres grues descendirent ce cube au coin de paix à eux destiné dans le cimetière israélite. Aucune pelle, aucune pioche n'avait effleuré leur sacré sommeil. Et M. Soucy, bien vivant et toujours sympathique en cette année 1929, continue à porter allègrement un nom bien peu expressif de son esprit de claire et courageuse décision.

Ainsi l'histoire, au lieu de détruire la « vie romancée », permit d'y ajouter un chapitre :

— En vérité (Bessah !), déclarèrent les vieilles casquettes « caca d'oie », le lieu où reposaient les Rabbs était souillé depuis quelque temps par des rendez-vous de filles publiques. Ce sont les Saints qui ont suggéré au chemin de fer de passer par là pour obliger à les déplacer.

*

L'explication a donné une entière satisfaction intellectuelle et religieuse à Ishâq.

Maurice s'abstient de faire allusion aux Rabbanim en famille. Dans certaines réunions publiques, ou encore à la « parlote » des avocats (ainsi dénomme-t-on, au Palais de Justice, la Bibliothèque du Barreau), il se déclare « détaché de toute mystique » sans s'apercevoir qu'il est capté par le mysticisme politique d'une rénovation mondiale.

Citoyen français de par la naturalisation de son arrière-grand-père en 1870, il se hausse volontiers sur le petit tremplin de cette qualité, récente, de sa race, mais cette élévation ne lui suffit pas. Il tient à installer sur un socle le Nekache universel qu'il sent en lui, qui, au fond de lui, joue des coudes, manœuvre le volant de l'auto morale et les leviers de l'avion ethnique.

Il se *sait* un as dans un peuple d'as, dispersé au travers des nations, qui a l'air de s'être fondu en elles et

qui, en dépit des métamorphoses, demeure *lui* — « lui toujours, lui partout » — un peuple dont les unités éparses, abandonnées à elles-mêmes, se révèlent des forces capables encore de reconstituer l'agglomérat créateur, — le seul peuple de l'antiquité qui ait réussi à survivre parmi les capotages intellectuels et les pilonnages physiques, — ce peuple que les Nekache à serouel appellent encore le peuple de Dieu et qu'il qualifie, lui, simplement LE PEUPLE, dans le même esprit que les Romains, maîtres de la terre, dénommaient Rome LA VILLE (Urbs).

Et il faut reconnaître à Maurice Nekache de belles et robustes qualités d'intelligence, d'initiative, de travail, voire des dons d'artiste. Il s'est fait déjà remarquer à la Cour d'assises et il lui arrive de crayonner derrière la barre un profil présidentiel inattendu ou un geste-type de confrère circulant ensuite sous le manteau parmi de petites hilarités.

Seulement, tout cela qu'on peut dire de lui, Maurice le sait un peu trop et il ne songe pas à dissimuler qu'il le sait. Alors il advient, à certains moments, que son camarade de bahut, Berthier, lui envoie, en gouaillerie de paplouette, la tape sur le coude... « Allez, va ! »... Il advient même que Berthier affecte alors de l'appeler *Moïse*, voire de prononcer *Mouchi*.

*

La sœur aînée de Moïse-Maurice, mariée au notoire et fortuné docteur Ziza, semble aussi s'apprécier elle-même avec complaisance.

C'est d'ailleurs une assez jolie personne, élégamment juive de profil, les tempes barrées de ces longues paupières qu'on voit sur les bas-reliefs égyptiens. Ses premiers et troisièmes mardis la proposent, dans un cadre manifestement soucieux de faire très riche, aux admirations bi-mensuelles, lesquelles, après avoir dégluti ses pe-

tits fours, se transmuent avec candeur en malices, heureuses de propager ses déboires intimes.

Mme Ziza-Nekache nourrit en effet une désolation intérieure : elle n'a pu donner un enfant à son mari — pas même une fille! — après dix années presque révolues de mariage. Or, l'union stérile, parmi l'Israël algérien moderne, demeure déconsidérée à peu près autant qu'elle l'était à l'époque d'Abraham et de Sarah.

Le docteur ne peut pas songer à prendre sous son toit une Agar à qui il demanderait un Ismaël. Il ne semble pas avoir songé non plus à une de ces combinaisons juridiques permettant à un époux d'obtenir amiablement de l'autre un divorce.

Ni lui ni elle n'ignorent cependant qu'en un temps pas encore très éloigné, c'est-à-dire avant 1870, Ishâq Nekache, au cas où l'une de ses co-épouses eût omis de lui présenter au moins un fils dans un délai raisonnable, l'eût répudiée et renvoyée chez son père de la même façon qu'un Arabe chasse de son gourbi ou de sa tente une femme inapte au premier devoir de la femme.

Et les personnes reçues chez Mme Ziza racontent que Mme Ziza pleure en secret sur elle-même, — que son orgueil se sent crucifié par cette tare exceptionnelle chez les Juives, — qu'elle s'abreuve de honte en présence de sa laveuse de vaisselle, poulinière misérable et exténuée.

On raconte que d'ici peu elle en arrivera à se griffer les joues à l'exemple des Mauresques ou de certaines Juives des Hauts-Plateaux aux jours d'obsèques, parce qu'il va lui falloir enterrer sa dernière chance de réussite.

Sur quoi, exposé complaisant de ses appels au secours vers toutes les puissances cataloguées ou occultes :

Son mari s'est adressé aux hommes de science. Des spécialistes de Nancy, Paris, Bruxelles, Lugano ont examiné Mme Ziza, femme d'un confrère. Des régimes, des conseils de nature particulière et d'une singularité humoris-

tique, une opération chirurgicale ont ballotté la « patiente »...

Patiemment, elle a subi ensuite les pratiques puériles des matrones juives ou arabes...

Alors, elle a entraîné le docteur Ziza, lauréat de la Faculté de médecine, aux tombeaux des Rabbs de Saint-Eugène, — à l'autel de la Vierge Noire du cardinal Lavigerie. Et, ce dernier automne, ne sont-ils pas partis en grand mystère pour l'Ouarsenis, où un marabout guérisseur opère des miracles certifiés par les Européens du voisinage?...

Or, ces potins de « chères amies » ont ceci de particulier, en la circonstance, qu'ils sont de la vérité simplement traduite en aménités mondaines. Pour un ménage israélite algérien, l'infécondité définitive prend les proportions d'un scandale. Ziza, intelligent mais soucieux de la bonne tenue et de la tranquillité familiales, a consenti à l'essai de tous les remèdes, y compris ceux qu'il s'abstiendrait d'ordonner à ses clientes. Sa femme y tenait.

— Après tout, a-t-il pensé, si ça ne lui fait pas de bien, ça ne lui fera pas de mal.

Petite défaite morale, souriante..., apparentée à la complaisante excuse d'un ancien bâtonnier des avocats, chrétien érudit, incliné vers la doctrine théosophique, qui, chaque semaine, gratifie un vague marabout-fakir d'une obole propitiatoire.

— Hé! hé! mon cher, il vaut mieux se mettre bien avec tout le monde. Est-ce qu'on sait qui on rencontrera dans l'Au-delà?...

*

Mme Ziza se sent aussi mortifiée lorsque sa grand'mère s'avise d'arriver chez elle à certaines heures.

Mimouna est demeurée fidèle à l'ancien costume des Juives d'Alger. A son crâne s'adapte strictement le serre-tête en satin noir barrant le front à la naissance des

sourcils. La gorge, ponctüée d'un bijou ancien, arrondit un commencement de goître dans l'échancrure du caftan en velours sombre, descendant autour du corps à la manière d'une cloche conique. Le traditionnel châle des Indes, fixé aux épaules, enveloppe le tout, coulant en remous rougeâtres, balancés et élargis, et qui se brisent au niveau du sol. Parfois, quelque chose d'inattendu apparaît sous la progression majestueuse de cette encombrante somptuosité, la pantoufle du ghetto, mangée des mites, où le pied un peu aplati et évasé des orteils se trouve à l'aise et qu'il n'a pas voulu avoir l'air de mépriser, pour la raison qu'on doit monter chez Mme Ziza.

Mais il arrive que la fâcheuse impression soit combattue. L'antidote est signé aussi Nekache et il se présente sous le prénom authentique de Simone.

Simone Nekache est peintre. Elle expose au Salon des Orientalistes. Une de ses toiles a été acquise par le Gouvernement Général. Et elle a fait dernièrement une conférence applaudie au Théâtre de l'Alhambra.

Il se trouva que Mimouna est très contente elle-même de l'arrivée de Simone, parce que Simone aime beaucoup sa vieille tante, qu'elle l'a peinte dans son costume, qu'elle s'occupe d'elle, lui apporte en turbulence des gâteaux, la force à boire du vin... qui (bâbâbâ) n'est peut-être pas « cachir » et que tout à l'heure elle lui donnera le bras pour l'aider à descendre l'escalier.

*

Ainsi, du haut en bas de la gradation symbolique, se sont fixés les Nekache d'Alger. De même est-il arrivé pour tous les Nekache des trois provinces de l'Algérie.

Il est arrivé encore que ces Juives berbères, sur le territoire de la Nouvelle-France, leur petite patrie dans le vaste monde qui est le domaine effectif et reconnu de leur race, ont retrouvé au fond d'eux-mêmes l'instinct jaloux qui divisait aux âges lointains les douze Tribus

d'Israël. La tribu nord-africaine des Nekache s'est divisée en trois sous-tribus. Ceux de Constantine connaissent à peine ceux d'Alger, lesquels se sentent éloignés de ceux d'Oran. Et il s'est créé de ce chef trois mentalités juives régionales.

Le Juif de Constantine apparaît en principe intellectuel. Au cœur de la masse israélite, la Thora est comprise; le sens de tel passage se discute; certaines études comparées de la Bible et du Koran ou de l'Evangile ne surprennent personne. Les Ishâq ont dû mourir tous là-bas. Et, conséquence de cette évolution générale, les Moïse-Maurice agacent moins leurs camarades chrétiens du bahut, lesquels ne songent pas à les prénommer Mouchi en se tapant sur l'humérus.

Le Juif d'Oranie continue au contraire à se buter à la morgue des Espagnols et à l'antisémitisme persistant de certains autres Européens. Il demeure donc plus près de l'Islam. A Tlemcen, les fêtes du Rabb Anquaoua, cousines germaines par leur aspect et par l'époque de leur célébration annuelle, de celles du Marabout Sidi-Bou-Medième, affirment la pérennité et la puissance de ce culte, contraire à l'esprit de l'Ecriture. Dans cette troisième province algérienne, Chloumou et Mouchi, caricatures de Salomon et Moïse, qui peuvent être des Nekache ou encore des Guigui, des Tata, des Siksik, apparaissent souvent, même s'ils ne sont pas très âgés, affublés de la culotte arabe et de cette casquette inattendue, la *berretha*, dont l'histoire se présente à point :

Au temps des Turcs, des corsaires ayant capturé un bateau marchand chargé d'un stock de casquettes en velours sombre et à côtes, le Gouvernement de l'Oudjak décréta obligatoires pour les Juifs l'achat et le port de ces coiffures. Brimade supplémentaire et occasionnelle, d'où naissait un « binifèce » immédiat pour le dey et qui finit par engendrer doucement... une mode juive. Ainsi vont les événements... Mais le Gouvernement ultra-moderniste

de Kemal-Pacha ne vient-il pas de décréter pour les Turcs de Turquie le port obligatoire du chapeau?...

Les sous-tribus juives ont engendré, bien entendu, des sections et sous-sections. Par exemple, au Mzab, il existe un aggloméral particulier d'Israélites. Les Nekache se sont transformés, là-bas, parmi les puritains musulmans, en lettrés prétendant descendre de savants docteurs venus d'Ibérie. Aussi s'efforcent-ils de se dénommer le plus possible *Birès,* ce qui représente le nom espagnol *Perez* berbérisé. Et ils ont réussi à faire accepter leur voisinage aux Mozabites, sectateurs irréductibles d'un Super-Allah, détenteurs exclusifs d'un Koran et de Hadits expurgés, ce qui d'ailleurs les fait traiter de schismatiques par tous les autres musulmans des quatre rites orthodoxes.

Et d'avoir rencontré des Nekache dans les cités rigides et fermées du Mzab, la quasi-certitude pourrait se présenter à l'esprit que, de l'Orient à l'Occident de la Berbérie française et de la Méditerranée au Sahara, on en trouverait jusque dans les plus invisibles des recoins. Ils le croient eux-mêmes et ils le disent :

— « N'importe là où tu coupes le pain, tu verras le juif. »

Au plus avancé de nos postes militaires perdus dans la solitude des sables, il se peut faire que ce soit Youda ou Nessim qui approvisionne le cantinier.

Le père de Foucault, avant d'aller se faire assassiner à Tamanrasset, avait peut-être secouru Eliaou, colporteur, trouvé mourant de soif sur la piste.

Qui sait si ce n'était pas un Prosper-Mardochée Nekache qui pourvoyait de cartes à jouer et de liqueurs une certaine impératrice du Hoggar ornée d'un ivrogne de père et d'un professeur mahboul? Il faudra demander ça à Pierre Benoît.

FERDINAND DUCHÊNE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Léon-Paul Fargue : *Sous la lampe*, Gallimard. — Léon-Paul Fargue : *Espaces*, Gallimard. — René Gillouin : *Le Destin de l'Occident, suivi de divers essais critiques*, Editions Prométhée. — Stanislas Fumet : *Le Procès de l'Art*, Plon. — René Vittoz : *Essai sur les conditions de la Poésie pure*, éditions Jean Budry. — F. Ribadeau-Dumas : *Carrefour de visages*, La Nouvelle Société d'Editions. — Paul de Sury d'Aspremont : *La Presse à travers les âges, France, Allemagne, Angleterre, Etats-Unis*, Desclée de Brouwer (Paris-Bruges).

J'ai rêvé souvent d'une critique qui épouserait avec complaisance cette volonté de renouvellement qui dans l'art se lie à la notion de modernité. Une telle critique, me disais-je, comblerait les vœux de tous les artistes qui tendent leur énergie créatrice vers l'avant. A la réflexion, il m'a fallu déchanter. Une critique qui adopterait résolument comme critère le nouveau deviendrait vite plus antipathique aux artistes novateurs que l'ancienne critique, résolument liée à la Tradition. Un devoir plus pénible que tous les devoirs coutumiers s'imposerait en effet à cette nouvelle critique. Il lui faudrait se tourner vers les tendances d'art dont elle avait loué la nouveauté pour leur dire au moment requis : attention, vous êtes déjà le nouveau d'hier, et j'ai pour mission d'encourager les pressentiments inconnus qui pointent à l'horizon. Les artistes sont des hommes : lorsqu'ils entrent dans la mêlée, ils invoquent les droits sacrés du nouveau, mais, par une contradiction très humaine et très ingénue, ils ne voudraient pas que leur nouveau vieillisse et passe comme toutes les nouveautés qui fleurirent et déclinèrent, pareilles à la rose que chanta Ronsard. Ils aimeraient cette nouvelle critique lorsqu'elle leur dirait : Vous révélez la beauté vierge que nous attendons, — ils la maudiraient lorsqu'elle leur dirait : Le temps de respirer le parfum de votre neuve beauté, elle n'est déjà plus la forme la plus aiguë de la beauté! Voilà où nous conduirait le culte du

nouveau si nous voulions l'embrasser avec logique. Mais la vie manque de logique et c'est fort heureux.

Or, en lisant les deux recueils de M. Léon-Paul Fargue : **Sous la lampe** et **Espaces**, j'ai essayé par jeu de me placer dans la peau d'un critique conforme à l'esquisse que je viens de tracer. Eh bien, je l'avoue, je me suis surpris assez souvent à murmurer au cours de ma lecture : 1920! 1920! 1920!... Si ce nombre se présentait à mon esprit, ce n'est point pour les qualités occultes qu'on attribue à certains nombres, mais tout simplement parce qu'il est des modes d'expression bien connus et même trop connus, qui s'associent au millésime 1920 tout comme d'autres vous incitent à chuchoter : 1885! 1885! 1885!

Oui, il est certains passages de M. Léon-Paul Fargue qui, trop marqués de l'empreinte 1920, m'ont donné l'impression de légèrement défraîchi, de légèrement démodé. Je songe à un certain type de métaphores, à une certaine manière de les entasser et à une certaine manière provocante de les jeter à la face du lecteur. N'allez pas croire à aucune mauvaise pensée de ma part contre les métaphores. Tout au contraire. Le bon Homère disait que les dieux font s'égorger les hommes dans les combats pour que les poètes puissent composer des chants. Si le bon Homère revenait et contemplait l'après-guerre, il dirait probablement que les dieux ont fait périr dix millions d'hommes dans la plus gigantesque des guerres pour que s'épanouissent la danse et l'art des métaphores. Et c'est bien quelque chose.

Certes, M. Léon-Paul Fargue a le don de la métaphore-choc qui fait saillie brutale, vous arrive de plein fouet, revigore la sensation, revivifie l'idée et fait apparaître à neuf tout ce qui est encrassé et terni par l'habitude. Il a même une manière toute personnelle de puiser à larges mains en pleine terre vierge, et même dans une sorte de vulgarité truculente, d'où ses images sortent drues et intenses... Mais ne s'est-il pas laissé entraîner parfois à la tentation de la métaphore pour la métaphore, de la métaphore estimée pour sa seule singularité et pour l'effet d'ébahissement qu'elle doit produire sur le lecteur? J'aime trop tout ce qui tend à nous faire voir le monde à neuf pour blâmer les images audacieuses. Je dirais

même que le principe baudelairien des correspondances me paraît loin d'avoir épuisé sa sève. Je distingue pourtant entre la métaphore appelée par l'ambiance, qui fait corps avec l'ensemble où elle est insérée, et la métaphore en l'air, clouée sur la phrase uniquement pour sa valeur de bizarrerie. Or, en quelques années, l'art de la métaphore singulière, surprenante, hurlante (et qui n'est que cela) s'est vulgarisé avec une rapidité déconcertante et n'étonne plus le lecteur. Le tour de force et d'adresse est trop connu. Mais point n'est besoin de dire que la métaphore intimement liée au texte par des canaux secrets et transfigurant de sa lumière originale la phrase où elle s'épanouit ne tombera jamais dans le domaine banal.

Mais au fait, voici quelques expressions de M. Léon-Paul Fargue :

Tous les matins, avec une brosse demi-dure, nettoie ton cerveau de ce qu'il a mangé la veille...

Ne laisse tomber sur la page que ce qui stille. Ne tire pas sur la stalactite. Ce n'est pas une tétine...

Ne te laisse pas spécialiser. Garde-toi de l'orthopédie. Reste un amateur distingué...

Je ne me demande pas si ces expressions sont bonnes ou mauvaises, mais ce que je constate, c'est la facilité avec quoi de tels tours ont été assimilés. De telles expressions ni meilleures ni pires, on les rencontre aujourd'hui partout. Il en pleut. On ne sait plus où se mettre pour les éviter. Or, en présence de la rapidité avec quoi de tels modes d'expression sont tombés du rare au vulgaire, je me demande : n'y a-t-il pas nouveau et nouveau? n'y a-t-il pas du nouveau qui n'est que procédé, rhétorique facile, trucs aisés à saisir, et n'y a-t-il pas du nouveau qui est autre chose? M. Léon-Paul Fargue lui-même me permet de répondre. A côté de métaphores sans épaisseur, sans antennes secrètes dans l'inconscient et qui naissent d'un travail de l'intelligence percevant à froid des analogies de surface, il y a chez M. Léon-Paul Fargue du nouveau d'une tout autre qualité : j'entends des manières de s'exprimer qui adhèrent à son tempérament profond, qu'on ne pourrait séparer de lui, qui résultent d'une intuition complexe de tout l'être éprouvant à neuf l'antique saveur du monde. Et cela est tout autre chose que ces métaphores à plat, sans irradiations cachées ou que ce bric-à-brac d'expressions

fabriquées par l'assemblage hétéroclite de termes empruntés laborieusement à des séries fort différentes et qui s'accolent sans l'étincelle intuitive qui en ferait la vivante synthèse.

J'aimerais dire assez longuement la complexe impression que m'apporte la prose de M. Léon-Paul Fargue qui, toutes questions de goût personnel mises à part, ne laisse jamais le lecteur indifférent. Le Créateur a mis bien des choses hétéroclites dans l'âme et dans la prose de M. Fargue. De l'allant, de la verdeur, de la truculence et souvent une sorte d'allure à la hussarde; un effort pour raréfier le langage et des touches grossières, violemment triviales à la Rabelais et qui sentent le corps de garde; un étalage de métaphores mécaniques qui font penser au rayon d'outillage du bazar de l'Hôtel-de-Ville et aux devantures des orthopédistes; par instants de touffus méli-mélos de termes techniques et de jargon médical et scientifique; ici, un observateur minutieux et précis à la Jules Renard; ailleurs une sorte de style brouillé et pâteux : tout cela, à l'occasion, fort vivant, voire amusant... Et puis... et puis... quelque chose de tout autre : de frais, de pénétrant, mais laissans cela pour tout à l'heure... je ne veux pas m'attendrir encore...

Il serait aisé d'esquisser la théorie de l'œuvre d'art chère à M. Fargue d'après ses propres déclarations. Art tout de concentration et de volonté. Art ennemi du développement, de l'aveugle inspiration. Art du bref, du serré. Elimination de tout ce qui n'est pas cimes radiantes. « Ne nous sers que du café filtre »... « Trop de mots. Ne laisse se lever à leur place que les chefs de file »... Idées qui expriment certainement une vérité, mais qui tendent tout de même à jeter la suspicion sur quelque chose de contraire, mais d'également vrai. Je me suis dit assez souvent que nous assistons aujourd'hui à l'offensive de certains tempéraments artistiques épris du bijou rare, curieux, original, surprenant, imprévu et presque déconcertant contre les amples natures orchestrales, constructrices d'épopées et de cathédrales, manieuses gigantesques des ensembles et des effets de masses. M. Léon-Paul Fargue exprime la vérité propre à certains tempéraments d'artistes, Victor Hugo exprime en une page prodigieuse, presque titanique de son *William Shakespeare*, la vérité propre à d'autres tempé-

raments qu'il nomme « les hommes-océans ». En art comme ailleurs, il y a plusieurs vérités, chacune de ces vérités a son moment... Le génie, c'est peut-être le flair de la vérité du moment, le sens de la vérité opportune.

Ses idées les plus chères, M. Fargue les exprime sous forme de pensées détachées, dont l'examen me conduirait à bien des discussions. Il est difficile de ne pas remarquer un certain ton de M. Fargue lorsqu'il aborde la pensée. Comment dire cela? Il y a parfois dans le ton, les gestes, les attitudes de M. Fargue un je ne sais quoi qui sent un peu le matamore. M. Fargue exprime son dégoût du bourgeois. Je n'y vois aucun inconvénient. Mais pourquoi me suis-je dit en le lisant qu'il est certaines manières de se camper qui permettent de donner un sens à l'expression : bourgeois à la cavalière!

Il est quelques pensées de M. Fargue qui, à première vue, ont l'air de vouloir dire quelque chose, mais qui à l'examen ne tiennent pas toujours leurs promesses. Tout ce que dit M. Fargue sur les idées et l'intelligence vaut pour la zone moyenne, mais n'est plus juste dès qu'on s'aventure au delà. Le don tout particulier de M. Fargue, c'est de donner à des idées assez courantes une apparence neuve et audacieuse par le tour provocant, voire brutal, de l'expression et surtout par l'ingéniosité et l'imprévu de la métaphore. Et c'est là un talent qui a bien sa valeur. J'ai eu quelquefois l'impression que M. Fargue prend grand plaisir à faire autour d'un lieu commun une partie d'haltères avec des métaphores.

M'ont tout particulièrement intéressé certaines pages où M. Fargue, livrant ses impressions sur quelques écrivains, révèle un critique apte à découvrir ce qu'il y a derrière la façade immédiatement visible de certaines œuvres et apte à traduire avec des sensations choisies le charme original d'un écrivain. Du vrai, beaucoup de vrai dans quelques pages sur Barrès et d'Annunzio, ces « bellâtres des lettres » qui ont besoin, pour s'exciter l'imagination, de sujets de luxe, de thèmes de première classe et de sentiments haut-cotés à la bourse des valeurs de convention. Six lignes suffisent à M. Fargue pour révéler le charme d'Apollinaire, lignes denses, suggestives et qui vous infusent dans la chair la magie hasardée d'Apollinaire. Une belle page aussi pour exprimer par d'ingénieuses

images le plaisir qu'on prend à pénétrer peu à peu dans cette broussaille chaotique et merveilleuse qu'est l'œuvre de Marcel Proust. J'aime la manière sensuelle et synthétique dont M. Fargue sait exprimer le charme des écrivains. La vie des sens est pour moi si aiguë et si intense que même les idées les plus abstraites, j'aime les voir venir à moi comme des senteurs, des rayonnements et des vibrations musicales.

Et maintenant, je me sens à l'aise pour dire quelle délectation m'ont apportée certaines pages de M. Fargue. Ce que j'aime avant tout chez M. Fargue, ce sont ces passages resserrés, pleins de nerf, où il attaque sa matière d'art avec vivacité et franchise, oubliant un instant le désir d'étonner et de provoquer pour livrer en touches brusques et intenses des sensations qui se détachent de lui comme de vibrantes hallucinations. On a parfois avec M. Fargue ce saisissement qu'on éprouve au tournant d'un sentier à voir bondir vers soi tout un panorama d'océan, immense fouillis sensoriel, symphonie instantanée d'air, de ciel, d'eau, de senteurs et d'autre chose encore qui vous poigne l'âme.

Si j'essaie de saisir d'un regard d'ensemble M. Léon-Paul Fargue dans ses essais en prose, il me semble discerner en lui deux êtres fort différents et bizarrement accouplés. Le premier a l'air de faire la parade à l'entrée d'un cirque. Il cherche à vous ébouriffer et à vous en mettre plein la vue. Le second est un être d'une sensibilité très fine, très délicate, doué de sens aigus et qui se complaît au souvenir et au songe. Ce deuxième Fargue, à mon avis le plus réel et le plus captivant, donne le meilleur de lui lorsqu'il se penche sur son âme ingénue d'enfant. Et je sais telles pages qui m'ont fait songer à ces fontaines de mon pays qu'on découvre soudain dans des déchirures de rochers et si intimement fraîches qu'on dirait que l'azur du ciel s'y est venu rajeunir!

J'essaierai quelque jour d'esquisser la physionomie de M. René Gillouin qui publie **Le Destin de l'Occident, suivi de divers essais critiques.** Avec une curiosité un peu anxieuse, M. Gillouin se penche sur les problèmes majeurs de notre époque. Les écrivains qu'il étudie l'attirent moins par la structure de leur esprit que par la manière dont ils témoignent sur les questions vitales d'aujourd'hui. On devine qu'à travers la

variété de ses essais, M. Gillouin poursuit une vaste enquête sur l'essence et l'avenir de notre civilisation. Il a le flair de la question du moment, le don d'aller à l'essentiel et l'art d'embrasser d'un regard d'ensemble de vastes paysages d'idées. Ses essais frappent par une clarté qui n'exclut pas les vues pénétrantes, par une allure un peu sévère qui provient non pas d'une affectation de gravité, mais d'un esprit naturellement et spontanément sérieux qui se situe à l'opposé de « l'hellénisme de lupanar » chéri d'Anatole France et de Pierre Louys. L'attire avant tout ce fonds religieux qui vit en secret sous les questions les plus diverses. Tour d'esprit qui d'ailleurs n'exclut pas à l'occasion de discrètes touches d'humour! A ceux qui voudraient tâter le pouls de notre époque, je recommande donc les essais de M. René Gillouin.

L'essai capital de son ouvrage s'intitule *le Destin de l'Occident*. Méditation resserrée et substantielle, écrite sur les thèmes du célèbre ouvrage de M. Henri Massis : *Défense de l'Occident*. Si je voulais aborder un problème aussi vaste et aussi captivant, je ne sais plus quand je m'arrêterais. Je me contente d'indiquer l'espèce de gêne que me laissent les ouvrages consacrés à cette question. La plupart du temps, on jongle avec des concepts si généraux, à l'occasion d'un sujet si ample et en un sens si difficile à préciser que le lecteur a la sensation de feux d'artifice idéologiques qui éblouissent ses yeux plutôt qu'ils n'éclairent son esprit. Il me faudrait de longues pages pour préciser la discipline d'esprit que devraient s'imposer tous ceux qui se hasardent dans une question qui est un vrai labyrinthe de complexités. Je verrais fort bien un ample essai intitulé : « De quelques précautions à prendre pour aborder le problème de l'Occident », et ces précautions vaudraient également pour aborder le problème de l'Orient.

M. Gillouin se livre à une discussion serrée des idées de M. Massis sur l'influence désastreuse qu'aurait exercée la Réforme sur l'évolution de l'Occident. Par les bons soins de M. Gillouin, le point de vue protestant vient ici s'opposer au point de vue catholique de M. Massis. Je m'en réjouis et j'entrevois la possibilité de poindre à ces deux points de vue quelques autres peut-être plus surprenants. Nul doute que nous

ne vivions l'une des plus formidables mues de l'humanité. De telles époques sont toujours captivantes, inquiétantes et riches de catastrophes. M. Gillouin prétend que la civilisation occidentale porte en elle-même son principal danger. Qu'est-ce à dire? Pour M. Gillouin, la santé de l'Occident résultait d'un approximatif équilibre entre les éléments différents qui la constituent. Or, un déséquilibre s'est produit. L'effort vers la connaissance et la domination du monde s'est monstrueusement développé, emportant l'homme dans un vertige fiévreux qui bafoue toute idée de mesure. La vraie menace contre l'Occident, c'est « la disproportion croissante de la science et de la sagesse ». En un sens, la pensée de M. Gillouin rencontre celle de M. Ferrero, qui a écrit de curieuses pages sur les périls d'une civilisation livrée à un mouvement affolé, tous freins brisés et toute notion de limite oubliée!... Il faudrait donc savoir opposer au féroce instant de conquête des choses un art de la sagesse. Constatons que des esprits fort différents arrivent par des voies différentes à des attitudes assez voisines. Songeons que la hautaine et aristocratique philosophie de M. Jules de Gaultier, fort éloignée de tout moralisme, voit dans l'hypertrophie de l'instinct de possession la source des catastrophes présentes et à venir et qu'il propose de rendre vie à un sens contemplatif fort déchu dans le monde mercantile d'aujourd'hui.

Aux âmes délicates que froisse notre brutale époque, l'art peut être un refuge. Mais que vaut l'art? Est-il de Dieu? Est-il du diable? M. Stanislas Fumet apporte des éclaircissements avec **Le Procès de l'Art**. Le livre de M. Fumet est une ample méditation, qui rencontre souvent de beaux accents lyriques et plaide avec conviction la cause du surnaturalisme dans l'art.

> Les gens qui disent que l'art imite la nature ne le connaissent pas. Il imite la Création, si l'on désigne par ce mot l'acte de créer; il reproduit le mouvement du Créateur pour faire comme lui.

Ainsi il y a dans l'art une étincelle divine. Il est une aspiration à l'Infini, s'exprimant par des formes finies. Il participe de l'élan du saint vers Dieu, mais il risque de succomber au péché d'orgueil, et la délectation qu'il apporte peut dégénérer en luxure. L'art, tout divin et tout surnaturel qu'il est

en son essence, est donc capable de s'égarer sans perdre sa nature parce qu'il est ici-bas dans un monde de péché. Qu'on soit croyant ou non croyant, on retiendra du livre de M. Fumet un appel passionné vers une forme d'art qui est un effort de l'homme pour se dépasser lui-même.

M. René Vittoz (Essai sur les conditions de la poésie pure) ne manque pas d'aperçus subtils. J'ai goûté un curieux rapprochement entre un fragment de Maurice Scève et un fragment de M. Paul Valéry. J'ai apprécié une page qui place les œuvres poétiques de Flaubert (*Salammbô, Tentation, Hérodias*) au-dessus même de *Madame Bovary* et de *l'Education sentimentale.* « Créer la poésie pure, et souffrir d'une imagination glacée, sont deux faits qui se rejoignent sur un même niveau d'expérience psychologique », nous dit M. Vittoz. Il ajoute : « Nous pouvons conclure que les passions de l'amour, comme dit Pascal, ne sont pas du ressort de la poésie pure. »

Voir évoquer si souvent à l'occasion de la poésie pure le givre et la glace, et voir bannir l'amour lui-même du royaume de poésie, me laisse tout songeur. Je demande à M. Frédéric Lefèvre d'aller passer « une heure avec » les Muses pour nous confier leur avis sur le problème. Qu'on sache pour de bon si les Muses sont « frigorifiées », comme on dit si gentiment aujourd'hui !

Les portraits rapides qu'a groupés M. Ribadeau-Dumas (Carrefour de visages) ne manquent pas de vivacité. Ils ont du piquant et à l'occasion une silhouette se campe en vitesse. J'ai tout particulièrement goûté les portraits de M. Georges Duhamel, de M. Philippe Soupault et de M. Jean Cocteau. En somme, esquisses lestement enlevées, traits mordants et brefs, saveur pimentée. Très après-guerre.

Etes-vous désireux de voir clair dans les mécanismes de cette presse qui régente le monde moderne, lisez le livre clair, substantiel, érudit même de M. Paul de Suzy d'Aspremont : La Presse à travers les âges, *France, Allemagne, Angleterre, Etats-Unis.* J'y ai glané une moisson de curieux renseignements. Vous n'y cueillerez peut-être pas beaucoup de jugements optimistes sur le rôle de la Presse dans notre civilisation, mais cela, c'est une autre affaire !

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Marcel Ormoy : *La Flamme et le Secret,* Garnier. — Claude Fourcade : *Les Fugitives,* « l'Ermitage ». — Amélie Murat : *Passion,* Garnier.

M. Marcel Ormoy, par l'abondance de sa production, me stupéfie. A peine avons-nous admiré son recueil, si émouvant et admirable, *le Bonheur est dans une Ile,* qu'il nous en présente un, plus magistral et plus émouvant encore, **La Flamme et le Secret.** Je sais bien que ce noble et très cher grand poète, tout jeune qu'il est, possède ce don, enviable entre tous, de produire avec régularité des poèmes dont le thème a par lui été d'avance et longuement médité, et que cette longue, patiente habitude dont il emplit et illumine sa vie, n'empêche pas, bien au contraire! que sa vision d'un livre à l'autre s'affermisse, que ses ressources d'expression aillent s'amplifiant et s'assurant, et que jamais il ne s'abaisse à admettre dans ses ouvrages une défaillance ni une redite. Bien plus, il est servi par le développement continu, nécessaire, de son plan dans les détails. Oui, nous l'avons connu incertain, torturé d'anxiétés et assez près de la désespérance. C'est que, dès ses débuts, la guerre lui a apporté ses affres les plus poignantes et ses douleurs. Il a pris part à la tourmente, et c'est un homme pétri de tendresse discrète, de délicatesse dans sa foi à la beauté et à la bonté. Que d'amis autour de lui ont succombé, l'effarement de tant de deuils a angoissé longtemps son âme et son cerveau. Il a souffert dans la pureté de ses croyances généreuses, il a souffert aussi dans sa chair et, des années, le contrecoup de ces anxiétés nerveuses ou morales, de ces blessures du corps, du cœur et de l'esprit a retenti du fond de lui dans tout ce qu'il écrivait, pensait ou rêvait. Sa jeunesse a été amère de déceptions cruelles, déchirantes, d'obsessions funèbres et désolées.

Pourtant, il n'est point de ceux qui sont marqués du signe lâche du renoncement au songe et aux idées. Il n'est point de ceux qui brisent ou regrettent l'instrument de suprême appel aux vertus, à la puissance, à l'ingénue beauté du sentiment et de l'espoir humain, que dans ses mains ferventes la Muse avait posé. Ses chants, certes, faisaient écho aux inquiétudes qui le rongeaient, au désordre par les circonstances mêlé à des effu-

sions ingénues qui eussent, nativement, été heureuses ou eussent tendu au bonheur. Mais le bonheur, y pouvait-il croire encore? Etait-il en état de le saisir, de s'en exalter? Nulle joie qui ne fût trempée de tristesse, de regret, et d'une sorte d'arrière crainte d'évanescence soudaine et de mort. Comment s'y adonner, et ne pas pressentir la face crispée du néant derrière le sourire le plus déchirant qui fleurit au masque du plaisir?

Point de jeunesse — une jeunesse flétrie aux assauts d'une expérience sans merci exercée dans l'horreur des forfaits auxquels il a bien fallu qu'on prît une part fatale et involontaire, dont on endure longtemps, longtemps, même après qu'ils ont cessé, presque oubliés peut-être, les conséquences desséchantes et mauvaises...

Si la foi de M. Ormoy dans ce qu'il y a de plus précieux parmi les élans intellectuels de l'homme, dans ce qui égale certains des créateurs à des dieux et rapproche des dieux ceux qui entendent et qui aiment, si cette foi dans le lyrisme, dans la force et la splendeur de la poésie lyrique française n'a pas sombré dans le désastre, du moins il s'est débattu, il a douté, il s'est demandé si d'autres assurances ne lui apporteraient pas l'apaisement dont il était assoiffé. Il a cherché, il a souhaité, il n'a pas alors trouvé le calme. Un rythme d'espérance, de joie, de sûreté lumineuse l'entraînait cependant au culte de l'éternelle et future beauté. Il entrevit peu à peu que le salut ne pouvait se faire entre les agitations vaines et sottes des hommes banals, occupés d'intérêts de négoce, de ruse et de rapine, sinon de violence, mais qu'en soi surgissait la source, en soi par le conseil réconfortant de la nature et de l'art, en soi par l'élargissement de l'espérance et de l'amour. Désormais, il ne porte plus en sa poitrine un *cœur lourd* de maux implacables et obstinés; s'éloignant des vils *carrefours,* il se réjouit déjà d'avoir le vrai visage, *le visage retrouvé* de sa vie fervente et vraie; les fantômes ne le hantent plus sinon pour l'exhorter à vivre, lui qui survit, et à tendre au retour de sa conscience intime, qui lui dicte l'isolement philosophique, *le Bonheur est dans une île,* il inspire *le livre des Sagesses;* maintenant il a surpris en son sein le sursaut du secret suprême, le feu se rallume et l'emporte, en bonne voie

d'atteindre aux majestés profondes de la sérénité féconde, et voici, il nous donne, recueil pathétique, lumineux et noblement confidentiel, les poèmes, tendres, fiers, où il révèle ce que sont pour lui enfin — et pour nous qui l'admirons, l'aimons — *la Flamme et le Secret* de sa pensée mûrie de grand poète, — car il l'est.

Pourquoi m'égarer au détail de ces poèmes et de tant de beaux vers? C'est un prodige encore chez Marcel Ormoy que cet usage quasi-constant d'alexandrins régulièrement groupés par quatrains aux rimes tantôt alternées, tantôt embrassées, dont le ton élégiaque, mêlant des touches de paysage extérieur aux aperceptions effleurantes des plus discrets élans de l'âme, ne lasse point par la monotonie. Au contraire, on est surpris par un jeu incessant où l'expression, les images se renouvellent, tandis que le rythme soutenu d'un bout à l'autre du recueil se crée à chaque instant des ressources rajeunies, inattendues, ici en s'accroissant dans la force, là au contraire en se pliant à des douceurs d'intimité, presque de caresses, et, en effet, de secrètes sollicitudes.

Je cite, pour le plaisir de citer :

> Que m'importe, fontaine, un décevant miroir
> Où mon propre reflet se déforme et s'efface?
> Si ma peine est secrète et mon mal sans espoir,
> Je ne redoute pas de les voir face à face.
>
> Quel que soit le visage où s'inscrit mon destin,
> J'y regarde frémir la vie universelle.
> Si la cendre s'entasse au foyer mal éteint,
> N'en puis-je faire encor surgir une étincelle?...

La qualité de tels vers, leurs poids souple et solide, leur valeur de suggestion voilée et enlaçante apparaît, dans ce qu'écrit Marcel Ormoy, « la flamme et le secret », l'essence de son prestige.

Ce n'est pas sans intention que de son nom je rapproche le nom de l'auteur d'un tendre et nostalgique recueil, Les Fugitives, de M[me] Claude Fourcade :

> Quelle rive surgie en cette aube nouvelle
> M'attire à l'horizon du rêve? Quel printemps

Fait ployer à ses bords les ombrages flottants
Déjà lourds de parfums et de battements d'aile?

Pour quel heureux départ ou quel retour amer,
Si je n'y dois trouver que de nouveaux mensonges,
Chanterai-je la brume irréelle où tu plonges,
O belle île, île calme au milieu de la mer?

Mme Fourcade crée des vers de pureté souvent sereine, et ses poèmes de douceur rêveuse aspirent à un printemps de générosité et d'amour, où les sentiments s'épurent, où la pensée s'essore, confiante et généreuse. Ce livre est, je crois, un début, et déjà il approche d'une perfection dont la science est heureusement dissimulée dans la ferveur songeuse et la sûreté des sensations qui s'expriment. Recherche de calme et de sobriété, nul cri, nulle discordance, de la mesure, et une atmosphère d'émotion intime, vraie et profonde. Un beau livre. Un nom à retenir, une belle œuvre à espérer.

Avec Mlle Amélie Murat, on redescend à l'amour terrestre, au thème de Passion éternel de la femme, ses ferveurs, ses espoirs humains, ses regrets. Mais de plus en plus le poète, et c'est le profond mérite de son œuvre, ne se donne plus en victime d'une injustice du sort, comme la blessée par l'égoïsme ou par l'indifférence de ses semblables, de tel d'entre ses semblables, suffisamment désigné ou qu'on le suggère. Mlle Murat grandit par le sentiment que ce n'est point d'elle-même ou pour elle-même qu'elle chante, mais au nom de ses sœurs et pour les guider, les secourir. Elle n'est point, du reste, disposée à nier la vie parce que la vie lui fut ingrate ou inique, ni à se refuser aux promesses graves ou radieuses de l'avenir parce que l'astre dont l'éclat l'aveuglait en l'attirant s'est d'un coup éteint, la délaissant perdue en un climat de glace et d'effroi. Elle sait si bien que la vie se sanctifie par l'amour ou l'espoir d'aimer : homme, pensée, joie intime, élan, qu'importe? elle sait qu'elle n'est pas stérile lorsqu'elle se voue à la grandeur de quelque idéal où elle se transpose et s'apparie aux ferveurs essentielles et universelles. Certes, elle s'arrête aux heurts passagers de ses chagrins et de ses déceptions, de ses deuils, mais pour en tirer surtout la substance de sa pensée et de ses chants qui la généralise. Je ne pense

pas que Mlle Murat ait porté jamais son art plus haut que dans le présent recueil. Il répond à son dessein, on ne peut que l'estimer très haut, et l'aimer.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

L'Ame obscure, par Daniel-Rops, Librairie Plon. — *Accusé, lève-toi*, par Emmanuel Robin, Librairie Plon. — *Taïa*, par A. t'Serstevens, Albin Michel. — *Une Perle*, par Claire Goll, Crès et Cie. — *Un Mâle et son Esclave*, par Gabriel Maurière, J. Férenczi et fils. — *La Pantine*, par J.-H. Rosny jeune, J. Férenczi et fils. — *La Femme qui boit*, par Colette Andrès, Librairie Gallimard.

Un rapprochement s'impose entre le roman en trois volumes de M. Marcel Arland, *L'Ordre*, dont je parlais récemment, et celui que vient de publier M. Daniel-Rops : **L'Ame obscure.** C'est de l'inquiétude de la jeunesse actuelle ou du nouveau « mal du siècle » qu'ils nous entretiennent l'un et l'autre, en effet. Mais s'il y a plus de relief chez M. Arland, il y a peut-être plus de délicatesse ou de mobilité chez M. Daniel-Rops. A vrai dire, leurs héros sont également antipathiques parce que inconsistants, et ils me semblent également gâter à plaisir les éminentes qualités dont ils sont doués... Ils ont de l'orgueil; ils veulent beaucoup — et ils ne font rien, en définitive. « Faust vend son âme au diable, a dit Stendhal; et avec un tel allié, il ne fait que ce que nous avons tous fait à vingt ans : il séduit une petite bourgeoise. » La boutade (que je cite de mémoire) s'applique aux personnages de MM. Arland et Daniel-Rops, dont la vie se borne à une assez mesquine « éducation sentimentale », et qui ne savent que torturer ou mépriser les femmes qui les aiment. « J'ai le monde à portée de la main, dit Blaise Orlier, dans le roman de M. Daniel-Rops; mais par la faute de l'éducation qu'on m'a donnée ici [il achève brillamment ses études dans un collège religieux de province], je serai incapable d'en goûter la joie. » Est-ce à dire que l'intoxication chrétienne annihile en lui l'amour de la vie? Point. Il a cessé de croire. Mais, à défaut de la foi, il a besoin d'une mystique. Celle de la science a fait son temps; et je crois bien que le néo-stoïcisme de Nietzsche ne lui a guère survécu, qui exalta quelques esthètes aux environs de 1900... Je retrouve quelque chose de lui,

pourtant (sa volonté de puissance, à tout le moins) dans le désir de bonheur, de *tous les bonheurs,* des jeunes gens d'à-présent; je veux dire ceux de la littérature, car, pour ceux de la vie, ils seraient plutôt indifférents que tourmentés, sceptiques ou cyniques qu'idéalistes. Il y a, en tout cas, du don Juan de la connaissance dans Blaise que rien ne saurait satisfaire; mais c'est un don Juan qui n'attend même pas d'avoir étreint l'objet de son désir pour y renoncer, et qui se débat, incertain et désorienté entre cent fantômes de convoitises... Tout lui manque. C'est-à-dire qu'il manque de la volonté que donne à la jeunesse la certitude de continuer l'œuvre des ancêtres, l'œuvre des morts... Le mal du XXe siècle était déjà celui du XIXe. C'est un mal qu'il faut imputer à la Révolution qui a interrompu sinon brisé, en France et même en Europe, l'effort constructeur du génie aryen. Il est devenu chronique, et nous ne cessons de souffrir, à de brèves rémissions près, de l'incohérence engendrée par la confusion des valeurs et la ruine des hiérarchies. « A quoi bon? », disent ceux qui sont trop impatients de jouir, malgré tout, pour réagir, ou qui n'ont pas l'âme assez bien placée pour éprouver la douleur qu'il y a pour une race ou pour un peuple à faillir à sa mission. Mais cette douleur, les élites la sentent. Ils la traduisent bien, quand ils ont du talent comme MM. Arland et Daniel-Rops, s'ils n'en devinent pas la cause. Car *L'âme obscure* est, comme l'*Ordre,* l'œuvre d'un psychologue et d'un moraliste de valeur — non, peut-être, d'un romancier, ou d'un romancier qui connaît déjà les ressources et les exigences de son métier... M. Daniel-Rops a le tort de vouloir trop dire, de vouloir trop faire parler ses personnages. Qu'il se garde de la tentation du dialogue quand celui-ci ne s'impose pas. Qu'il ne croie pas, non plus, qu'on exprime la vie en en reproduisant le papillotement ou la confusion avec une fidélité rigoureuse. L'artiste n'est pas Dieu; il n'est que le singe de Dieu. C'est par le choix et l'arrangement seulement qu'il lui est possible de prouver son originalité.

Une cause, encore, du tourment moral et du désarroi intellectuel de la jeunesse contemporaine, c'est cette curiosité du fond ténébreux de l'âme, qui la fait assimiler le rôle du psychologue à celui du dragueur de vase... Dans la voie où

elle s'engage, elle perd, en dépit de son orgueil, le sentiment de son individualité. Elle arrive à cette découverte que le spirituel est *conditionné,* comme on dit en jargon d'aujourd'hui, par le matériel. Elle, s'avise que, parvenu à un certain degré d'introspection, on ne trouve plus trace de cette volonté ou de ce libre-arbitre dont l'homme était si fier, et qui lui permettait d'accomplir de grandes choses, et elle ne ramène à la lumière de la conscience (cet « épiphénomène ») qu'un petit tas, généralement ordurier, d'actes gratuits. Quel rapport peut-il y avoir entre l'intellect et tout cet irrationnel, voilà ce qu'elle ne se donne point la peine d'expliquer. Et peu lui importe. Peu importe, également, à M. Emmanuel Robin, l'auteur d'*Accusé, lève-toi,* cette confession d'un assassin à laquelle le « Prix du Premier Roman » vient d'être accordé. Pourquoi ce criminel a-t-il assommé une fille dans un hôtel borgne? Parce qu'il le devait; c'est bien simple. Mais pourquoi le devait-il? Parce qu'il y avait cette obligation (imputable à son hérédité, à son caractère, à son milieu) — à l'origine de son misérable moi, ou des éléments constitutifs de son incohérente personnalité. Fort bien. Libre à moi, pourtant, de trouver l'enchaînement de circonstances qui conduisent le dégénéré de M. Robin au crime, aussi arbitraire que les explications de la raison. Il fait ceci; il fait cela. Mais il pourrait tout aussi bien faire autre chose; et nous n'en serions pas plus avancés. Son cas est morbide, et à ce titre exceptionnel, donc point convaincant. Il est absurde comme l'accident, lors même que l'on peut prouver que celui-ci est fatal. Enfin, il nous renseigne peu, quant au mystère de notre psychologie; et beaucoup moins, notamment, qu'une lucide, qu'une cartésienne analyse de Proust... Notez qu'il y a, surtout, profusion de détails matériels — et de la qualité la plus sordide — dans le roman de M. Robin qui, pour atteindre l'insaisissable, n'emploie guère que des moyens descriptifs... Mais M. Robin réussit à causer au lecteur un malaise qui dénote la vigueur de son tempérament. Son ouvrage méritait d'être signalé, et au point de vue de la composition le seul reproche qu'on peut lui faire est qu'il finit court, ou qu'il y a disproportion entre la longueur de son début et la brièveté de sa fin.

Je serais bien embarrassé de dire si l'explication est la vraie que donne M. A. t'Serstevens dans *Taïa*, son nouveau roman, de la mort mystérieuse de l'archiduc Rodolphe d'Autriche à Meyerling, en 1899. J'ignore si, comme il le dit, ce fils du vieux François-Joseph et de l'impératrice Elisabeth avait des idées séparatistes, et s'il fut assassiné parce qu'il voulait détacher de l'Empire des Habsbourg la Hongrie et les provinces slaves, pour en former un royaume indépendant sous son autorité. Il est possible. Mais le certain, c'est que le drame de Serajevo, où devait périr François-Ferdinand, l'un des instigateurs du meurtre de Rodolphe, au dire de M. t'Serstevens, a bien été favorisé par les impérialistes d'Allemagne et d'Autriche. A ceux qui veulent partager entre les nations alliées et les Empires centraux la responsabilité de la guerre, cette conspiration répond, il me semble, de façon péremptoire. On a bien envoyé François-Ferdinant à la mort pour trouver le prétexte de déchaîner le formidable conflit... Mais pour en revenir au récit de M. t'Serstevens, on y voit que l'archiduc Rodolphe aurait eu une fille de sa liaison avec la baronne Vetsera. Cette fille, Eléonore, élevée dans l'île d'Eïas de l'archipel des Marquises comme une aborigène, arme les fanatiques serbo-croates pour venger son père. C'est à Raguse, dans l'admirable décor de l'Adriatique, qu'elle intrigue, et sans doute trouvera-t-on quelque romantisme ou quelque romanesque au récit de ses amours avec un Français très sympathique, très chevaleresque et très ardemment épris. Mais M. t'Serstevens, dans l'avant-propos de son ouvrage, se défend d'avoir composé une fiction, et affirme qu'il a écrit une histoire véritable. Il écrit bien agréablement l'histoire, en ce cas, et la rend aussi attrayante qu'un roman. De la poésie, de la couleur, du mouvement, il y a tout ce qui fait l'agrément des narrations les meilleures dans son livre.

Mme Claire Goll, qui nous avait déjà présenté d'un nègre une image fort réaliste dans un de ses précédents romans, dessine, cette fois encore, le portrait d'un homme de couleur dans *Une Perle*. Le personnage vaniteux, jouisseur, cruel n'est guère sympathique et ne fera certainement pas revenir de leurs préventions les disciples de Gobineau... Il met à mal Marie, la servante dont Mme Goll nous raconte l'histoire, et

qui finit par le suicide, après avoir été criminelle dans un coup de folie. A la bonne heure! Nous sommes en plein naturalisme. Nous y sommes d'autant plus que Marie, cette « perle », est employée chez de sales bourgeois, et qu'elle subit, comme juste, l'assaut de son maître, un marchand de perles lubrique. Une perle chez un marchand de perles, c'est trouvé, n'est-ce pas? Mme Goll nous fait assister au petit lever de son héroïne, et ne nous épargne aucun de ses gestes, aucun des détails de sa toilette — d'ailleurs sommaire. Nous nous collons avec la pauvre fille contre les cloisons pour prendre part, auriculairement, aux « jeux latins et aux voluptés grecques » de ses voisines du sixième. Nous la suivons aux cabinets « à la turque » qu'on voit encore à cet étage de certaines maisons qui n'ont pas été construites depuis la guerre, en béton armé, ou désarmé; et l'énumération nous est faite tout au long des objets qui encombrent l'ouverture béante de ce retiro... Les mânes de Zola et de Mirbeau doivent se réjouir! Et voilà qui promet pour la renaissance littéraire qu'on nous annonce...

C'est un vigoureux roman réaliste, un peu brutal, même, que celui de M. Gabriel Maurière : **Un Mâle et son esclave.** Dans ce roman qui se passe à la campagne, M. Maurière nous raconte l'histoire d'une servante que sa maîtresse oblige à se marier avec un rustre dont elle fait son régisseur. Pourquoi? Parce que la malheureuse s'est laissé engrosser par son fils, et qu'il faut éviter le scandale. (Ah! ces gens bien pensants...) Voilà donc Hortense devenue Mme Paucourt. Une fille lui naît, Antoinette, dont sous l'influence d'un remords tardif, le jeune châtelain fait indirectement son héritière, en léguant, à sa mort, tous ses biens à Paucourt. Paucourt est heureux; il règne sur des hectares et des hectares de champs, de bois, de prairies... Un jour, pourtant, l'indiscrétion d'un braconnier lui révèle la vérité. Furieux, il veut tuer Hortense. Mais il se ravise. Il humilie sa femme, la traite en esclave, et pour pouvoir, quand il mourra, transmettre à quelqu'un de son sang les biens dont il est propriétaire, décide de marier Antoinette à un gars adultérin qu'il a... On songe à Maupassant, à l'exemple de qui M. Maurière s'efforce, d'ailleurs, de dépouiller son style. Il emploie, pour cela, le temps présent, et

ce n'est peut-être pas, à mon sens, ce qu'il fait de mieux. Mais son récit, fort bien mené, est attachant, et il réalise dans certaines scènes des effets très dramatiques.

Pour se consoler de ses déboires conjugaux, un homme que ses sens tourmentent et que, de surcroît, son imagination excite, mais qui ne peut se résigner à demander son plaisir aux filles, recourt à un mannequin en caoutchouc — à « la femme du capitaine », comme on dit en argot maritime... Il se fait fabriquer une poupée, **La Pantine,** qui imite si bien la femme, qu'un jour une jeune fille se substitue à elle, sans qu'il s'en aperçoive, et rompt, enfin, en le libérant par l'amour, son misérable enchantement. M. J.-H. Rosny jeune décrit avec complaisance les beautés les plus secrètes de son androïde ou, plus justement, de son gynéoïde. Il est érotique, et s'il ne rivalise pas avec le Villiers de *l'Eve future* pour exalter l'âme de son lecteur, il réussit à le troubler d'autre manière.

C'est moins un roman qu'une suite de tableaux qu'on trouvera dans **La Femme qui boit,** de Mme Colette Andrès. Mme Andrès n'a pas voulu raconter une existence, mais composer une synthèse de « personnages copiés », dans cet ouvrage qui présente l'alcoolique moderne sous les attitudes les plus diverses. A cause de la variété même de ses aspects, celle-ci ne saurait être la vulgaire pocharde qui traîne ses loques dans le ruisseau. C'est une femme chic; la femme chic, du moins, que peut façonner notre civilisation... Mme Andrès est une observatrice aiguë, cruelle donc — et ses peintures, qui ne laissent dans l'ombre aucun détail, retiennent par leur horreur même.

JOHN CHARPENTIER.

THEATRE

A propos des 35 années de critique de M. Doumic à la *Revue des Deux Mondes.* — *La Rouille,* 3 actes, 10 tableaux, de MM. Kirchon et Ouspensky, version française de MM. Fernand Nozière et J.-W. Bienstock, au Théâtre de l'Avenue. — *Les Criminels,* 3 actes de M. Fernand Bruckner, adaptation de Mme Steinhoff et de M. André Mauprey, au Théâtre des Arts. — *L'Escalier de service,* 4 actes de M. Georges Oltramare, au Théâtre Michel. — Fin de l'affaire Copeau.

L'année du centenaire de la *Revue des Deux Mondes* amène aussi un autre anniversaire dans la même maison vénérable et poussiéreuse. Il y a trente-cinq ans que M. René Doumic y a

pris possession, en 1894, de la chronique dramatique. Dans la limite étroite, exclusivement conservatrice, où sa foi et ses habitudes l'ont enfermé, il l'a tenue avec autorité. Avant la *Revue des Deux Mondes,* M. Doumic chroniquait à la *Revue Bleue.* D'ailleurs, on sait qu'en dehors de la critique dramatique, il a des titres comme critique et comme historien littéraire. Certes, on peut ne pas partager toujours ses opinions, ni surtout son *criterium* exigu, mais sa haute conception de la critique est patente : « La critique est une force mise au service de l'art contre toutes les sollicitations qui l'invitent à s'abaisser. Les critiques soucieux d'avoir une opinion sont rares; ceux qui ne craignent pas de l'exprimer sont plus rares encore. Le métier est ingrat peut-être; mais on était libre d'en choisir un autre. Prises entre les exigences croissantes de la camaraderie et l'envahissement progressif de la réclame, la critique est en train de disparaître; elle laisse le public affolé et désorienté à la merci de toutes les surprises. C'est le plus grand danger qui menace le théâtre de demain. » Et ceci était écrit en 1908 (*Le Théâtre nouveau,* préface). L'auteur ne prévoyait pas que les critiques descendant progressivement vers la servitude complète aux directeurs de théâtres seraient un jour menés par ceux-ci au fouet, comme cela se passe actuellement.

§

Aujourd'hui, le vent vient de l'Est. Moscou, Berlin, Genève, nous proposent leurs natifs; un lot d'auteurs fraîchement débarqués ici.

La Rouille nous donnerait son témoignage sur certains aspects de ce qui se passerait en Russie, sur certains tourments surgis au cours de l'organisation (ou essai d'organisation) tentée par le régime soviétique. Ce n'est pas maintenant encore, parmi les informations contradictoires, parmi l'hostilité officielle systématique de notre gouvernement contre le pouvoir russe (hostilité justifiée en quelque sorte, il est vrai, par les efforts de propagande dont ces étrangers ne comprennent pas suffisamment qu'ils nous importunent), ce n'est pas parmi cette atmosphère si peu propice à aucune juste appréciation réciproque, que nous pouvons nous faire une image plausible

de ce qui s'est passé et de ce qui se passe en Russie. Pourtant, et c'est intéressant malgré les quelques réserves qu'il convient de faire, voici un ouvrage qui vient de là-bas, mais qui porte en lui quelque chose d'équivoque que l'on aimerait pouvoir débrouiller. D'abord on doute que la pièce soit importée ici telle exactement qu'elle était à Moscou. Je ne crois d'ailleurs pas que les introducteurs, MM. Bienstock et Nozière, aient présenté leur travail comme une traduction scrupuleuse. Non, c'est une adaptation, c'est-à-dire une chose arrangée. Dans quelle proportion? Nous l'ignorons. Sans doute exclusivement de telle manière que le succès vienne à leur entreprise. Sans vouloir aucunement critiquer les adaptateurs qui sont bien libres, après tout, de s'occuper à leur gré, je me demande pourtant si, pour la première fois qu'on nous apporte un ouvrage dramatique russe ayant été goûté là-bas et traitant particulièrement de l'état actuel de la moralité russe par rapport au système de gouvernement en vigueur, je me demande s'il n'y aurait pas eu un véritable intérêt pour le public français à connaître une traduction strictement véridique. Ainsi, la saveur vraiment exotique, le document intact, nous seraient parvenus. Tandis qu'au contraire nous avons un malaise, une réserve comme devant toute attestation remaniée.

Peut-on négliger de remarquer par exemple que M. J.-W. Bienstock s'est toujours montré, et dès la première heure, un adversaire tenace des révolutionaires russes et des établissements qu'ils ont tenté d'élaborer? M. Bienstock, qui porte dans sa figure, son équipage et sa tournure, l'aspect curieux d'un prophète d'Israël, est célèbre par la chute régulière de chacune de ses prophéties successives à propos de la durée du régime des soviets. Avant deux mois, ils seront par terre, écrivait-il voici dix années. Puis, la culbute n'arrivant point : dans six mois! disait-il alors. Puis : dans un an!... dans deux ans! Je crois bien qu'on n'a jamais vu un augure, ni sans cesse autant convaincu, ni sans cesse autant démenti par les événements!

On peut donc, sans trop s'aventurer, croire que ce que M. Bienstock a surtout vu, et avec jubilation, dans *la Rouille*, c'est davantage le tableau de la démoralisation rongeuse que

cette pièce signale, que ce qu'elle propose en force positive pouvant combattre et détruire cette rouille. Certes, je ne veux pas dire que la pièce ait reçu des adaptateurs un véritable coup de pouce; je n'en sais rien, et au contraire, je veux croire que MM. Bienstock et Nozière se sont réciproquement donné pour la circonstance une belle émulation vers l'effort objectif. En tout cas, telle que la pièce nous est présentée, il paraîtrait de prime abord remarquable, en faveur de sa largeur de vue, que le gouvernement de Moscou l'ait autorisée. Quant à savoir si c'est par le fait d'une évolution du régime communiste vers le régime démocratico-financier qui fait la gloire et le bonheur (de jour en jour plus grand) de notre Occident, c'est là une autre affaire, et sur l'excellence ou le pire de laquelle j'avoue que je n'ai point d'avis.

Quelle folie que s'occuper du monde, du système social en vigueur, parmi lesquels le destin nous fixe et nous fait passer si promptement, autrement que pour nous y garantir de ce qui peut nous en venir de trop insupportable, de trop impertinent! Composer pour se retrancher, voilà le mieux.

Toutes réserves faites sur l'incertitude où nous sommes d'avoir, dans *la Rouille* du théâtre de l'Avenue, un document à peu près authentique ou un document arrangé, cette pièce semblerait indiquer que la méthode communiste n'aurait engendré que tarés et criminels, et que le redressement intellectuel et moral (et sans doute de tous ordres) serait préconisé selon un retour à nos vieux canons, à nos vieilles institutions.

Mais alors, ce que je disais tout à l'heure de la largeur de vue du gouvernement russe se réduirait donc à une opportunité politique? Travail de propagande, peut-être? Qui sait? Pourquoi pas? Mais tout de même, ce serait nouveau de voir l'U. R. S. S. solliciter la sympathie étrangère selon les trucs du vieux mélo!...

En dehors des scènes de la vie d'une cellule communiste en décomposition morale, jusqu'au marasme, jusqu'au désespoir pour la plus grande partie des figurants, l'action proprement dite est des plus modestes, comme invention et comme qualité.

Il y a le communiste de la première heure, bellâtre, brute, aimé absolument, sans réserve, sans réflexion, selon une pe-

sante fatalité, par Lina, torturée de le voir prendre toute autre qui passe à sa portée; et aussi parce qu'il la traite violemment et avec une extrême cruauté. Bref, il la tue. C'est une femme, celle avec qui l'énergumène s'est mis en ménage après l'expulsion et le meurtre de Lina, qui, ayant soudain la preuve du crime et prise de répulsion et d'horreur, dénonce l'assassin. Il y a aussi un jeune homme, sorte de bon ange, de défenseur impuissant, d'amoureux sans espoir de Lina.

On saisit facilement l'ingénu symbole : l'espèce de bandit impossible, c'est le communisme intégral. Lina, c'est la Russie qui l'aime sans fléchir et en meurt. La Russie de demain, c'est la seconde femme que le communisme essaie de dominer et d'asservir, mais qui se révolte et le dénonce. Si la pièce ne finissait pas là, on verrait certainement son mariage avec le jeune homme si bien pensant et si sympathique.

En dehors de toutes considérations politiques qui me sont totalement indifférentes, on peut souhaiter que la grande et douloureuse Russie, en dépit des tentateurs étrangers, trouve sa régénération dans son propre génie, plutôt que de succomber, de se contrefaire ou de se plier. S'il est une nation qui dans l'avenir puisse atteindre à quelque bonheur, ce sera celle — au moins je le crois — qui, au contraire de ce que nous faisons ici, parviendra à bien fermer ses portes, à repousser radicalement l'influence, l'immixtion du dehors, et à vivre sur son propre fonds. Car sans doute doit-il en être pour une nation comme il en est pour l'homme.

Mme Falconetti, très humaine, très dramatique, dans ses transes, très dévouée à son rôle, permet ainsi que nous puissions cristalliser ces vœux sur l'objet sacré qu'est une femme en péril. Le beau visage de l'actrice incarne gravement l'expression émouvante du *Nitchevo* slave.

§

Dans **Les Criminels**, c'est encore une idée générale et un drame pasionnel qui vont ensemble, l'un portant l'autre. Il est bien rare qu'un auteur traite un sujet général en ne le ramenant pas à l'image de deux amants. On vient de le voir au théâtre de l'Avenue, et voici de même au théâtre des Arts. Cette fois, c'est la Justice qui passe un mauvais moment.

Pauvre aveugle et trébuchante Justice, se peut-il qu'il soit encore besoin de te montrer en dérision! Qui donc encore croirait en toi, et qu'il faudrait désillusionner? Laissons cela, qui forme le plus gros des intentions de l'auteur allemand. Il montre de petits groupes divers de gens (1) habitant une même maison présentée sur scène par compartiments ouverts et, tour à tour, selon le groupe en jeu, éclairés ou tenus dans l'ombre. C'est un écheveau de misères, d'infortunes, de délits, friponneries, scélératesses. Les misères, les infortunes sont affreusement condamnées, le reste est absous. Quant au crime qui est au centre de l'affaire, c'est Ernestine, la cuisinière, qui le commet en étranglant l'une des maîtresse de son bel amant Gustave, le garçon de café. Puis, fermée, têtue, froidement, simplement et doucement vindicative, elle le laisse condamner à mort à sa place.

Cette fois, il n'y a pas à barguigner : M. et Mme Pitoëff, qui ont assumé ces deux rôles, y ont été tous deux très remarquables. Lui, infatué, coquet à la mode ancienne du faubourg, le cheveu arrondi et plaqué au front, la moustache exquise et menue, la chaussette fleurie, le reste à l'avenant, n'a pas cessé d'être printanier, léger, gaîment dans la lune, bercé dans son rêve de joli garçon. Son accent même ne gênait en rien le plaisir de l'entendre et de le voir. Quant à Mme Pitoëff, elle me rappelait Réjane dans *Germinie Lacerteux*. Mêmes vacillements d'émotion contenue sur place, mêmes gestes simplets des bras ballants et des mains, et l'expression aussi du visage à l'intelligence modeste qui la montre se défendant d'elle-même et de la fatalité par une sorte de passivité fuyante et obstinée qui touche au moyen de protection de l'animal surpris, traqué par l'orage.

(1) Les pédérastes y figurent, bien entendu, mais cela n'amuse personne. Justement, à moments perdus, je viens de feuilleter à nouveau Marcel Proust. A la fin du 4e volume, je me suis expliqué — mieux encore qu'à ma première lecture — le succès spécial de cet auteur si touffu : il y a une longue dissertation sur la pédérastie; puis je vois qu'au 5e volume, nous passons au tribadisme. Son observation microscopique est curieuse, mais aussi combien vite elle devient lassante. Et puis, que de snobisme! Que de bourdes lorsqu'il disserte sur tout! Il y aurait une mine pour le *sottisier*. La publication est posthume, il est vrai; sinon, je suppose que l'auteur n'aurait pas laissé subsister, par exemple : *Parme, ville de Giorgione* (au lieu du Corrège). Ça fourmille aussi de fautes typographiques, ce qui ne fait pas honneur aux éditions de la N. R. F.

§

Bien que citoyen de Genèvre, M. Oltramare, avec son **Escalier de service**, n'a pas de rigueurs contre les femmes en mal d'amour. Pour que son indulgence ne fasse aucun doute, il n'a pas montré une quelconque amoureuse insatiable, mais bel et bien sa nymphomane est une Reine, une Reine qui jauge les hommes selon le critérium de l'intérêt qu'ils peuvent présenter dans son lit pendant une nuit. Une indication, un simple signe, et l'individu distingué par sa souveraine y est invité par un chambellan. Il y passe, et le lendemain, après cette éphémère élévation, retrouve sa place habituelle parmi la foule des sujets. La Majesté fait une assez grande consommation de ces amants vite rejetés. Ce qui fait honneur à son tempérament et à sa résistance.

Le goût sensuel du serviteur pratiqué à cet étage, cela ne manque pas de piquant. Ce n'est plus la dame avec le plombier, ni le monsieur avec la bonne, mais c'est tout de même l'*escalier de service*, comme dit l'auteur. Ce mépris-là du sentiment, cette pratique grossière de l'accouplement quelconque, c'est assez drôle, assez impertinent, de les avoir mis en action sous la Couronne. D'ailleurs, dans l'histoire, il n'y a qu'à cueillir.

L'auteur nous montre un précepteur suisse (Signoret) qui tombe ainsi dans la couche royale hospitalière. Il ignore ce dont tout le monde sourit : que cela ne tire pas à conséquence. Il fait les projets les plus mirifiques. Mais, vite désillusionné, il se trouve tout déconfit. Plus heureuse que lui, sa petite maîtresse (Clara Tambour) venue à sa suite (et qui passe pour sa sœur) a fait la conquête d'un Prince qu'elle épousera. Ainsi l'auteur, non content d'avoir fait une pièce « bien parisienne» peut terminer sur un trait de moraliste : « La femme la plus simple arrive mieux à ses fins avec son instinct que l'homme le mieux doué avec son intelligence. » On en a déjà parlé! C'est peut-être vrai si l'on ne considère que le champ de l'amour, des passions, ce qui, on l'avouera, n'est pas médiocrement limitatif.

§

On sait la pression tentée sur le ministre des Beaux-Arts par 140 « notabilités » afin de faire donner congé à M. Fabre comme administrateur des Français, et qu'il soit remplacé par M. Jacques Copeau.

Comme nous l'avions prévu, non seulement le ministre les a morigénés devant la Chambre, mais encore il les a éconduits. Il a déclaré que cette intempestive et maladroite manifestation a surtout fait le plus grand tort à leur protégé par tant de discourtoisie envers le fonctionnaire en place et dont la position se trouve de ce fait affermie.

Et dire qu'il y a eu 140 hurluberlus pour supposer qu'il en pouvait être autrement! A moins que... Mais non : la farce serait trop cruelle à calmer ainsi, une fois pour toutes, un solliciteur lancinant.

ANDRÉ ROUVEYRE.

PHILOSOPHIE

PSYCHOLOGIE. — Dr H. Wallon : *Psychologie pathologique*, Alcan, 1926. Dr Ch. Blondel : *Introduction à la psychologie collective*, Colin, 1928.

Deux livres qui ont l'aspect d'ouvrages de vulgarisation ou de manuels scolaires, mais qui sont, au propre, des précis. Il faut ne rien connaître de l'intelligence pour ignorer combien de difficulté se rencontre à faire court; et il faudrait ne rien savoir des deux auteurs pour les croire capables de signer quelque production impersonnelle. Mises au point de sujets énormes, l'un et l'autre de ces opuscules portent la marque d'une forte individualité. Ajoutons aussitôt cette contre-partie, qui augmente encore la valeur des ouvrages : une formation ou commune ou parallèle des auteurs, collègues et amis, tout prêts à se compléter en une conception vraiment moderne de la psychologie, la plus récente de notre école française. L'un plus physiologiste, l'autre plus sociologue : comme tels ils représentent au mieux la tradition psychologique issue de Comte, selon laquelle l'esprit s'explique non en tant qu'esprit, mais par le corps et par la société.

Très peu de gens, même parmi les spécialistes de la psy-

chologie ou de la pédagogie, ont vu clair dans l'ouvrage profond, mais ardu, cet *Enfant turbulent* qui renferme à ce jour les jugements du Dr **Wallon** sur l'activité mentale. Il en indique ici, lui-même, en une phrase, la portée (p. 13) : « J'ai montré, par l'exemple d'enfants agités et turbulents, les conséquences psychiques qui s'attachent aux différentes variétés de désaccords observables, dans l'appareil moteur, entre les systèmes régulatoires des automatismes, du tonus, des attitudes. » D'autre part, **Blondel** déclare que Wallon a « montré avec une précision convaincante que l'équilibre de notre développement mental est subordonné étroitement à celui de notre système nerveux » (193); que nos affections sont « des réactions automatiques et autonomes du système tonique et postural et de centres mésencéphaliques soustraits au contrôle direct de l'écorce, à nous imposées par la physiologie de l'espèce » (170).

Au lieu de présenter, comme on pourrait s'y attendre, une classification arbitraire des névroses ou des psychoses, le présent livre de Wallon étudie les conditions et les effets de ce que son ami a nommé « la conscience morbide ». D'abord, les causes en psychopathologie; puis les degrés et formes du psychisme (à propos de Freud et de Janet); ensuite les déficits globaux (démence, confusion mentale) ou partiels (amnésie); enfin la productivité pathologique (délires et conduites). Au terme seulement de cette analyse vient l'énumération des troubles du fonctionnement psychique : oscillation du tonus, désordres psycho-moteurs, troubles de l'intelligence (psychasthénie, y compris obsession et angoisse).

Wallon expose et situe à leur place les éléments d'une science. Blondel, qui apporte en tout travail la vivacité, l'ardeur d'un homme qui a quelque chose à soutenir ou à prouver, plaide une cause.

Cette cause consiste à établir qu'une bonne moitié des faits psychologiques sont d'origine sociale, — l'autre moitié étant, comme nous venons de rappeler que le voulait Comte, d'ordre biologique. Déjà *La conscience morbide* avait entrepris de montrer que le normal en psychologie est le social, tandis que le pathologique existe dans la mesure où l'individu se sépare de la mentalité ambiante. Il est établi dans cette *Introduction*

qu'un caractère social appartient à la perception — en tant que les objets sont les mêmes pour nous tous, à la mémoire, — en ce sens, bien marqué par un travail de Halbwachs, que notre passé est reconstruit dans des cadres fournis par la civilisation à laquelle nous appartenons; enfin à l'affectivité, car les sentiments ne sont éprouvés que par contagion venant de l'ambiance et selon les conventions qui y règnent. Ce dernier point surtout fait l'objet de développements propres à l'auteur et qui forcent la conviction.

Ce que devine ainsi un psychologue familier avec les principes de l'Ecole sociologique et inspiré expressément des travaux de M. Lévy-Bruhl, des études de psychologie comparée le confirmeraient amplement. L'épistémologie, la sensibilité varient de culture humaine à culture humaine, et des traditions différentes créent des mentalités disparates. Il serait téméraire d'affirmer qu'un Chinois diffère d'un Européen par la structure ethnique, mais à coup sûr il s'en distingue par plusieurs millénaires de civilisation très spéciale; et cela suffit à créer des notions, des sentiments bien chinois. Ne disons donc pas que seules les théories diffèrent, l'homme étant partout le même. L'artificiel fait partie de la réalité, il la transforme en s'y incorporant. Théories, systèmes, croyances imposent d'abord des conventions; puis celles-ci se muent en canons *a priori*, et les canons s'incrustent en catégories constitutives d'une mentalité.

La psychologie collective reste à faire, mais Ch. Blondel gardera le mérite d'en avoir nettement dégagé le concept à partir des systèmes de Comte, de Durkheim, de Tarde.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

La finalité et les biologistes contemporains. — Opinion du professeur Louis Vialleton. — Raoul Combes : *La Vie de la Cellule végétale;* II: les esclaves de la matière vivante; collection Armand Colin. — Camille Sauvageau : *Un dernier mot sur les ioduques et les bromuques*, Bulletin de la station biologique d'Arcachon. — Opinion de Georges Matisse.

Dans ma dernière chronique, j'ai rendu compte d'un livre qui fait beaucoup de bruit en ce moment, l'*Origine des êtres vivants* par Louis Vialleton. L'auteur qui revient à la théorie

créationniste est naturellement finaliste. Il rappelle que la discussion du principe de finalité a été faite récemment « d'une manière très approfondie », par R. Dalbiez dans les *Cahiers de la philosophie de la nature* (1927).

Dalbiez remarque que la vie consiste dans l'*immanence de l'action*. Les corps bruts ne possèdent que l'action transitive, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent agir que sur des corps distincts d'eux; un caillou heurtant un autre caillou le met en mouvement. Le vivant, au contraire, système unique et clos, possède non seulement l'action transitive, mais l'action immanente, c'est-à-dire une action dont le terme est en lui au lieu d'être hors de lui. Il en est ainsi, avant tout, parce que l'être est unité-fin, c'est-à-dire unité qui se fait et se continue, ce qui ne peut se réaliser que si l'action a dans l'être à la fois son principe et sa fin...

Pour L. Vialleton, la finalité des corps vivants se présente sous un double aspect ; celui de la finalité propre à l'être ou finalité interne, et celui de la finalité externe.

« La finalité interne consiste en ceci que tout corps organisé est essentiellement fait pour vivre et pour durer. » P. Janet, pensant à la structure extraordinairement compliquée du cerveau humain et au nombre incroyable de combinaisons réussies que son bon fonctionnement suppose, disait : « Ce n'est pas qu'il y ait des fous qui m'étonne, mais que tous les hommes ne soient pas fous »; on lui répliquait : « S'ils étaient fous, les hommes ne pourraient pas exister... » M. Vialleton ajoute :

C'est l'évidence même, s'il y a des hommes, et d'une manière générale des êtres vivants, depuis si longtemps, c'est que les êtres sont faits pour vivre, renfermant en eux-mêmes la cause essentielle de leur existence et de son maintien.

Il ne faut pas se hâter de conclure, cependant, que dans un organisme tout a une fin, car il ne manque pas de parties qui n'ont aucune utilité immédiate, qui résultent des combinaisons du développement ou de la croissance et ne concourent en rien au résultat final. On peut donc trouver çà et là l'absence de finalité ou même incoordination et désordre...

...A côté de la finalité interne, il y a aussi une finalité externe, c'est-à-dire une adaptation de chaque être à un but qui le dépasse et qui est situé en dehors de lui. Cette finalité, qui a été

très discutée, se montre aussi solidement établie que la finalité interne.

§

Parmi les physiologistes, qui sont pour la plupart finalistes, M. Raoul Combes, maître de conférences à la Sorbonne, qui vient de publier le second volume d'un excellent livre, la **Vie de la cellule végétale**, est de ceux qui s'élèvent avec vigueur contre les conceptions finalistes. On représente souvent la cellule végétale comme douée de remarquables qualités de prévoyance, accumulant en elle des substances diverses — hétéroglucosides, tannins, alcaloïdes — en vue de se défendre contre une attaque possible de la dent des animaux. On classe les constituants des plantes en substances utiles à la cellule et en substances inutiles ou nuisibles, assignant à tous les produits de la vie végétale un *but* physiologique toujours bien défini, soit de *réserve*, soit de *déchet*. Or, ces vieilles expressions de *substances de réserve* et de *substances de déchet*, d'un usage courant en biochimie végétale, portent l'empreinte finaliste et devraient être abandonnées. Dire que tel constituant cellulaire, le glycogène par exemple, est une substance de réserve, c'est laisser croire que la cellule végétale le produit *dans un but;* or, cela n'est pas : le glycogène est le résultat d'un équilibre entre plusieurs réactions chimiques qui se produisent nécessairement.

Il est souhaitable que la Biologie végétale s'affranchisse de tous ces reliquats finalistes qui ont contribué à retarder sa progression et qui, de plus, présentent le grave inconvénient de fausser les idées de ceux qui débutent dans l'étude de cette science.

Le professeur Sauvageau, de Bordeaux, est un botaniste d'une rare valeur; on lui doit des travaux remarquables sur le développement des Algues marines. Récemment, il a décrit, chez ces plantes, des **ioduques** et **bromuques**, c'est-à-dire des massifs cellulaires qui produisent de l'iode et du brome. Un auteur anglais, Kylin, a donné une explication finaliste des ioduques et des bromuques. Ceux-ci seraient pour l'Algue un efficace moyen de protection contre les animaux et en particulier contre les petits Mollusques herbivores. M. Sauvageau, dont ses contradicteurs connaissent l'esprit caustique, se moque agréablement.

Quand on est finaliste, il faut l'être jusqu'au bout. Or, la suggestion de Kylin manque de logique. L'auteur oublie que, de toutes les parties de l'Algue, ce sont les bromuques qui persistent le plus longtemps; j'ai dit qu'on les retrouve sur les individus vieux et pourris... Ils n'ont cependant plus à jouer de rôle protecteur. Donc Kylin aurait dû dire : la Sage et Prévoyante Nature n'a pas créé les bromuques pour qu'ils protègent la plante; elle les a créés pour mettre des bromures à la disposition des Mollusques; chaque touffe d'*Antithamnion*, vivante ou pourrie, est un sanatorium pour petits Mollusques échauffés; ceux-ci y trouvent un calmant à leurs affections nerveuses, un remède contre l'insomnie, voire même contre la coqueluche.

§

Il nous paraît intéressant de citer ici l'opinion de **Georges Matisse**, qui a écrit autrefois des articles fort remarqués dans une revue sœur du *Mercure*, la *Revue des Idées;* Remy de Gourmont estimait beaucoup ce penseur. Mais la *Revue des idées* est morte; de même son directeur Remy de Gourmont, et, avec la guerre, la culture générale se meurt un peu aussi. Il paraît qu'on ne lit plus guère Renan; de nos jours, celui-ci n'aurait peut-être pas trouvé facilement un éditeur pour ses livres. Georges Matisse a pu faire paraître cependant, dans ces dernières années, *les Sortilèges de l'Esprit* (en collaboration avec Mme Matisse) et *le Nouvel Ecclésiaste,* dont la lecture est un plaisir rare. G. Matisse vient de faire paraître à la « Libre pensée internationale » de Lausanne une plaquette : *le Domaine de la Connaissance et celui du Sentiment,* qui est faite pour réhabiliter la libre pensée. Les libres penseurs, à force d'adopter des façons désuètes de pensée, ont désappris à penser; ils admettent trop souvent comme vérités démontrées certains vieux préjugés de demi-savants. G. Matisse, lui, est un homme de science : sa thèse de doctorat, *Action de la chaleur et du froid sur l'activité motrice des êtres vivants,* fait autorité dans la matière; il est très au courant des recherches récentes de la physiologie et de la biologie générale.

G. Matisse estime que, de nos jours, dans les nations les plus cultivées d'Europe, où l'esprit critique s'est substitué à la crédulité sans discernement, les religions sont des anachronismes : « Survivances délabrées d'une mentalité disparue,

elles sont là obstinément attachées à une fausse représentation de l'Univers. » A noter qu'elles ne nous ont apporté aucune découverte.

Pascal, désespérant de pouvoir prouver par l'entendement l'existence de Dieu, avait écrit : « Dieu sensible au cœur, non à la raison »... En admettant le cœur, c'est-à-dire les sentiments, comme source de connaissance, il a introduit, dans la philosophie, l'une des plus funestes erreurs que l'on y rencontre, erreur qui a subsisté jusqu'à nos jours. C'est un des plus grands méfaits de Pascal — qui en a d'autres à son actif.

Les sentiments ne sont pas source de connaissance; ils constituent la projection psychologique de la vie végétative individuelle; ils sont produits surtout par les sécrétions internes, et l'état chimique du sang et des organes; leur siège est dans la moelle, le bulbe et les centres gris de la base de l'encéphale. La connaissance, au contraire, dérive des sensations spéciales (tactiles, auditives, visuelles...), et des sensations musculaires et articulaires, et « c'est sur cette base que se construisent, dans l'écorce des hémisphères, les associations que l'on décrit, en psychologie, sous le nom d'images, de concepts, de notions, de symboles ». La sphère des sentiments et celle des connaissances sont donc des domaines différents. Cette thèse a déjà été défendue avec talent par von Monakow.

L'homme s'est posé souvent de « faux problèmes », que la Science naturellement ne saurait résoudre. Comme exemple de question mal posée, G. Matisse cite la soi-disant « énigme » de la « destinée de l'Homme et de la Nature ».

L'énoncé même du problème admet qu'il y a une « destinée », c'est-à-dire admet la notion de finalité pour la Nature et pour l'Homme. Or, il n'y a aucune finalité dans les phénomènes de la nature (ni dans l'Homme qui en fait partie). Bien plus, la notion même de finalité est absurde. « La Nature », d'abord ce n'est qu'une entité abstraite. Il n'existe pas, en fait, un être nommé Nature qui doit parcourir une carrière, remplir un programme... En réalité, il y a tout un essaim de phénomènes qui se développent simultanément, interfèrent, se combinent, s'annulent parfois et, suivant des lois inéluctables, aboutissent à des résultats quelconques : vie ou mort, développement ou régression, formations harmonieuses, chaotiques ou monstrueuses, santé ou maladie, persis-

tance ou disparition des espèces... « La Nature » est aveugle et ne tend vers aucune fin.

Supposer une finalité, c'est croire que les phénomènes présents peuvent être déterminés par des faits non encore existants, par des résultats situés dans le futur. « C'est vouloir faire naître quelque chose de rien. Ceci est contraire au principe de causalité, résumé de toute notre expérience sensible. »

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

Charles Benoist : *Les Maladies de la Démocratie. L'art de capter le suffrage et le pouvoir*. Editions Prométhée. — Léon Trotsky : *Vers le capitalisme ou vers le Socialisme?* Librairie du Travail. — Entente internationale contre la IIIe Internationale : *La faillite du Collectivisme en Russie*. Genève, Corraterie, 13. — Journal des Débats : *Revue financière* du 1er novembre. — Mémento.

M. Charles Benoist est un spécialiste des questions de droit constitutionnel. Pendant longtemps, il les a étudiées avec sérénité en cherchant seulement les remèdes à appliquer aux maux dont nous souffrions, mais, désespérant de voir adopter ces remèdes, il a renié sa foi républicaine, et c'est du point de vue royaliste qu'il écrit son nouveau livre, **Les Maladies de la Démocratie.**

Le reproche que M. Charles Benoist fait à la République, et qui est décisif à ses yeux, c'est de reposer uniquement sur l'élection; avec elle, le parlementarisme est illimité; tandis qu'avec la monarchie, il est limité, parce qu'il y a un élément non élu, le roi faisant contrepoids aux éléments élus. Cet argument, juste en théorie, ne l'est pas trop en pratique. Il semble que le parlementarisme est aussi illimité aujourd'hui en monarchie anglaise qu'en république française, et si, d'autre part, il est limité pour ne pas dire supprimé en Italie, ce n'est pas le fait du roi, mais de Mussolini, lequel, si le roi ne s'était pas incliné devant ses chemises noires diablement démocratiques, l'aurait fait sauter et aurait ainsi enrichi la collection des constitutions modernes d'un type curieux de république sans élections, différente, heureusement d'ailleurs, de celle qui sévit en Russie.

Autre remarque. Nous voyons les inconvénients de notre régime électoral parce que nous en souffrons et nous ne

voyons pas, parce que nous n'en souffrons pas, ceux des régimes autoritaires dépourvus du contrepoids électif; ces inconvénients-là, nous avons pu cependant les voir chez les autres, chez les kaisers allemand et autrichien, chez les tsars russe et bulgare, chez le simple basileus hellène, chez le sultan, etc., et l'on peut dire qu'aucune démocratie reposant sur l'élection (car la république des Soviets, est-il besoin de le rappeler? a supprimé toutes les élections) n'a causé la millionième partie des maux qu'ont produits les gouvernements non élus. Une démocratie parlementaire comme la nôtre se crée tout de suite son équilibre intérieur avec les deux Chambres de son Parlement, avec son Président de la République, avec ses divers organes consultatifs, etc., tandis qu'une autocratie, se mettant au-dessus de la souveraineté nationale, n'admettra jamais que les représentants de la nation lui fassent obstacle en quoi que ce soit.

Enfin, une troisième remarque, c'est que, si la Démocratie a ses maladies, l'Autocratie ou même l'Aristocratie a aussi les siennes. Quelles sont d'ailleurs ces maladies démocratiques? M. Charles Benoist en nomme quatre principales : 1° la parlementarite; 2° l'électorite; 3° le n'importequisme et 4° la comitardite. (Et comme il faut d'abord le louer de leur avoir donné des étiquettes si compréhensibles au lieu de les affubler d'obscurs vocables grecs!) Mais en vérité toutes ces maladies-là ou bien ne sont pas propres à la démocratie, ou bien sont plus guérissables chez elle qu'ailleurs. Croit-on que le n'importequisme, par exemple, ne fleurit pas dans les cours? et qu'il n'est pas alors plus difficile à combattre que dans les républiques? Dans celles-ci, d'ailleurs, on tomberait plutôt dans l'excès contraire, le mandarinisme pédant. L'électorite et la comitardite ne sont pas non plus des vices propres aux républiques; les Belges, les Anglais, etc., bien que vivant sous des houlettes monarchiques, s'en plaignent tout comme nous; au surplus, dans des monarchies qui les ignoreraient parce que soustraites à l'élection, ce seraient d'autres maladies qui paraîtraient : la courtisanite, la coterite, l'irresponsabilite, la jemenfoutite, et autres pustules de la nature humaine; qu'ils vivent en république ou en monarchie, les hommes sont les mêmes, hélas!

Je reviens à la parlementarite, que M. Charles Benoist doit tenir pour la plus grave de ces pestes, puisque c'est elle qu'il met en première ligne. Elle consiste à donner en tout et pour tout le dernier mot au parlement. Mais à défaut du parlement, à qui le donner? au roi? on aura des inconvénients pires; au peuple en ses comices? c'est le plébiscite, autre danger; aux syndicats de corporations? périls plus graves encore; à une sorte de Haut Conseil national qui serait supérieur au parlement? Soit, mais si ce conseil est élu, il ne trouvera pas grâce aux yeux de M. Charles Benoist, et, s'il n'est pas élu, il pourra ne pas plaire au public qui n'aime pas plus les gouvernants par droit de diplôme que par droit de naissance, ou par droit de fortune; qu'on essaie de donner à l'Institut la prérogative royale dans la plénitude du mot, les dix millions d'électeurs grogneront à outrance, bien que les 220 membres de l'Institut leur soient très supérieurs, peut-être justement parce qu'ils sentiront et ne supporteront pas cette supériorité.

Dira-t-on que la parlementarite ne consiste pas seulement à laisser au parlement le dernier mot, mais à lui donner aussi le premier, c'est-à-dire à faire du parlement l'unique et continuel organe gouvernemental? C'est en effet un vice grave, mais auquel il n'est point impossible de remédier sans recourir à la destruction du régime. Pour mon humble part, j'ai essayé de résoudre la difficulté d'une façon moins bouleversante que M. Charles Benoist en proposant de créer divers conseils autrement élus que le parlement et susceptibles de l'éclairer; je renvoie ici à mon travail « Vraie ou fausse représentation nationale », paru dans la *Revue parlementaire* de septembre 1926.

La suppression du système électoral a été faite de façon radicale par Mussolini et peut-être lira-t-on avec intérêt comment le régime fasciste s'y est pris pour dépasser notre Constitution de l'an VIII. Il y a bien encore des électeurs, mais qui votent en bloc, par oui ou par non, sur une liste de 400 noms proposés, en bloc aussi pour constituer la Chambre, le Sénat continuant à être nommé par le roi, donc en fait par Mussolini. Cette liste de 400 noms est, toujours, dressée par Mussolini, 200 à son gré absolu, 200 choisis par lui sur une liste préalable de 1.000 candidats possibles; et ces 1.000 sont eux-

mêmes désignés 200 par les associations morales (universités, chambres de commerce, etc...), 800 par les bureaux des syndicats professionnels, mais, détail important, les bureaux sont nommés par Mussolini, en sorte que le Duce ne sera pas embarrassé pour composer cette seconde moitié de la Chambre de gens aussi à sa dévotion que la première. M. Charles Benoist doit sans doute être enthousiasmé de ce tour de passe-passe. Et il est certain que les premiers résultats de ce nouveau régime non électif sont admirables, comme le furent ceux du régime consulaire et ceux du pouvoir personnel de Louis XIV, etc., partout l'ordre, la sécurité, la sagesse, l'économie, la prospérité; on a envie d'applaudir. Oui, mais attendons la fin. Toutes les dictatures font payer très cher leurs avantages : d'un côté Mussolini surexcite le chauvinisme italien, jeu dangereux pour tout le monde, même pour lui; de l'autre, il diminue l'air respirable dans toute l'Italie. Il est à craindre que celle-ci trouve de moins en moins supportable ce régime s'il ne se desserre pas; seulement, comme les Italiens, Mussolini compris, sont autrement intelligents que ces pauvres Russes fanatisés et tyrannisés, et que d'eux-mêmes ils assoupliront, sans doute, peu à peu, le régime auquel ils ont accepté de se soumettre, leur évolution sera alors intéressante à suivre; mais si elle ne se produisait pas, leur état, n'en déplaise à M. Charles Benoist, irait en s'aggravant; aucun pays ne résiste à l'asphyxie.

Justement nous voici en Russie. En se posant la question **Vers le Capitalisme ou Vers le Socialisme?** Trotsky, on le pense bien, ne peut pas répondre : Vers le Capitalisme. Tout son livre est un panégyrique du Communisme. Mais on se demande comment son aveuglement peut persister devant la réalité des choses, non seulement telles que nous les voyons, mais telles que lui-même les voit. Il reconnaît que la supériorité économique fondamentale des Etats bourgeois consiste en ce que le capitalisme produit de la marchandise moins chère et en même temps meilleure que le socialisme. Et il avoue, de plus, que la loi fondamentale de l'histoire, c'est que la victoire appartient en dernier ressort au régime qui assure à la société humaine un niveau économique plus élevé. Mais alors pourquoi diable ne se rallie-t-il pas sur-le-champ au capi-

talisme? Parce que, dit-il, cette supériorité du capitalisme n'existe que « pour l'instant encore » et que demain peut-être elle disparaîtra. Hélas, le « demain on rasera gratis » fait toujours ses dupes. Trotsky n'est d'ailleurs pas si dupe que ça de son dire, puisqu'à la dernière page, il admet que le capitalisme peut très bien l'emporter définitivement et que tout son espoir est dans ce qu'il appelle « le coefficient de force politique du prolétariat révolutionnaire dans les pays capitalistes », ce qui implique que le capitalisme, s'il disparaît, ne mourra pas de son infériorité économique, mais de la violence révolutionnaire de ses ennemis.

Ces aveux de Trotsky, que l'on regarde comme le véritable dépositaire de la pensée de Lénine, ne convertiront assurément personne dans le parti bolchéviste. Ils n'en sont pas moins à noter et à signaler. Au surplus, l'idée que le communisme pourra devenir, demain ou plus tard, capable de produire meilleur marché et meilleure qualité que le capitalisme est inadmissible. Voilà quelque douze ans qu'il règne en Russie où il a pu s'établir dans des conditions merveilleusement favorables avec un très puissant outillage qu'avait créé le capitalisme antérieur, et avec une innombrable main-d'œuvre incapable de résistance, et il n'a encore produit que l'appauvrissement général; on parlait, ces jours-ci encore, d'établir une carte de viande comme en pleine guerre, et on annonçait que le blé manquant, la famine reparaîtrait cet hiver. C'est d'ailleurs avec les documents officiels des Soviets, qui tiennent très soigneusement leurs statistiques, que la brochure substantielle **La Faillite du Collectivisme en Russie** a pu mettre en lumière l'énorme décadence économique de toutes les Russies bolchévistes. Le coût de la vie (prix ramenés à la monnaie or) est plus cher 200 % en Russie que dans tous les pays, alors que le salaire des ouvriers y est plus faible; le salaire de l'ouvrier russe serait notamment le tiers du salaire de l'ouvrier français; le nombre des chômeurs est élevé, d'autre part, plus de 2 millions en 1927; l'agriculture ne possède que les deux tiers ou quelquefois la moitié de son outillage d'avant-guerre; le nombre des fermes sans cheptel a augmenté de 45 % et la Russie n'est plus le grenier à blé qu'elle était avant la guerre; le nombre des dessiatines embla-

vés (le dessiatine équivaut à peu près à l'hectare) est tombé de 96 millions à 88, et le rendement par dessiatine de 62 pouds à 52 (le poud, à peu près 16 kilogs et demi). L'agriculteur ne touche d'ailleurs que 54 % du prix de vente de son blé, alors qu'il en touchait 72 autrefois; pour le prix d'un poud de froment, le paysan ne peut acheter que la moitié et souvent moins encore de ce qu'il se procurait avant 1914. Même étiolement dans l'industrie; la production de presque tous les objets est inférieure de moitié ou des deux tiers à celle d'autrefois (sauf pour la houille et le pétrole, où l'ancien niveau a été atteint et même largement dépassé), cette industrie ne peut d'ailleurs vivre que par les subsides de l'Etat, et les usines, qui rapportaient aux usiniers un demi-milliard de roubles or par an, coûtent maintenant à l'Etat 1 milliard et demi de ces mêmes roubles, sans que le sort de l'ouvrier ait été amélioré. Enfin, le commerce resté monopolisé pour l'extérieur accuse pour l'année 1926-1927 une baisse énorme par rapport à la moyenne des cinq années d'avant-guerre, les importations étant tombées de 1.140 millions de roubles or à 497 et les exportations de 1502 à 559. Mais il sera loisible à Trotsky et à ses amis de dire que tous ces chiffres lamentables ne sont exacts que « pour l'instant encore » et que l'an prochain tout sera le contraire.

En regard de la misère désolante de la Russie, la prospérité des Etats-Unis devenait presque excessive, d'où le cyclone d'octobre qui a soufflé sur la Bourse de Wall-Street, car même la richesse doit être harmonieuse, et rien ne dit que la stabilité financière de la France, à première vue si satisfaisante, ne recèle pas elle aussi quelque danger. La Revue financière du *Journal des Débats* du 1er novembre insistait sur l'excès de ressources de notre Trésor : 7 milliards de dépôts à la Banque de France, 10 milliards de devises étrangères et 7 milliards de disponibilités de la Caisse d'amortissement. Comme nos socialistes et socialisants ont dû pleurer des larmes amères de n'avoir pu, à la dernière crise, mettre la main sur un aussi formidable magot! Le nouveau Cabinet a compris qu'il ne fallait pas laisser improductives de pareilles ressources, et pour la première fois, je crois, depuis que nous avons un régime parlementaire, la Déclaration ministérielle du 7 novembre a

contenu des chiffres! Au lieu de la fade phraséologie courante dont se délectent les politiciens, le public a pu lire, avec une heureuse surprise, tout un plan d'affectation de partie de ces ressources : 1750 millions à l'agriculture (électrification des campagnes, eaux potables, reboisement, recherches agronomiques, etc.), 1450 millions à l'hygiène et à la science (hôpitaux, sanatoires, écoles, laboratoires, ateliers (1797 millions à l'industrie et au commerce (routes, ports, canaux, ponts, forces hydrauliques, etc.). Et tout cela est fort approuvable. Surtout quand on pense qu'avec un ministère socialisant, tous ces millions se seraient volatilisés en dépenses d'intérêt électoral, en augmentations de traitements des fonctionnaires. Mais néanmoins, il est permis de s'étonner que rien n'ait été prévu pour diminuer notre circulation fiduciaire qui augmente chaque année, chose inexplicable, de 6 à 8 milliards, et qui atteindra bientôt 70 milliards. Cette inflation est pure folie. Jusqu'ici on a reculé devant l'assainissement de notre monnaie pour des motifs de basse politique et on a stabilisé le franc pour voler tous les créanciers, y compris ceux de l'Etat, des quatre cinquièmes. Il importe de réagir, de revenir à la monnaie d'or et de revaloriser notre billet de banque. Avec les ressources dont nous disposons, ce serait l'affaire de dix ans. Puisque M. Poincaré a reculé devant cette tâche de morale, dignité et richesse nationales, que M. Tardieu l'entreprenne!

Mémento. — Georges Charbonneau : *Les familles nombreuses et le logement*, rapport présenté au Congrès de la Natalité de Reims. Musée social, 5, rue Las-Cases. L'auteur, qui est président du *Foyer rémois*, se trouvait plus qualifié que quiconque pour traiter cette matière. Aucune question n'est plus importante pour la France que celle de la protection des familles nombreuses. — Egon Cesar Comte Costi : *La Maison Rothschild. L'essor 1770-1830*. Payot. L'histoire de la maison Rothschild montre justement l'importance des familles nombreuses, car si le vieil Amschel de Francfort n'avait pas eu cinq enfants susceptibles de s'établir chacun dans une des principales capitales de l'Europe, le destin de la firme aurait été moins brillant. Ajoutons-y, bien entendu, d'autres causes. Cette histoire de l'essor des Banques Rothschild est tout à fait intéressante. La légende de l'origine de cette fortune, due à la rapidité de la nouvelle de Waterloo apportée à Londres, est ramenée à ses

simples proportions. Autre détail assez savoureux : le titre de baron donné aux cinq frères Rothschild, en 1822, est le remerciement de Metternich pour un prêt de 900.000 florins, qui lui avait été consenti. Une lettre curieuse du financier Von Bethmann, à la même époque, attribue la prospérité de la firme Rothschild à l'union des cinq frères, « aucun n'adressant jamais aux autres le moindre reproche. » — *L'Animateur des temps nouveaux* a consacré à la *Cité universitaire* un numéro spécial des plus curieux. Paris devient de plus en plus le rendez-vous des étudiants étrangers de tous les pays, et les Universités de provinces françaises suivant ce mouvement, Paris a même relativement moins d'étudiants étrangers que certaines de ces Universités. — A l'imitation de l'*Animateur* ci-dessus nommé, la maison Michelin publie *Prospérité,* revue trimestrielle d'organisation scientifique et d'études économiques, avec illustrations de propagande; le dernier numéro consacré à *Sa Majesté le Client,* devrait être lu par tous les producteurs. — *L'Ordre démocratique* du Docteur Pineau a donné, dans son numéro du 25 octobre, un projet d'organisation des Assurances sociales dont devrait s'inspirer la loi qui est toujours sur le chantier, et dans son numéro du 10 novembre, il propose la création d'une *Fédération politique des Bonnes Volontés,* qui réagirait contre les abus de l'esprit politicien ainsi que l'institution d'*Assemblées législatives spécialisées* en vue de remédier au culte de l'incompétence, sur lequel Emile Faguet a écrit un petit livre plein d'esprit.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

Une Enquête sur la réforme du Jury. — Quelles que soient ses conséquences pratiques — si elle doit en avoir — il faut tenir l'enquête menée par *Le Temps* sur « la Réforme du Jury » pour un événement d'importance. Ouverte le 22 août par un article clairement démonstrateur de son opportunité, close le 19 octobre, elle a trouvé une trentaine de répondants, questionnés ou spontanés, la plupart gens de robe : magistrats et avocats, mais non point tous. La grosse majorité a conclu non à la suppression du Jury, mais à sa réforme; certains la souhaitant radicale, tous urgente.

Quelques jours après la clôture de l'enquête, M. Cruppi en a dégagé le vœu que, prise dans son essence, elle lui a paru contenir. Il a donné à ce vœu son approbation. Gardons les jurés, mais que la cour collabore avec eux et qu'ils collaborent

avec la cour; instituons une juridiction composée de magistrats professionnels et de magistrats « populaires » et qu'ils prononcent ensemble sur la culpabilité et sur la pénalité.

Dans quelle proportion composer ce *tribunal mixte?* — C'est à voir. J'ai (*Le Temps* du 15 octobre) proposé quatre jurés à côté de trois magistrats de carrière, de quoi mettre ces derniers en minorité. Il serait possible ainsi non de faire disparaître la pratique de la correctionnalisation (dénoncée par plusieurs répondants, et puis par M. Cruppi, avec autant d'ardeur que par moi-même), mais de l'atténuer. Car nous formerions trois jurys avec ce qu'il faut aujourd'hui pour en faire un seul, la correctionnalisation (je le rappelle) étant devenue obligatoire parce que le recrutement du jury, tel qu'il faudrait qu'il fonctionnât pour remplir les fonctions dont la Loi le charge, est matériellement impossible.

Trois jurys!... Ce serait neuf, si les art. 400 et 401 du Code d'Instruction Criminelle, lesquels permettent à l'accusé ou au ministère public de réunir chacun douze jurés sur les trente-six de la session, étaient abolis. La responsabilité de ces articles dans le marasme de notre prétoire d'assises n'a pas échappé à tous les répondants de l'enquête. Notamment à M. William Loubat, avocat à la Cour d'appel de Lyon et ci-devant procureur général près la même Cour, l'un des très rares magistrats qui, au cours de leur carrière, aient eu le courage de faire entendre au public, assourdi et abruti par tant de cloches ennemies du bon sens judiciaire, un son émanant du clocher de la trop silencieuse Thémis. M. Loubat (*Temps* du 13 octobre) tient à conserver le jury tel que l'a établi le Code — en quoi il se sépare d'un autre procureur général en exercice, lui, et près la Cour d'Orléans : M. Popineau. Celui-ci ne mâche pas les raisons qui le conduisent à ne vouloir conserver le jury qu'en matière de presse. Quant à son ancien collègue de Lyon, il s'exprime, touchant ces art. 400, 401, de la sorte :

La mauvaise composition du Jury est encore aggravée par l'abus des récusations qui a atteint le maximum. L'exemple de Lachaud récusant tous les jurés intelligents a porté ses fruits. Tout juré instruit, avisé ou en ayant l'air, est invariablement récusé par le défenseur. Le célèbre avocat italien Carrara enseigne qu'ayant à

défendre un mari qui avait tué l'amant de sa femme, il récusa tous les célibataires et obtint l'acquittement haut la main. Loin de se plaindre, les jurés déploient toute leur ingéniosité pour se faire récuser soit par le ministère public, soit par la défense, et ils y réussissent le plus souvent, l'avocat général et le défenseur, voire le président, étant en coquetterie réglée avec « messieurs les jurés ». Alors les affaires les plus graves sont jugées par les hommes les plus obscurs, les plus timorés et les plus frustes. Les accusés ont beau jeu.

§

Certes! mais ne voilà qu'un des caractères funestes du droit de récusation. L'honorable répondant en oublie un, plus important, je crois bien, que le premier. Les art. 400 et 401 ne permettent pas seulement au défenseur d'aboutir à la formation d'un jury à sa convenance sur le chapitre de l'intellect, ils lui permettent d'aboutir à la formation d'un jury à sa convenance sur celui de la probité. Ils lui permettent non seulement de parler aux plus obscurs, aux plus timorés, aux plus frustes jurés de la session, mais aussi aux moins impartiaux. La formule de Lachaud et de Carrara n'est pas applicable qu'aux jurés inintelligents ou célibataires, elle est extensible à tous ceux qui paraissent capables d'un parti pris tenant à leur profession, à leur tournure d'esprit, à leurs opinions politiques et sociales.

Enfin les art. 400 et 401 engagent le défenseur à user de son influence, de son crédit en faveur de son client. Ils le provoquent à jeter dans la balance le poids de sa propre personnalité, chose contraire à la conception raisonnable, *morale*, du rôle de l'avocat qui doit par définition être le porte-parole de l'accusé; qui doit, sinon toujours, mais d'une manière générale, disparaître derrière la personnalité de l'accusé; qui n'est excusable de soutenir contre l'évidence l'innocence de Troppmann ou de Landru qu'à condition qu'il soit entendu que ce n'est pas lui qui jure que Landru et Troppmann sont innocents, mais eux qui le jurent pas sa bouche.

Ils lui donnent le moyen d'introduire dans le jury certains membres disposés en sa faveur et qui, pour des raisons personnelles ou politiques, ou les deux ensemble, seront, plus ou moins consciemment, plus ou moins honnêtement, heureux

de lui voir gagner son procès, ou ne le perdre qu'à demi. Le secret de plus d'un acquittement qui paraît incompréhensible ou de beaucoup de verdicts absurdement indulgents est là, et non pas ailleurs; et s'il est vrai que tous les avocats ne « font » pas « leur » jury, il est encore plus vrai que ceux qui veulent « faire leur jury » procèdent à cette opération le plus légalement et le plus aisément du monde.

C'est ainsi que j'ai pu voir, du siège du ministère public, deux affaires du même ordre : meurtre d'un garde-chasse par un braconnier, et de circonstances fort analogues; deux affaires qui réclamaient, quel qu'il fût, le même dénouement l'une que l'autre, se terminer l'une par un acquittement, l'autre par les travaux forcés à perpétuité. Elles se déroulèrent à dix-huit mois d'intervalle dans la même cour d'assises et je ne défendis pas moins les droits de la vérité dans la première que dans la seconde. Le même avocat, important personnage du département, plaidait dans les deux. Mais la première fois il défendait l'accusé, tandis que dans la seconde il demandait sa condamnation en qualité de partie civile. Et cette première fois, il avait épuisé son droit de récusation, tandis que dans la seconde affaire le défenseur n'avait pas usé du sien (1).

§

« A cette dérision, n'y a-t-il aucun remède? » demande l'ex-procureur général? Faut-il donc supprimer le droit de récusation? Le réduire? *Jamais*, répond-il.

Jamais. C'est un droit fondamental de tout justiciable qui peut se trouver exposé, un jour, par une de ces vicissitudes insondables du sort à être jugé par son pire ennemi. Il faut au contraire étendre ce droit et donner à l'accusé la faculté de reviser tous les jurés, comme en matière civile et correctionnelle. Mais à cette condition qu'il fera connaître lui aussi ses motifs de récusation.

(1) Et le ministère public? me dira-t-on? Le Code ne lui accorde-t-il pas le droit de récusation, à lui aussi? — Oui, et il ne lui serait pas impossible de l'exercer, mais ce serait si difficile que, pratiquement, l'exercice en est peu possible. Cette difficulté tient à plusieurs causes, dont la plus importante n'est pas l'interdiction qui lui est faite — non par le Code, certes, et au contraire! — mais par les circulaires ministérielles, de prendre des renseignements sur le passé, les opinions, la réputation, le caractère des jurés... En tout cas, raison ou tort, le ministère public a si bien laissé son droit tomber en désuétude (sauf dans les cas auxquels M. Lou-

Ceux que la loi admet sont énumérés dans le Code de procédure. Reconnus suffisants au civil et au correctionnel, pourquoi ne le seraient-ils pas aux assises pour les bandits et les assassins? La liste est signifiée aux accusés avant l'audience; ils ont donc bien le temps de formuler leurs griefs. La Cour y statuera avant les débats.

Ce *jamais*, et son contexte, sont dictés par un sentiment plus mystique que positif; et si « les vicissitudes insondables du sort » pourraient nous exposer, vous, moi, Mestorino, Barataud et, le cas échéant, M. Almazoff, à être jugés par notre pire ennemi, elles ne sauraient aller, tout de même, jusqu'à réunir, parmi les trente-six jurés d'une session, douze de nos ennemis, même qui ne seraient point tous « le pire ». Etendre le droit de récusation à tous les jurés de la session, en compensation de ce qu'on obligerait l'accusé à faire connaître ses motifs, me paraît fort peu souhaitable; et M. Loubat n'a sans doute pas songé à toutes les complications de procédure qu'entraînerait l'extension qu'il propose. Mais, si le droit de récusation devait être maintenu, quant au chiffre, dans les limites où l'ont fixé les art. 400 et 401, alors je trouverais l'idée de l'excellent juriste : obligation, pour l'accusé, de donner ses motifs de récusation, excellente. Cependant elle serait parfaite, si l'on réduisait à deux ou à trois jurés le droit de récusation.

§

La consultation de M. William Loubat contient plus d'une autre suggestion intéressante, dont celle-ci :

Je signalerai enfin, en m'excusant de la longueur de ces réflexions, un moyen de rendre fréquents les acquittements regrettables. On sait que ni le ministère public ni le condamné n'ont le droit de faire appel du verdict; mais on ignore généralement que la Cour a ce droit dans un cas : c'est lorsque l'accusé ayant été déclaré

bat fait allusion), que l'exercice, aujourd'hui, en apparaîtrait comme illégitime et que le jury risquerait d'y voir une défiance injuste à son égard, tandis que du défenseur il supporte tout.

Il m'est arrivé cependant deux ou trois fois — pour répondre à une manœuvre par trop étalée — d'exercer mon droit de récusation à la manière Lachaud-Carrara et d'obtenir chaque fois des condamnations qui, sans cela, ne se fussent pas produites. L'une de ces fois serait amusante et instructive à conter. On le verra si j'ai l'occasion de revenir sur ces articles 400 et 401.

coupable, elle est convaincue d'une erreur; alors, elle a la faculté de renvoyer l'affaire à la session suivante, droit régalien que ni l'accusé ni le ministère public ne peuvent être admis à invoquer. C'est incontestablement fort bien et fort rare; mais ce serait encore mieux si le législateur y avait ajouté, ou y ajoutait, comme pendant, le même droit au cas d'acquittement. Qu'on ne donne pas plus de droit à l'accusation qu'à l'accusé, c'est entendu; mais qu'on lui en donne au moins autant!

Les Anglais ont deux moyens de corriger les verdicts déraisonnables, par le droit qu'a le juge d'inviter le jury à expliquer sa décision et de le renvoyer délibérer une seconde et même une troisième fois. Pourquoi ne pas prendre dans la législation de nos voisins, berceau du jury, avec ce qui est favorable à l'accusé, ce qui est favorable à l'accusation, c'est-à-dire à la victime qui reste toujours saignante ou spoliée au fond du drame de la cour d'assises?

Oui, mais les Anglais sont les Anglais, c'est-à-dire un peuple aussi sage en matière de répression que nous sommes fous et impuissants. Je vois mal la cour française user d'un pouvoir qu'il lui faudrait appliquer à tour de bras, tandis que le jury britannique ne met que très exceptionnellement le juge en présence d'un acquittement injustifié. Acquitter, je ne dis même pas un assassin, mais un meurtrier, un meurtrier de crime passionnel (et de crime *passionnel* vraiment digne de cette épithète)... mais un jury anglais considérerait la chose comme de l'extravagance pure! C'est pourquoi les assassins et les meurtriers sont aussi rares en Angleterre qu'ils sont abondants chez nous. Cependant, les Allemands possèdent — M. William Loubat la connaît-il? — avec l'art. 402 de leur Code de procédure criminelle : *Strafprozess-Ordnung* du 1er février 1877, la disposition que voici :

Une procédure qui a été terminée par un jugement passé en force de chose jugée sera reprise contre l'accusé :

1° lorsqu'un document qui a été produit en sa faveur dans le débat principal est reconnu faux ou falsifié;

2° lorsqu'il est reconnu qu'un témoin ou expert, qui a affirmé sous serment une déposition ou un avis en faveur de l'accusé, a violé sciemment ou par négligence la foi du serment;

3° lorsque le jugement a été rendu avec le concours d'un juge, d'un juré ou d'un échevin qui, à l'occasion de l'affaire, a violé les devoirs de sa charge, en tant que cette violation est passible

d'une peine publique par la voie de la juridiction criminelle;

4° lorsque, après son acquittement, l'accusé aura fait un aveu digne de foi, soit en justice, soit extrajudiciairement.

Reprendre contre l'accusé un acquittement!! — Vous voulez rire! Bon pour les Anglais, les Allemands, les Italiens et les autres peuples! Réviser les acquittements des assassins!!! — Nous nous ocupons, nous, en France, de réviser les condamnations des assassins en attendant que nous les rendions impossibles.

Mémento. — R. P. Ehrhard : *La Philosophie du Droit* (Aubanel frères, Avignon). « Séparer le droit d'avec la morale et la loi de Dieu », croire que le droit, au lieu d'être « l'absolue nécessité de la volonté divine », dérive et dépend de l'existence de l'Etat, de la volonté des législateurs, du principe de la liberté individuelle ou de la solidarité sociale, enfin « de l'opinion et des circonstances mutables », est « le produit incohérent d'un absurde et monstrueux orgueil ». Telle est la thèse que soutient l'auteur de ce traité (imprimé avec l'assentiment des autorités ecclésiastiques avignonnaises), après avoir déclaré dans la préface : « Quiconque y croira découvrir quelque défaut de logique me fera grand plaisir de me le communiquer : je suis sûr de lui envoyer sur-le-champ la victorieuse défense de mon impeccable raisonnement, car je n'affirme catégoriquement que ce que je peux et dois affirmer. » — Henri de Régnier : *Lui, ou les Femmes et l'Amour suivi de Donc et Paray-le-Monial* (*Mercure de France*). Le nouveau volume de l'éminent écrivain jette un pont entre son œuvre lyrique et sa romancière; le lecteur y découvre la trace de ses allées et venues d'un domaine à l'autre et se rend compte que ces deux domaines n'en font qu'un. Et il trouve dans ce livre plus de variété encore que le titre n'en fait prévoir. Ainsi, p. 132, cette pensée écrite comme en marge de notre imbécillité judiciaire : « Quelle drôle de société que la nôtre, où les forçats sont devenus des espèces de rentiers coloniaux avec permission de se marier et droit de se reproduire! » Et, page 145 : « On a reproché aux *Horaces* de Corneille son Ve Acte, l'acte des « plaidoiries »; mais il est admirable, cet acte oratoire! Après la Rome guerrière, politique, familiale, héroïque, c'est toute la Rome des grands codes, la Rome du Droit et de l'Eloquence qui parle en ce sublime débat, en des vers qui ont moins l'air d'avoir été écrits que gravés sur une table d'airain. »

MARCEL COULON.

LES REVUES

La Revue hebdomadaire : M. Jacques Copeau « vendeur » à la Galerie Georges Petit. — *La Revue universelle :* réponse à l'antisémitisme de M. Camille Mauclair à propos de Heine. — *La grande Revue* : une admirable lettre de Bourdelle à Rodin. — Mémento.

Tandis que des amis zélés de M. Jacques Copeau le poussent vers la fonction d'administrateur général de la Comédie-Française, aidés par les ennemis de M. Emile Fabre et les dilettanti du changement, M. Copeau écrit ses souvenirs de « la Galerie Georges Petit » (**Revue hebdomadaire**, 23 novembre). Il y entra en 1905, en qualité de vendeur, sur la recommandation du maître Albert Besnard. Le gros Georges Petit accepta l'employé, moyennant un « fixe » de 250 francs par mois et un « petit intérêt » sur les affaires qu'il traiterait. Le marchand le lesta d'un avis lapidaire : « Souvenez-vous bien de ceci, qui est capital : *personne n'achète de la peinture; on la vend.* » Ce mot, vieux d'environ un quart de siècle, éclaire brusquement le misérable état de la peinture dans le monde entier, depuis 1910 environ, et la condition morale inférieure des artistes assujettis aux marchands.

M. Copeau ne saurait dire si son patron d'alors aimait la peinture. Il affirme que M. Petit « aimait son métier » et « aimait à vendre ».

J'ai bien conscience d'avoir fait dans ces murs, pour une grande part, mon apprentissage du monde. Pêle-mêle, je l'ai tenu dans mes bras, je l'ai pressé sur mon cœur. Aux jours de grandes ventes ou de grands vernissages, il nous piétinait. La richesse, les femmes, le parfum, la vanité, l'attrait, l'ambition, la fièvre, l'envie, la beauté, la sottise, la cupidité, le mystère, les masques de la mode et les nouvelles de l'heure, tout cela déferlait sur moi, entrait, sortait, bruissait, tourbillonnait, s'écoulait enfin vers le soir, me laissant un nuage de visions, de curiosités, d'émotions, de pressentiments, que j'emportais avec le désir de connaître et de posséder, dans un affreux goût de poussière.

M. Copeau fait un croquis serré d'un ancien coiffeur de dames à Marseille, devenu marchand de peinture et qui n'avait que cette formule d'admiration : « Quelle morbidesse! » Il a bien regardé les uns et les autres et note chez tel « une intel-

ligence sans scrupule », le dédain du silence chez Degas. Voici un Arthur Meyer « tout en vie » comme criaient dans le Paris de naguère les vendeuses de raie ou de limande :

J'allais oublier Arthur Meyer. C'eût été dommage. Combien je regrette de ne l'avoir pas mieux fréquenté! Il était, à l'époque, jeune marié et, comme tel, malgré son grand âge, plein de pétulance. L'un des aspects de son génie fut, de tout temps, je pense, la faculté de tout avoir sans jamais rien payer. Elle s'appliquait, quand je l'ai connu, à enrichir les premières éditions qu'il possédait en grand nombre de dessins, d'aquarelles, de gravures originales dont les artistes honorés par son choix avaient à se dessaisir bénévolement. C'est une belle chose de s'appeler Arthur Meyer, et que cela suffise. Du bas de l'escalier, qu'il montait en steppant, on entendait sa voix aigre : « Annoncez M. Arthur Meyer! » — « M. Arthur comment? demandait quelqu'un. — Meyer! — Ah! Meyer? Bon... » A chacune des visites du directeur du *Gaulois*, et elles étaient fréquentes, la plaisanterie se renouvelait : « M. Arthur comment?... » Le plaisantin, c'était mon ami Wattebled, un tout petit homme, avec de petits pieds, de petites mains, une petite jaquette et une grande barbe. Il est encore visible, à la galerie Druet. Vingt ans de réclusion, entre quatre murs criblés de tableaux ne l'ont point changé. Il est toujours aussi ponctuel, aussi correct, aussi discret. Il sait beaucoup de choses sur la peinture, sur ceux qui la font et ceux qui la vendent, mais n'en parle guère qu'avec lui-même, ou avec moi, son vieux camarade. A sept heures du soir, il prend son chapeau, son pardessus, sa canne ou son parapluie, dit bonsoir à tout le monde, allume une cigarette, et va retrouver la poésie dans les livres et dans son cœur.

L'opposition est d'une exquise ironie, entre l'ex-directeur de journal et l'ami délicat.

§

« ...Nullement poltron quoique juif », écrit M. Camille Mauclair, à propos de Henri Heine. On ne s'attendait guère à une profession d'antisémitisme aussi aventureuse, de la part de ce critique intelligent et courageux dans sa défense de la beauté plastique.

Est-ce l'influence du milieu — « la jeunesse d'Henri Heine » paraît dans La Revue Universelle (1er décembre) — qui fait de M. Mauclair un émule de feu Drumont? Celui-ci rencontra,

sauf M. Arthur Meyer, catholique militant par la suite, plus d'un juif qui ne manqua point de courage. Tout honnête homme, au demeurant, reconnaîtra que la poltronnerie n'est pas le lamentable privilège d'une race, fût-elle « maudite ». La couardise demeura toujours affaire d'individu.

L'histoire des Juifs relate les hauts faits des frères Macchabées. Dans la guerre de 1914-1918, sous tous les drapeaux où ils se rangèrent à égalité devant la mort, avec les autres croyants et les libres penseurs, les soldats d'origine juive ont combattu sans plus de défaillance que leurs camarades bretons, écossais, hessois ou moscovites.

Il est vraiment déplorable que cette communauté des juifs et des non-juifs dans les irréparables malheurs de la longue guerre, dans les risques et les souffrances quotidiens, permette, en 1929, une affirmation aussi fausse, d'une aussi évidente mauvaise foi ou d'une aussi fâcheuse étourderie, que celle que nous nous faisons honneur de relever. Certains moyens de polémique devraient être périmés aujourd'hui, sous le signe du sang versé.

L'immortel *Intermezzo* de Heine — qui, d'ailleurs, n'a pas été sans concourir à l'éclosion de maints poèmes de M. Camille Mauclair — trouve grâce au regard du critique. Il en écrit :

Ces poèmes du petit juif dédaigné sont une transmutation de la douleur en génie. A cause d'Amélie Heine, devenue dame Friedländer, nous avons les immortels lieder sanglotés par Henri Heine. Un miracle s'est produit. Un enfant de dix-sept ans devient brusquement, sans que nul encore s'en doute, le plus grand lyrique de la langue allemande et un des plus merveilleux poètes de la tendresse que le monde ait jamais vus.

Voilà justice rendue à Henri Heine! Une douleur d'amour éprouvée à dix-sept ans fait de lui « le plus grand lyrique de langue allemande », un « des plus merveilleux poètes de la tendresse que le monde ait jamais vus ». Ces témoignages n'empêchent M. Mauclair, antisémite, d'expliquer Heine par les traits conventionnels que le parti pris hostile attribue aux juifs :

Du tréfonds de son hérédité juive montait en lui le séculaire

besoin de sa race partout maudite, le besoin de dissocier, d'analyser, de démonter comme des mécanismes les idées, les passions et les croyances, pour le plaisir de voir ce qu'il y a dedans et conclure avec une raillerie corrosive, avec un scepticisme dissolvant, au nihilisme de tout : car le désenchantement par la critique est la vengeance de cette race errante, déracinée, sans patrie et pourtant incapable de s'incorporer moralement à aucune des patries qui l'accueillent comme une éternelle et irréductible étrangère.

Le Français auquel ressemble le plus Heine, par la majeure partie de son œuvre en prose, c'est Voltaire. Un autre Français qui, par son goût de la critique et la finesse de son ironie, s'apparente à Heine, c'est Anatole France. Cela pour noter de qui a pu dépendre Heine et qui en a pu subir l'influence.

Quant à cette « race errante, déracinée, sans patrie et pourtant incapable de s'incorporer moralement à aucune des patries... » nous répondrons à M. Camille Mauclair que nous ne savons pas de meilleur, de plus authentique Messin que Gustave Kahn, par exemple; que nous nous flattons d'être un Parisien dont le bisaïeul fut gentiment interpellé par le roi Louis-Philippe; que les juifs du Narbonnais ou de Carcassonne ne se distinguent nullement de leurs concitoyens non-juifs par un accent particulier ni par leur goût de l'ail dans la cuisine.

A propos de la lettre de Heine demandant audience à Gœthe, M. Camille Mauclair écrit :

Il ne dit pas qu'il est Juif, mais de bien moins fins que Gœthe s'en doutéraient, au ton plat et pleurnicheur de cette missive, dont l'hypocrisie enjôleuse nous est perceptible.

Or, voici la lettre du jeune Allemand, Heine a environ vingt-trois ans. Il s'adresse à un vieillard, le plus illustre alors de l'Allemagne et du monde, à un homme de Cour, à une « Excellence », dans la nation la plus hiérarchisée d'Europe :

Votre Excellence, je vous prie de m'accorder le bonheur de passer quelques minutes en votre présence. Je ne veux point être importun : je veux seulement baiser votre main et me retirer. Je me nomme Henri Heine et je suis Rhénan; j'habite depuis peu à Gœttingue, et j'ai vécu précédemment à Berlin, où j'ai fréquenté plusieurs de vos connaissances et admirateurs (par exemple Wolff, les Varnhagen) et appris à vous aimer davantage chaque jour; je

suis aussi un poète et j'ai pris la liberté, il y a trois ans, de vous envoyer mes *Poèmes*, et, il y a un an et demi, mes *Tragédies* avec un *Intermezzo lyrique*. En outre, je suis malade aussi, j'ai fait pour cette raison, il y a trois semaines, un voyage de santé dans le Harz, et, sur le Brocken, le désir m'a saisi de faire, pour vénérer Gœthe, le pèlerinage de Weimar. Je suis venu en pèlerin dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire à pied et en vêtements usagés par les intempéries, et j'attends que vous examiniez ma requête, et demeure avec enthousiasme et dévouement. — H. H.

Où Heine est-il « plat », « pleurnicheur », d'une « hypocrisie enjôleuse », dans cette lettre? Il écrit à une sorte de dieu : le Jupiter Olympien de Weimar. D'autres que ce jeune étudiant baisaient alors la main de Gœthe. Napoléon n'avait-il pas, lui-même, voulu s'entretenir avec le grand Allemand? De nos jours, Barrès n'a-t-il pas, dans son œuvre, constamment rendu hommage à la supériorité intellectuelle de Gœthe? Et ne sent-on pas l'émulation de Barrès qui ne tendait pas moins, très noblement, qu'à devenir un Gœthe français?

Pour ce qui est de la platitude, de la pleurnicherie, de l'hyprocrisie enjôleuse où « de bien moins fins que Gœthe » discerneraient un Juif — nous en disons, avec une tristesse réelle, que cette platitude et cette hypocrisie peuvent amener à ramasser les détritus de vieux pamphlets un écrivain longtemps indépendant, aujourd'hui tenté de séduire le parti réactionnaire de l'Académie française.

§

M. Edmond Campagnac donne à **La Grande Revue** (novembre) un article sur « Rodin et Bourdelle », basé sur des lettres inédites échangées entre les deux maîtres de la sculpture. Au lendemain des batailles suscitées par *le Penseur* de Rodin, en 1906, Bourdelle écrivait à son maître ces pages, que celui-ci qualifia un « chef-d'œuvre de bonté et de pensée », ce qu'elles sont en vérité.

Je ne voudrais pour vous aucune maladie — vous devez faire comme fit mon vieux père — vivre jusqu'à quatre-vingt-six ans, tel un bloc d'airain. La piété que j'ai du beau me fait désirer cela pour vous du plus profond de ma religion d'art.

J'ai su que vous alliez bien, je suis allé rue de l'Université, j'ai écrit à Limay, et ainsi j'étais tranquille.

Je tiens avant tout à ne pas prendre votre repos, et c'est pourquoi je ne viens pas à Meudon.

J'ai été très heureux que vous ayez obtenu pour votre *Penseur* une des plus belles places de Paris. Cela est un grand bonheur pour votre enseignement et une joie pour vous.

Mais ce qu'il me faut à moi — permettez-moi de vous le dire — c'est pendant longtemps, la puissante personne humaine qui est l'homme que vous êtes — mon amitié vous veut résistant.

Vous ne vous appartenez pas tout à fait, voyez-vous, vous êtes un peu la propriété de Bourdelle et de tous ceux qui ont quelque compréhension de votre science et de la portée de votre génie.

Par l'amitié que je porte à votre organisation si belle, j'ose vous conseiller un peu d'égoïsme, moins de réceptions pendant vos travaux, la communion de votre corps mortel avec les arbres, l'air, l'électricité bonne des champs, et surtout, cher grand homme, la volonté en vous d'être le soldat persistant, tenace, de votre œuvre qui a secoué tant de faux ornements et de fausses gloires.

Quant à la résistance physique, laissez-moi vous dire, cher Monsieur Rodin, qu'il n'est pas du tout certain qu'elle ne dépende beaucoup de notre volonté, nous vivons dans des temps d'oubli des sciences antiques. Certains sages savaient diriger leurs forces vitales, les arrêter ou les prolonger; nous sommes à la veille de nous ressouvenir. L'homme va de nouveau comprendre et prendre conscience de lui-même qui est la nature, nous allons vers un réveil.

Vous avez trop compris le rayonnement des sciences dans l'art antique, vous avez trop remué de vérités ensevelies, mon cher Maître, pour que cela n'ait pas eu d'écho, n'ait pas été suivi par d'autres âmes.

Toutes les nations ont un fil nerveux qui tressaille pour toutes également. C'est la ronde intellectuelle.

Je sais, vous pensez que je vais trop loin! qu'il y a bien des poids lourds qui ne veulent pas s'alléger. Mais c'est que seules quelques âmes tressaillent en communion, que seules quelques âmes lisent à livre ouvert dans la vôtre et dans les quelques autres âmes vibrantes, éveillées et initiées qui sont disséminées un peu partout dans l'univers.

Cela c'est tout, mon cher grand ami, car vous êtes tout en étant vous seul et tout le monde, et tout le monde est tout en étant lui en vous.

Vous avez dans votre art éveillé trop de vérités endormies, pour que dans les sciences il n'y ait pas balancement. Croyez bien que des sommeils s'achèvent.

Si mes pas ne foulent pas les hauts et beaux sentiers de votre

Montagne, ce n'est pas, cher Maître, que je ne sois pas près de vous, je vous vois fort bien, je vous lis et je vous admire — je ne vous ai jamais quitté depuis le jour où je vous ai connu, et cela fut avant que je vous sois présenté.

J'avais vu votre tête de femme qui est au Musée du Luxembourg. J'étais allé à elle qui m'appelait de très loin, je ne l'ai pas vue, je l'ai sentie. Depuis ce jour j'ai tendu sans arrêt vers la source que vous êtes.

Il n'est pas besoin, cher Maître, de vous suivre ou d'imiter votre voix pour chanter avec vous, mais il est impossible de n'avoir rien de vous.

Les âmes qui manquent de gratitude, si elles ont les yeux ouverts, sont des âmes prêtes à s'endormir et à décroître.

Ici c'est donc une amitié magnétique, une amitié de nature, et toute l'affection que je donne au grand courant que vous êtes.

Mémento. — *Revue des Deux Mondes* (1er décembre) : « Le roman de la conquête » par M. Louis Bertrand : conquête de l'Algérie, s'entend. — « La mort du Commandant Rivière », d'après les notes prises alors par M. le vice-amiral de Marolles.

La Revue Anarchiste (2 décembre), qui reparaît après interruption, affirme : « La famille n'existe pas », par une plume qui signe Maximilienne. Mieux raisonné nous semble l'essai de M. Ganz Allein : « Le XXe siècle contre l'individu ». Un collaborateur, Ixigrec, répond à M. André Gide, à propos de la sexualité. M. E. Armand célèbre par une étude « les 70 ans de Havelock Ellis ».

Le Correspondant (25 novembre) : « Les moines poètes du mont Cassin », par Mme Mad. Barré. — « Le maréchal Vallée », par M. H. d'Estre.

Notre Plume (novembre-décembre), poèmes et proses de la jeune élite des « moins de vingt ans ». On ne s'aperçoit pas que ces « académiciens de l'art des jeunes » sont plus vieux d'un mois. Il y a une démission sans motif. On a fondé un groupe d'aveugles. M. Pierre Veniat adresse un « cantique aux sirènes ». M. Robert Matagrin chante à sa lampe :

> Tu me jettes des nappes claires,
> De mon cœur tu chasses l'affront.

Les idées de M. Gaston Diot sur le « Rythme » sont personnelles à l'auteur, avertit une note qui lui reproche « de se perdre dans un labyrinthe formidable ». Et, pourtant, M. Diot constate : « La Poésie est l'enfance d'Euterpe. » M. Nonce de Peretti conseille « aux jeunes gens » :

> Ne soyez de vieilles épaves
> Qui encombrez l'humanité.

« Le pollen d'une rose fertilise mon cœur », nous confie M. Désiré Puel; et M. André-Marie Foret, à propos de la femme, déclare: « Il faut lui obéir ou la dompter. »

La Revue de France (1er décembre) publie les trois nouvelles retenues par le jury d'un concours qu'elle a organisé. Elles ont pour auteurs : Mme Marguerite Yourcenar et MM. René Brice et Pierre Roff. Les trois œuvres révèlent beaucoup de talent.

La Revue Mondiale (1er décembre) : Enquête sur cette question, posée par M. Gaston Picard : « Faut-il revenir aux écoles littéraires? ». Une partie des réponses. — « Peut-on prédire l'avenir? » par M. Gabriel Trarieux. Ah! espérons qu'on ne le puisse jamais!

La Revue des Vivants (décembre) : « Petit dictionnaire des mots de Clemenceau », établi par M. Jean Thebaud. — Un conte inédit de M. Thomas Mann. — Les « remarques sur le temps et les mœurs » de M. André Suarès. — M. F. Sieburg : « A la recherche de la guerre perdue ». — M. A.-L. Jeune : « Le krach américain ». — « De Daladier à Tardieu », par M. Henry de Jouvenel.

Le Divan (novembre) : « Poèmes » de MM. Francis Carco et Marcel Ormoy et de Mlle M.-J. Durry. — « Lettre à Edison », par M. Fagus.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Un point d'histoire (*Le Journal*, 27 et 28 novembre. *L'Opinion*, 7 décembre).

Chargé d'ans, chargé de gloire et solitaire, M. Clemenceau s'est retiré de la scène du monde. Il a su mourir si simplement, avec tant de noblesse et de dignité, que le cœur des foules versatiles a été un moment remué par une émotion profonde à laquelle se mêlait une pointe de remords, une pointe de regret.

La presse tout entière a consacré au glorieux homme d'Etat une telle multitude d'articles, qu'il ne saurait être question même d'en donner un rapide résumé. Il m'apparaît pourtant ressortir de certains souvenirs évoqués, de certains propos rappelés, la vérité sur un point d'histoire encore assez obscur. Il s'agit d'un de ces actes, accompli dans des circonstances tragiques et qui a eu une influence décisive sur la marche des événements durant la dernière année de la grande guerre. Je veux parler de la nomination du général Foch comme chef suprême des armées alliées.

Difficile à établir, le commandement unique apparaissait cependant comme une nécessité vitale, et Clemenceau le premier travaillait de toutes ses forces à le réaliser.

Dans un article de souvenirs publié dans le **Journal**, M. Llyod George n'hésite pourtant pas à affirmer que Foch et Clemenceau ne s'entendaient guère, et que ce dernier :

ne fut pour rien dans le mouvement qui porta Foch au commandement suprême des troupes alliées. Son homme, c'était le maréchal Pétain.

Cette affirmation, présentée surtout sous cette forme excessive chère au démagogue gallois, souleva d'immédiates protestations de la part de certains proches de Clemenceau, confidents de sa pensée. Dès le lendemain du jour où avait paru l'article de M. Lloyd George, *le Journal* pouvait publier deux articles de réponse, l'un de M. Jean Martet, l'autre de Georges Suarez.

M. Martet confirme tout d'abord, comme on le verra, que jusqu'à la fameuse entrevue de Doullens, où le commandement suprême fut confié au maréchal Foch, l'homme de Clemenceau, son candidat, c'était le maréchal Pétain.

La vérité — car je crois qu'il y a tout de même une vérité dans l'Histoire — est que M. Clemenceau a toujours eu pour la personnalité morale de Pétain plus d'estime que pour celle de Foch. Jusqu'au 26 mars 1918, il est manifeste qu'il voyait dans Pétain le grand chef des armées françaises et celui duquel, tôt ou tard, nous viendrait la victoire. De longue main il préparait la réalisation du commandement unique et je crois bien que, si les événements du 26 mars ne s'étaient pas produits, s'il n'y avait pas eu Doullens, — qui fut peut-être la journée la plus décisive de la guerre, — c'est Pétain qui aurait été chargé de « coordonner l'action des armées alliées sur le front occidental ».

§

Mais il y a eu Doullens et ce jour-là, Pétain, esprit grave, sombre, se rendait exactement compte, hélas! des difficultés de la tâche. Foch, lui, a été Foch, — c'est-à-dire, comme le racontait M. Clemenceau, « une espèce d'homme enragé de se battre ».

Et immédiatement M. Clemenceau a pensé et a dit :

— Je ne vois qu'un homme qui puisse nous sauver. C'est Foch.

Il y eut donc cette réunion au cours de laquelle Foch reçut ses pleins pouvoirs.

M. Lloyd George déclare qu'en cette occasion le rôle de M. Clemenceau fut négatif. Qu'en sait-il? *Il n'y assistait pas.* Le chef de la délégation britannique était lord Milner. Or, celui-ci a conté très exactement et par le détail ce qui s'était passé : il rend un éclatant hommage à l'action de M. Clemenceau.

Que faut-il dire de plus? M. Clemenceau, dès qu'il eut reconnu dans Foch l'homme prédestiné qui devait, d'une situation désespérée, faire surgir la victoire, M. Clemenceau, avec diplomatie, certes, mais avec une obstination farouche, inlassable, l'imposa.

Des confidences recueillies et rapportées par Georges Suarez, citons les lignes qui suivent et qui ont une valeur essentielle :

— Et Joffre?

— Celui-là a sauvé le pays; mais aucune comparaison n'est possible entre lui et Foch sur le plan psychologique; le premier est dénué de toute sensibilité intellectuelle; sa retraite devant l'ennemi a été si rapide qu'il n'a pas donné à celui-ci le temps de se retourner. Pour réussir cela, il faut n'avoir ni nerfs ni réactions. Foch, au contraire, a vaincu par son excès de sensibilité; c'était un grand technicien de la bataille. Jamais le pays n'a eu autant besoin d'hommes comme lui. Si c'était à recommencer, c'est encore lui que j'appellerais. *A Doullens, Foch a été parfait. Il nous a tous empoignés par son assurance, par sa confiance dans le résultat final.*

Les dernières phrases que je souligne sont à rapprocher de quelques propos rapportés par l'Opinion et dont l'authenticité ne saurait faire de doute tant on y reconnaît l'accent de Clemenceau, tant ils portent la marque de la griffe du Tigre:

Clemenceau disait de Foch :

— Il était plus cultivé qu'intelligent. Mais un homme! Je l'ai vu à Doullens, et là je l'ai admiré. Il gueulait :

— Vous ne vous battez pas! Moi, je me bats! Et je me battrai devant Amiens, et s'ils avancent, dans Amiens, et si Amiens est pris, derrière Amiens, et je me battrai à Bordeaux, s'il faut, mais N. de D.! je me battrai!!

Ça, c'est Foch!...

Des réserves de M. Lloyd George comme de la réplique de M. Martet, comme des propos recueillis de la bouche de Clemenceau, il ressort qu'à Doullens, à une heure tragique, dans un moment désespéré où l'on sentait souffler le vent de la

défaite qui faisait courber toutes les têtes, le maréchal Foch s'est imposé, il a remonté tous les courages et, pour ainsi dire, il s'est nommé lui-même au commandement suprême, en osant le revendiquer, alors que tous songeaient qu'il était sans doute trop tard.

Ce jour-là, à cette heure-là, le maréchal Foch a été l'homme du Destin, il a atteint au faîte de la grandeur. Les autres l'ont senti, et c'est là leur honneur : il reste grand.

GEORGES BATAULT.

ART

Exposition Alexandre Urbain : galerie de l'Atelier français. — Exposition Gaston Balande : galerie Drouant. — Exposition Vaumousse : galerie Sélection. — Exposition Riéra : galerie Sélection. — Exposition Kohl : galerie Carmine. — Exposition Charles Clément : galerie Carmine. — Exposition Jeannette Carrier : galerie Carmine. — Exposition Marcel Bach : galerie Barreiro. — Exposition Charles Jacquemot : galerie Barreiro. — Exposition Guerzoni : galerie Barreiro. — Exposition Flexor : galerie de la Jeune Peinture. — Exposition de gouaches d'Utrillo : galerie Bernier. — Exposition d'Art italien moderne : galerie Bonaparte.

Une importante exposition d'**Alexandre Urbain** affirme la maîtrise du peintre, sa souplesse et son aptitude à donner toute la véracité du paysage et de son atmosphère. Le style d'Urbain est entre tous dépouillé de procédés. Son dessin de maître-graveur s'enveloppe du plus bel attrait de couleur. Sa sensibilité est de celles qui créent de la vie attrayante. Les suites de ses images, qu'il peigne la côte provençale, les paysages sans vallonnements de Guérande ou du bourg de Batz, ou les aspects verdoyants et humides de la Dordogne, sont toutes pénétrées de caractère local et décèlent au mieux l'âme particulière de ses thèmes. Urbain compte aussi parmi les meilleurs peintres de Paris. Il en affectionne les quais, les aspects tranquilles de l'île Saint-Louis et derrière le voile d'arbres qui l'ennuage souvent, la silhouette de l'église Saint-Gervais, la silhouette dentelant l'horizon de lignes harmonieuses, parmi les masses aux arètes monotones des hautes maisons qui l'environnent. Mais ces maisons, encore que leurs faîtes soient dépourvus du moindre intérêt esthétique, la lumière les dore ou les cendre ou les indécise selon l'heure du jour ou de la saison, leur donne des allures de troupeaux géants ou les glace en banquises et en fait l'accompagnement

le plus varié au modulé classique de la petite église. Ce paysage se présente, l'été, dans une corbeille de hautes floraisons, l'automne dans une riche symphonie de brun sombre et de rouille. Touché l'hiver, il dresse au-dessus de la Seine gris de fer et des berges grumeleuses, ses masses architecturales avec les innombrables et menus reliefs de la neige. Urbain a donné de ce beau site parisien la description la plus multiple et la plus complète. La nouveauté de son exposition actuelle, ce sont ses paysages de Dordogne pris à Brantôme, autour de Brantôme, avec de beaux arbres d'un noir vert, bordant la large rivière sombre au cours paresseux, des routes sur la berge sinueuse et au lointain des collines dont la ligne de cimes s'effile par place de la haute silhouette de quelque château.

§

Gaston Balande a une bonne suite sur Rouen. C'est la Seine et le labeur du port fluvial qui lui fournissent ses thèmes. Il y prend l'occasion de toiles très fournies et très ordonnées sur l'encombrement et l'animation des quais. Il note aussi l'impression de large espace, de coteaux populeux et boisés de la banlieue, surplombant le ruban d'acier du fleuve. Aussi dépeint-il dans une clairière de forêt à Fontainebleau un groupe de ses élèves américains tout occupés à rendre les transparences du sous-bois et c'est une jolie toile anecdotique.

§

C'est aussi Rouen qui pour une grande part inspire **Maurice Vaumousse** qui y note sur la Seine, par de gros temps gris, la silhouette des remorqueurs et des cargos. Vaumousse a de grandes qualités de paysagiste. Il saisit le rythme des choses et donne une valeur quasi-musicale à ses interprétations. Il juxtapose à sa série de Rouen de curieuses notations de Bruges, de ses quais des Béguinages, d'une belle tenue tempérée et émouvante.

§

M. **Riéra** est un jeune peintre habile à donner la sensation de détresse restreinte, de pittoresque contenu de certaines rues de Montmartre, avec les devantures sang de bœuf conti-

guës aux petites boutiques de mercerie, dans une atmosphère cendreuse et pâlotte. Il interprète aussi, non sans émotion, le caractère esseulé et doux des rues tranquilles de l'île Saint-Louis. Par contraste, à Deauville, il rassemble devant la mer des essaims de femmes aux toilettes claires et par la diversité des allures, anime ces jolis groupes d'une sorte de babillage d'accent plastique.

§

Kohl resserre au bord de la Seine des berges arborescentes et des remorqueurs. C'est un peintre de nu habile et aussi un portraitiste avisé et fin.

§

A la gouache et à l'huile, **Charles Clément** donne de bons aspects du port de Marseille.

§

Mlle Jeannette Carrier montre d'aimables paysages d'une simplicité très artiste.

§

Marcel Bach traite largement des villages du Var et des Bouches-du-Rhône, Pourrières ou Orgon, dont il détache toute la silhouette sous une averse d'air lumineux et doré. Il expose aussi de très intéressantes natures mortes, provençales fleurs avoisinant de robustes dourgues d'Aubagne à col blanc et large panse verte. Il a essaimé une série légère et chantante d'aquarelles, où les oliviers, les vignes, les collines du Midi sont reflétées d'une allégresse légère dans les plus jolies transparences. C'est un artiste très en progrès qui s'affirme robustement.

§

Charles Jacquemot a des paysages du Morin avec d'agréables contrastes de verts clairs et de verts profonds près des eaux immobiles et d'agréables tableaux de fleurs et des natures mortes avec des tons forts de tomates et d'aubergines sur fonds noirs ou très foncés.

§

Mme Guerzoni juxtapose des marines et des portraits. Ces

portraits sont des études de physionomies au décor le plus simple et à la réalisation des visages très poussée. Rosny jeune et Mme Rosny jeune nous sont présentés en toute vérité expressive. Les marines ont presque toutes trait au port de la Ciotat, présenté dans un bel encombrement ordonné de barques aux voiles roulées. L'étude de l'atmosphère, le plus souvent touchée d'une menace d'orage ou d'excessive lourdeur, est curieuse.

§

Flexor est un jeune peintre roumain qui avait débuté, il y a deux ans, par des bouquets d'une rare élégance et des portraits de technique faible, mais très expressifs. Il apparaît en grand progrès. Laissant de côté les thèmes où il réussissait, mais s'étant appliqué à des études féminines auxquelles il donne présentement un très séduisant caractère de joliesse véridique, d'élégance vraie traduite avec certitude, il donne également de petites études de banlieue et de quartiers populaires d'un accent ému et individuel.

§

Une importante série de gouaches d'**Utrillo**, sans montrer le talent de ce remarquable peintre sous un jour nouveau, témoignent de la variété et de la qualité de fraîcheur qu'il sait atteindre dans la transcription de Montmartre, des jeunes femmes en élan preste vers les guinguettes, parmi les quelques arbres qui demeurent sur la butte, et aussi de la course des reflets de soleil pâle qui s'appliquent sur les murs décrépis ou frîchement crépis et s'en envolent aussi vite qu'ils s'y sont posés, en papillons de clarté. Il y a aussi des images d'Orthez tout paré, sur ses maisons blanches, de clarté dorée.

§

On voudrait aimer cette exposition **d'art italien moderne** que M. Mario Tozzi a organisée à la galerie des éditions Bonaparte, maison pleine d'allant et d'audace. Tous ces jeunes artistes se réclament du futurisme qui nous séduisit il y a une vingtaine d'années par la rondeur et la hardiesse de ses paradoxes (la verve de Marinetti y était bien pour quelque chose)

et par la valeur de quelques œuvres exposées. Les chevaux de Boccioni tirant leur faix dans une *Rome* en construction, le turbulent *Monico* de Severini, avec les plaques versicolores de ses intervalles enharmoniques parmi l'éclat des habits rouges et des épaules nues et cette chenille lumineuse et énigmatique, le *Train en marche* de Russolo, avaient retenu notre attention et demeurent dans notre mémoire. On attendait un départ vers le nouveau des lignes de force de Carra, des recherches de quatrième dimension traduite en paysages circulaires des uns ou des autres de ce jeune groupe tumultueux. L'intérêt qu'ils éveillèrent n'eut peut-être pas pour eux uniquement de bonnes conséquences. Les cubistes leur furent favorables, mais avec le prestige de leurs luttes plus anciennes, les cubistes influèrent sur eux. Les futuristes acceptèrent l'hiératisme et la mécanique philosophique des cubistes. Boccioni, qui détenait de belles qualités de peintre impressionniste, se fit sculpteur, malencontreusement. La guerre vint. Boccioni fut tué. Le futurisme pictural évolua, se modifia. Severini se remit à étudier les primitifs italiens à la recherche d'une imagerie décorative. Le futurisme évolua, se modifia. Il devint la tige de mouvements différents, mais parallèles, qui s'alignent amicalement à la galerie Bonaparte. Ne concluons pas que tous les représentants de ces tendances sont présents à cette exposition. Il n'arrive guère d'ententes totales. Ce serait bien la première fois du monde que cela arriverait s'il n'y avait pas quelques oubliés. Des anciens futuristes, Russolo est absent, occupé, dit-on, par ses recherches musicales.

Il ne serait pas équitable de juger Carra sur ces médiocres Hadalys dont il enlumine les corps autour des faces creuses et sans traits, en forme de cuillers. Nous n'avons de nouvelles sérieuses que de Gino Severini. Elles sont bonnes. Il a deux toiles décoratives, charmantes. Il semble qu'aucune autre esthétique n'a présidé à leur mise en page, à l'ordre de leurs éléments que le pur caprice. Mais il est certain aussi que le peintre, après avoir en se jouant disposé d'amusantes pyramides d'objets, s'est donné des raisons architecturales de leur mise en œuvre; ce qui est logique et esthétiquement n'est pas malsain. On peut voir dans un de ces tableaux que

la colonnade passéiste penche et qu'elle tomberait si un petit amour qui s'accroche à une pomme ne lui assurait d'une main le secours et l'équilibre d'un trapèze futuriste, c'est-à-dire renversé. Mais on peut dire aussi que cet amour à la pomme est là pour correspondre à un autre petit amour qui se suspend à une grappe de raisin noir. Severini a bien raison de devenir classique en songeant aux primitifs italiens, et aussi au XVIIe français et aussi à ce XVIIIe italien si méconnu. De tous ces éléments passéistes et de son goût personnel très réel et très actif, il extrait une originalité fort séduisante.

Prampollini s'est placé en tête du groupe futuriste qui a suivi ce premier groupe des Carra, Boccioni, Severini, etc... A l'Exposition des Arts décoratifs, il nous avait fort intéressé par une série de dessins, de décors, de tapis, de meubles hardiment pittoresque. Le tableau qu'il expose : *Simultanéité,* ressort des hermétismes du cubisme. Ce sont taches violentes à liserés contrastants dont la traduction semble difficile et la réunion peut-être arbitraire.

On nous présente de bons paysagistes dont le souci bien impressionniste est de construire et d'équilibrer leurs lumières un peu sourdes, MM. Zanini, Tosi, de Grada, de Pisis, encore que la composition aux cèpes géants de ce dernier semble une gageure. M. Salietti a une très délicate étude de nu (passéiste); aussi M. Pietro Marussig dont la femme au repos est une bonne étude.

M. Tozzi, l'organisateur (félicitons-le de la clarté concise de sa préface de catalogue) nous montre des nus académiques, mais gracieux autour d'un songeur qui vient d'incanter les apparitions des sonorités de sa mandoline. La mandoline ou la guitare sont les timbres qui sigillent souvent les tableaux cubistes. Traduisez que M. Tozzi traduit un rêve dans une formule agréable, mais bien salonnière genre A. F. Il y a à cette exposition des bizarreries comme un autoportrait de peintre nu et au travail. Pour rattacher ce jeune mouvement au passé, on nous montre un Modigliani anguleux, évasif, aux yeux escamotés. Quelques réserves qu'on puisse et doive faire, cette réunion d'œuvres est curieuse de tant d'efforts impatients et ingénieux. Pas de méthode, mais de l'ardeur et de la jeunesse.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : les enrichissements du département égyptien; nouvelles sculptures antiques; nouvelles sculptures du Moyen Age et de l'époque moderne; au département des objets d'art : la donation Martin Le Roy et la nouvelle salle des bronzes de la Renaissance. — Au Musée des Arts décoratifs : l'exposition historique de la porcelaine française. — Exposition de « Cent ans de vie française » à la galerie Jean Charpentier. — Mémento. — Erratum.

Le Musée du Louvre a vu depuis quelques mois ses richesses s'accroître dans des proportions importantes. Notre confrère M. le Dr G. Contenau a déjà signalé ici (1) la création dans l'aile du pavillon de Flore, par le conservateur du département égyptien, M. Charles Boreux, d'une galerie consacrée à l'art post-pharaonique, c'est-à-dire de la période gréco-romaine, puis des premiers siècles chrétiens en Egypte, et il a énuméré les principales richesses qu'elle contient. Cet ensemble de monuments de toute espèce (fragments d'architecture, peintures, sculptures, objets d'art et tissus) dont les plus importants et les plus curieux proviennent de Baouit et de son célèbre monastère, est un des plus intéressants du Louvre, par l'abondance et la nouveauté des pièces offertes à l'étude des archéologues et aussi par l'heureuse présentation qu'en a faite M. Boreux en créant dans cette salle, terminée par deux absidioles et où des colonnes à chapiteaux se dressent de place en place, une atmosphère d'église tout à fait en rapport avec les antiquités qu'elle renferme. Comme complément à la savante étude de M. Contenau, on devra lire dans le numéro d'octobre du *Bulletin des Musées de France,* celle plus détaillée que donne M. Boreux lui-même et qui fera mieux goûter encore en particulier la beauté de ces chapiteaux et de ces frises d'une ornementation si riche et si variée, d'un style si délicat, dont les motifs, repris par Byzance, devaient se transmettre à notre art occidental, la beauté du lustre circulaire à douze branches suspendu à l'entrée d'une des absidioles et de l'exquis candélabre en forme de tige de fleur, don récent des « Amis du Louvre », l'intérêt des mille objets usuels qui emplissent les vitrines : terres cuites, lampes, ustensiles de toilette, trousse d'oculiste, matériel de scribe, tablette d'écolier, portant en haut le modèle d'écriture tracé par le maître et

(1) *Mercure de France,* 1er septembre 1929, p. 465.

au-dessous les caractères gauchement formés par l'élève, enfin jusqu'à des jouets d'enfants, parmi lesquels une balle en peau semblable à celles de nos bambins.

Auparavant, M. Boreux avait procédé à l'installation dans la salle du *mastaba*, donnant également sur les jardins du Carrousel, de deux monuments de l'Ancien Empire qui s'harmonisent bien avec le caractère d'austère simplicité de cette salle : une colonne de granit rose, haute de 6 m. 60, acquise il y a déjà vingt-cinq ans, mais qui n'avait pu être encore exposée à cause de difficultés matérielles (elle était brisée en quatre morceaux et elle pèse près de 10.000 kilos) qu'heureusement l'habileté des marbriers du Louvre, dirigés par le conservateur, a réussi à surmonter. C'est une pièce particulièrement précieuse à cause du beau chapiteau à feuilles de palmier qui la surmonte, type très en faveur sous le Moyen Empire, mais assez rare sous l'Ancien (2). L'autre monument est un sarcophage en calcaire de la IVe dynastie, découvert en 1922 à Abou-Roasli et que le Louvre, — qui ne possédait jusqu'ici que des sarcophages en bois ne remontant plus haut que le Moyen Empire — a acquis. C'est une grande cuve rectangulaire décorée sur ses quatre côtés de la représentation, côte à côte, de façades d'édifices percées de fenêtres traduisant l'idée égyptienne que la tombe est la « maison d'éternité » du mort.

Enfin, l'on trouvera dans la salle des bijoux du musée égyptien du vieux Louvre, une petite merveille. « Petite » est le mot, car la sculpture dont il s'agit, une tête féminine en terre émaillée d'un ton de vieil ivoire, n'a guère plus d'un centimètre de diamètre; mais le travail en est si délicat et l'expression si vivante qu'on l'admirera à l'égal de la tête en prime d'émeraude acquise en 1925 (3) et exposée dans une petite vitrine voisine ; la ressemblance des physionomies permet d'y voir comme dans celle-ci une fille du célèbre pharaon

(2) On lira avec grand intérêt dans le numéro de janvier dernier du *Bulletin des Musées de France*, où M. Boreux présente ces deux monuments, l'histoire de l'origine de ces colonnes à chapiteaux, qui ne faisaient que transposer dans la pierre ou le granit les perches qui soutenaient primitivement les toits des maisons égyptiennes et qu'on ornait à leur sommet, d'un bouquet de feuilles ou de fleurs.

(3) V. *Mercure de France*, 1er mars 1925, p. 512.

Aménophis IV. Un petit trou se remarque sur le côté du crâne : là se trouvait sans doute l'attache de la boucle de cheveux, symbole traditionnel de l'enfance, qui retombait le long du visage et qui, ciselée dans l'or, dut être arrachée par les pilleurs de la tombe où se trouvait cette figurine.

De l'Egypte, passons à la Grèce antique. Depuis l'heureuse acquisition de la belle « tête Laborde » (4), deux nouveaux et importants morceaux sont venus enrichir les salles de ce département. L'un est un torse d'Artémis, marbre du IVe siècle avant J.-C., dont la beauté, en l'absence de la tête, des bras et du bas des jambes, réside dans l'arrangement élégant et le traitement des draperies de la tunique que recouvre un manteau à plis étoffés enroulé autour de la taille et formant un bourrelet saillant. L'autre est une stèle funéraire — ou plutôt la partie supérieure d'une stèle — du début du même IVe siècle, offerte généreusement au Louvre l'an dernier par un collectionneur parisien, M. G. Picard. Entre deux pilastres peu saillants et sous un entablement portant le nom de la défunte, Aristonikê (qu'on peut traduire : « celle qui remporta la plus belle victoire»), bandeau surmonté lui-même d'un fronton où se détache, malheureusement mutilé, le corps féminin à pattes d'oiseau et aux ailes éployées, d'une sirène, on y voit une adorable tête de jeune fille inclinée en avant, les yeux baissés, montrant sous la chevelure ondulée un profil très pur. C'est une œuvre des plus charmantes, qui méritait de prendre place, comme la précédente, au milieu des chefs-d'œuvre de la salle attique.

Le département de la sculpture du Moyen Age, de la Renaissance et des temps modernes a été non moins bien partagé. Il acquérait dernièrement deux œuvres de premier ordre. En premier lieu, une tête d'*Apôtre* qu'il faut se réjouir de voir, après bien des vicissitudes (5), entrer au Louvre, car c'est le seul morceau subsistant d'une magnifique série de statues d'Apôtres qui ornaient jadis la chapelle du château de Mehun-sur-Yèvre, édifié, comme on sait, par le duc Jean du Berry en 1416 et dont nous ne connaissons plus la splendide silhouette

(4) *Ibid.*, 1er mars 1928, p. 437.
(5) Dont on peut lire le détail dans le *Bulletin des Musées de France* de janvier dernier.

que par une des miniatures des *Très riches Heures* du duc conservées à Chantilly. Cette tête presque douloureuse est une œuvre nerveuse et expressive qui pourrait avoir été taillée par André Beauneveu, qui travailla à la décoration du château, ou par son successeur Jean de Cambrai. — L'autre pièce est un chapiteau roman décoré sur ses quatre faces de scènes décrivant avec une rare saveur les diverses phases des vendanges, depuis la cueillette du raisin jusqu'à la mise en fût du vin dans le cellier. Le style des figures, le caractère de l'exécution, la vérité et la précision des détails — ustensiles et vêtements qu'on sent observés sur nature — indiquent sans conteste une origine bourguignonne et comme date le début du xiie siècle, et divers renseignements joints au fait que ce chapiteau provient de la région de Saumur, permettent de conclure qu'il décora jadis, comme d'autres malheureusement émigrés aux Etats-Unis et conservés au Fogg Museum de Cambridge, l'église abbatiale de Moutier-Saint-Jean, dans la Côte-d'Or.

Le même département expose, en outre, depuis quelques mois, une tête d'*Angelot*, œuvre française de la fin du xiiie ou du commencement du xive siècle, figure souriante qui fait penser tout d'abord aux célèbres *Anges* de Reims, mais que leur caractère moins subtil et leur facture plus lourde, font attribuer plutôt à l'Ile-de-France; — puis une tête de *Saint Jérôme,* chauve et barbue, par Ligier Richier, provenant de la décoration de la chapelle des Princes de Bar-le-Duc; — une jolie *Vierge avec l'Enfant,* haut-relief en terre cuite siennois ou florentin du ve siècle; — enfin, donnée par M. David Weill, une gracieuse statuette, également en terre cuite, de *Sainte Cécile,* esquisse par Clodion de la statue qu'il exécuta pour le jubé de la cathédrale de Rouen, et, offertes par M. Zoubaloff, deux études en plâtre de Barye pour des figures de Fleuves, qui s'ajoutent à toutes les œuvres du même maître que le Louvre tient déjà de ce généreux donateur.

L'entrée toute récente au Louvre des pièces que, de son vivant, le grand collectionneur M. Martin Le Roy lui avait destinées et que la mort de sa veuve vient de permettre d'y incorporer, a encore enrichi ce département de deux morceaux hors ligne de notre art français de la deuxième moitié

du XIIe siècle : une *Vierge assise sur un trône avec l'Enfant*, apparentée à la célèbre *Vierge en majesté* de la porte Sainte-Anne à Notre-Dame de Paris et qui, suivant M. Raymond Kœchlin, provient sans doute de l'ancienne abbaye d'Abbecourt près Poissy, où elle surmontait sans doute un autel, — et une élégante colonnette en marbre provenant du cloître de Notre-Dame-des-Doms d'Avignon et offrant, sous un magnifique chapiteau à feuilles d'acanthe, une statue d'homme barbu accolée étroitement à son fût cannelé, à l'imitation des statues-colonnes du portail de Chartres.

Mais la partie la plus importante de la donation Martin Le Roy est composée de treize pièces d'orfévrerie des XIe, XIIe et XIIIe siècles, qui comptaient parmi les plus beaux joyaux de sa magnifique collection et qui, par leur extraordinaire rareté, par leur qualité exceptionnelle, forment, remarque M. Georges Duthuit (6), un groupe dont l'équivalent serait maintenant impossible à obtenir et qui est le dernier du genre depuis les célèbres collections Spitzer. Ces pièces occupent depuis quelques semaines trois vitrines spéciales dans la galerie d'Apollon. Les trois écoles les plus fameuses du Moyen Age occidental, celle de la Meuse, celle du Rhin, celle de Limoges, y sont représentées par des œuvres de premier ordre. D'un atelier mosan et probablement de celui du célèbre Godefroid de Claire (XIIe siècle) — auquel M. Marquet de Vasselot les trouve mêmes supérieures — viennent deux plaques émaillées représentant un centaure tirant de l'arc et un homme luttant contre un dragon; de la même région encore, un tableau-reliquaire du XIIIe siècle ; de l'art rhénan-westphalien, trois autels portatifs — genre non encore représenté au Louvre — du XIe et du XIIe siècle et un phylactère daté 1247 dont l'ornementation de filigrane et de cabochons est d'une remarquable élégance; enfin, de l'école de Limoges, un *Christ en croix* et une châsse de saint Martial de la fin du XIIe siècle, deux petites châsses, également émaillées, du XIIIe, une crosse épiscopale et une colombe eucharistique de la même époque; enfin un triptyque-reliquaire, également du XIIIe siècle, mais d'une

(6) Dans l'étude à laquelle nous renvoyons nos lecteurs — publiée par lui dans le n° d'octobre du *Bulletin des Musées de France* — où toutes les pièces de cette donation sont reproduites.

origine moins certaine, quoiqu'il y faille sans doute voir une œuvre française.

Un très beau bronze décoratif du XVI[e] siècle, motif de fontaine espagnole formé de deux dragons s'enlaçant autour d'un écusson entouré de lauriers, complète l'ensemble de cette donation et a pris place dans la salle des bronzes de la Renaissance, dont la réouverture a eu lieu le 18 novembre : on sait, en effet, qu'elle avait été fermée depuis deux ans à cause des travaux qui l'avaient divisée en deux dans le sens de la hauteur pour former, comme nous l'avons expliqué en son temps, la salle des impresionnistes qui, à l'étage supérieur, termine la suite des salles de la peinture du XIX[e] siècle. L'architecte du Louvre a effectué de la façon la plus heureuse le travail qui consistait à ramener le plafond, qu'il a ensuite décoré de caissons, au niveau de ceux des salles voisines, et la présentation des objets, qui semblaient un peu rapetissés dans l'immense salle d'autrefois, a gagné à cette réduction de proportions. De même, dans les salles suivantes, le conservateur, M. Marquet de Vasselot, a été heureusement inspiré en supprimant les fausses cheminées Renaissance construites par Duban au XIX[e] siècle et les remplaçant par deux tapisseries de la belle suite des *Châsses de Maximilien*.

Le jour de cette réouverture avait lieu également, à côté, dans les salles de l'Asie occidentale, l'inauguration de l'exposition temporaire des objets provenant des récentes fouilles de M. Thureau-Dangin et de M. Barrois en Haute-Syrie, de MM. Schaeffer et Chenet à Ras Shamra, de M. du Mesnil du Buisson à Mishrifé et de M. de Genouillac à Tello. Notre collaborateur M. G. Contenau en parlera prochainement aux lecteurs du *Mercure*.

§

A l'occasion du cent cinquantième anniversaire de la porcelaine de Limoges (dont, en réalité, la première manufacture fut fondée en 1771, à la suite de la découverte en 1768, à Saint-Yrieix, d'un gisement du précieux kaolin connu depuis longtemps des Chinois et mystérieusement utilisé aussi à Meissen), le **Musée des Arts décoratifs** vient d'organiser (7)

(7) Du 19 au 25 décembre.

une exposition qui continue brillamment la série des rétrospectives si intéressantes qu'il nous avait déjà montrées. C'est, en effet, non seulement la fleur des productions de Limoges — sans parler d'un concours organisé par le groupement des fabricants de porcelaine de la région limousine — qu'il avait pris comme programme, mais encore (ce qu'on n'avait pas fait jusqu'ici) toute l'histoire de la porcelaine française depuis ses origines jusqu'en 1914, résumée en plus de 2.000 pièces de toute sorte, prêtées par des musées ou des collectionneurs (comme les fameux biscuits de Sèvres, d'après Falconet, Bachelier, Boizot et Lagrenée appartenant à M. Fenaille) et groupés suivant leur matière (pâte tendre ou pâte dure) et leurs centres de production : pour la porcelaine tendre, Rouen (la première en date (1673) de toutes les manufactures, puis Lille, Chantilly, Mennecy, Sceaux, Tournai, Vincennes, dont la fabrique est, en 1756, transférée à Sèvres, etc.; — pour la porcelaine dure : Strasbourg, Vincennes, Niderviller, Orléans, Etiolles, Lunéville, Sèvres (à partir de 1771, ainsi que Limoges), Marseille, Lille, Bordeaux, Valenciennes, etc. A côté des amateurs, qui se délectèrent de la vue de cette profusion de merveilles, dont plusieurs fort rares, les simples profanes prirent là, avec l'aide de l'excellent catalogue, si riche en renseignements utiles et précis, et précédé d'une instructive préface de M. E. Alluaud, directeur du Musée de Limoges et descendant d'une dynastie célèbre de fabricants limousins, une leçon d'histoire et d'esthétique en suivant l'évolution du goût depuis cent cinquante ans dans la forme et le décor, et en voyant à la belle sobriété des débuts succéder peu à peu la recherche d'une richesse toujours plus grande, particulièrement pompeuse sous l'Empire, pour aboutir finalement à des surcharges, des complications et des inventions de mauvais goût dont notre manufacture de Sèvres ne se débarrassa guère que vers 1900. La réaction s'est manifestée depuis par une action de plus en plus grande dans le sens moderne et par un centuation de plus en plus grande dans le sens moderne et par un amour — parfois excessif — de la simplicité dans le décor, qu'on pouvait observer notamment dans les productions actuelles des diverses fabriques de Limoges.

§

Un autre anniversaire, le centenaire de la *Revue des Deux Mondes* était célébré en même temps à la galerie Jean Charpentier par une exposition dont le titre : « Cent ans de vie française » — entendez : de vie intellectuelle — faisait revivre la richesse et l'intérêt (8). Tout le mouvement des idées en France depuis la Restauration jusqu'à maintenant, tout un siècle de littérature et d'art se trouvaient évoqués de la façon la plus captivante dans cette réunion de plus de 1.000 objets divers : peintures, dessins, gravures, sculptures, autographes, souvenirs historiques, meubles et bibelots. Il y avait là des portraits d'écrivains, d'hommes et de femmes célèbres, dont beaucoup signés de noms illustres (*Chateaubriand* par Girodet, *Lamartine* par Phillips et par Ricard, *Victor Hugo* par David d'Angers et par Rodin, *George Sand* et *Chopin* par Delacroix, *Champfleury* par Courbet, *Mme Mennessier-Nodier* par Jean Gigoux, *Lamennais* par Paulin Guérin, *Baudelaire* par Deroy, *Rachel* par le sculpteur Barre, *Stendhal* par Södermark, *Guizot* par Paul Delaroche, *Renan* jeune par Ary Scheffer et âgé par Bonnat et par Zorn, *Mme d'Haussonville* par Ingres, *Berthelot* par Rodin, *Ludovic Halévy* par Degas, etc.); œuvres typiques de Delacroix (deux de ses portraits dont l'exquis tableautin où il s'est représenté en Hamlet, son carnet de voyage au Maroc, des aquarelles), de Chassériau (la Malibran en Desdémone, *Orientale* sous les traits, présume-t-on, d'Alice Ozy), Decamps (*L'Impasse de la Vieille Lanterne* où se balance le cadavre du pauvre Gérard de Nerval, reproduite aussi dans une aquarelle de Jules de Goncourt), Eugène Lami, Devéria, Gavarni, Henry Monnier, Daumier, etc.; manuscrits précieux comme ceux des *Martyrs*, des *Mémoires d'outre-tombe* et du discours de réception — qui ne fut jamais prononcé — de Chateaubriand à l'Académie française; la dédicace autographe par Mistral de *Mireille* à Lamartine, le *Journal de* Stendhal, *Les Maîtres d'autrefois* de Fromentin, *Les Origines de la France contemporaine* de Taine, *Matteo Falcone* de Mérimée, *Les Trophées* de Heredia, et quantité d'autres); objets familiers et souvenirs

(8) Du 22 novembre au 29 décembre. Elle fut accompagnée de conférences littéraires, de représentations théâtrales et de séances musicales.

qui nous introduisaient dans l'intimité de Victor Hugo (comme la table où fut écrite la *Légende des siècles*), Balzac (ses deux fameuses cannes aux turquoises et aux singes), Vigny (son encrier de style « troubadour »), Musset (la minuscule pantoufle de soie verte dérobée par lui à sa marraine Mme Jaubert et utilisée comme presse-papier), Marceline Desbordes-Valmore (sa guitare); d'autres reliques émouvantes : le crucifix d'Elvire, l'écharpe de représentant du peuple de M. de Falloux, teinte du sang de Mgr Affre, tué à ses côtés sur la barricade, etc. — Au premier étage, consacré aux écrivains contemporains qui collaborèrent à la célèbre revue sous la direction de Brunetière, puis de M. Doumic, des portraits, autographes et souvenirs de Tolstoï, Anatole France, Barrès, Jules Lemaître, Loti, Hervieu, Bourget, la comtesse de Noailles, P. de Nolhac, René Bazin, Poincaré, des maréchaux et généraux Foch, Lyautey, Mangin, Gouraud, etc., attestaient la persistance dans la vieille maison de la rue de l'Université du foyer de culture intellectuelle dont l'éclat rayonne toujours sur les deux mondes.

MÉMENTO. — La maison d'édition Van Oest, dont nous avons souvent eu l'occasion de louer les remarquables publications d'art, célèbre, elle aussi, en ce moment, son jubilé : le 25e anniversaire de sa fondation. A cette occasion, elle vient de faire paraître un luxueux catalogue de toutes ses publications, collectives ou isolées — consacrées pour la plupart à l'histoire de la miniature en tous pays, de la gravure française et des arts d'Extrême-Orient et dont beaucoup sont déjà épuisées. L'hommage admiratif que se sont plu à rendre à son extraordinaire activité, résumée en quelques pages de préface, et à ses fécondes initiatives les historiens les plus éminents de France et de l'étranger, fait de ce recueil un livre d'or qui, en outre, par sa présentation pleine de goût et l'attrait de 32 planches magnifiques en héliotypie empruntées aux plus marquants des ouvrages dont nous venons de parler, se recommandent aux bibliophiles autant qu'aux érudits.

Une des plus captivantes publications que contient ce catalogue est celle qui, sous le titre *Les Trésors des Bibliothèques de France*, paraît en fascicules trimestriels sous la direction de nos deux savants confrères MM. Richard Cantinelli, administrateur de la bibliothèque du Palais-Bourbon, et Emile Dacier, conservateur à la Bibliothèque Nationale, particulièrement bien informés des ri-

chesses qu'ils se proposent de faire connaître. Si celles de nos grands musées sont relativement bien connues du grand public, il n'en est pas de même de celles des bibliothèques de Paris et de province. Et cependant, que de merveilles ne renferment-elles pas : manuscrits enluminés, incunables, éditions rares, estampes introuvables, dessins, reliures (9), autographes, curiosités, bibliographiques, sculptures et médailles! Les expositions de la Bibliothèque Nationale, depuis quelques années, nous ont révélé quelques-unes de ces richesses; mais combien d'autres ne seront jamais tirées de l'ombre! Aussi accueillera-t-on avec joie l'entreprise de MM. Cantinelli et Dacier; les deux volumes, que forment déjà les huit premiers fascicules de leur publication (in-4°, 178 et 174 pages avec 60 et 80 planches; 360 francs le volume), mettent sous nos yeux, en des planches d'une fidélité remarquable dont plusieurs en couleurs, et avec un texte dû aux spécialistes les plus qualifiés, un choix déjà copieux, et dont nous regrettons de ne pouvoir donner tout le détail, de pièces précieuses ou curieuses empruntées à toutes les catégories que nous citons plus haut : manuscrits à peintures des XIe, XIIe et XIIIe siècles; crayons français du XVIe siècle et dessins de Claude Lorrain et Fragonard; reliures exécutées pour Henri II et par Grolier; xylographies en couleurs du XIVe siècle, ou estampes modernes, comme le *Petit-Pont* de Méryon; antiques; facsimilés d'opuscules uniques comme l'*Avant-entrée du roy très-crestien* à Paris par Pierre de Ronsard (à la Bibliothèque de Troyes) ou de pièces historiques comme la minute de la démission de M. Thiers et la « carte au liséré vert » sur laquelle Bismarck, lors des négociations du traité de Francfort, dessina lui-même, avec des annotations de sa main, le tracé de la nouvelle frontière franco-allemande, l'émouvant croquis de David représentant la reine Marie-Antoinette dans la charrette qui la conduit à l'échafaud, etc... Nous ne pouvons malheureusement citer tout ce qui en vaudrait la peine. A cette époque de l'année, les bibliophiles et les amateurs de beaux livres nous sauront peut-être gré de leur signaler ces magnifiques recueils.

ERRATUM. — En parlant dans notre dernière chronique (*Mercure* du 15 novembre, p. 222) du portrait de Clemenceau (le tribun parlant au cirque Fernando) peint en 1885 par Raffaëlli, qui figurait à l'exposition de la Troisième République à Versailles, une

(9) Rappelons que l'administrateur de la Bibliothèque Nationale, M. Roland-Marcel, avait eu l'initiative, l'an dernier, de publier en une série d'albums les plus belles pièces appartenant à la réunion des bibliothèques nationales et avait commencé par offrir aux amateurs un choix des plus belles estampes (v. *Mercure de France*, 1er mars 1929, p. 452.) Un second

confusion s'est établie dans notre esprit avec le portrait de Clemenceau dû à Manet; c'est celui-ci qui a été donné récemment à l'Etat français; l'autre appartenait depuis longtemps au Musée du Luxembourg. AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHEOLOGIE

Georges Fontaine : *Pontigny, abbaye cistercienne*, Ernest Leroux. — Raymond Lécuyer : *Le Paris classique*, Hachette.

L'Abbaye de Pontigny, sur laquelle M. Georges Fontaine nous apporte un volume très informé, était une des filles de Cîteaux, qui eut une progéniture assez nombreuse. La reine Adèle, femme de Louis VII, y fut inhumée; mais sa véritable fortune date de la canonisation de saint Edme, sous le règne de saint Louis. Divers ouvrages ont déjà été publiés sur Pontigny, ils sont cités par l'auteur; un des plus intéressants, surtout au point de vue anecdotique, est celui du baron Chaillon des Barres, qui consacre plusieurs chapitres aux aventures des prélats anglais qui s'y réfugièrent. L'étude de M. Georges Fontaine a systématiquement mis de côté tout ce qui peut se rapporter au XVIIe et au XVIIIe siècle dans l'histoire de l'abbaye et des divers bâtiments qui furent refaits alors.

On sait que la fondation de Pontigny remonte à 1113; on en trouvera dans le volume tout le détail et les circonstances. La protection du comte de Champagne, Thibaut le Grand, lui fut surtout efficace; et c'est de ce moment que dataient la plupart des anciennes constructions.

En 1568, l'abbaye reçut la visite des huguenots venus pour détruire la châsse de saint Edme; avant de fuir, les moines avaient pu la dissimuler; furieux de ne point la découvrir, les protestants mirent le feu à l'église et aux bâtiments voisins — les réparations durèrent quarante-six ans. Vendue pendant la Révolution comme bien national, le monastère fut alors détruit en grande partie; seuls demeurèrent le cellier et

album vient de paraître, consacré aux reliures dont un si merveilleux ensemble fut mis en janvier 1929 sous les yeux du public. Cet album, tiré à 600 exemplaires (du prix de 300 à 1.000 francs) comprend 30 reproductions en noir et 15 en couleurs, d'une admirable fidélité, accompagnées d'une introduction et de notices par M. Emile Dacier. Le même auteur a publié dans le numéro de Noël de l'*Illustration* une autre étude sur le même sujet, illustrée de 19 superbes fac-similés en couleurs.

l'église qui maintenant sert de paroisse. Incidemment on peut noter la situation curieuse et favorable de l'abbaye qui se trouvait à l'intersection et rencontre de trois diocèses; de là, le vieux dicton, d'après lequel trois évêques, trois comtes et un abbé pouvaient dîner sur le pont de Pontigny en restant sur leurs terres. Les plans anciens que l'on possède des bâtiments primitifs sont très inexacts; M. Fontaine en reproduit deux, mais presque à titre de curiosité, un troisième est surtout une restitution.

L'architecture cistercienne, on le sait, n'accepte pas de tours dans ses églises. Pontigny ne fait pas exception à la règle; ses cloches, au poids réglementé, sont placées au carré du transept; autrefois elles étaient protégées par un petit clocher de bois. La façade ne comporte comme élément de décoration qu'un porche très large avec toit en appentis; des fenêtres et arcatures. L'église, sans le porche, est longue de 108 mètres; elle possède un chœur avec déambulatoire et une couronne de onze chapelles. La nef a sept travées, et deux bas-côtés; le transept possède une croisée et deux croisillons de trois travées chacun; chaque croisillon est entouré de six chapelles. Les vitraux de Pontigny ne sont intéressants que par leur dessin; on n'ignore pas d'ailleurs que les vitraux coloriés qui donnent tant de beauté à nos cathédrales étaient sévèrement interdits par la sécheresse de l'ordre de Cîteaux.

Le seul bâtiment qui ait subsisté des anciennes constructions conventuelles est le cellier-grenier, grand de six travées, large de deux nefs et haut d'un étage sur rez-de-chaussée. La dernière travée au nord était un passage par lequel on allait de la partie extérieure du monastère à la galerie nord du cloître. A l'origine, le premier étage servait de dortoir aux frères convers. En résumé, les richesses de l'abbaye étaient considérables, tant en bénéfices agricoles qu'en dîmes et redevances perçues dans huit villages avoisinants. Le volume de M. Georges Fontaine, qui apporte une étude approfondie de l'art cistercien en général, comporte une illustration très nombreuse et documentaire; c'est un ouvrage qui doit être rangé dans nos bibliothèques, il sera lu avec fruit par ceux qui s'intéressent à l'architecture et à l'art monastique durant le moyen âge.

§

M. Raymond Lécuyer, dans la petite collection Hachette (pour connaître Paris), publie un volume qu'il intitule le **Paris classique** (*de la Place Vendôme à l'Elysée*); ce n'est d'ailleurs qu'un fragment de la période et des constructions dont M. Raymond Lécuyer veut parler. L'itinéraire que nous trouvons à la fin du volume part de la Madeleine et descend la rue Royale jusqu'au faubourg Saint-Honoré; là s'élevait la porte du même nom, construite sous Louis XIII et démolie en 1733. Au 30 du faubourg Saint-Honoré se trouve la Cité du Retiro, ancienne grande cour des coches; au 51, c'est le palais de l'Elysée; la place Beauveau date de 1836; suivons l'avenue Marigny, dont les guignols amusent toute une population de moutards; l'avenue Gabriel, où l'on peut voir la grille de l'Elysée timbrée d'un coq; la rue Boissy-d'Anglas où, au 12, était l'hôtel du trésorier Peilhon, donné à Junot par Napoléon Ier : c'est là que le baron Haussmann habitait sur la fin de sa vie. On arrive à la place de la Concorde; puis c'est l'hôtel de Crillon, le ministère de la Marine, l'hôtel où demeurait Talleyrand, la rue de Rivoli avec ses arcades, la rue de Castiglione, la place du marché de l'église Saint-Honoré qui occupe l'emplacement de l'église des Jacobins; nous arrivons place Vendôme, que décore la colonne élevée par Napoléon Ier en remplacement du Louis XIV de Girardon. Rue des Petits-Champs était, au 45, l'hôtel de Lulli; on prend l'avenue de l'Opéra, la rue Auber, la rue des Mathurins, la rue Pasquier avec le square Louis XVI et la chapelle expiatoire; les boulevards Haussmann et Malesherbes nous ramènent au point de départ. Mais ce n'est en somme qu'une partie du Paris classique qu'on retrouve ailleurs avec l'hôtel des Archives, la colonnade du Louvre et la très belle galerie d'Apollon; la place des Victoires, la galerie des estampes à la Bibliothèque nationale, etc. L'illustration du volume de M. Raymond Lécuyer nous a semblé particulièrement heureuse.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Une petite enquête aux Eyzies. — Nous recevons par l'intermédiaire de M. F.-W. G. Foat, l'archéologue anglais bien connu, le curieux article suivant. Il est dû à la plume, non d'un savant, ni même d'un partisan de Glozel, mais d'un homme professionnellement habitué aux recherches, qui est obligé de signer d'un pseudonyme, mais de la compétence, de l'honorabilité et de la bonne foi duquel de Dr Foat se porte garant.

En écrivant cet article, je n'ai point l'intention de me mêler aux polémiques engagées entre deux savants éminents : le docteur Morlet et l'instituteur Peyrony. Ma voix, du reste, ne pèserait guère dans la balance, car je ne suis nullement archéologue, tout au plus un simple informateur, mais un informateur sincère.

Je ne tirerai pas de conclusions imprudentes de ce que j'ai vu, de ce que j'ai entendu et constaté au cours de mon enquête; je laisserai aux savants et aux logiciens le soin de conclure eux-mêmes.

Mais, dans mon enquête, rien ne sera masqué, car je ne connais point l'art de farder la vérité. Ma plume est libre; elle n'est au service d'aucun groupe scientifique, comme elle n'est inféodée à aucun parti politique.

Dans son numéro du 31 mars 1929, la *Dépêche de Vichy* publiait deux lettres (1) que M. Peyrony aurait adressées à M. Hauser. Et ces lettres enlevaient au visage du conservateur du Musée des Eyzies tous ses traits scientifiques pour y plaquer un masque commercial.

De son côté, le *Mercure de France* (2) publiait une lettre du Dr Foat qui confirmait les observations du journal de l'Allier.

Toutes ces accusations portées contre le plus éminent et le plus célèbre de mes compatriotes m'indignèrent tout d'abord, m'émurent ensuite. Et je demandai lequel, de l'accusateur ou de l'accusé, était de bonne foi.

J'aurais voulu à cette époque, me faire une opinion personnelle; mais, comment arriver à ce résultat sans enquête préalable?

Je débarquai donc par une chaude journée de juillet à la petite station ferroviaire qui dessert le magnifique jardin préhistorique des Eyzies.

Silencieusement, les eaux de la Vézère, léchant l'herbe des rives, fuyaient en moutonnant dans l'infini de la vaste tranchée que l'eau a creusée peu à peu dans la riante vallée périgourdine.

(1) Reproduites dans le *Mercure de France* du 15 avril.
(2) N° du 1er mai.

Je marchai pendant une centaine de mètres sur une petite route poussiéreuse, bordée de noyers dont les branches lourdes de fruits s'inclinent vers moi comme pour me souhaiter la bienvenue.

J'arrivai à l'hôtel du Cro-Magnon dont la façade toute blanche se dresse au bord du chemin comme une sentinelle aux avant-postes; ses larges fenêtres apparaissent comme de grands yeux rectangulaires, figés sur les mystères scellés au cœur des hautes falaises de Laugerie.

L'hôtel est construit en partie dans un rocher assez élevé dont la voûte, servant de garage aujourd'hui, servait d'abri, il y a quelque trente mille ans, à nos ancêtres. Ce fut sous cet abri qu'en 1868, je crois, M. Lartet découvrit les trois crânes humains sur lesquels devaient se pencher tant de sommités scientifiques. M. Broca, interrogeant avec attention la matière osseuse, s'attacha avec obstination à leur arracher le secret des civilisations éteintes.

Mais cela dépasse le cadre de mon enquête, passons.

Le propriétaire de l'hôtel du Cro-Magnon étant un enfant du pays, j'avais pensé que cet homme pourrait être pour moi un précieux auxiliaire au cours de la mission que je m'étais imposée; mais il me fallut déchanter. Comme tous les paysans de la contrée, M. Layssale a un bœuf sur la langue. Ah! s'il avait voulu?... N'a-t-il pas grandi dans les tranchées des fouilles premières effectuées aux Eyzies et aux environs? N'a-t-il pas été mêlé de très près à la vie des nombreux savants dont la pioche est venue s'ébrécher sur les mystères de la Préhistoire?... Avec eux, il a sondé les roches rebelles, comme avec eux il a arraché au sol les « dépôts » richissimes... Il a assisté activement ou passivement aux tractations importantes qui se sont effectuées dans ce domaine. Et nul mieux que lui ne pouvait, s'il l'avait voulu, libérer M. Peyrony du masque que lui prêtent ses adversaires, ou en confirmer l'existence. Mais je dus seul débrouiller l'écheveau psychologique de cette « affaire » délicate entre toutes.

— Que pensez-vous, demandai-je, des accusations portées contre M. Peyrony?

— Je ne puis rien vous dire.

— Cependant, vous le connaissez mieux que personne... Alors?

— C'est pour cela que je n'ai rien à dire.

— Ne lui avez-vous pas vendu un « bâton de commandement » en os?

— Comment le savez-vous?

— Par une lettre de M. Hauser...

— En effet... C'est en 1903 ou 1905... Je ne sais plus au juste.

— Combien vous l'a-t-il payé?

— Une cinquantaine de francs, je crois.

— Qu'en a-t-il fait?

— Je l'ignore.

— Croyez-vous que cette pièce unique soit restée en France?

— Je l'ignore... Allez dans le pays... Renseignez-vous... L'hôtel du Cro-Magnon n'est pas une agence de renseignements...

Et la haute silhouette du maître de céans disparut vers la grande cuisine d'où s'échappait une odeur de confit d'oie.

Je compris que je n'en saurais pas davantage, et, sous l'apparence d'un flegmatique touriste, je me hasardai dans le village.

Une heure après, je me rendais compte que ma tâche serait bien difficile à accomplir. C'était dans l'obscurité même que je devais chercher la vérité... et la lumière.

Quand j'en venais à parler des agissements supposés de M. Peyrony, une sorte de terreur se répandait sur le visage de mes interlocuteurs, comme si j'avais parlé du Diable, et leur regard fuyait celui de l'enquêteur. Pendant plusieurs heures je ne récoltai que des réponses brèves, évasives, laissant tout supposer, mais ne prouvant rien.

Je m'attendais pourtant à rencontrer des ennemis de M. Peyrony pour l'accuser, comme j'espérais trouver des amis pour le défendre. Mais, je ne rencontrai que des gens pleins de réserve à l'égard du « maître en préhistoire ».

Une seule personne me dit en raillant :

— Allez voir M. Peyrony vous-même à sa villa... Tout ce que je puis vous dire, c'est que si cet homme se présentait au Conseil Municipal, il aurait certainement une voix... la sienne.

A deux kilomètres du musée, une villa princière abrite, en effet, la « seigneurie » du plus savant peut-être, mais certainement du moins populaire habitant des Eyzies.

J'avoue que je ne fis pas grand effort pour l'y rencontrer, sachant à l'avance qu'une conversation avec lui ne pouvait m'être d'aucune utilité. Mais j'en savais assez pour me rendre compte que sous son égide la préhistoire prend, dans le pays, figure d'industrie et que les « affaires passent avant la science ».

Et c'est peut-être pour cela que ceux qui savent ne veulent rien dire contre le grand patron... Il pourrait en cuire à leurs intérêts personnels...

Maintenant, M. Peyrony est-il le grand savant qu'il se prétend?

Peut-être, en effet, connaît-il la préhistoire. Il l'a assez étudiée aux côtés des plus grands techniciens internationaux. Mais, comme tous les mortels, il ne se trompe pas moins de temps à autre, et de ses déductions à l'erreur il n'y a pas une grande distance; les

recherches stériles qu'il a faites dans la propriété de Mme Esclafer le démontrent surabondamment. Dans ce terrain, où M. Peyrony a laissé un peu de son prestige, le fils de la propriétaire n'a-t-il pas découvert, derrière le savant, les belles pièces dont il a fait don au musée régional?

« M. Peyrony n'a pas le flair de M. Hauser, diront les autochtones. Sa science ne dépasse guère l'ombre de ses moustaches. »

Et c'est peut-être de cette boutade qu'a jailli à mes yeux une partie de la vérité.

M. Hauser fut le « Boulanger » du pays et si sa statue n'a pas été érigée sur la place publique, son effigie est restée néanmoins gravée dans tous les cœurs. C'est que le savant allemand payait bien... Sous son « règne » absolu, les goussets avides se remplissaient de « napoléons » de bon aloi. Mais lorsque l'étoile Peyrony apparut au ciel de la préhistoire, les choses changèrent, les intérêts aussi. M. Peyrony, l'élève, aurait alors réalisé sur le dos des paysans des bénéfices qui ne lui seront peut-être jamais pardonnés.

A cette époque, M. Peyrony n'était qu'un humble instituteur de village et non le conservateur du musée des Eyzies. Légalement personne ne pouvait l'empêcher de se livrer au commerce qui lui a été reproché. En privant le pays des richesses trouvées dans son sol, pour en alimenter les musées berlinois, l'instituteur ne commettait qu'un délit moral ne relevant que de la conscience de l'homme et du fonctionnaire public appointé pour inculquer aux enfants les sentiments élevés de la probité et du respect du patrimoine national.

S'il avait été conservateur du musée, les faits qui lui ont été reprochés par ses adversaires eussent été justiciables de la juridiction répressive... Tel n'était pas le cas, et j'ai été le premier à m'en réjouir.

Nous allons maintenant dévoiler la manière d'opérer de M. Peyrony sur le terrain commercial.

Si ce que je dénonce est erroné, je me ferai un devoir d'écrire que j'ai été trompé; le journaliste, pas plus que M. Peyrony, n'est à l'abri de l'erreur d'information.

Ce qui va suivre n'est pas de moi, je ne fais que le transcrire.

« Toujours à l'affût de la pièce rare, l'oreille sans cesse aux aguets, M. Peyrony accourait chez le propriétaire du beau morceau qui lui était signalé, et lui tenait à peu près ce langage :

» — Combien en voulez-vous?

» — Cent francs.

» — Bien ! Conservez la pièce quelques jours, j'ai acquéreur.

» Et, il écrivait aussitôt à M. Hauser dans les termes dévoilés par la *Dépêche de Vichy*. Si la réponse de M. Hauser était favorable, l'instituteur prenait l'objet pour la somme de cent francs et encaissait un bénéfice de plusieurs centaines de francs pour son entremise... La pièce rare était alors expédiée à Berlin. »

Depuis son avènement à la fonction qu'il occupe aujourd'hui, M. Peyrony a-t-il continué son fructueux négoce avec les musées étrangers? Rien ne permet de l'affirmer ou de l'infirmer. Ceux qui pourraient faire connaître la vérité se taisent obstinément. J'aurais désiré trouver des gens pour crier de toute leur force que M. Peyrony avait été calomnié; mais je n'ai rencontré personne pour le blanchir, pas plus, au reste, que pour l'accuser.

Mais, si mon information est juste, il est certain que si M. Peyrony n'y a pas participé activement, il a au moins fermé les yeux sur un trafic qui n'a rien à envier à celui qu'il a reproché à la famille Fradin.

Si M. Peyrony vient me dire que j'ai été trompé, je suis prêt à faire amende honorable, mais je ne crois pas qu'il puisse me démentir.

Ayant constaté une grosse publicité en faveur d'une nouvelle grotte dite « Grotte des Combarelles », je n'ai pas voulu terminer mon enquête sans l'avoir visitée.

Devant la porte de la misérable cabane, accroupi à l'entrée de la grotte, le père Berniche, roulé en boule comme un hérisson, fumait tranquillement sa pipe. Ses yeux malicieux flambaient de cupidité à l'approche du visiteur. Et on l'eût pris pour un des nobles descendants de ceux dont il défendait les vestiges.

— Peut-on visiter?

— Mais ben sûr, fit-il dans une cabriole de salamalecs, mon fils va vous conduire.

Quelques minutes après, un gamin d'une dizaine d'années, grelottant de froid, me tend une bougie plantée dans un morceau de bois et me prie de le suivre.

J'hésite un instant, tant je suis pris de pitié pour ce gamin qui pleure sous la morsure du froid. Mais déjà l'enfant s'est engagé dans les froides ténèbres de la grotte et sa petite silhouette se devine seulement à deux mètres de moi. Il commence par réciter la leçon apprise : « des bisons... un renne... un mammouth... un cheval... un ours... un mammouth... UN CHIEN PRÉHISTORIQUE... ».

— Ah! fais-je. Un chien préhistorique?... Pas possible!

J'approche le flambeau du roc suintant et je découvre, en effet, une superbe tête de chien berger allemand gravé dans la paroi rocheuse.

J'avoue que cette découverte me laisse rêveur. Ce chien était-il réellement préhistorique? Je pose la question à l'enfant. Celui-ci, oubliant le froid qui lui fouettait les os, part d'un éclat de rire qui se répercute sous la voûte.

Je n'étais pas au bout de mes surprises.

J'apprends d'abord que cette grotte est ignorée du fisc... Il n'a pourtant pas oublié le musée des Fradin...

Ensuite mon cicerone me raconte l'histoire et les pérégrinations d'une aiguille en os fabriquée par un ouvrier sur bois de la région.

Le père Berniche viendra-t-il me démentir si je dis que cette aiguille fut achetée par lui, la croyant authentique. Qu'il la revendit 50 francs à un touriste qui la lui rapporta lorsqu'il s'aperçut que cet objet était faux. Et enfin que le même Berniche la revendit une deuxième fois... pour de bon et moyennant la même somme.

M. Peyrony viendra-t-il me démentir si j'ajoute que Berniche lui ayant montré l'aiguille, il lui aurait répondu : « *Faites attention à qui vous la vendrez* » ?

Et, maintenant, seul l'ouvrier qui la confectionna pourrait nous dire si cette aiguille était fille unique dans la région !

Il est juste de dire qu'on m'assura que M. Peyrony ne s'est entremis à aucun moment dans ces diverses tractations, et que sa responsabilité ne pouvait être engagée dans cette affaire.

Je ne suis pas de cet avis. La responsabilité morale du conservateur de la station préhistorique me paraît au contraire nettement engagée. Son devoir n'était-il pas de dénoncer immédiatement le faux, de saisir l'aiguille et de livrer le faussaire aux tribunaux compétents? La réputation de la Station et celle de son conservateur n'eussent rien perdu dans le geste qu'on était en droit d'attendre de ce fonctionnaire.

JEAN DECORDES.

LETTRES ANTIQUES

Maurice Croiset : *Eschyle. Etudes sur l'invention dramatique dans son théâtre*, Les Belles-Lettres. — Emile Bréhier : *La Philosophie de Plotin*, Boivin. — Edouard Krakowski : *L'Esthétique de Plotin et son influence*, de Boccard.

Sous ce simple titre : *Etudes sur l'invention dramatique dans son théâtre*, M. Maurice Croiset, le très sage Nestor de l'hellénisme français, vient de consacrer à Eschyle un remarquable livre. Dans cet ouvrage, comme dans tous ceux qui sont sortis de sa main, M. Maurice Croiset s'est complu à rendre précise, agréable et vivante sa vaste et sûre informa-

tion. Mainteneur averti des traditions d'élégance, de sage mesure et de clarté vivifiante, qui ont valu à l'humanisme français d'être l'héritier direct du génie fécond et de l'intelligence limpide de l'Hellade, ce docte et vénérable maître ne consent point à séparer la profondeur du fond de la pureté de la forme. Il ne croit point aux vertus de la science ennuyeuse, pédante et rabâcheuse; mais il sait, avec le ton qui convient, parler des nobles sujets et en transmettre avec âme l'intelligence et l'efficacité.

Bien que visant à étudier spécialement l'invention dramatique chez le père de la tragédie grecque, le beau livre de M. Maurice Croiset, en nous entretenant de la puissance d'invention qu'eut le génie d'Eschyle, nous porte aussi à dépasser le cadre de la stricte invention, pour nous faire pénétrer dans les raisons profondes qui surent le choisir, le délimiter et l'employer avec art à de sublimes fins. Ce cadre, Eschyle l'emprunta à la mythologie et aux légendes héroïques. Plus que la mythologie, c'est-à-dire l'ensemble des récits relatifs aux dieux, ce furent les légendes des héros, autrement dit des grands hommes des générations d'autrefois, qui servirent le plus souvent de thèmes aux tragédies d'Eschyle. A la différence des dieux, les héros étaient censés avoir vécu sur la terre. Mêlés à des aventures glorieuses ou lamentables, ils avaient connu d'ardentes passions, accompli de rudes travaux et supporté de poignantes détresses. Leur grandeur les élevait au-dessus de l'humanité moyenne et les mettait en contact avec l'ordre divin des puissances célestes. Les porter sur la scène, c'était présenter aux spectateurs l'image d'une humanité supérieure, mais non essentiellement différente, dans laquelle chacun d'eux reconnaissait ses sentiments profonds, la réalité intime de son être moral et les perplexités plus ou moins ondoyantes de sa conscience propre. Ces légendes héroïques, dont beaucoup se recommandaient d'ailleurs par un intérêt historique, Eschyle sut, avec un art spontanément parfait, les adapter aux conditions matérielles de la représentation et aux lois qui régissent l'essence même du drame. Dès ses premiers débuts, il fut capable, dans un temps relativement court, au moyen d'un chœur qui ne pouvait ni s'éloigner ni changer de rôle et avec le concours d'un nombre très limité

d'acteurs, de mettre en scène une action, organisée de manière à former un tout et à concentrer sur un unique événement tout l'intérêt du drame. Dans le cadre ainsi tracé, Eschyle, pour constituer le rôle des personnages et du chœur, et répartir entre eux le chant, le dialogue et le récit, sut faire parler aux héros un langage approprié à la grandeur de leur âme et de leur destinée. Telle est la structure typique qui, par la force des choses, s'imposa au génie dramatique d'Eschyle. Dans cette création, comme le remarque M. Maurice Croiset, la part de la réflexion n'est pas moindre que celle de l'inspiration. « Plus on étudie de près, ajoute-t-il, les pièces d'Eschyle, plus on se rend compte du soin calculé avec lequel chacune d'elle a été construite. Une pensée directrice, partout présente, conduit tout; et chaque invention de détail, bien considérée, se révèle, presque toujours, comme ayant sa place marquée d'avance et sa valeur relative dans l'économie générale. » Non content de ces généralités, M. Maurice Croiset prend une à une et dans leur ordre chronologique approximatif, des *Suppliantes* à l'*Orestie,* toutes les tragédies eschyliennes, et nous montre en chacune l'application particulière des principes généraux d'invention, d'adaptation scénique qui ont conduit Eschyle à faire, de la tragédie grecque, le plus bel effort que l'esprit humain ait tenté pour vaincre la douleur en se servant, pour la surmonter ou tout au moins s'y résigner, des forces que dégage le spectacle tragique du héros qui la souffre, parfois innocemment, et qui pense qu'il accomplit ainsi le destin que lui vaut une raison supérieure.

M. Emile Bréhier, le docte auteur de *La Théorie des incorporels dans l'ancien stoïcisme,* des *Idées philosophiques et religieuses de Philon d'Alexandrie,* et d'une précieuse *Histoire de la Philosophie,* a assumé, on le sait, la tâche ardue de nous redonner en français une traduction complète des *Ennéades* de Plotin. Quatre volumes ont déjà paru. Dans le compte rendu du premier volume de cette traduction, que nous avons publié dans *Les Marges* du 15 novembre 1924, nous regrettions que ce docte éditeur et ce consciencieux et probe traducteur, n'ait pas, pour notre plus grand bénéfice, fait précéder sa traduction des *Ennéades* d'une analyse, au moins sommaire, de la doctrine de Plotin. Peu de lecteurs,

ajoutions-nous, sont à même d'aborder *de plano* la lecture de ce maître, sans avoir été au préalable préparés par une introduction générale, à la compréhension du texte qu'ils affrontent. Cette lacune est aujourd'hui comblée, et le plus bel éloge que l'on puisse faire de **La Philosophie de Plotin**, que vient de publier M. Emile Bréhier, est d'assurer que ce livre est la préparation la plus efficace à l'intelligence du texte magistral et au profit intellectuel et moral que l'on peut en tirer. Ce n'est pas, certes, un exposé complet de toute la philosophie plotinienne. Des questions importantes y ont été volontairement omises. Mais les plus capitales, celles qui constituent le cœur même de sa clairvoyante et sublime pensée, y sont traitées avec toute la science et la sûreté nécessaires. Dans un chapitre particulièrement intéressant et plein de suggestions nouvelles, intitulé *l'Orientalisme de Plotin*, M. Emile Bréhier considère, et à bon droit, croyons-nous, comme depuis longtemps périmée la vieille idée que l'hellénisme se serait développé en champ clos. Pour rendre intelligible et situer la genèse de la pensée de Plotin, il faut, croit-il, tourner ses regards plus loin que l'Egypte et remonter jusqu'à l'Inde. A la pensée indoue, Plotin dut y être initié à Alexandrie même. L'auteur des *Ennéades* y vécut jusqu'à l'âge de trente-neuf ans, et Alexandrie, écrit M. Emile Bréhier, « était la route qui menait de l'Inde à Rome, et l'on avait plus qu'ailleurs l'occasion d'y apprendre tout ce qu'un Occidental pouvait connaître des idées du lointain Orient ».

A propos de Plotin, signalons aussi l'ouvrage, si luxueusement édité, que M. Edouard Krakowski vient d'écrire sur **L'Esthétique de Plotin et son influence.** Pour cet enthousiaste de la pensée plotinienne, cette pensée est avant tout une philosophie de l'amour et de la beauté. Qu'il soit parfaitement licite d'envisager sous cet angle la pensée de Plotin, nul critique ne saurait le contester. Tout ce que l'on peut dire, c'est que l'amour et la beauté, la musique et les arts ne sont pas des fins, mais des moyens utilisés par Plotin pour arriver à la connaissance pure, à l'union extatique qui est l'aurore de la libération. L'ouvrage de M. Edouard Krakowski débute par une vue générale sur l'école d'Alexandrie et l'époque de Plotin. Cette école est l'héritière directe de toutes les idées jetées

dans le monde par les philosophes grecs qui l'ont précédée. Elle s'est, en outre, approprié les trésors jusque-là peu connus de la sagesse orientale et de la religion de l'Egypte. Fusionnant toutes ces richesses dans un vaste éclectisme, elle s'est ainsi construit une doctrine synthétique et puissante, dont la philosophie de Plotin nous représente l'épanouissement parfait et l'aboutissement nécessaire. L'auteur nous parle ensuite des morales esthétiques qui ont préparé l'éthique plotinienne, de la beauté et de l'amour dans l'idéalisme platonicien, de l'art et de la beauté chez Aristote et les Stoïciens. Puis, abordant l'étude de la pensée de Plotin, il nous décrit la voie sublime qui conduit, selon ce maître, le musicien ou l'artiste, l'amant et le philosophe au pur sommet de la contemplation. Le beau étant pour l'âme l'appel qui la convie à remonter à Dieu et à lui ressembler, l'art sous toutes ses formes devient donc un moyen de réaliser en nous la connaissance et de parvenir à faire de nous-même une parfaite image de la beauté parfaite. Dans un autre chapitre, l'auteur traite de l'esthétique de Plotin et de la doctrine de saint Augustin, et il voit dans l'évêque d'Hippone le centre diffuseur qui, durant tout le moyen âge et jusqu'à l'aube des temps modernes, fit rayonner sur l'Occident la force et la puissance de la pensée alexandrine. Livre de bonne foi, écrit par une âme que toucha la grâce et l'intuition plotinienne, cet ouvrage, bien que son information soit de seconde main et que soient contestables ou tout au moins trop restreintes plus d'une de ses propositions, ne peut qu'attirer des lecteurs à Plotin, les guider avec charme et servir avec art la cause de l'esprit. MARIO MEUNIER.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

« L'Institution chrétienne » dite de Calvin. — En 1915, dans la *Revue d'histoire littéraire* (p. 407), M. Jean Demeure a émis l'opinion que tout travail sérieux sur l'*Institution* est à peu près impossible tant qu'il n'y a pas d'édition critique plus accessible au public.

Il revient sur ce sujet dans un article qui commence ainsi (1) : « Voilà donc l'*Institution chrétienne* promue au

(1) *Mercure de France*, 15 novembre 1929, p. 83 à 97.

rang de grand événement littéraire. » Ceci à propos de la remarquable étude que vient de publier, dans la collection *Les Grands Evénements Littéraires*, M. Autin. Le savant inspecteur d'académie auquel M. Demeure veut bien concéder qu'il « a du goût » sait mieux que personne que l'*Institution* n'a pas attendu 1929 pour être *promue* à ce rang. Mais il a fallu attendre 1929 pour voir un écrivain refuser à Calvin la paternité du texte français.

Quelqu'un s'est jadis amusé à démontrer que Napoléon n'a jamais existé. La thèse paradoxale de M. Demeure serait un passe-temps du même ordre, si elle ne prétendait avoir une certaine allure scientifique.

Etant cité (p. 89) parmi les collaborateurs qui, sous la direction de M. A. Lefranc, ont réédité le texte de 1541, je viens mettre sous les yeux des lecteurs du *Mercure* quelques citations contredisant les affirmations de M. Demeure.

Rappelons sa conclusion :

Du point de vue littéraire, l'*Institution* n'est pas de Calvin. Il s'est borné en 1541 comme en 1560 à en dicter rapidement une partie (laquelle? de quelle importance?) à un secrétaire peu intelligent et très négligent. Les paresseux et les imbéciles sont si nombreux et si audacieux, à toutes les époques, qu'il ne faut pas s'étonner si l'un d'eux réussit à se glisser dans l'entourage d'un grand de ce monde : cela soit dit pour la consolation des chefs d'Eglise, et s'il se peut, des éminents professeurs.

Pour ma part, je consens volontiers à être rangé parmi les paresseux et les imbéciles tant qu'un éminent professeur voudra bien garder dans mon entourage son ancien élève, mais ne vaudrait-il pas mieux laisser aux controversistes du XVI[e] siècle ce vocabulaire consistant à traiter d'ânes et bélîtres les hommes dont on ne partage pas les opinions?

Examinons donc la 1[re] édition (1541), puis la dernière (1560) (2).

En ce qui concerne la 1[re], M. Marmelstein (Hollandais, mais

(2) Il n'est pas exact de dire (p. 84) qu' « aux yeux de MM. Baum, Cunitz, et Reuss, l'édition de 1564 et les six précédentes n'étaient que des contrefaçons », car contrefaçon signifie : reproduction d'une œuvre littéraire au préjudice de l'auteur, ce qui ne fut le cas d'aucune de ces éditions.

docteur de l'Université de Paris), dont M. Demeure apprécie à juste titre l'*Etûde comparative,* écrivait, en 1921 : « Que Calvin se soit traduit lui-même, cela ne fait de doute pour personne. » Le *Mercure* du 15 novembre lui fera connaître en 1929 une personne qui non seulement doute, mais nie.

Cependant le titre de 1541 (fac-similé en 1911) porte : *Composée* en latin par Jean Calvin et translatée *en français par luymesme.* Et l'épître du 23 août 1535 (dédicace à François Ier) : « Principalement vouloye, par ce mien labeur, servir à nos Français. » Enfin, l'*Argument du présent livre* :

> Premièrement l'ay mis en latin..., puis après, désirant de communiquer ce qui en pouvoit venir de fruict à nostre nation françoise, l'ay aussi translaté en nostre langue (p. 111).

Calvin, en ce temps-là, était un jeune homme de 26 ans, errant (de 1533 à 1535), à cause des persécutions et autres circonstances adverses, en Angoumois, en Gascogne, en Picardie, à Strasbourg, à Bâle, sans aucun secrétaire, ni intelligent, ni « peu intelligent ».

En ce qui concerne l'édition de 1560, nous sommes renseignés sur les procédés de publication de Calvin à cette époque, alors qu'il est âgé de 50 ans, malade, surchargé d'occupations.

Le 2 mai 1559, les Registres du Conseil portent :

> Antoine Calvin a présenté supplication aux fins d'obtenir privilège pour trois ans de imprimer l'*Institution* de M. Calvin son frère, tant en latin qu'en françoys, qu'il a renouvellée et recongnue et augmentée tellement que c'est œuvre excellente, et dont sondit frère luy a donné les copies (3).

Comment avaient été établis ces manuscrits? Nous le pouvons présumer par analogie avec un volume préparé la même année :

> Mes méditations sur Esaïe, écrit Calvin, sortiront bientôt de presse, écrites (conscriptæ) par des Gallars. Car je n'ai plus assez de temps disponible pour écrire moi-même. Il écrit pendant que je

(3) *Op. Calv.*, XXI, 715.
(4) Lettre de mars, 1560, *Op. Calv.*, XIII, 536.

parle (mot à mot ; *que je lis*; il s'agit de notes sténographiques ou autres prises pendant que Calvin lisait et commentait le texte du prophète : *excipit me legente*). Rentré chez lui, il rédige (digerit). Je relis, et partout où il n'a pas exactement rendu ma pensée, je rétablis un texte meilleur (in melius restituo).

Du soin, de l'ardeur apportés par Calvin à la rédaction de ses ouvrages, Bèze témoigne aussi :

Estant au lict, il se faisoit apporter dès les cinq ou six heures quelques livres, afin de composer, ayant quelqu'un qui escrivoit sous lui (5).

Sur la dernière édition de l'*Institution*, un collaborateur, Colladon, a donné ces renseignements précis :

Préparant la traduction française de l'*Institution* d'après l'édition latine future, Calvin dictait, tantôt à son frère Antoine, tantôt au secrétaire qui vivait près de lui, beaucoup d'additions; il fit intercaler ces pages supplémentaires en beaucoup d'endroits d'un exemplaire de l'édition française précédente, si bien qu'il fallut souvent recourir au relieur, et finalement il était devenu nécessaire qu'on fît une revision générale de l'ouvrage. Pour la plupart des passages, les changements étaient tels, que ces feuillets étaient couverts de ratures et d'additions, difficiles à lire, parfois fautifs, car celui qui écrit ne comprend pas toujours parfaitement celui qui dicte. Donc, à la prière d'Antoine Calvin..., j'ai revu tous ces brouillons, latins et français, tels qu'ils étaient dans les papiers de l'auteur, et je me suis chargé de les relire, corriger, collationner, afin de rendre tout plus sûr, plus clair (6).

Tant de précautions ayant été prises pour transmettre exactement la pensée exprimée par Calvin, M. Demeure n'a donc guère de raisons pour supposer que « ce prétendu chef-d'œuvre prétendu de Calvin... doit être attribué à la plume d'un quelconque Galasius (p. 97) ». Pour le dire en passant, Nicolas des Gallars, seigneur de Saules (qu'il est inutile d'affubler de son nom latinisé), n'était pas « un quelconque » : il fut pasteur à Paris et à Londres avant et après le moment où il assista Calvin à Genève (janvier 1558 à mai 1560) (7). Et

(5) *Vie de Calvin*, éd. Franklin, p. 211.
(6) Epitre dédicatoire d'une édition de l'*Institution*, 1576 (en latin *Op. Calv.*, I, XII.)
(7) *France protestante*, 2e éd., t. V, col. 299.

Colladon, venu du Berry, recteur de l'académie de Genève, successeur de Calvin dans la chaire de théologie (8), n'était pas non plus « un quelconque ». Si un maréchal Foch est hors de pair, les généraux de son état-major ne sont pas, pour cela, des hommes quelconques; un grand capitaine choisit à bon escient ses collaborateurs, et plus ils ont de valeur personnelle, plus ils s'appliquent à comprendre et rendre fidèlement la pensée du chef. Nous pouvons donc avoir toute confiance que, malgré les difficultés matérielles de leur tâche, des secrétaires comme des Gallars et Colladon rendirent fidèlement, non pour le fond seulement, mais pour la forme même, la pensée de Calvin.

M. Marmelstein — citons une dernière fois cette *Etude* dont M. Demeure reconnaît l'autorité, — M. Marmelstein est bien de cet avis (p. 24) :

Tout en n'écrivant pas toutes les parties de sa traduction (en 1559), Calvin a pu diriger, et a dirigé constamment, et effectivement, la confection du texte français, lequel, destiné à un public si nombreux, n'avait pas cessé d'être d'une importance capitale (9).

Quant à M. A. Lefranc, le savant professeur au Collège de France persiste, depuis un quart de siècle, à considérer l'*Institution* comme « l'un des plus nobles et des plus parfaits chefs-d'œuvre de notre littérature ». Preuve en soit que le texte de 1541, étudié par lui en 1905-1907 à l'Ecole des Hautes-Etudes, vient d'être remis par lui au programme des conférences faites sous sa direction en 1929-1930.

Sur une dernière question soulevée par M. Demeure, nous sommes entièrement d'accord, et heureux de pouvoir donner aux lecteurs du *Mercure* les renseignements qu'il désirait.

Qui donc éditera l'*Institution* comme s'éditent les grandes œuvres de la littérature? Car les honnêtes gens se contenteraient de voir Jean Calvin étudié et édité comme Jean Racine et Jean-Jacques

(8) *Ibid.*, IV, 512.
(9) Parmi les nombreuses questions de détail que traite M. Demeure, j'en relèverai une seule (p. 86) : à propos du mot *arca* traduit par *coffre* dans l'*Institution* de 1560, M. Demeure peut lire la définition que Littré donne du mot *arche* : « L'arche, proprement coffre, sorte de grand vaisseau où Noé se sauva du déluge. »

Rousseau. A défaut d'une édition simplement « critique », un texte lisible et sûr serait leur affaire (p. 97).

Voici la réponse à ce vœu. L'édition de la 1re *Institution* française, publiée en 1911 dans la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, est épuisée. Une édition de la dernière *Institution* latine, en cours de publication par les soins de M. le pasteur Barth (10), est aussi une édition savante. Deux rééditions de l'*Institution* française sont en préparation. Toutes deux seront, dans le projet des éditeurs, à la fois critiques, lisibles et sûres, comme le désirent avec M. Demeure beaucoup d' « honnêtes gens ».

Le texte de 1541 sera publié par la Société calviniste de France (54, rue des Saints-Pères); deux fascicules préliminaires ont reproduit, avec commentaire, les deux plus anciens textes français qu'ait fait imprimer Calvin (1535) : *Epitre à tous amateurs de Jésus-Christ* et *Epitre au Roi* (11).

Plus tard, le texte de 1560 sera publié dans la Collection des grands textes français.

JACQUES PANNIER, pasteur,
Docteur ès lettres,
Secrétaire de la Société calviniste de France.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Daniel Baud-Bovy : *L'Art en Suisse* (Extrait du « Guide Bleu » *Suisse*) ; Paris, Hachette. — François Fosca : *A. Blanchet;* Editions des Lettres de Lausanne. — Pierre Courthion : *Nicolas Poussin;* Paris, Plon. — Pierre Kohler : *Madame de Staël au château de Coppet;* Lausanne, Editions Spes. — Le même : *L'Art de Ramuz,* suivi d'une bibliographie par M. M. Thomas; Genève. Editions de l'Anglore. — Mémento.

Jusqu'à ces derniers temps, les touristes qui visitaient la Suisse y cherchaient des beautés naturelles, des paysages consacrés, bien plutôt que des œuvres d'art. Baedeker et Joanne s'efforçaient d'initier leurs lecteurs à l'histoire des beaux-arts en Italie ou en Espagne, mais, lorsqu'ils s'occupaient du pays de Guillaume Tell et de l'industrie hôtelière, ce n'était pas pour résoudre des problèmes d'esthétique.

(10) *Calvini Opera selecta,* t. III, 1928.
(11) En vente à la librairie Fischbacher, 33, rue de Seine, 1928 et 1929.

Leurs dispositions présentes témoignent d'un heureux changement. Ainsi M. Marcel Monmarché, qui dirige chez Hachette la collection des *Guides Bleus*, s'est avisé, en mettant à jour la 32ᵉ édition du volume consacré à la Suisse, qu'il serait expédient d'y introduire un aperçu à la fois bref et copieux sur la vie artistique du pays. C'est à M. Daniel Baud-Bovy qu'il a demandé ce tableau de l'Art en Suisse. Il ne pouvait faire un choix meilleur.

Par le titre même de son étude, l'auteur montre qu'il n'entend ni résoudre ni seulement aborder la question souvent débattue de savoir s'il existe un art proprement helvétique. Je pense avec lui — et cette opinion a pour elle l'autorité de spécialistes éminents comme MM. Paul Ganz et C. de Mandach — que, dans les œuvres nées sur le territoire de l'actuelle Confédération, des caractères autochtones apparaissent dès le xvᵉ siècle : inspiration rustique, sincérité parfois brutale et, chez les peintres, sentiment très vif de la nature alpestre. L'exposé de M. Baud-Bovy, aussi complet qu'on peut l'être en trente pages, remonte jusqu'à la préhistoire et s'arrête à Ferdinand Hodler, mort en 1918. Ce résumé clair et loyal est appelé à rendre de grands services.

M. François Fosca, lui, ne croit pas à l'art suisse, « si l'on entend par là une tradition continue ». Les ouvrages de ceux de nos artistes dont la valeur individuelle s'impose, abstraction faite du terroir et de la race, lui donneraient généralement raison. Mais M. Baud-Bovy n'a pas tort d'affirmer l'existence d'un art rustique, dont les travaux presque toujours anonymes portent l'empreinte visible du sol qui les a produits. On pourrait prétendre que les œuvres de l'homme, en Helvétie comme ailleurs, se rattachent d'autant mieux au pays qu'elles sont plus primitives, plus proches de la matière brute, tandis que leur caractère « national » s'atténue et s'efface dans la mesure où, spiritualisées par l'ambition des créateurs, elles s'adressent davantage à l'esprit. Encore cette loi comporterait-elle plus d'une exception.

M. Fosca n'admet pas que l'on applique à nos artistes « ce lieu commun de la psychologie des peuples » qui définit le Suisse moyen par « la probité, l'application au travail, la précision, l'absence de sensualité, d'élégance et de fantaisie ».

Il n'aperçoit entre nos grands peintres aucune commune mesure et poursuit en ces termes :

Un jour, on a élaboré une sorte de fantôme, l'*esprit suisse,* où l'on prétendait fondre la *Gründlichkeit* et l'humour bernois, l'âpreté grisonne, la sensualité tessinoise, la bonhomie vaudoise, la violence valaisanne, l'inquiétude genevoise; et l'on a décrété que cet esprit suisse se serait formé sous l'influence de la montagne. Le malheur, c'est que cette influence de la montagne est purement arbitraire. On n'en retrouve trace ni chez Holbein, ni chez Boecklin, ni chez Liotard, ni chez Pradier, ni chez Léopold Robert. Pourquoi d'ailleurs aurait-elle marqué ces artistes de son empreinte? Dans les régions voisines, le Dauphiné et la Savoie, elle n'a touché ni Stendhal, ni Hébert, ni Berlioz.

M. François Fosca dénie même à Hodler toute valeur de synthèse helvétique. Sur ce point, je regrette de ne pouvoir m'accorder avec lui. J'ai écrit naguère et je crois encore que, dans toute la partie vivante de son œuvre, c'est-à-dire dans tout ce qui n'a pas été corrompu par certaine idéologie d'Outre-Rhin, Hodler, mariant la vigueur alémanique à la grâce latine, est véritablement un peintre suisse, le premier peut-être et le seul.

Je dois ces réflexions à un passage d'un petit livre que M. Fosca dédiait l'an dernier à l'art d'Alexandre Blanchet. Pour un peu, je passais à côté du thème. Je me borne à l'indiquer : il s'agit d'une monographie, intelligente et adroite comme tout ce que nous donne l'auteur. Elle commente avec une chaude sympathie l'œuvre d'un peintre vaudois qui approche aujourd'hui de la cinquantaine. Fasciné, au début de sa carrière, par Cézanne, Blanchet, après sept ans de Paris, est retourné, comme l'*Aimé Pache* de Ramuz, dans son pays natal, où, loin des coteries et des chapelles, il continue à travailler. Sa peinture, sculpturale et largement décorative par certains côtés, s'apparente par d'autres à celle d'un Segonzac ou d'un Dufresne, avec, me semble-t-il, quelque chose de plus fin, de plus harmonieux, mais aussi de plus inquiet.

On peut, avec M. Fosca, nier que la Suisse, comme telle, possède une tradition artistique autonome et ininterrompue. En revanche, nul ne contestera que le pays romand d'aujourd'hui ne produise, à côté d'excellents peintres comme Brul-

hart et Blanchet, de fort bons critiques et historiens d'art. Auprès de ceux que j'ai nommés, un jeune, M. Pierre Courthion, s'est affirmé déjà par son *André Lhote*, son *Panorama de la peinture française moderne* et sa très remarquable *Vie d'Eugène Delacroix*. Il s'attaque aujourd'hui au plus classique des maîtres français, à **Nicolas Poussin**.

Son nouvel ouvrage n'a rien d'une vie romancée. Il se présente comme une longue méditation, parfois lyrique, mais presque toujours objective, sur la destinée et l'œuvre du peintre. Nicolas Poussin : force domptée par la raison, force exaltée par sa soumission à l'Esprit! Malgré la violence de son tempérament (« une fougue de tous les diables », disait de lui le cavalier Marin), ce Normand amoureux de la grandeur romaine conserve, dans sa vie et dans son art, la prudence, l'économie, l'instinct calculateur de sa race. Les paysans des Andelys dont il descend lui ont légué « leur volonté, leur goût de la chose bien faite, leur recherche de la forme concise, leur patience au travail ». M. Courthion n'a pas tort de voir en lui un créateur de rythmes, en même temps qu'un esthéticien réfléchi et têtu. Sur le plan intellectuel, c'est aussi l'homme que le sort a placé entre Descartes et Pascal. Notre critique ne manque pas de le signaler. Avec un discernement très sûr, il exprime, sur la famille spirituelle de son héros, cette opinion que seront seuls à trouver paradoxale ceux pour qui la peinture est une langue inconnue : que les vrais fils du classique Poussin ne sont pas les tenants de l'académisme. A la lignée Le Brun, Mignard, Coypel, Greuze, Drouais, David et Puvis de Chavannes, il oppose à juste titre, comme descendance légitime du maître, Chardin, Watteau, Corot et Cézanne. Mais que fait-il de M. Ingres, aussi nécessaire que Delacroix pour que l'art français garde dans l'histoire sa vraie figure? Je ne veux pas le chicaner sur ce point. Son livre est un juste hommage au génie d'un très grand artiste. Ses commentaires sur les toiles de Poussin ont un accent qui ne trompe pas : on les sent écrits par quelqu'un qui connaît ce dont il parle. Et j'admire qu'un homme si bien informé des recherches les plus modernes demeure si justement sensible aux beautés des *Bergers d'Arcadie* et des *Quatre Saisons*.

J'admire, mais je ne m'étonne pas : l'enthousiasme, chez M. Pierre Courthion, ne va jamais contre le bon sens.

§

M. Pierre Kohler, qui a succédé à Paul Seippel comme professeur de littérature française à l'Ecole Polytechnique Fédérale de Zurich, représente dans les lettres romandes, non seulement avec distinction, mais avec des vues larges et une véritable indépendance, l'esprit et la culture de l'Université. On lui doit de nombreux travaux de critique et d'histoire littéraire, dont les plus importants paraissent être son étude sur *Madame de Staël et la Suisse*, un essai sur l'*Esprit classique et la comédie* et une forte brochure sur la *Littérature d'aujourd'hui dans la Suisse romande*. De ce dernier ouvrage, qui date de 1923, il nous promet une édition remaniée et complétée. Cette mise à jour sera la bienvenue, car l'activité littéraire de nos cantons s'est accrue depuis quelques années dans une mesure considérable (et qui m'oblige — mes lecteurs s'en aperçoivent — à multiplier mes chroniques).

L'an dernier, M. Pierre Kohler nous avait fait relire un roman vaudois du XVIIIe, le *Mari Sentimental*, de Samuel de Constant, suivi des *Lettres de Mrs Henley*, dont l'auteur n'est autre que la charmante Mme de Charrière. Cette année, dans un petit volume aussi bien illustré qu'imprimé, il revient à ses premières amours, je veux dire à l'institutrice du romantisme. Avec simplicité et bonne grâce, il évoque, dans son cadre savamment reconstitué, la vie de **Madame de Staël au château de Coppet.** Je n'aime guère cette tumultueuse Corinne, ses enthousiasmes, ses cris, ses pâmoisons et son généreux égoïsme. Il me semble que, si j'étais son contemporain, je me défendrais assez bien contre ses charmes et que j'approuverais le tyran corse de l'avoir muselée. Il y a chez cette femme de grandes bassesses, que Henri Heine avait bien vues. Dans son *Napoléon,* Emil Ludwig en rappelle un trait inoubliable. Il se place pendant les Cent Jours, au moment où la victoire marchait « au pas de charge », où l'aigle volait « de clocher en clocher ». Le voici : « Mme de Staël, rompant à nouveau le silence, écrit à l'Empereur qu'elle l'admire et que, s'il lui rend les deux millions que la France doit à son

père, sa plume lui sera tout acquise... Son vieil ennemi lui fait répondre avec malice qu'il est touché de son offre et qu'il regrette de n'être pas assez riche pour l'accepter ». Si j'étais Genevois, je ne serais pas très fier de cette concitoyenne. Il n'en reste pas moins que le livre de M. Kohler est d'une lecture agréable, qu'il apporte sur le château de Coppet, sur la châtelaine et ses hôtes, bien des renseignements inédits et que, sans adopter toutes les opinions de l'auteur, on doit rendre hommage à sa loyauté autant qu'à son érudition.

M. Pierre Kohler vient encore de nous donner un petit cahier sur **l'Art de Ramuz**, dont il étudie successivement, avec conscience et patience, la matière et la mise en œuvre. La position qu'il adopte me semble être à mi-chemin entre celle de M. Buenzod et celle où je me suis placé moi-même dans mes *Opinions sur Ramuz*. Son exégèse n'est pas toujours absolument limpide. Mais comme M. Kohler s'y révèle scrupuleux et attentif aux nuances! Il me plaît, même quand je suis d'un autre avis, de voir cet universitaire se pencher avec tant d'intelligente sollicitude sur l'œuvre d'un écrivain si rebelle aux poncifs de l'école. Le malheur, c'est que Ramuz, par son système, par ses disciples, nous fabrique des poncifs nouveaux.

MÉMENTO. — Naissance : *Le Journal Suisse de Paris*, hebdomadaire. Paraît tous les vendredis. Rédaction, Administration, Publicité : 25, boulevard Saint-Martin. Directeur général : M. Louis Favre. — Le *Journal Suisse de Paris* semble vouloir réserver une place importante aux lettres et aux arts. Il s'est assuré la collaboration régulière de M. Léon Savary, l'excellent critique de la *Tribune de Genève*, dont il a publié déjà des études fort intéressantes sur C.-F. Ramuz et sur Georges Oltramare. Félicitations.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ANGLAISES

The Saturday Review : un parallèle entre Verlaine et Tennyson, par « Stet ». — *The London Mercury* : opinions sur les livres de guerre. — W. F. Morris : *Bretherton*, Geoffrey Bles. — Richard Aldington : *Death of a Hero*, Chatto and Windus. — Shakespeare en fac-similé, Faber and Gwyer. — James Stephens : *The Outcast*, « *Ariel Poems* », Faber. — George Blake : *The Coasts of Normandy*, et H. G. Wells : *Imperialism and the Open Conspiracy*, « Criterion Miscellany », Faber. — William Rothenstein : *Twelve Portraits*, Faber.

Ce n'est pas toujours l'article le plus important par l'auteur

le plus célèbre que l'abonné recherche quand il reçoit une revue. Je sais que fort nombreux sont les lecteurs dont le premier soin, en ouvrant le *Mercure*, est de savourer le « sottisier »; et leur joie est complète quand ils découvrent que le *Mercure* s'y cite soi-même. Je suis sûr de n'être pas le seul, en recevant **The Saturday Review**, à chercher tout de suite la page des « Back Numbers », où un collaborateur qui signe « Stet » disserte de façon délicieuse sur des sujets inattendus et pour la plupart littéraires, ou touchant à des à-côtés de la littérature, ce qui est parfois plus délectable encore.

J'ignore qui est « Stet ». Aucun annuaire ne révèle quelle personnalité se dissimule sous ce nom « fictitious » ou « pseudonymous ». En tout cas, ses deux colonnes de conversation hebdomadaire lui font des amis de tous ses lecteurs. Je n'oublie pas le plaisir que j'éprouvai lorsqu'il rendit justice au talent trop oublié de ma vieille amie Ella d'Arcy. Dans un volume qui réunit un trop petit nombre de ses articles, il parle de lui-même avec une modestie qui se confond avec une humilité impardonnable. Il est certain qu'il a publié des ouvrages sous son vrai nom, mais il se garde de le dire.

Les autres écrits de « Stet », admet-il, publiés sous son patronyme, se rangent en deux classes : ceux qui sont annoncés mais jusqu'ici inachevés, et ceux qui ont été soldés. Les deux classes seront finalement amalgamées, dans la seconde catégorie, et l'on en publiera un « retrospectus ».

Je voudrais donner une idée du genre d'articles que sont ces « Back Numbers », mais je doute de savoir en rendre tout le charme. Rappelant que Verlaine proposa à Tennyson de traduire *In Memoriam* et avouant qu'il se demanda longtemps quel mobile avait pu pousser le poète français, il offre une explication, sous le chiffre CXLVII du numéro 3.860 de la *Saturday Review*.

Cette explication, il la trouve en comparant les vers suivants dans lesquels Tennyson a le mieux réussi à rendre « des sensations nerveuses et spirituelles morbides » :

Be near me when my light is low,
When the blood creeps, and the nerves prick
And tingle, and the heart is sick,
And all the wheels of Being slow.

et l'admirable sonnet dans lequel Verlaine a résumé les souffrances de son corps douloureux, et qui commence :

> La tristesse, la langueur du corps humain
> M'attendrissent, me fléchissent, m'apitoient...

Provenant, écrit « Stet », d'une pitié plus profonde que Tennyson n'était capable d'en éprouver, parlant pour le corps avec une compassion aussi sainte que celle des saints parlant pour l'âme en péril, c'est de la poésie plus grande que celle de Tennyson là où la comparaison est possible; mais ici le point est simplement que le poète français doit avoir été attiré vers le poète anglais par leur commune subtilité à exprimer des états de vitalité affaiblie.

Ce qui attira Verlaine, ce fut aussi ce sentiment féminin que révèle le dévouement de Tennyson pour Arthur Hallam, sentiment qui poussa un critique du temps à décrire *In Memoriam* comme « une effusion débordant du cœur d'une veuve d'officier ». Mais la solide base morale sur laquelle reposait l'affection de Tennyson dut déconcerter le poète qui abandonna son foyer pour vagabonder avec Rimbaud. Et à coup sûr, il ne dut guère se soucier de l'ambition qu'avait Tennyson de parvenir à une attitude religieuse précise sans une conviction religieuse bien définie.

« Stet » compare ingénieusement la simplicité et la sincérité de Verlaine, même quand il admet la dualité de sa nature, avec l'effort par lequel Tennyson guinde et fausse son talent. Verlaine cède passivement à sa nature et son génie réagit sans défaut.

> Tout son art est d'obéissance à l'inspiration de l'heure, sans souvenir d'inspirations précédentes, sans crainte de réminiscences, et sans souci de se conformer à un principe logique tel que l'entend le public.

Le résultat est que Verlaine compose un beau poème, ce que ne fait pas Tennyson qui, s'il cédait à sa nature, se reprocherait « d'oublier ses devoirs envers son Créateur, ou envers le Prince Consort, ou envers la nation, ou envers l'image qu'il se représente de lui-même ». « Stet » se défend de déprécier la poésie anglaise à laquelle il observe que Verlaine doit beaucoup « techniquement et autrement »; et il conclut en disant qu'il est temps que Verlaine soit « enlevé hors de l'atmos-

phère de préciosité et d'incompréhension élogieuse ou hostile », où on affecte de le tenir encore en Angleterre, « et qu'on le prenne tout simplement pour le grand poète qu'il fut ».

§

L'avalanche de livres de guerre qui s'est abattue récemment sur le monde a provoqué des enquêtes, des questionnaires, des commentaires et des critiques aussi variés que multiples, et outre-Manche, non moins qu'en France. Les notes éditoriales parues dans **The London Mercury** (N° 121) représentent assez bien l'attitude commune des intellectuels à ce sujet et il nous paraît intéressant de les résumer.

Le rédacteur de ces notes réprouve les excès de langage et la licence de certains tableaux; il s'étonne que ces auteurs s'imaginent qu'il soit nécessaire d'employer des mots obscènes ou de blasphémer, de décrire les fonctions basses du corps et les laideurs sans intérêt. On aurait tort de voir là, de la part du *London Mercury*, une explosion de puritanisme pudibond; cette revue adopta une attitude indépendante et courageuse pour défendre la liberté de penser et d'écrire lorsqu'en ces derniers temps la police saisit deux volumes, qui ne valaient pas cette incartade, et qui furent condamnés à être détruits par un magistrat autrefois moins sévère. Il s'était jadis déclaré ennemi de toute censure, dans des écrits oubliés que Mr Arnold Bennett exhuma et prit pour sujet d'une de ses plus spirituelles chroniques.

Rappelant le mot d'Anatole France, que « la critique est l'aventure de l'âme parmi les chefs-d'œuvre », le rédacteur observe que l'aventure de l'âme parmi les latrines n'a rien de séduisant. Nos audacieux auteurs, dit-il, s'imaginent que personne avant eux n'a entendu parler de latrines et que les « Victoriens » ignoraient volontairement leurs systèmes digestifs, alors qu'ils avaient décidé de n'en point faire un sujet littéraire. « Pour les Allemands modernes, le sujet offre un intérêt passionnant, ils en sont obsédés, comme ils sont obsédés aussi par la brutalité. Ils n'en seraient pas obsédés s'ils n'en avaient pas tant vu. L'ancienne armée allemande était notoirement brutale. Qu'on n'oublie pas *Une Petite Garnison*.

Pendant la guerre, c'était de même. Tous les livres que nous lisons contiennent les mêmes attaques contre l'égoïsme des officiers et la basse cruauté des sous-officiers qui s'exerçait, selon ces témoignages, contre les hommes épuisés des tranchées et même sur les blessés. »

Après une énumération des principaux livres de guerre allemands, dont il ne conteste ni le mérite relatif ni le succès, le rédacteur déclare qu'aucun de ces livres n'est un chef-d'œuvre, qu'aucun d'eux n'a été écrit « par un homme doué d'un cerveau supérieur, d'un cœur, de facultés d'artiste et de compassion universelle ». Et il ajoute :

Bien que notre opinion puisse être corrigée par les faits, nous doutons gravement que le vrai grand livre sur la guerre vienne d'Allemagne. Ce n'est pas en quelques années que les nations changent leur nature, et, depuis Dürer, cette nation n'a rien produit en art et presque rien en littérature; quant à sa musique, elle a été presque toute produite par des Juifs et des Allemands du Sud, la domination prussienne signifiant la mort de l'esprit humain. Il est tout naturel que nos « jeunes » veuillent lire les ouvrages allemands et examiner le cas allemand : nous nous sommes battus contre ces gens, et pourquoi faudrait-il accepter les yeux fermés le jugement des aînés? Mais les « jeunes » finiront sans doute par se lasser de leur Rousseauisme, et même de leur louable sympathie pour un ennemi vaincu, et par envisager les faits bien en face. Les faits démontrent que, plus qu'aucune autre race au monde, la nation allemande est saturée de toutes les erreurs et idées fausses des manuels; que les Allemands n'ont jamais compris ni cherché à comprendre l'esprit des autres peuples, que lorsqu'ils s'échappent du matérialisme scientifique pour tomber dans la religion, ils adorent « un bon vieux Dieu germain » qui ne se distingue en rien de la répugnante idole de tribu, dont la jalousie, l'iniquité et l'arbitraire cruauté rendent l'Ancien Testament d'une lecture si pénible à quiconque s'est tant soit peu imprégné des principes du Nouveau. Dans aucun de ces livres de guerre allemands nous ne trouvons le sentiment de l'intérêt universel, ni une reconnaissance adéquate des larges bases de la morale individuelle ou nationale.

Donc, ce n'est pas d'un Allemand que viendra ce livre,

si curieux que nous puissions être pour le moment de savoir ce qui se passait de l'autre côté du rideau. S'il doit venir d'un Anglais, nous ne voyons pas encore de qui. Nous avons eu quelques très

bons livres sur la guerre où sont affrontés également les tourments de la chair et de l'esprit, mais nous n'avons pas encore eu le roman, ou le poème épique, qui montre à la fois les grandes lignes générales de la lutte, contre l'arrière-plan éternel et déconcertant, et les agonies individuelles du soldat dans la tranchée. La guerre moderne ne se prête pas au vieux récit d'aventures traité par un écrivain qui pense en termes de boy-scout adulte et n'a que par hasard à envisager une mort par une balle au front. Mais la vérité totale n'a pas été dite par une série de tableaux montrant les blessés appelant leur mère dans les barbelés, ou continuant à vivre avec le crâne ouvert, ou d'autres tenant avec ahurissement leurs entrailles dans leurs mains et mourant de frayeur, encore qu'il faille toujours donner ces tableaux pour l'édification des générations futures. Ces choses doivent être remémorées, décrites et dépeintes sans cesse; quel que soit le dégoût qu'en éprouvent les hommes qui les ont vues, c'est leur devoir de parler. Mais des paroles dictées par l'exaspération ne valent pas mieux que des paroles motivées par le désir de choquer ou d'exciter une curiosité malsaine : elles doivent être dites par l'homme qu'anime le sentiment religieux et l'amour de son prochain. Il se peut que le roman de la guerre, — il y a des précédents, — vienne de quelque Tolstoï ou de quelque Hardy futur, qui n'aura jamais vu tirer un coup de feu ni contemplé le visage d'un mort inutile.

Il est curieux que le rédacteur de ces notes ne mentionne aucun des romans français de la guerre. Cependant, plusieurs d'entre eux auraient satisfait ses exigences, et il aurait certainement trouvé dans les livres admirables et si émouvants de Georges Duhamel le sentiment religieux et l'amour du prochain qu'il attribue à l'auteur futur du grand livre sur la guerre.

§

Au début de son commentaire, le rédacteur mentionne deux romans anglais récents, dont nous savons qu'ils vont être traduits en français. L'un a pour titre Bretherton; il est jusqu'ici la seule œuvre de son auteur. La lecture en est si captivante qu'on veut la poursuivre jusqu'au bout sans interruption. Dans le cadre de la guerre sur le front de France, se déroule une histoire insolite, mais qui ne cesse jamais d'être vraisemblable, d'un officier du service des renseignements qui passe tour à tour de l'armée anglaise à l'armée allemande;

par suite d'une blessure qui provoque l'amnésie, il oublie sa personnalité britannique et il meurt sous l'uniforme allemand. Tout cela est enchaîné avec une singulière habileté; les personnages ont une vie intense, et les péripéties de la guerre auxquelles ils prennent part et telles qu'ils les voient ont un étonnant relief.

Lorsqu'il réprouve les termes obscènes ou blasphématoires et les descriptions scabreuses, le rédacteur du *London Mercury* fait évidemment allusion au second des volumes qu'il cite. Ce livre : **Death of a Hero,** est l'œuvre de Richard Aldington, un des écrivains les plus remarquables et le mieux doués de la jeune génération. Ses recueils poétiques le placent au premier rang des poètes contemporains, et ses travaux d'érudition et de critique révèlent un esprit informé au jugement très sûr. Un grand nombre de ses essais et études sont consacrés à la littérature française pour laquelle il marque une prédilection, et il s'est fait longtemps en Angleterre le traducteur de Remy de Gourmont et le propagateur de ses idées. Richard Aldington a servi pendant la guerre. Ses années passées au front paraissent avoir produit en lui un bouleversement dont son livre est le résultat attardé. Il l'a écrit, semble-t-il, pour retrouver son équilibre. Il y relate la vie et la mort de son héros, après un prologue qui esquisse les données du drame. En racontant l'enfance et la jeunesse du héros, l'auteur brosse un tableau vigoureux de l'Angleterre d'avant la guerre, à la fin de la période victorienne. Il arrache le masque avec une rare férocité. Les conventions, le pharisaïsme, les impostures et les hypocrisies sociales sont fouaillées sans ménagement. Pendant la seconde partie, le héros est soldat comme chacun le fut, c'est-à-dire un civil armé, et il est tout entier absorbé par la tâche monotone de la guerre, par la routine abrutissante des tranchées. Il y a là quelques-uns des tableaux le plus véridiques et le plus émouvants qu'on puisse lire sur ce sujet.

J'espérais quelque chose de bien, a écrit H. G. Wells, mais ce fut bien mieux... Je fus non seulement intéressé, mais profondément ému... Le récit donne constamment l'impression d'être réel et vrai.

Et un ancien combattant a adressé spontanément à l'au-

teur une lettre dans laquelle il dit : « C'est la voix de ma génération et de mon cœur qui s'exprime, je crois, pour la première fois. »

§

Les œuvres de Shakespeare existent en d'innombrables éditions à tous les prix, et l'acheteur n'a que l'embarras du choix. Mais les textes de ces éditions adoptent telle ou telle lecture selon le jugement de l'érudit qui en a surveillé l'édition. Comme on n'a pas de manuscrits de Shakespeare, il est convenu d'admettre que le « first folio » constitue l'original. On a reconnu que les premiers textes ont été imprimés d'après les rôles d'acteurs souvent de la main même de Shakespeare, de sorte que les indications scéniques, la disposition des vers, l'orthographe, la ponctuation, et même les fautes d'impression, offrent un intérêt capital pour l'étude du texte. Cette étude devient facile pour l'étudiant et l'érudit grâce à la réimpression en fac-similé que les éditeurs Faber et Gwyer ont entreprise. Chaque pièce est éditée séparément dans le format du « first folio », avec une introduction de J. Dower Wilson et une liste des variantes. La présentation de chaque volume est élégante et agréable, et le prix en permet l'acquisition sans sacrifice.

Chez ces mêmes éditeurs, la collection des « Ariel Poems » s'augmente d'un poème de James Stephens : **The Outcast**, qu'ornent de curieux dessins d'Althea Willoughby. Dans une autre série de brochures, dénommée « Criterion Miscellany », paraissent des essais, des nouvelles, des études traitant de divers sujets d'actualité. L'une de ces brochures donne une admirable nouvelle : **On the Coast of Normandy**, par George Blake, romancier et directeur du *Strand Magazine*, et dans une autre H. G. Wells critique et condamne les idées de Lord Melchett et de Lord Beaverbrook concernant la liaison plus étroite des diverses parties de l'Empire britannique, qu'ils prétendent être un « self-sufficient Empire ». « Les nouvelles idées, dit Wells, ne surgissent pas soudain, mais les guerres viennent à l'improviste. » L'impérialisme de ces personnages est « semi-romanesque », à courte-vue, et condamné à l'insuccès. » La brochure a pour titre : **Imperialism and**

the Open Conspiracy. L'idée des Etats-Unis d'Europe préconisée par M. Briand constitue, selon H. G. Wells, une bonne riposte à ce « monopolistic imperialist system ». Les autres brochures de cette collection traitent également de questions d'actualité d'un point de vue critique particulièrement avancé.

§

En terminant, je voudrais signaler le bel album de **Twelve Portraits**, par William Rothenstein, édité aussi par Faber. On y trouve entre autres visages, d'excellentes ressemblances, vivantes par leur interprétation, de John Galsworthy, de Ramsay Macdonald, de G. B. Shaw, de Lord Melchett, de Stanley Baldwin, de Gerhart Hauptmann, de Max Beerbohm, d'Albert Einstein, de T. S. Eliot, de Walter de la Mare, etc. Le portrait de Lord Melchett est particulièrement expressif.

HENRY D. DAVRAY.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Yvonne Renault-Magny : *Une Française à « Babel »*, Flammarion.

Une Française à « Babel ». — Si le paysage est un état d'âme, un paysage éclairé par la grande lumière de l'intelligence donne une idée du patriotisme. Celui-ci, en tant que notion politique et sociale, ne date que depuis la Révolution Française et c'est de cette période, où « patriote » et « gueux » étaient synonymes, que commence l'histoire moderne. On peut rendre le patriotisme responsable de tous les ravages du « stupide XIXe siècle » ; mais on doit aussi lui être reconnaissant des innombrables valeurs dont il a enrichi l'humanité. Guerres nationales qu'antiquité et moyen âge ignoraient, et dignité humaine et sociale que le patriotisme attribue à chaque individu indistinctement, sont les termes extrêmes du problème.

Mme Yvonne Renault-Magny prend ce sujet et avec aisance se hisse du fond de la question jusqu'à son sommet. L'affabulation de son roman est simple à l'excès. Une Française, veuve d'officier tué à la guerre, est forcée par la dureté des temps à donner des leçons de français dans une sorte d'école Berlitz. Elle a des collègues de toutes nationalités, et des étrangers de tous pays sont ses élèves. A un moment donné, elle

doit donner des leçons à un Allemand. Elle se cabre, révoltée. Puis, par un effort de raisonnement et de volonté, elle accepte. Hostilité initiale des deux côtés : mépris de son côté à elle, orgueil blessé et souffrant de son côté à lui. Explication. Amour. Séparation. C'est tout, il n'y a pas d'action ou presque. Le livre fait songer à la fois à une peinture de Puvis de Chavannes et à un tableau de Marie Laurencin. Tout est finesse, distinction, délicatesse, avec quelques touches de couleurs éclatantes. Le drame, la crise plutôt, car l'on pourrait en faire une excellente pièce pour le Français, se passe sur un plan supérieur, en dehors et au-dessus de basses contingences. L'auteur ne nous dit même pas si son héroïne est devenue la maîtresse de l'Allemand. Au point de vue du conflit de sensibilités, c'eût été un détail sans importance.

S'attaquant à un pareil sujet, on court ce double risque de faire œuvre platement pacifiste ou sottement chauvine. Mme Renault-Magny échappe à ce double danger. Avec un sûr instinct littéraire, elle choisit des héros non pas « de gauche », pacifistes et internationalistes, mais de ceux que sur le plan politique on situe « à droite ». Si leurs explications réciproques déterminent l'amour qui naît entre eux, ce n'est pas un cas exceptionnel, ni une solution à généraliser pour cette « étreinte de races » qu'a provoquée le brassage des peuples par la guerre. Il s'agit, au contraire, d'un enseignement beaucoup plus haut et, pour ainsi dire, presque aristocratique : il faut que chacun, Français comme Allemand, reste ce qu'il est. C'est en exaltant ses propres qualités qu'il pourra comprendre l'autre; réserve et retenue ne sont pas exclusives de compréhension et de respect réciproques, au contraire.

En voulant situer exactement l'œuvre de Mme Renault-Magny, on doit renoncer à lui trouver une catégorie existante. Peut-être commence-t-elle une série et il est à souhaiter qu'elle la continue elle-même. Malgré les quelques légères fautes inévitables à tout début, l'auteur fait preuve d'un talent de grande classe. Après la littérature de guerre proprement dite, qui connaît actuellement un renouveau de vogue inattendu; après les grandes fresques aux images tumultueuses de Louis Dumur, Mme Renault-Magny apporte une note fraîche à la sonorité cristalline, qui n'est pas celle d'une épouse ni d'une mère,

de lecture édifiante le soir sous la lampe à abat-jour vert, ni celle non plus à tendances « sociales » à l'usage des demi-intellectuels. C'est une œuvre de femme, de femme tout court qui, sans jactance ni manie revendicatrice de suffragette, apporte une contribution précieuse à la solution du grave problème européen. Mme Renault-Magny entre en souriant dans cette partie du « bois sacré » qui est le parc où l'on donne une leçon d'amour. Il convient de lui souhaiter la bienvenue.

KADMI-COHEN.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Maréchal Sir Henry Wilson, *Journal*, Payot.

Le maréchal Sir Henry Wilson, malgré ses absorbantes occupations, avait l'habitude de noter chaque jour dans son **Journal** ce qu'il avait entendu et vu. Après sa mort, ce manuscrit fut confié au major-général Sir C. E. Calwell, l'éminent écrivain militaire; reliant des extraits de ce Journal par des explications, toujours fort instructives et souvent fort longues, Calwell a composé ainsi un des livres les plus intéressants et les plus suggestifs qui aient été publiés sur l'histoire de la guerre.

Wilson naquit en 1864 près de Dublin. En 1891, il entra à l'Ecole d'état-major avec le numéro 15 et à la fin de ses deux années fut remarqué par Lord Roberts à raison d'un travail qu'il lui avait présenté. Quand Roberts revint du Transvaal en 1901, il ramena Wilson avec lui. En 1910, Wilson fut nommé directeur des opérations militaires. Les relations qu'il eut alors avec le chef d'état-major Sir John French assurèrent son avancement subséquent. En juin 1914, Wilson prit parti pour les officiers qui ne voulaient pas aller faire la police dans l'Ulster et fut dès lors en butte à l'animadversion d'Asquith. Fin juillet, il fut au premier rang des Anglais qui demandèrent qu'on nous soutienne. French, dès qu'il eut été nommé commandant du Corps expéditionnaire, le choisit pour sous-chef d'état-major.

Le 3 août, il n'y avait encore aucun plan d'arrêté et French « pensait maintenant à aller à Anvers », mais l'embouchure

de l'Escaut était hollandaise et « aucune disposition n'avait été prise pour le transport ». Le 5 août, Haldane étant encore ministre de la guerre, et Winston « se conduisant comme un héros » en assurant qu'il empêcherait un débarquement en Angleterre, il fut décidé que l'on enverrait les 6 divisions immédiatement, mais le maréchal Kitchener, qui avait remplacé Haldane, décida, à la grande indignation de Wilson, d'en retenir deux par crainte d'un débarquement allemand. Ce jour-là, Kitchener ayant parlé à Wilson avec colère, « celui-ci lui répondit, n'ayant pas l'intention de se laisser rudoyer par lui, surtout après les sottises qu'il avait dites ce jour-là ». Le 14, French, Murray (le chef d'état-major) et Wilson quittèrent l'Angleterre. Le 16, eut lieu l'entrevue de French et de Lanrezac. Le second annonça au premier que les Allemands étaient arrivés à Huy. « Pourquoi faire? » demanda French. « Pour pêcher dans la rivière », répondit Lanrezac impatienté, ce que Wilson traduisit à French : « Il dit qu'ils vont traverser la rivière. » Le 19, à 7 h. 30, Wilson trouva French et Murray occupés à répondre à une note de Joffre reçue la veille et qu'ils comprenaient mal, par ignorance du français.

Le résultat était que leur réponse était tout à fait à côté de la question. Ils m'autorisèrent à rédiger une note que Sir John signa. Joffre envisageait deux cas : ou bien des forces importantes ennemies au nord de la rivière [Sambre], 4 à 6 corps, ou bien des forces réduites, 1 à 2 corps. Dans le premier cas, les 1er, 3e et 18e corps français passeraient la Sambre et nous aideraient dans notre action; dans le deuxième, ces 3 corps passeraient la Meuse entre Namur et Givet et appuieraient les IIIe et IVe armées pendant que nous ferions face à l'ennemi au nord de la rivière... Joffre incline à croire à un grand mouvement tournant par le nord; l'Etat-Major, de son côté, croit à une attaque principale sur Mézières et Verdun.

Joffre était donc tout de même moins aveugle que son Etat-Major. Le 22, à 23 heures, Lanrezac annonça avoir été battu et reculer; il demanda à Sir John de prendre l'offensive. Elle amena le 23 la bataille de Mons. Wilson, croyant que les Allemands n'avaient qu'un corps d'armée, le soir, à 20 heures, venait de rédiger les ordres d'offensive pour le 24 quand il reçut deux télégrammes, l'un de Joffre annonçant la présence

de deux corps et demie et l'autre de Lanrezac annonçant qu'il continuait à reculer : force fut aux Anglais d'en faire autant. Le 29, Wilson alla à Vitry-le-François et y vit Belin et Berthelot; il dut leur parler deux heures et demie pour leur faire admettre qu'il fallait rappeler des corps d'Alsace. Au retour, il vit Joffre à Reims et « le supplia de ne pas laisser Lanrezac commettre des choses irréparables ». Joffre était fatigué, mais insista sur le fait que Lanrezac devait aller « jusqu'au bout ». Heureusement, Joffre se ravisa. Le 4 septembre, Wilson alla trouver Franchet d'Esperey pour concerter d'attaquer Kluck, qui se dirigeait vers le sud-est. Franchet y consentit, mais quand Wilson rentra, il apprit que French avait déjà ordonné la retraite après avoir déclaré à Galliéni, le matin, qu'il resterait sur la Marne à moins d'être tourné. Le 5, à 3 heures du matin, Huguet apporta à Wilson l'ordre d'attaque de Joffre.

J'ai passé une misérable nuit, nota Wilson. Je pensais que Sir John voudrait continuer à reculer, mais il a accepté de rebrousser chemin.

Le 13, Wilson alla à Châtillon-sur-Seine. « Berthelot, nota-t-il, m'a demandé quand, à mon avis, nous entrerions en Allemagne; je lui ai dit... que nous devrions être à Elsenborn dans un mois. Il pense que trois semaines suffiraient. » Wilson n'y voyait pas plus clair en matière d'organisation; le 17, il notait :

La ridicule et absurde armée de 25 corps de Kitchener est un sujet de risée pour tout soldat en Europe; il a fallu à l'Allemagne quarante ans pour 26 corps avec la conscription; il nous faudra une éternité pour faire la même chose par engagements volontaires.

Les insuccès qui suivirent décidèrent Kitchener à proposer, le 1er novembre, à Poincaré et à Joffre, le remplacement de French par Jan Hamilton, mais Joffre s'y opposa. Le 6, French dit à Foch sa satisfaction du service qui lui avait été rendu. Vers le 10, au contraire, Wilson notait « de sérieuses intrigues contre Joffre pour le remplacer par Galliéni ». Simultanément, French adoptait le plan de Winston pour une progression le long de la côte. Vers le 23, il fut question de

remplacer Sir A. Murray (le chef d'état-major) par Wilson, mais Kitchener et Asquith s'y opposèrent. Vers le 10 janvier 1915, Wilson note : « Conseil de guerre composé d'Asquith, Kitchener, etc... Ces beautés envisagent le transfert du Corps expéditionnaire de France en Autriche! A-t-on jamais vu de pareils idiots! » Il était aussi toujours question de l'avance sur Zeebrugge, mais French demandait pour elle 50 bataillons de plus et des munitions et Kitchener ne voulait pas donner les premiers et n'avait pas les secondes. Le 26 janvier, Murray fut remplacé par Sir W. Robertson; pour consoler Wilson, French le nomma lieutenant-général (ce que le ministre ne confirma qu'à titre *temporaire*) et Wilson lui rendit le mauvais service de l'aider à faire rejeter le plan d'envoyer deux divisions en Orient. Foch était plus clairvoyant et « pensait que Kitchener pourrait envoyer ses nouvelles armées là-bas, ou aux Dardanelles, ou en Adriatique, ou dans le Trentin ». Peu après, Wilson notait :

Nous (Français et Anglais) en sommes arrivés à considérer la rupture de la ligne allemande comme une opération *certaine* si l'on a des troupes en nombre suffisant.

Joffre était du nombre de ces croyants; les ministres, à l'Elysée, « semblant douter qu'on devrait être bientôt en mesure de briser le front ennemi et préférer, comme l'Angleterre, une opération en Adriatique ou aux Dardanelles, il déclara : « Si vous retirez un seul homme utilisable sur mon front, je démissionne. » Il reçut carte blanche jusqu'en mai. Il y avait un autre projet. On en parla à la réunion du 29 mars. Wilson nota :

Kitchener parla d'abord *de la Hollande* et de ce qui devait être fait en cas de guerre. *Il serait d'avis d'y envoyer d'importants effectifs et d'en faire le théâtre principal de la guerre.* Joffre naturellement ne veut pas en entendre parler.

Le 16 avril, Wilson notait de nouveau :

Winston et Fisher préparent des plans pour un débarquement dans la Baltique et un autre de 8 divisions *à Rotterdam.* Fisher engage des sommes énormes pour l'achat des bateaux à fond plat. C'est incroyable.

Sarrail, « un général entouré de politiciens », fut nommé commandant du corps français aux Dardanelles. Le 3 septembre 1915, Wilson nota :

Sarrail, qui n'a pas encore quitté Paris... pour avoir un commandement plus important, a présenté trois plans d'opérations différents avec 6 divisions... Toute l'affaire est purement politique. Joffre est allé hier soir en Italie dire à Cadorna de n'envoyer à aucun prix des hommes aux Dardanelles. Il a vu le président et les ministres avant-hier. Il fut irréductible sur la question d'envoi de troupes hors du front occidental avant la grande attaque (et comme elle a été remise au 25, cela résoudra le problème, étant donné le régime des vents d'octobre aux Dardanelles)... Il a examiné les propositions de Sarrail et les a trouvées sans objectif défini et a déclaré que la meilleure chose que Sarrail pût faire était d'aller étudier le problème sur place! Nous voilà donc débarrassés de lui.

Le 11 septembre, conférence à Calais :

Joffre combattit le projet de Sarrail... Sir John penchait pour l'avis de Joffre, mais n'a pas dit grand'chose. La seule pensée de Kitchener est de sortir du gâchis où il se trouve et il a bien spécifié qu'il n'avait maintenant aucune intention d'aller à Constantinople. La seule idée de Sarrail est d'avoir un grand commandement et de succéder à Joffre. Millerand craint Sarrail et a donc joué le jeu de ce dernier... A la fin, Millerand a rédigé des instructions mettant Johnnie Hamilton sous les ordres de Sarrail. Cela a ouvert les yeux de Kitchener qui fut très sec et a réglé la question immédiatement. Maintenant toute l'affaire tombe d'elle-même.

Le résultat de tout cela fut la perte de la Serbie et des Dardanelles et les tueries infructueuses de 1915 et de 1916.

En 1917, Wilson alla en Russie. Le 16 février, il nota :

L'Empereur et l'Impératrice *courent à leur chute*. Tout le monde, officiers, marchands, dames de la société, parle ouvertement de la nécessité absolue *de se débarrasser d'eux*.

Le 18 mars, il concluait :

Milner, Doumergue, Castelnau et moi avons discuté les résultats de nos enquêtes. Les civils sont préoccupés de la situation intérieure. Pour ma part, je ne le suis pas : même si le Tsar et la Tsarine sont *assassinés*, il n'y aura pas de paix séparée. Castelnau

a vivement critiqué l'armée. Il a déclaré qu'elle ne valait pas plus de 9 contre 20 à l'armée française... Je ne suis pas tout à fait de cet avis, car... une armée qui s'est complètement remise des désastres subis il y a 18 mois peut faire de bonne besogne. Ni l'armée française, ni la nôtre n'auraient pu opérer un tel rétablissement.

Le 29 mai 1917, Wilson notait :

Winston Churchill a des plans grandioses de bataille [navale] avec ses champs de mines. Mais son plan principal pour le moment est d'ajourner toute attaque sur ce front jusqu'à l'arrivée des Américains, c'est-à-dire 12 à 18 mois... Il est très désireux d'embarquer la moitié des troupes de Salonique sur bateaux plats en vue de l'employer à des débarquements imprévus çà et là... Je l'ai supplié de ne pas abandonner Salonique.

Churchill avait raison, mais Haig, hélas! préféra faire massacrer ses troupes à Passchendaele. Le 16 octobre, Wilson notait :

Macready nous a apporté des listes de pertes. Certains chiffres sont stupéfiants; depuis le 1er juillet 1916 jusqu'au 10 octobre dernier, Haig a perdu 900.000 hommes.

Caporetto suivit. Wilson alla à la conférence de Rapallo (7 novembre).

Foch exposa la situation... la 2e armée italienne a cessé de compter, la 1re, la 3e et la 4e, bien qu'elles soient encore intactes, ne sont pas dans un état très satisfaisant; le haut commandement est virtuellement inexistant... Il estimait qu'on devrait renvoyer Cadorna et mettre à sa place le duc d'Aoste... Alors, moyennant l'appui des troupes britanniques et françaises... les Italiens pourraient se maintenir sur la Piave. Robertson acquiesça, encore qu'il fût plutôt plus pessimiste.

De Rapallo, on alla à Peschiera où était le Roi. Diaz fut nommé (9 novembre). Wilson alla à Vérone, puis à Vicence et y apprit que Cadorna avait donné ordre à la 1re et à la 4e armée d'abandonner leurs lignes :

C'était au point de vue tactique de fortes positions et leur occupation apparaissait comme essentielle : on se rendait compte qu'à les perdre, ce serait la ligne de la rivière tournée.

Wilson, « très inquiet, se précipita à Padoue, où se trouvait

Cadorna, mais celui-ci ne put le voir... Bissolati était en train de courir après Diaz... Pourquoi ne pas lui téléphoner? Quelle idée d'installer un nouveau commandant en chef par l'intermédiaire d'un député socialiste! » Le lendemain matin (10 novembre), Bissolati amena Diaz. Foch, Wilson et Weygand aussitôt « l'interrogèrent sur toute espèce de choses dont il n'avait à ce moment qu'une connaissance très incomplète ». Diaz finit « par affirmer son intention de défendre la ligne de la Piave à tout prix ». Wilson « souleva la question du maintien des forces dans la haute vallée de la Piave... Diaz promit d'envoyer des contre-ordres... Il semblerait que Foch... ait laissé paraître une certaine brusquerie... et que Diaz en ait été blessé... Wilson rétablit la bonne humeur ». Le 11, Diaz demanda à Foch de pousser les divisions françaises à l'extrême-gauche. Refus de Foch à cause de l'encombrement des routes. « Si le Grappa et le Montello sont pris, demanda Wilson, la ligne toute entière tombe-t-elle? » — « Oui, répondit Diaz. Si une de ces positions tombait, je ne sais pas si je pourrais arrêter les hommes. » Wilson alla visiter un secteur du front; le général qui y commandait lui dit : « Sauf moi, mes généraux, quelques colonels et quelques autres, personne ne veut plus combattre. » Le 12 au soir, Wilson fut appelé par le Roi :

> Il me dit que dans cette guerre il avait joué toute sa mise, son trône, l'avenir de sa femme et de ses enfants, de sa fortune, de l'Italie, et il me supplia de hâter notre secours... Il me donna les deux mains en me disant adieu.

Au retour de Wilson, le Conseil Suprême de guerre de Versailles fut créé et il y fut nommé.

Au commencement de 1918, manque d'entente entre Haig et Pétain; une brouille complète entre Pétain et Pershing semble l'avoir accompagnée, causée par la tendance des Français et des Anglais à subalterniser les Américains. Le 18 février, Wilson fut nommé chef d'état-major général.

Après les désastres anglais à Saint-Quentin et à Ypres, on ne trouva pas d'autre moyen d'y parer que de hâter la venue des Américains. Wilson nota, le 11 mai :

> Les Français essaient de nous mener sur les terrains économique et militaire.

La surprise du Chemin-des-Dames suivit.

Le 1er juillet, Wilson alla voir Foch qui lui dit que l'Autriche était bien près de la révolution, que les Allemands ne savaient pas de quel côté agir et que toute grande inquiétude serait écartée dans dix jours.

Je ne pense pas, nota Wilson, que tout danger soit écarté avant septembre et toute inquiétude avant les boues de novembre.

L'offensive allemande sur Reims et la contre-attaque sur Villers-Cotterets suivirent. Le 22 juillet, Wilson alla voir Rawlinson à Abbeville.

Il désire, nota-t-il, que Haig lui donne 5 ou 6 divisions et des tanks et le laisse dégager Villers-Bretonneux.

De là, Wilson alla causer avec Foch :

Il me dit, nota-t-il, que la contre-attaque avait été préparée primitivement comme attaque... Quand les Boches attaquèrent le 15, Pétain renonça immédiatement à toute idée de contre-attaque et donna l'ordre à Mangin de lui envoyer des troupes. Foch donna contre-ordre et, le 15, fixa à Mangin la date du 18 pour attaquer. Foch dit qu'il rencontra une grande résistance chez les militaires et à Paris, mais qu'il n'en démordit pas... Je lui parlai de la proposition de Rawly. Nous l'avons discutée et elle lui plaît.

Ce fut l'origine de l'attaque du 8 août, « le jour noir de l'armée allemande ». Le 11, Wilson revit Foch, qui lui demanda que les Anglais maintiennent 59-61 divisions; Wilson répliqua que c'était impossible et qu'ils pourraient tomber à 40-43. « L'atmosphère fut bien fraîche pendant cet entretien. » Foch dit qu'en 1918, il désirait dégager le chemin de fer latéral à Amiens et à Hazebrouck, à Compiègne et à Saint-Mihiel; en 1919, il s'emparerait de la ligne Lille-Hirson-Mézières-Metz; il pourrait alors combattre les Boches séparément au nord et au sud. Le soir, Haig ayant dit que l'heure était venue d'attaquer vigoureusement pour avoir la paix à l'automne, Foch lui demanda de continuer son effort pour refouler les Boches au delà de la Somme et il y consentit; mais deux jours après, il se ravisa et malgré Foch décida d'attaquer au nord de la Somme. En septembre, les succès s'accumulèrent : le 20, Allenby vainquit en Palestine et Franchet d'Esperey en Macé-

doine, puis l'avance générale en France eut lieu. Mais les discussions entre Alliés furent plus vives que jamais. Le 26 octobre, Wilson notait :

> Il me semble que Haig a raison. Foch veut que nous fassions tout le travail. Les Français ne se battent pas du tout et les Américains ne savent pas se battre : tout retombe donc sur nous. Hier nous avons fait 8.000 prisonniers et pris 200 canons; c'est tout pour les Alliés. Que ce soit dans la mer Egée ou en France, les Français deviennent très fatigants.

A cause des grandes pertes anglaises, Haig était d'avis de consentir à des conditions d'armistice beaucoup plus douces que celles demandées par Foch. La victoire des Italiens mit tout le monde d'accord.

Le « Journal » de Wilson se poursuit aussi intéressant jusqu'en 1922, époque où il fut assassiné.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

A. Kleinclausz : *La Bourgogne*. Avec 160 gravures. (Coll. *Les Pays d'art*); Hachette. 35 »

Art

Waldemar George : *Goerg*. Avec 32 reprod. en héliogravure. (*Coll.* Les *Artistes nouveaux*); Edit. Crès. 10 »

Marius Mermillon : *Marquet*. Avec 32 reprod. en héliogravure. (Coll. *Les Artistes nouveaux*); Edit. Crès. 10 »

Emil Szittya : *Tendances modernes de la peinture suisse*. Avec de nombreuses reproductions; Edit. Ars. » »

Emil Szittya : *Le paysage français*; Edit. Ars. » »

Ésotérisme et Sciences psychiques

Zam Bhotiva : *Asia mysteriosa*. L'Oracle de Force astrale comme moyen de communication avec les Petites lumières d'Orient; Dorbon aîné. » »

Divers : *La pensée de Camille Spiess*; Edit. d'Hermétisme. » »

Denis Saurat : *La Littérature et l'occultisme*; Rieder. 18 »

Gastronomie

Pierre Béarn : *Paris gourmand*; Nouv. Revue Française. 13,50

Géographie

Raoul Blanchard : *Asie occidentale.* (*Caucasie, Asie mineure, Arménie, Iran, Arabie, Syrie, Mésopotamie*). Fernand Grenard : *Haute-Asie* (*Mongolie, Turkestan chinois, Tibet*). Avec 59 cartes et cartons, 149 photographies hors-texte et 2 cartes en couleur hors-texte (*Géographie universelle* sous la direction de P. Vidal de La Blache et L. Gallois, tome VIII); Colin. 100 »

Histoire

Eugène Cavaignac : *Le monde méditerranéen jusqu'au IVe siècle avant J.-C.* (*Histoire du Monde*, publiée sous la direction de M. E. Cavaignac, tome II); E. de Boccard. » »

Raymond de Rigné : *La Vraye Istoire de Jehanne la Pucelle*; Renaissance universelle. 15 »

Suger : *Vie de Louis le Gros*, éditée et traduite par Henri Waquet; Champion. » »

Linguistique

Abel Hermant : *Nouvelles remarques de Monsieur Lancelot pour la défense de la langue française.* Avec une préface; Flammarion. 12 »

Littérature

Jean Ajalbert : *Les mystères de l'Académie Goncourt.* Avec des portraits; Férenczi. 15 »

Maurice Barrès : *Mes Cahiers*, Tome Ier : *1896-1898.* Plon. 15 »

Louis Batiffol : *Biographie du Cardinal de Retz.* (Coll. *Les Grands Ecrivains de la France*); Hachette. 45 »

M. Becthum Le Ducq : *Le scandale de l'art vivant au théâtre.* (*Nous ne voulons pas de la comédie italienne. Nous ne voulons pas de Diderot. Laisserons-nous trahir la tradition classique*); Brumauld. » »

Princesse Bibesco : *Quatre portraits.* (*Ferdinand de Roumanie. Herbert Henry Asquith. Anatole France. Jean Lahovary*); Grasset. 12 »

René Boylesve : *Opinions sur le roman*; Plon. 12 »

A. Chesnier du Chesne : *Le « Ronsard » de Victor Hugo*; (Coll. *Variétés littéraires*); Edit. Crès. » »

G.-K. Chesterton : *La Vie de William Cobbett*, traduit de l'anglais par Marcel Agobert. (Coll. *Vies des Hommes illustres*); Nouv. Revue Franç. 12 »

Marcel Coulon : *Verlaine poète saturnien.* (Coll. *La Vie de Bohème*) Grasset. 12 »

Léon Deffoux : *Chronique de l'Académie Goncourt.* Avec des illust. Firmin-Didot. 25 »

Divers : *Hommage à Henri de Latouche.* Avec un portrait; Bourg, La Châtre.

Ilya Ehrenbourg : *La Vie de Gracchus Babeuf*, traduit du russe par Madeleine Etard; (*Coll. Vies des Hommes illustres*); Nouv. Revue Franç. 12 »

H.-H. Houben : *Henri Heine par ses contemporains*, traduit par B. Netter-Gidon. Avec 8 héliogravures; Payot. 25 »

Jacques de Lacretelle, Pierre Mac-Orlan, Jean Giraudoux, André Salmon, Paul Morand, Max Jacob, J. Kessel : *Les Sept péchés capitaux*; Kra. 12 »

Albert Lopez : *La Parure de la cité*; Messein. 12 »

Charles Millerd-Vannoy : *La sensibilité de Vigny*; L'Emulation française, Plessis-Bouchard (S.-et-Oise). 2 »

Ernest Raynaud : *Jean Moréas et les Stances*, Société française d'Editions littéraires et techniques. 9 »

Louis Reynaud : *La crise de notre littérature. Des romantiques à Proust, Gide et Valéry*; Hachette. 12 »

Albert Rivaud : *Les Grands courants de la pensée antique*; Colin. 9 »

Denis Saurat : *La religion de Victor Hugo.* Préface de M. Fernand Gregh; Hachette. 12 »

X. : *La vie de Théophraste Renaudot.* (Coll. *Vies des Hommes illustres*); Nouv. Revue Franç. 12 »

Livres d'étrennes

R.-M. Ballantyne : *Martin Rattler*, texte français de Gaston Guillot et Louis Postif. Illust. de Galland. (Coll. *Bibliothèque du Petit Français*) ; Colin. 9 »

N. Magnin : *La bique en voyage*. Illust. de A. Puyplat. (Coll. *Bibliothèque du Petit Français*) ; Colin. 9 »

Ouvrages sur la Guerre de 1914-1918

Commandant M. Larcher : *La Grande Guerre dans les Balkans*. (Direction de la Guerre). Préface du maréchal Franchet d'Esperey. Avec 10 croquis ; Payot. 30 »

Paul Toinet : *Plateau 6, Tambour 100* ; Berger-Levrault. 12 »

Philosophie

A. Cresson : *Les systèmes philosophiques* ; Colin. 9 »

Gaston Danville : *La psychologie de l'amour*, nouvelle édition ; Alcan. 10 »

F. Palhoriès : *Gioberti*. (Coll. *Les grands philosophes*) ; Alcan. 40 »

Spinoza : *Ethique*. Introduction, traduction et notes par Gilbert Maire ; Renaissance du Livre. 5,50

Poésie

Charles Baudelaire : *Œuvres complètes. Les Fleurs du mal*. Texte établi et présenté par Edouard Maynial. 19,50

Auguste Bergot : *Pour elle*, devancé d'un *Prélude* et suivi des *Vêpres païennes, 1910-1929* ; Edit. Poesia. 15 »

Albert Fajac : *Espoirs et désespérances* ; Edit. Ars Carminis, La Rochelle. 8 »

Charles Guerder : *La chute rose-rose et blanche d'une plume* ; Berger-Levrault. 10 »

Mario Mazzolani : *Soupiraux et meurtrières* ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 10 »

E. Mourgues : *La guirlande d'amour*. Lettre-préface de Raoul Follereau ; La Jeune Académie. » »

Jeanne-Charles Normand : *Poèmes de l'amour et de la mort* ; Le Rouge et le Noir. 12 »

Agostino/.Sinadino : *Poésies 1902-1925* ; La Jeune Parque. » »

Jean-Louis Teste : *Quatre expressions* ; Delpeuch. 12 »

Politique

J.-Th. Petrus Blumberger : *Le communisme aux Indes Néerlandaises*. Préface de A. Le Neveu ; Monde nouveau. » »

Maurice Laporte : *Espions rouges*. Les dessous de l'espionnage soviétique en France ; Redier. 12 »

Eugen Relgis : *L'Internationale pacifiste*. Avec une lettre et un message de Romain Rolland ; Delpeuch. 12 »

Joseph Sisco : *Aristide Briand, l'homme, l'orateur, l'homme d'Etat*. Avec un portrait ; Marcel Rivière. 15 »

Questions médicales

Marcel Nathan : *Les psychoses évitables* ; Flammarion. 12 »

Questions militaires et maritimes

Armand Charpentier : *Ce que sera la guerre des gaz*. Avant-propos de Victor Margueritte ; Delpeuch. 8 »

G.-R. Manue : *Têtes brûlées. Cinq ans de Légion* ; Nouv. Société d'édition. 12 »

Questions religieuses

Edouard Le Roy : *Le problème de Dieu* ; Artisan du Livre. 20 »

Roman

Emile Bardès : *La leçon de la terre;* Revue mondiale. 12 »
Marc Bernard : *Zig-Zag;* Nouv. Rev. Franç. 12 »
Jeanne Boujassy : *Oliviers.* Avec des bois originaux de G. Benville; Edit. Minerva. 10 »
Bouzinac-Gambon : *Du haut de la colline;* Plon. 12 »
René Brunel : *Un amour;* Renaissance du livre. 12 »
Gaston Chérau : *Fra Camboulive;* Flammarion. 12 »
Henri Collet : *L'Ile de Barataria;* Albin Michel. 12 »
Eugène Dabit : *L'Hôtel du Nord;* Libr. des Trois Magots. 12 »
Léon Daudet : *L'astre noir;* Flammarion. 12 »
Ch. Dickens : *A Christmas Carol — Un chant de Noël,* texte anglais intégral avec traduction française du Dr R. Ganillard en regard; Payot. 18 »
René-Louis Doyon : *L'enfant prodigue;* La Connaissance. » »
Charles Foley : *Marions Jacotte;* Flammarion. 12 »
L.-G. Guerdan : *Les faux poids de la balance;* Edit. Argo. 12 »
Jean Guiree : *Danger de mort;* Nouv. Revue critique. 12 »
Pierre Humbourg : *Silvestre le simple;* Nouv. Revue franç. 12 »
J.-K. Huysmans : *Œuvres complètes.* Tome IX : *En rade;* Edit. Crès. » »
Henry James : *La bête dans la jungle,* version Marc Chadourne; Edit. V. Attinger. » »
Jean de La Grèze : *Libera;* Sans Pareil. » »
Jacques de Lacretelle : *Amour nuptial;* Nouv. Revue franç. 12 »
I. Le Cornec : *La Sauzette;* Nouv. Soc. d'édition. 10 »
Léon Lemonnier : *La femme sans péché;* Flammarion. 12 »
Thomas Mann : *La mort à Venise,* traduit de l'allemand par F. Bertaux et Ch. Sigwalt; Kra. » »
Edouard de Maringo : *La veuve de Gabie;* Figuière. 10 »
Mélot du Dy : *L'ami manqué;* Sans Pareil. » »
Alfred Ney : *Le modèle;* Dimauw. 12 »
Georges Normandy : *Le train fantôme,* histoires extraordinaires; Baudinière. 12 »
Comtesse Prozor : *Ebba de Wredde;* Revue Mondiale. 12 »
R.-J. de Quernac : *Sobnon l'envoûté;* Revue Mondiale. 12 »
C.-F. Ramuz : *Fête des vignerons;* Horizons de France. » »
Georges Reyer : *Destins croisés;* Nouv. Revue franç. 12 »
Les Frères Rosbroeck : *Désiré Gogibus;* Enault. 10 »
Wilhelm Speyer : *Charlotte est piquée;* Nouv. Société d'édition. 12 »
Benjamin Vallotton : *Nous sommes forts;* Payot. 15 »
Stefan Zweig : *La confusion des sentiments,* traduit de l'allemand par Algir Hella et Olivier Bournac; Stock. 12 »

Sciences

A.-S. Eddington : *La nature du monde physique,* traduit de l'anglais par le colonel Georges Gros; Payot. 30 »
L. Houllevigue : *La vie du globe et la science moderne.* Avec 22 fig.; Colin. 14 »
Dr A. Labbé : *Le conflit transformiste.* Préface par Etienne Rabaud; Alcan. 15 »
William H. Meadowcroft : *Edison,* avec des notes autobiographiques de T. A. Edison, traduit de l'anglais par A. Tougard de Boismilon. Avec 16 illust. h. t.; Payot. 18 »
Pierre Ternier : *La vocation de savant;* Desclée de Brouwer. 18 »

Sociologie

Ferdinand Buisson : *Condorcet* (Coll. *Réformateurs sociaux*); Alcan. 12 »
Jean Dumer : *Ma France, où vas-tu?* Le cri d'un homme qui a vécu et vu; Pernot. 2,50
Georges Ledoux : *L'heure du miracle,* impressions de voyage de deux Américains à travers nos stations touristiques et thermales; Renaissance du livre. 12 »
Léon de Poncins : *Les forces secrè-*

tes de la Révolution. Franc-Maçonnerie, Judaïsme; Edit. Bossard. 20 »

Dr Sicard de Plauzoles : *Le sens de la vie.* Questions d'hygiène sociale; Edit. médicales. » »

Max Turmann : *Le syndicalisme chrétien en France;* Libr. Valois. 12 »

E. Vandervelde : *Jaurès.* (Coll. *Réformateurs sociaux*); Alcan. 12 »

Varia

Almanach Napoléon 1930; Paris, 11, rue Newton. » »

Lady Cynthia Asquith : *La culture de l'enfant,* traduit de l'anglais par Eugénie Ravet et Manuel Devaldès; Revue Mondiale. 12 »

Léon Sentupéry : *Manuel pratique de l'Amateur Collectionneur, de l'Antiquaire et du Brocanteur;* Illust. de Paul Cecchetto; Edit. Turgot. 95 »

Voyages

Lydia Bach : *Moscou, ville rouge;* Edit. Valois. 12 »

Hélène Gosset : *Nitchevo! L'amour en Russie soviétique;* Revue Mondiale. 12 »

J. Kessel : *Vent de sable,* aventures; Edit. de France. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

La question bretonne. — Prix littéraires. — Diderot et le financier Randon. — Le prix des livres en France. — Une lettre inédite du prince Pierre Kropotkine sur la guerre de 1914-1918. — Sur Cécile Sauvage. — L'exécution de miss Cavell et le soldat allemand qui aurait refusé de tirer. — Mata Hari devinée par Papus. — A propos du « Napoléon III » de M. Octave Aubry. — L'anneau de Naundorff. — Le Sottisier universel.

La question bretonne.

Paris, le 14-12-29.

Monsieur,

Veuillez permettre à un de vos plus anciens lecteurs et à un admirateur de la Bretagne et de son glorieux passé, de vous faire connaître la pénible impression que lui a inspirée la lecture de l'article sur *la question bretonne,* de M. Chaboseau.

Il est regrettable que les rares qualités de son style clair, alerte, bien français en un mot, aient été mis au service d'une cause que je déplore de voir évoquer, et surtout étayer d'arguments minimes ou mesquins.

On peut, en effet, résumer brièvement les griefs qui, selon M. Chaboseau, dresseraient la Bretagne bretonnante contre la France *métropolitaine,* laquelle serait coupable de divers méfaits dont voici les principaux :

1) Attribution, dans les livres de géographie, du premier port de pêche à la morue de France, à la Normandie au détriment de Saint-Malo-Saint-Servan.

2) Défiguration de l'orthographe de Portzmoguer, amiral de Bretagne, en Primauguet ou Primoguet.

3) Critique des mauvaises habitudes d'hygiène attribuées aux Bretons.

4) Attribution aux Bretons d'un caractère obtus et entêté.

5) Différence de traitement entre les Méridionaux qui font un tapage excessif (sans jeu de mots) à l'occasion « d'une pluie qui incommode quelques heures une ville de Provence », et les Bretons qui ont à déplorer tous les hivers de terribles sinistres maritimes laissant des veuves et des orphelins.

6) Confiscation des grands hommes bretons au profit de la France, de Descartes, Breton d'origine, au profit de la Touraine. Complicité avec l'univers entier qui *dévalise la Bretagne de ses grands hommes,* en donnant Christophe Colomb comme inventeur de l'Amérique, au détriment du Breton Coantanlem.

7) Confiscation de la pomme de terre bretonne au profit du Picard Parmentier.

8) Sympathie témoignée dans les manuels d'histoire au chevalier sans peur et sans reproche, Duguesclin, « un des pires gredins, traître à sa patrie bretonne ».

(9) Attribution à Jeanne d'Arc de l'expulsion des Anglais boutés hors de France.

10) Refus de convenir du grand rôle joué par les Bretons dans la marine de guerre, la marine marchande pendant la paix et pendant la guerre où le nombre de leurs morts tués à l'ennemi est proportionnellement supérieur à la moyenne, eu égard à la population de la Bretagne.

11) Méconnaissance de l'histoire locale bretonne et adoption d'une consigne de silence à l'égard du roi Noménoë, assassiné par la *germanique* dynastie des Capétiens.

12) Erreurs historiques diverses.

13) Humiliation permanente du monument de l'Union, où une « pauvre petite Bretonne supplie la France de daigner l'accueillir et la France magnanime condescendant à ne pas la repousser ».

14) Sabotage du projet de Brest, principal port transatlantique.

Cet exposé est à la fois rassurant et alarmant.

Il est rassurant parce que les griefs énumérés sont bien faibles. Alors qu'on eût pu craindre l'exposé de désirs de justice ou d'actes de tyrannie bien entendu imaginaires ou défigurés, on ne nous donne que des vétilles, des menues erreurs de fait attribuables non à la malignité de la France *métropolitaine,* mais à l'ignorance de gens qui, n'étant pas animés du même esprit que M. Chaboseau ne se passionnent pas pour ces questions.

Je range dans cette catégorie les griefs 1, 2, 6, 7, 11, 12.

Si le nom du roi Noménoë n'est connu que des spécialistes en histoire locale, les Provençaux ne protestent pas contre la brièveté des rares allusions à leur « bon roi René », les Bourguignons contre la sévérité des appréciations à l'égard de Charles le Téméraire, etc..., dans les livres d'histoire. Provençaux, Bourguignons, Gascons, Picards et ces mêmes Bretons sont maintenant unis dans la grande patrie française dont ils font partie intégrante. Ils ont oublié des querelles cependant moins anciennes que celle qui a opposé Noménoë à la dynastie capétienne.

Je note l'insignifiance des griefs nos 3 et 4 du fait que des Français *métropolitains* d'autres provinces, soumis aux mêmes critiques d'un goût contestable, n'en ont pas fait une question auvergnate, lorraine, provençale, etc...

Faut-il expliquer les faits du grief n° 5 par la différence de tempérament et de savoir-faire entre gens du Nord calmes et modérés et *gensses* du Midi exubérants et... malins? Dix personnes qui crient font plus de bruit que cent qui se taisent.

La découverte de l'Amérique n'est due (grief n° 6) ni à Christophe Colomb ni aux Bretons, mais aux Normands. Vers l'an mil ils ont découvert l'île qui porte toujours le nom qu'ils lui ont donné, Helluland ou Terre-Neuve. Le Normand Leif Erickson, fils d'Erick le Roux, qui avait abordé au Groenland, débarqua sur la côte du Labrador. Il poussa jusqu'au Vinland, pays de la vigne, où les uns reconnaissent la Nouvelle-Ecosse, les autres le Massachusetts.

Quand Duguesclin (grief n° 8), prisonnier, affirmait qu'il n'y aurait femme de France qui ne filât pour sa rançon, en excluait-il les Bretonnes qui l'auraient méprisé pour sa trahison?

S'il est exact (grief n° 9) que Jeanne d'Arc n'a pas bouté les Anglais hors de France, n'a-t-elle pas déclanché le mouvement national qui a délivré notre pays de l'étranger? Quant au connétable de Richemont, les manuels d'histoire un peu complets ne contestent nullement l'importance de son rôle.

Qui donc a songé à nier (grief n° 10) que les Bretons fournissent plus des trois quarts des équipages de notre marine de guerre, de notre marine marchande et de nos pêcheurs? Quant aux statistiques prouvant que la Bretagne a perdu, au cours de la grande guerre, un plus grand nombre de ses enfants par millier d'habitants, ont-elles été tenues sous le boisseau par la *métropole?* La preuve?

Pourquoi (grief n° 13) interpréter le geste de la France autrement que celui d'une sœur aînée penchée avec tendresse sur sa cadette qui entre au bercail?

Quant au grief n° 14, n'y a-t-il pas d'autres villes de France qui en puissent arguer d'équivalents?

L'exposé de ces griefs en fait donc ressortir l'insignifiance. C'est là ce qui est rassurant. Ce qui est réconfortant, c'est que l'auteur n'a pas oublié le rôle de la Bretagne pendant la Révolution française, les progrès contemporains de l'idée républicaine. Enfin, il ne s'avoue pas autonomiste. Il se déclare fédéraliste. C'est une opinion.

Mais ce qui est alarmant, c'est le ton amer, bilieux, et parfois haineux qui relève le style de M. Chaboseau. Il paraît par moments... *bougrement* en colère, mais d'une colère qui semble quelque peu grossie à dessein, parce que disproportionnée au motif invoqué.

Il suffit de relever quelques citations :

Paris et le Midi ne négligent rien pour que la Bretagne les haïsse.

Les touristes... ont le cœur soulevé devant la crasse où se complaisent la majorité des Français.

Il ne suffit pas de dévaliser la France de ses grands hommes.

Duguesclin, l'un des pires gredins de son époque, ...c'était un Breton qui trahit et saccagea sa patrie. Alors c'est un preux, un paladin, un héros.

Devoir son salut à des Bretons, quelle honte; cela ne s'avoue point.

Périsse la France pourvu que la Bretagne ne vive pas.

Ce sont les autres Français qui s'acharnent à traiter ceux-là (ceux du Couesnon) en étrangers.

Ces Bas-Bretons... ces êtres si grossiers, qu'ils n'ouvrent la bouche que pour demander du pain (bara) et du vin (gwin). Tout cela à propos du terme de baragouin.

Il est douloureux d'être obligé de se demander si au lieu de justifier la réalité de sentiments haineux contre la Bretagne, les phrases qui précèdent ne témoignent pas d'une véritable haine irraisonnée contre la France métropolitaine.

Ces accusations injustes contre cette France qui haïrait la Bretagne au point de préférer sa propre ruine à la prospérité d'un grand port breton, ces rancunes tenaces remontant à Hugues Capet, à propos du roi Noménoë, en passant par Duguesclin, cette fureur à propos du baragouin, cette indignation forcée à propos de Descartes, de Christophe Colomb, de Parmentier, ces violences de style voulues sont franchement alarmantes.

Elles décèlent des rancœurs d'autant plus redoutables qu'elles sont basées sur des faits dont l'énumération suffit à montrer l'insignifiance.

Et cette accumulation de vétilles mises passionnément en évidence, et réunies en vue de remplir un dossier vide, ne fait-elle pas penser invinciblement à ce qu'on appelle une querelle d'Allemand!

Veuillez agréer, etc., etc.

M. CRÉMIEUX,
Ingénieur de la Marine.

Paris, 1er décembre 1929.

Monsieur le directeur,

Je viens de lire l'article de M. Chaboseau, *La Question bretonne,* dans le *Mercure* du 1er décembre.

Bien que M. Chaboseau évite prudemment de me nommer, son article répond d'une manière évidente à une partie de celui que j'ai publié sur le régionalisme (*Mercure* du 1er août 1928).

Je connais la Bretagne au moins aussi bien que M. Chaboseau. J'ai étudié le pays de Bretagne et le peuple breton pendant plus de dix ans, avec attention, et aussi avec cette sympathie fraternelle dont les Français des autres provinces ont toujours fait preuve pour les Bretons, quoi qu'en dise M. Chaboseau.

Je ne relèverai pas les erreurs et les contradictions dont fourmille son article. Je me contenterai de dire ceci : à l'heure où nos voisins continentaux — Allemands, Italiens, Espagnols — consolident leur unité, ceux qui essaient de dissocier l'unité française, — œuvre, non de cent quarante ans de jacobinisme, mais de mille ans d'histoire —, ceux-là, j'ai le regret de le dire, se conduisent comme des fous ou comme des traîtres.

Veuillez agréer, etc.

CAMILLE VALLAUX.

Voici le passage relatif à la Bretagne de l'article *les Aspirations régionalistes et la Géographie,* publié par le *Mercure de France* du 1er août 1928, auquel M. Camille Vallaux fait allusion :

Reprenons l'exemple de la Bretagne.

La Bretagne a été jusqu'au milieu du XIXe siècle une des provinces françaises où la vie matérielle était la plus difficile. Alors, elle avait sa civilisation bien à elle. Cela se discernait dans l'habitation, dans la nourriture, dans le vêtement, dans les habitudes commerciales, dans les rapports sociaux visibles. Comme il arrive souvent en pareil cas, ce pays isolé des autres était lui-même très fractionné. Il n'y avait pas une civilisation bretonne, il y en avait plusieurs. Ce n'est que par le mirage du souvenir que le régionalisme actuel tente d'unifier la vieille Bretagne.

Le Breton au chapeau à rubans et aux longs cheveux, avec sa veste courte, ses culottes bouffantes (*bragou-braz*), ses jambières et ses sabots, représentait un type humain qui aux Français du Centre faisait quelque peu l'effet d'un Canaque, d'autant plus que la vie matérielle du Breton était, sous tous les rapports, difficile et grossière.

Cherchez-le maintenant, ce Breton. Vous ne le trouverez pas, sauf dans les fêtes celtiques où les *bardes* s'affublent, pour quelques heures, d'oripeaux voyants qu'ils seraient bien fâchés de porter toujours. Et croyez

bien que ces bardes ne se nourrissent pas de bouillie de blé noir et boivent autre chose que de l'eau.

Voilà trois quarts de siècle que les restes de l'ancienne civilisation bretonne disparaissent les uns après les autres, à mesure que s'accroît la prospérité du pays et que s'intensifient, entre lui et ses voisins, les échanges d'hommes, d'idées, de pensées, de papier imprimé, de marchandises. Ajustements des hommes, ajustements des femmes, vieilles maisons insalubres, nourriture grossière, habitudes commerciales des foires, isolement au fond des chemins creux, tout cela disparaît en même temps. Le Breton des champs porte casquette, veston et pantalon. La Bretonne des champs renonce à la coiffe. Dès qu'elle vient en ville, elle jette sa coiffe par-dessus les moulins.

Certes, à cette *banalisation* rapide le pittoresque de la vieille Bretagne perd beaucoup. L'art y perd donc aussi. Peintres, sculpteurs et littérateurs protestent à l'envi. Ils tâchent de faire survivre, sur certains points tout au moins, les vieux genres de vie, les anciens costumes, les anciennes habitudes. Ils n'y parviennent guère que d'une manière intermittente, par des résurrections d'opéra-comique et de carnaval.

La *banalisation* du peuple de Bretagne et l'effacement de tout ce qui restait de la vieille civilisation bretonne se font avec la rigueur inexorable des lois qui gouvernent le monde. On peut regretter ce mouvement, on ne l'arrêtera pas, on ne le ralentira même pas.

Ce qui est vrai pour la Bretagne est également vrai pour toutes les provinces françaises qui avaient conservé, dans leur civilisation, des caractères propres plus ou moins fortement accusés. Ces caractères ont disparu ou sont en train de disparaître. Ce n'est donc pas sur eux que peuvent s'appuyer les régionalistes pour faire revivre des cadres territoriaux périmés. Ce sont des appuis chancelants qui tombent les uns après les autres, et dont les survivances, que l'on peut dénombrer aujourd'hui, sont presque toutes artificielles.

Orléans,

Monsieur,

C'est avec une joie malicieuse que j'ai relevé cette phrase dans l'article sur la « question bretonne » :

N'importe quel touriste sait bien que dans les rues de *Saint-Brieuc*, Quimper, etc., ce n'est pas en français que bavardent les adolescents ou jacassent les enfants.

Passe pour Lannion, Pontivy, Guingamp (où d'ailleurs, sauf les jours de marché, on parle de moins en moins le breton, au grand dam, je le veux bien, du pittoresque) ; mais le « touriste » peut se reporter à Michelet : *Notre France*. Il apprendra que la limite du breton parlé passe à l'Ouest de Saint-Brieuc, vers Châtelaudren, descend à Pontivy, etc. Je préciserai pour le touriste, qui a le droit d'ignorer ces détails (mais non de confondre le « patoué » de ces dames poissardes de « Sous la Tour » avec la vieille langue celtique), que la limite actuelle passe entre Châtelaudren et Plouagat (où plusieurs hameaux sont tout entiers « gallo »), entre Bogelio et Lanrodec (alors qu'au XVIe siècle on le parlait encore à Cohuniac), etc. Ah ! je connais bien mon pays et c'est pourquoi j'ai voix au chapitre, quand on vient nous conter des sornettes. Ce pourrait, il est vrai, n'être qu'un lapsus calami, mais quelle façon d'exposer les faits historiques, de les éclairer, de les déformer audacieuse-

ment pour soutenir une thèse! Je m'en tiendrai à deux ou trois exemples. Au reste tous vos lecteurs peuvent rectifier d'eux-mêmes.

Je copie dans *la Bretagne* de septembre et octobre 1929 (publication fort bien faite d'ailleurs, dirigée par M. Aubert, Ty. Breiz, Saint-Brieuc) :

En résumé, s'il semble certain que des marins du continent et plus particulièrement des pêcheurs normands et bretons ont visité les côtes de l'Atlantique avant que n'y abordassent les caravelles parties de Paros le 3 août 1492, on ne possède aucune précision à ce sujet. La question demeure entière et il y a peu de chances qu'elle soit jamais résolue. Le fût-elle que des faits nouveaux n'enlèveraient rien à la gloire de Chr. Colomb.

C'est le bon sens et l'évidence, pas plus que les luttes de ses capitaines, Bretons ou non, n'enlèvent rien à la gloire de Jeanne d'Arc, pas plus que les qualités guerrières de Duguesclin ne sont diminuées du fait que son enfance fut celle d'un polisson batailleur. Ce ne sont pas, je suppose, les bons petits jeunes gens de patronages qui font d'habiles chefs de routiers, etc.

Si l'on passe à la période contemporaine, je lis : « On estime généralement qu'en nombre rond la Bretagne a perdu, etc. » Certes, je sais que le nombre des victimes bretonnes a été très élevé pendant la dernière guerre, parce que c'est un pays de marins et de paysans. Toutefois il ne faut pas avancer à la légère des chiffres qu'il serait peut-être difficile de justifier.

Enfin, ceci est une bagatelle, mais qui illustre le procédé, parce qu'en période de congrès un orchestre (probablement stylé) a joué le *Bro goz ma zadou*, en déduire que dans n'importe quel café de n'importe quelle ville de Bretagne un orchestre est toujours à même de jouer cet « hymne », c'est nous la bailler belle.

Les Bretons d'ailleurs n'ont point besoin d'être défendus avec des arguments... mettons électoraux. Ils ont leurs qualités et leurs défauts, puisqu'ils sont humains. Certes ils ne sont pas plus sales que les Limousins de la Basse-Marche. J'ajoute que l'hydrothérapie ne m'a jamais paru être une vertu et que les Limousins sont, entre tous, aimables, d'esprit vif et ouvert, en dépit de leurs tas de fumier. Toutefois que notre demi-Breton aille visiter les demeures du « pays du Ménez », de Laurenan, Coëtlogon, etc., à Saint-Gilles-du-Ménez, qu'il aille même plus au Nord, à Saint-Brandan, à l'Est, à Sévignac, il sera édifié. Il ne souffle pas mot de l'alcoolisme, qui est, hélas! la tare la plus désolante de cette belle province, car elle fait des ravages dans toutes les classes, au point que pour la plupart des bourgeois des petites villes la grande distraction est l'apéritif. De savoir tout cela ne m'empêche pas de rendre justice à mes compatriotes, ni d'aimer mon pays. Ecolière, jeune fille, j'ai vécu aux quatre coins du pays « gallo », parmi les

paysans; on peut m'en croire, quand je dis qu'il n'est jamais venu à l'esprit de l'un d'eux de vouloir une Bretagne séparée du reste de la France. Je connais moins la « partie bretonne ». Toutefois, comme ma famille en est originaire (mes grand'mères ne savaient pas un mot de français), que j'y retourne très fréquemment, que j'y passe mes vacances, je suis aussi à même d'affirmer que dans le peuple il n'y a pas d'autonomistes, et si peu dans les villes — et leurs mobiles sont politiques, ou religieux, ou, dirai-je, financiers? On peut pêcher en eau trouble. Et alors on écrit (O. Guyon : *Volonté Bretonne* du 17 novembre 1929) :

Nous voulons obtenir pour la Bretagne toutes les satisfactions que réclament sa loyauté et ses services héroïques. [Le prix du sang!...] Nous voulons qu'elle puisse exploiter efficacement les richesses de son sol, de son sous-sol et de ses villes.

Comme si elle en avait jamais été empêchée!

C'est une besogne mauvaise que celle qui consiste à dresser des Français les uns contre les autres, et je relève fièrement l'épithète « jacobin ». Oui, je suis jacobine et la question d'Alsace serait peut-être moins aiguë si l'on avait fait en 1918 ce qu'eût fait la glorieuse Convention. Vouloir par tous les moyens en créer une à l'Ouest est intolérable et je proteste parce que je suis Bretonne, parce que je suis Française, parce que les affirmations mensongères me révoltent.

Si Etienne Nicol, le très intelligent directeur d'un journal d'ailleurs assez sectaire, *la Démocratie bretonne*, est l'ami de M. Chaboseau, il peut lui dire tout ceci bien mieux que moi, mais sans doute ne daignera-t-il pas. Mais voir le *Mercure* s'employer à répandre ces erreurs m'est trop pénible. Ceci qui touche à notre France, je ne saurais le lire avec un sourire sceptique, ni le laisser passer sans une protestation véhémente, car, je le répète, je puis donner sur ce point un avis *très autorisé*.

Veuillez agréer, etc... R. TRÉGLOS.

Rennes, 4 décembre.

Permettez-moi un mot à propos de l'intéressant article de M. Chaboseau. Ne va-t-il pas entraîner de graves complications politiques? S'il est vrai qu'un orchestre de café rennais a joué impromptu le *Bro goz ma zadou* (sans avoir été soudoyé à l'avance par les autonomistes bretons), et si ces derniers sont restés assis quand le même orchestre a joué la *Marseillaise* (ce qui peut-être n'était pas très courtois), des mesures graves s'imposent :

1° Non seulement donner à la Bretagne l'autonomie, mais la séparer totalement d'avec la France;

2° Obliger tous les Bretons, même Français, à ne parler que la langue bretonne;

3° Celtiser complètement l'Université de Rennes.

Espérons cependant qu'une alliance perpétuelle entre la Bretagne et la France dispensera les deux pays de dépenser des milliards pour élever de respectives et inutiles fortifications. Et comptons une fois de plus sur l'habileté diplomatique et pacifique de M. Aristide Briand.

Croyez, monsieur le directeur, aux sentiments les plus dévoués d'un fidèle lecteur. H[ENRI] S[ÉE].

§

Prix littéraires. — Le Prix de poésie Gérard de Nerval (2.000 fr. et publication par les *Editions des Iles de Lérins* du manuscrit primé) a été attribué jeudi 5 décembre à M. Paul d'Amarix, par 5 voix contre 2 à M. Lély-Poujol, pour son manuscrit : *Les Illusions.*

Le Prix des Lettres Françaises (10.000 fr.) a été décerné le 18 décembre à Mme Guillemette Marrier pour son roman manuscrit *Lokoma.*

§

Diderot et le financier Randon.

Paris, le 3 décembre 1929.

Monsieur et cher confrère,

Je lis dans le *Mercure* du 15 novembre un intéressant article de M. le chanoine Marcel sur la *Jeunesse de Diderot.* Permettez-moi d'y ajouter quelques précisions et rectifications sur le séjour de Diderot chez le financier Randon.

Ma thèse complémentaire de doctorat-ès-lettres était une édition de la Correspondance de Geneviève Randon de Malboissière (Champion, 1925). J'ai donc été obligé d'étudier la famille Randon, fort intéressante pour l'histoire de la société. M. le chanoine Marcel a fort bien vu que le Randon dont parle Diderot était Randon de Massane, et non son cousin germain, Randon de Boisset, le collectionneur connu, qui ne fut jamais marié. On sait maintenant sur Randon de Massane, non pas peu de chose, mais pas mal de détails que j'ai recueillis ou qui sont donnés par sa nièce Geneviève Randon de Malboissière. On les trouvera dans la notice que j'ai consacrée à cette famille en tête de mon édition. Deux points me paraissent cependant à préciser, parce qu'ils ont rapport au récit de Diderot. 1° Randon de Massane habitait d'abord rue de Richelieu, *près de la fontaine* (angle de la rue Richelieu et de la rue

Traversière, aujourd'hui rue Molière), avant de s'installer rue Louis-le-Grand. C'est vraisemblablement dans ce premier domicile que vécut quelque temps Diderot. Les divers Randon habitaient (sauf Randon de Boisset, plus riche et qui n'avait pas de château) des appartements ; ce qui peut faire croire à l'exiguïté de la chambre de Diderot. 2° Randon de Massane (1701-1771), marié en 1731, avait non pas *un* mais *deux* fils : Randon d'Hanneucourt (marié en 1760), et Randon de Lucenay (et non Lacenay), né en 1743; et une fille, qui épousa effectivement Le Pelletier de Saint-Fargeau. Le récit de Diderot est donc absolument exact quand il parle *des enfants* de Randon.

J'ai d'ailleurs examiné ce détail de sa vie dans *Un financier amateur d'art au* XVIIIe *siècle : Randon de Boisset,* paru dans la *Revue des Cours et Conférences* du 30 avril 1923, où j'ai donné sur le récit de Mme de Vandeuil toutes les précisions possibles. On y verra, en particulier, que l'hôtel de Randon de Boisset n'est pas l'hôtel actuel du Crédit Foncier, rue des Capucines, mais n'existe plus aujourd'hui.

Le maréchal Randon appartenait bien à cette famille (voir l'ouvrage de Révérend, et la très intéressante généalogie : *Fermiers généraux,* du duc de Caraman, *Mss* à la B. N.).

La question Randon-Diderot se trouvait donc déjà éclaircie. Et, à mon avis, la véracité du philosophe, ou de Mme de Vandeuil, — du moins pour ce qui concerne certains détails matériels, — est parfaitement admissible.

Veuillez agréer, etc...

COMTE A. DE LUPPÉ,
Directeur du *Correspondant.*

§

Le prix des livres en France. – Nous recevons la lettre suivante :

11 décembre 1929.

Monsieur le Directeur,

Vous avez cru devoir relever l'articulet de l'*Intransigeant* et vous élever, avec passion et colère, contre son esprit et sa rédaction. Vous lui reprochez maintes choses, je ne vous en conteste pas le droit. Cependant, vous me permettrez de vous notifier simplement que les idées émises sont de moi et ne doivent pas être, de propos délibéré, attribuées à M. Henri Duvernois. Si son nom a été mêlé à l'affaire, ce ne fut que pour en appeler à son témoignage et parce que je sais qu'il s'intéresse particulièrement à la question.

Vous refusez d'admettre que les livres marqués 3,50 se vendaient 3 francs en 1914 et vous avancez que mon âge ne me doit pas permettre de vous contredire. Hélas! monsieur, je n'étais point vieux déjà en 1914, mais je n'étais plus assez jeune non plus pour préférer le jeu à la lecture et j'ai parfaitement bonne souvenance d'avoir acquis, dans une des plus grosses maisons de librairie, en Lyon, des livres, en 1914 et avant (des livres même du *Mercure de France*), pour 3 francs.

Quant au calibrage des livres, je ne suis non plus pas d'accord avec vous

et je maintiens — notez bien, je vous prie, que je m'occupe d'édition et que je suis auteur — que la matière offerte aux lecteurs est, bien souvent, par trop mince comparativement au prix que l'on *veut* demander à l'acheteur. Croyez bien que je ne suis pas le moins du monde ni contre les auteurs ni contre les éditeurs, mais, comme il m'arrive aussi d'acheter des ouvrages, il me plaît quelquefois de penser au public. Ce n'est pas, il me semble, en augmentant sans cesse le prix du livre — et souvent quel livre! — qu'on arrivera à atténuer la crise de la librairie.

Et puis qu'on en finisse avec ces attitudes de pleurnichards et de mendiants.

Voulez-vous croire en l'assurance de mes sentiments choisis.

FERNAND DEMEURE.

La lettre ci-dessus de M. Fernand Demeure n'infirme aucune des précisions données sur la question, sans « passion » ni « colère », par notre écho du 1er décembre. Et si en 1914 un libraire de Lyon lui a vendu 3 francs un livre marqué 3 fr. 50, c'est que ce libraire ne se conformait pas aux conventions syndicales, et il encourait la sanction du « compte fermé ». — A. V.

§

Une lettre inédite du prince Pierre Kropotkine sur la guerre de 1914-1918. — Le prince Pierre Kropotkine fut — faut-il le rappeler? — ce libertaire qui, avec Elysée Reclus rédigea, à Genève, le journal *Le Révolté*, lequel devint, après l'amnistie de 1881, *la Révolte* et, plus tard, sous la direction de Jean Grave, les *Temps Nouveaux*. Maintes fois Kropotkine fut emprisonné en Russie et en France pour propagande subversive et il écrivit, entre autres ouvrages révolutionnaires, *la Conquête du Pain* et les *Paroles d'un Révolté* qui gagnèrent à la doctrine anarchiste de nombreux adeptes. Kropotkine ne cessa point, jusqu'en 1914, de proclamer comme un idéal la suppression de tout gouvernement et de se montrer résolument pacifiste. La lettre qu'il écrivit à Jean Grave, un mois après l'ouverture des hostilités, le 2 septembre 1914, lettre qui va paraître cette année dans les Mémoires de Grave (*Le Mouvement libertaire sous la Troisième République*) est donc particulièrement significative. Le texte nous en est communiqué par M. Georges Crès.

Brighton, le 2 septembre 1914.

Mon bien cher Jean,

Je reçois à l'instant ta lettre. Mon cœur s'est serré de douleur en la lisant. Dans quel monde d'illusions vivez-vous pour parler de la paix?

Les conditions de la paix seront imposées par le vainqueur. Et, avec la Belgique CONQUISE, les armées allemandes à 100 kilomètres de Paris, amenant des canons nouveaux de 425 mm. (17 pouces), de diamètre à la gueule, et vos forts faits pour résister seulement aux canons de 275 mm. au maximum 30 cm., avec une armée de Huns à vos portes, se battant comme des diables, et foulant toutes les règles d'humanité, toi tu me parles de dicter les conditions de la paix!!

Mais pensez donc d'abord à BATTRE cette armée, à RECONQUÉRIR la Belgique livrée à feu et à sang, à DÉFENDRE Paris!

Vite, vite, fondez les canons de 50 cm. et mettez-les, en les traînant tous, vieux, femmes et enfants, pour les placer en position sur les hauteurs au sud de Paris pour attaquer les Huns par derrière. Vite, vite, apprenez tous à démonter leurs aéroplanes Taubes, et à massacrer les envahisseurs partout. La Belgique envahie, *le droit international n'existe plus.*

Mais on ne vous dit donc rien sur ce qui se passe en Belgique, — et vous continuez à rêver.

Je pense que vous comptez sur les Russes, et que personne de vous n'a mesuré sur une carte la distance depuis Eydkuhnen à Berlin (600 kms.) et compris que rien que pour une *promenade* cela prendrait déjà 40 jours de marche. Mais les Allemands sauront défendre Berlin, ils sauront transformer ces 40 jours en 80, alors même que ce serait une succession de victoires russes pendant trois mois! Et voilà un mois passé et les Russes ne sont pas encore sortis de la Prusse orientale, ce qui ne permet pas aux armées marchant sur Posen de sortir de la Pologne!

Armez-vous! Faites un effort surhumain, — c'est comme cela seulement que la France reconquerra le droit et la force d'inspirer de *sa* civilisation, de *ses* idées de liberté, de communisme, de fraternité les peuples de l'Europe. De grâce, réveillez-vous! Ne laissez pas ces atroces conquérants de nouveau écraser la civilisation latine et le peuple français, qui a déjà eu son 1848 et son 1871, alors qu'eux n'ont pas encore ni fait ni essayé de faire leur 1789-1793. Ne les laissez pas imposer à l'Europe un siècle de militarisme.

Je sais bien qu'il y a du socialisme en Allemagne, mais ce n'est qu'une poignée, qui si elle essayait de se lever, serait écrasée comme la révolution russe fut écrasée en 1905. C'est la clique militaire qui règne. Que serait-ce si elle était victorieuse? *Passe cette lettre aux camarades, je t'en prie.*

Nous sommes mieux renseignés ici, et mieux placés que vous pour voir où nous en sommes avec cette guerre.

Sophie et moi nous vous embrassons de tout cœur.

Ton PIERRE.

Si tu savais comme mon cœur, nos cœurs à nous quatre avec Sacha et Boris, saignent de voir la France investie et menacée et la Belgique écrasée, mutilée. Comme toi, *j'espère,* je crois encore à la victoire. Mais la calme résignation de Paris, dont me parle un nouvel arrivé, un camarade américain, me glace le cœur.

L'ardeur, la bravoure *inouïe* des armées belge et française sont *adorables.* Mais au nombre des hordes allemandes, il faut opposer le nombre.

Ici, avec les amis anglais, nous faisons tout pour qu'on presse l'envoi des renforts. Mais cela prend du temps. En tout cas, nous voilà au 2 septembre, et les Allemands ont manqué à leur promesse d'être déjà à Paris. Mais il faudra se défendre *comme des bêtes* FÉROCES pour les empêcher d'y entrer.

L. DX.

§

Sur Cécile Sauvage.

18 décembre 29.

Mon cher ami,

Je ne sais par quelle inadvertance l'article de M. Charles-Henry Hirsch sur Cécile Sauvage, du *Mercure* (1er décembre 1928) m'a échappé. Je m'en accuse! Si je l'avais lu, j'aurais été ravi naturellement — Hirsch connaît d'assez longue date ma vieille amitié pour en être sûr — de le citer, ainsi que notre grand Gourmont,

parmi les premiers et plus fervents admirateurs de cet unique, bouleversant et génial poète français qu'est l'auteur de *l'Ame en bourgeon*.

Par contre, je n'ai oublié, dans mon étude, ni le beau numéro de septembre 1928 des Amitiés, ni Mme Delarue-Mardrus.

Quant aux deux articles de l'*Action française* de Léon Daudet, dont j'ai également parlé au début de cette étude, si j'ai cité en entier un passage du second (11 mai 1929) qui m'a beaucoup plu, j'aurais pu, tout aussi bien, en citer un du premier (8 novembre 1928), qui se trouve donc antérieur d'une vingtaine de jours à celui du *Mercure* de Hirsch.

A vous. MAURICE BEAUBOURG.

Saint-Etienne, 18 décembre 1929.

Mon cher Directeur,

Comme M. Charles-Henry Hirsch, j'ai lu avec joie — et j'ajoute, avec reconnaissance — l'article de M. Maurice Beaubourg sur Cécile Sauvage. M. Beaubourg ne fera aucune difficulté, j'en suis sûr, pour reconnaître que M. Charles-Henry Hirsch a noblement pris part à l'œuvre de réparation commencée par les *Amitiés* à l'égard de la « cabrette des Basses-Alpes ». Mais puisqu'il est question de dates et de priorité, je demande à M. Hirsch la permission de relever une légère erreur dans sa très éloquente lettre.

Il écrit : « Il m'a paru que Gourmont, Mme Lucie Delarue-Mardrus et moi-même... avons quelque droit à figurer au nombre des écrivains qui, avec M. Léon Daudet, *celui-ci, plus tard*, ont collaboré à réparer la carence de la critique... »

Remy de Gourmont fut l'introducteur de Cécile Sauvage au *Mercure*. Nulle contestation ne s'élèvera sur ce point. Mme Lucie Delarue-Mardrus, sollicitée d'écrire quelques pages pour le numéro spécial des *Amitiés*, nous apporta son vibrant témoignage. Et, en même temps qu'elle : Mmes de Noailles et Claude Rehny; MM. Alex. Arnoux, Emile Baumann, Georges Bernanos, Guy Chastel, Tristan Derème, Fagus, Eugène Marsan, Mario Meunier, Louis Pize, Henri Pourrat, Charles Silvestre, José Vincent.

Le numéro parut vers la fin d'octobre 1928, bien qu'il fût daté de septembre. Le service de presse fut très largement assuré. Une lettre explicative accompagnait chaque envoi de la Revue. Sauf Eugène Marsan, aucun critique de la presse quotidienne de Paris ne parla de Cécile Sauvage. Je signale le fait à Maurice Rouzaud, l'auteur de ce beau et bon livre : *Où va la critique?* Ces messieurs craignirent-ils de donner dans quelque traquenard? Le souvenir d'Hégésippe Simon?... Non, ils ne prirent pas la peine de lire ce que

seize de leurs confrères avaient dit de l'auteur du *Vallon* et de *Tandis que la Terre tourne.*

M. Charles-Henry Hirsch (*Mercure* du 1er décembre 1928) écrivit dans sa substantielle Revue des Revues l'article que l'on attendait de ce critique consciencieux. On ne saurait l'oublier. Mais on a le devoir de rappeler que le fulgurant article de M. Léon Daudet avait paru dans l'*Action française* du 8 novembre. Ce n'est évidemment pas la faute de M. Charles-Henry Hirsch si le *Mercure* ne paraît que deux fois par mois, mais le fait est là : après les collaborateurs de l'« Hommage » réunis par la famille de la disparue et par la rédaction des *Amitiés*, M. Léon Daudet fut *le premier*, et le seul dans la « grande presse » — avec M. Eugène Marsan et M. Charles-Henry Hirsch — à parler de Cécile Sauvage au public. Son article eut pour résultat — en faisant écho à l'appel des seize — d'attirer l'attention des amis de la Poésie sur cette œuvre, de la faire lire, de lui conquérir des admirateurs et de provoquer l'admirable édition que vient de lancer le *Mercure* dans sa « bibliothèque choisie ».

En rappelant cela, on ne diminue nullement la part de gratitude due à tous ceux qui « ont collaboré » — selon la formule heureuse, mais trop modérée de M. Hirsch — « à réparer la carence de la critique à l'égard de Cécile Sauvage ». On ne fait que reconnaître la clairvoyance, le goût et la généreuse spontanéité de l'écrivain exilé qui, le 8 novembre 1928, inscrivit en lettres de feu, dans les annales de la Poésie française, le nom, désormais célèbre, de l'auteur de *l'Ame en bourgeon*.

Deux mots encore, pour dire combien je suis d'accord avec M. Maurice Beaubourg pour placer l'*Ame en bourgeon* — le « poème de la maternité », selon Francis Jammes — au sommet de l'œuvre de Cécile Sauvage. J'en ai dit ailleurs mes raisons.

Veuillez agréer, etc...

JEAN TENANT,
Rédacteur en chef des *Amitiés*.

§

L'exécution de miss Cavell et le soldat allemand qui aurait refusé de tirer.

Bruxelles, le 14 décembre 1929.

Monsieur le directeur,

Je lis dans le *Mercure de France* du 15 décembre 1929 la réponse de M. Charles S. Heymans à la lettre que je vous ai écrite au sujet de la légende du soldat allemand qui aurait refusé de tirer sur miss Cavell. C'est une légende, en effet.

J'avais apporté un élément au débat : le témoignage d'un soldat qui avait fait partie du peloton d'exécution : « Aucun n'a refusé de tirer, aucun n'aurait osé. »

Mais ce soldat s'appelle Hans et il est d'Essen. Cela suffit à M. Heymans pour le récuser. Il y a de nombreux Hans en Allemagne, dit-il, on ne peut l'identifier. M. Heymans perd de vue que ce soldat a été identifié par Mme Frère, amie de miss Cavell. C'est Mme Frère qui fit passer la frontière aux derniers soldats que la grande infirmière avait recueillis. Hans était devenu le gardien de prison de Mme Frère. Il lui raconta le drame de l'exécution à laquelle il avait participé. Il le raconta au docteur Frère. Celui-ci m'en écrivit. J'ai communiqué au *Mercure de France* la déclaration de ce témoin, qui a vu.

M. Heymans l'écarte *a priori*. N'est-ce pas un témoignage d'Allemand?

Puis, je suis socialiste, et dès lors, suspect « d'accepter, les yeux fermés, les thèses allemandes ».

Je ne suivrai pas M. Heymans dans cette polémique de village, indigne du *Mercure de France*. J'aurais trop beau jeu. M. Heymans, anti-socialiste, veut, en effet, à tout prix, voir un héros dans un Allemand fusillé pour un motif que nous ignorons jusqu'ici, tandis que moi, socialiste, j'affirme qu'aucun Allemand n'a, dans l'assassinat de miss Cavell, sauvé l'honneur de l'Allemagne.

J'ajoute cependant, pour l'édification de M. Heymans, que dès l'entrée de l'armée allemande à Bruxelles, le 20 août, j'ai refusé de travailler sous la censure ennemie. J'ai chômé volontairement avec mes confrères de toutes les opinions et j'ai été privé de traitement pendant quatre ans. J'ai été aussi emprisonné. Ce n'est pas là, que je sache, manifester un sentiment « de vénération pour Berlin ».

Vraiment, M. Heymans manque d'objectivité. On dirait que dès l'instant où il connut mes opinions politiques, il n'eut plus d'autres préoccupations que de persévérer dans une erreur que j'ai rectifiée, sans plus.

Peut-être prêtera-t-il plus d'attention au témoignage de journalistes catholiques.

Sous l'occupation, trois journalistes catholiques, MM Louis Gille [1], Alphonse Ooms [2] et Paul De Landsheere [3] ont, jour par

(1) Rédacteur à la *Libre Belgique*, directeur du compte rendu analytique du Sénat.

(2) Ancien rédacteur à la *Libre Belgique*, directeur des services de presse au Ministère des Affaires Etrangères.

(3) Rédacteur au *XXe Siècle*, ancien Président de la Section bruxelloise de l'Association de la Presse belge.

jour, noté les événements, ils ont publié leurs notes en quatre volumes, *Cinquante mois d'occupation allemande.* Nulle part, dans leur histoire véridique de l'occupation, ils ne mentionnent un acte quelconque de rébellion à l'heure de l'exécution de miss Cavell. Or, sous l'occupation, nous étions informés mieux qu'on ne pourrait le croire, nous savions comment mouraient les nôtres et il serait étonnant que M. De Landsheere, un furet du reportage, n'eût rien appris d'une rébellion au Tir National. Comme nous disons en Wallonie : « Si c'était vrai, cela se saurait. »

J'ai demandé à mon excellent camarade catholique De Landsheere qui a été emprisonné en même temps que moi, de fouiller dans ses souvenirs.

« Aucun soldat n'a refusé de tirer sur miss Cavell, c'est une fumisterie, me dit-il; elle a été imaginée vraisemblablement lors de l'exhumation de cadavres allemands au Tir National. M. Brassine[4], ancien échevin des travaux publics de Bruxelles, ancien député, informé de tout ce qui se passait, pendant l'occupation, du côté allemand, ne croit pas non plus à cette histoire. »

Pardon, dit M. Heymans, « le corps retrouvé (du soldat Rammler) est un document incomparable ».

Ce qui est incomparable, c'est la rapidité des déductions de M. Heymans qui se contente du cadavre retrouvé de Rammler, sans autre investigation.

L'Administration communale de Schaerbeek a dit à M. Heymans la vérité : Rammler a été exhumé.

Toutefois, cette exhumation authentique ne nous apprend ni la cause de l'exécution de Rammler, ni la date de sa mort, ni le nombre d'Allemands fusillés au Tir National, car Rammler n'y était pas seul...

M. Heymans, historien, ne se pose pas ces questions. A ses yeux, sa thèse est prouvée par l'exhumation.

Il est trop pressé. Il s'emballe : gloire au héros allemand!

Il existe un document, monsieur Heymans.

M. Brassine possède, en effet, *le plan des inhumations du Tir National,* avec indication des dates. Il l'a consulté, avant-hier, à la demande de M. De Landsheere et à mon intention. Réponse :

Inhumations de Belges et d'Alliés : 42.

Inhumations d'Allemands : 4.

Dates :

Le soldat Rammler a été fusillé et inhumé le 3 *octobre* 1915.

Miss Cavell a été fusillée et inhumée le 12 *octobre* 1915.

(4) Catholique, pas socialiste, monsieur Heymans.

Rammler, mort 9 jours avant l'illustre infirmière, n'a donc pu refuser de tirer sur elle.

Je n'ai plus qu'à laisser M. Heymans à ses « réalités bourgeoises ».

Veuillez agréer, etc.

ÉMILE HOUSIAUX.

§

Mata Hari devinée par Papus. — M. Charles S. Heymans a reçu du peintre O. Guillonnet, qui a fait poser Mata Hari, la curieuse lettre suivante qu'il nous communique :

Paris, 4 décembre 1929.

Monsieur,

Je lis avec un extrême intérêt votre étude sur Mata Hari.

Et puisque vous avez mentionné le bref passage de ce monstre dans mon atelier, je vais vous conter un incident assez curieux.

Il y avait à peu près un an que j'avais fait un dessin de Mata Hari pour une Messaline et je ne savais de cette dangereuse créature que ce qu'elle m'en avait dit elle-même, c'est-à-dire beaucoup de bien, lorsque je reçus la visite du Dr Encausse, *Papus* pour les occultistes.

Tout en causant avec mon ami, je classais des dessins dans un cartonnier.

Tout à coup, le docteur poussa une exclamation :

— Oh! montrez, montrez-moi de près cette tête de femme! Qui est-ce?

— Un modèle qui n'a posé pour moi qu'une séance, un singulier type.

Et je lui racontai l'histoire de sa crise de pudeur, — enfin ce que disait en substance ma lettre à M. Dumur, reproduite dans votre étude.

— Eh bien! reprit le docteur Encausse, cette femme porte les signes les plus effroyables qu'on puisse voir. Sur ce visage, je lis qu'*elle causera deuils, morts tragiques, ruines*, que sais-je?... Il serait curieux de la suivre dans la vie! Oh mais! c'est effrayant!!... Voulez-vous me donner ce dessin? Je le classerai dans mes fiches et je tâcherai de savoir ce que deviendra cette Mme Mac Leod. C'est un démon.

Les années coulèrent, mon ami Encausse mourut pendant la guerre en 1916, je crois.

J'ai depuis demandé à ses héritiers de rechercher ce dessin. Il n'a pu être retrouvé.

Je vous signale cela comme une sorte de cas de divination ou, comme vous l'entendrez, comme une curieuse recherche du caractère par les traits du visage.

Veuillez croire, Monsieur, à mes sentiments d'admiration et de sympathie.

O. GUILLONNET.

§

A propos du « Napoléon III » de M. Octave Aubry. — M. Edmond Barthèlemy a reçu la lettre suivante :

Lottinghen (P.-de-C.), 5-12-29.

Monsieur,

Je viens de lire avec beaucoup d'intérêt le *Napoléon III* d'Octave Aubry. L'affaire de Forli et la mort de Napoléon, le frère aîné, y sont racontés de manière dramatique. Mais je croyais, sur la foi de bons auteurs, que Napoléon était mort de la rougeole et que cette maladie n'était pas seulement un

prétexte pieux inventé pour rendre moins violent le chagrin d'Hortense. J'ai lu aussi qu'après avoir été blessé, il avait attrapé la rougeole et était mort de cette maladie et non de sa blessure. La version d'Octave Aubry ne veut-elle que dramatiser le récit, ou n'a-t-on sur ce fait que des données incertaines?

De même l'affaire de Boulogne me semble, si je rappelle bien mes lectures précédentes, plutôt simplifiée. L'aigle fétiche que l'on trouve assez pitoyable dans le bateau, ne devait-il pas jouer un rôle bien plus important et venir désigner à l'enthousiasme populaire la tête prédestinée du futur Empereur? Il y a quelque temps, le *Mercure de France* nous a donné à propos de cet aigle, d'amusantes précisions. Octave Aubry ne s'y attarde pas. Ce ne sont donc que fables sans consistance.

Excusez ma curiosité, elle est éveillée à propos d'un livre que j'apprécie beaucoup. Peut-être voudrez-vous éclairer votre religion.

Croyez, etc...

JULES PAUBLAN.

En nous communiquant cette lettre, M. Edmond Barthèlemy ajoute :

J'estime que c'est bien de la rougeole qu'est mort, en trois jours, à Forli, le frère aîné du futur Napoléon III. Une épidémie de rougeole sévissait dans le pays, et le prince était déjà miné par les fatigues et les contrariétés. Quant à l'aigle de l'affaire de Boulogne, il n'est sans doute qu'une légende, issue des plaisanteries qui eurent cours alors dans la presse. Il n'y eut d'aigle, dans l'échauffourée de Boulogne, que celui du drapeau que déployait le prétendant.

§

L'anneau de Naundorf.

Saint-Germain-en-Laye, le 17 décembre 1929.

Monsieur le directeur,

Le *Mercure de France* du 15 décembre 1929, page 738, donne un très intéressant article sur l'anneau de Naundorff. Voici quelques précisions susceptibles d'intéresser ses lecteurs.

Contrairement à ce que l'on prétend quelquefois, cet anneau ne portait pas les lys de France. C'était un camée antique représentant Bellône.

Votre correspondant signale en outre à l'attention des lecteurs du *Mercure* l'ouvrage de M. Hans-Roger Madol, publié en 1928 à Leipzig. Il faut y ajouter désormais le récent ouvrage du commandant de la Roche qui jette de nouvelles lumières sur cette obscure et épineuse question Naundorff.

Le commandant de la Roche a réussi à identifier le singulier personnage du pseudo-Montmorin, l'*ange gardien* du soi-disant Naundorff, et cela grâce aux séries A. F. IV et F. 7 de nos archives nationales. La série A. F. IV contient les bulletins de police rédigés le plus souvent par Fouché lui-même, et qui étaient destinés à informer quotidiennement Napoléon Ier de la situation politique générale de la France. La série F. 7, bulletins de police générale,

donne également de très intéressants renseignements sur les agents doubles au service simultané du comte de Provence et de Fouché.

Toute l'existence de Montmorin (qui s'appelait en réalité Casimir Leseigneur) s'y trouve entièrement reconstituée et permet de faire la preuve des assertions de Louis XVII dans les Mémoires intitulés : *Abrégé des infortunes du Dauphin.*

Veuillez agréer, etc. Dr ÉDOUARD GROS.

§

Le Sottisier universel.

LES SOUVERAINS D'ITALIE AU VATICAN. — Le roi Humbert et la reine ont rendu visite hier pour la première fois au Souverain pontife. — (Titres d'article.) *Le Petit Parisien,* 6 décembre.

Car il faut bien se rendre compte que sous les grands mots de contrôle parlementaire, de libre discussion, etc., se dissimulent les appétits féroces d'une bande de requins dont le principal sinon l'unique souci consiste à saisir toutes les occasions pour donner des crocs-en-jambe aux gens en place, s'emparer de leur portefeuille et faire main basse sur leurs émoluments. — *L'Ami du Peuple,* 7 décembre.

D'autres ouvriers, qui travaillaient à l'église de Saint-Blaise, ont découvert de nombreux louis d'or à l'effigie de François Ier. — *Le Journal,* 23 novembre.

Alors Raquel Meller objecta que sa santé s'était encore aggravée. — *Le Journal,* 2 décembre.

MM. Jean Gaument et Camille Cé sont populistes aussi... Ils font observer qu'un Estaunié, dans *L'Ascension de M. Baslevre,* un Georges Duhamel, dans *L'Infirme aux mains de lumière,* ont été « de grands populistes avant la lettre ». — RAYMOND LÉCUYER, *L'Ami du Peuple* du soir, 12 décembre.

DISTINCTION HONORIFIQUE. — Mlle Amélie Pujarniscle, fille de notre compatriote le colonel en retraite Pujarniscle et de Madame, née de la Parraguère, vient d'obtenir brillamment son permis de conduire. A la toute gracieuse Mlle Amélie, au colonel Pujarniscle et à Madame, née de la Parraguère, nous adressons nos compliments charmés et ravis. — *Le Coq Catalan* (Perpignan), 29 novembre.

LA LUTTE RUSSO-SOVIÉTIQUE. — (Titre d'un article). *Journal des Débats,* 22 novembre.

L'IMPRÉCISION DU DOCUMENT CAUSE AUX ÉTATS-UNIS UNE DÉCEPTION GÉNÉRALE. — Avant la publication, dans le monde officiel, on se félicitait de ce que le document serait une pièce unique présentant un travail remarquable de précision. Ce matin, le désappointement a fait place à l'enthousiasme, et l'on se demande s'il serait possible de publier le document aujourd'hui. — *Le Journal,* 11 octobre.

La foule accourt des pays environnants, même de l'étranger. — EDGARD BLOSDE, feuilleton de *l'Œuvre,* du 3 novembre.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie FIRMIN-DIDOT, Paris. — 1930.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE HENRI DE RÉGNIER
de l'Académie Française

POÉSIE

Premiers Poèmes. Volume in-18 12
Poèmes, 1887-1892. Volume in-18 12
Les Jeux rustiques et divins. Volume in-18 12
Les Médailles d'Argile. Volume in-18 12
La Cité des Eaux, poèmes. Volume in-18 12
La Sandale ailée. Volume in-18 12
Le Miroir des Heures. Volume in-18 12
1914-1915, *Poésies.* Volume petit in-18 5
Vestigia Flammæ. *Poésies.* Volume in-16 12
Flamma tenax, 1922-1928. Volume in-16 12

ROMAN

La Canne de Jaspe. Volume in-18 12
La Double Maîtresse. Volume in-18 12
Les Amants singuliers. Volume in-18 12
Le Bon Plaisir. Volume in-18 12
Le Mariage de Minuit. Volume in-18 12
Les Vacances d'un jeune homme sage. Volume in-18 12
Les Rencontres de M. de Bréot. Volume in-18 12
Le Passé Vivant, *roman moderne.* Volume in-18 12
La Peur de l'Amour. Volume in-18 12
Couleur du Temps. Volume in-18 12
La Flambée. Volume in-18 12
L'Amphisbène, *roman moderne.* Volume in-18 12
Le Plateau de Laque. Volume in-18 1
Romaine Mirmault. Volume in-18 1
L'Illusion héroïque de Tito Bassi. Volume in-18 1
Histoires incertaines. Volume in-16 1
La Pécheresse. *Histoire d'amour.* Volume in-16 1
Les Bonheurs perdus, nouvelles. Volume in-16 1
L'Escapade. Volume in-16 1

LITTÉRATURE

Figures et Caractères. Volume in-18 1
Sujets et Paysages. Volume in-18 1
Discours de Réception à l'Académie française. Brochure in-18 2
Portraits et Souvenirs. Volume in-18 1
Esquisses Vénitiennes. Volume in-16 ....
Proses datées. Volume in-16 1
L'Altana *ou la vie Vénitienne,* **1919-1924.** Deux volumes in-16 2

THÉATRE

Le Théâtre aux chandelles : Les Scrupules de Sganarelle. Volume in-18 1

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Billets d'aller et retour individuels d'excursion à prix réduit pour les Stations de Sports d'Hiver des Alpes et du Jura.

Il est délivré, du 1er décembre 1929 au 31 mars 1930, par les gares Paris P.-L.-M., Dijon-Ville, Besançon-Viotte, Besançon-Mouillère, yon, St-Étienne, Marseille, Genève-Cornavin, Genève-Eaux-Vives, es billets d'aller et retour individuels d'excursion comportant une duction de 50 0/0 sur le double du prix d'un billet simple.

Au départ de Paris et de Marseille, ces billets sont valables du ndredi à midi au mardi à midi ; au départ des autres gares du samedi midi au lundi à 24 heures.

Les jours de fête légale sont assimilés aux dimanches; les billets excursion sont valables de l'avant-veille ou de la veille de la fête à idi au lendemain ou surlendemain à midi suivant la gare de départ.

Le coupon d'aller de ces billets ne peut être utilisé que jusqu'au manche (ou jour de fête) à midi.

Le coupon de retour ne peut pas être utilisé avant midi du dimanche u du jour de fête).

Le voyageur muni d'un billet d'aller et retour d'excursion peut s'arrêter aux gares intermédiaires pour lesquelles sont délivrés des billets même nature que le sien; il n'a droit au transport en bagages que matériel de sport, il bénéficie d'une franchise de 20 kg.

BULLETIN FINANCIER

Une amélioration certaine a été constatée, durant ces derniers quinze jours, sur les diverses principales places de l'Europe. En apparence, le malaise économique et financier qui étreint le monde depuis la débâcle américaine semble dissipé. En fait, il n'y a encore, pour le moment, absolument rien de changé.

Aux États-Unis, des efforts très sérieux sont faits par les Pouvoirs Publics et par les dirigeants des grands ensembles industriels pour entretenir une grosse activité. Le Gouvernement Fédéral, les compagnies de chemins de fer et de services publics projettent la réalisation de travaux qui maintiendront un certain niveau d'affaires. Il reste cependant à savoir jusqu'à quel point ces travaux seront productifs de richesses, si leur rendement sera suffisant à permettre le maintien du « standing » élevé que la plupart des Américains ont cru pouvoir adopter. Rien n'est moins certain; et il y a lieu de se défier des avis optimistes émis par certains « businessmen » new-yorkais autant que des statistiques américaines. Ce qui est certain d'ores et déjà, c'est que les banques des Etats-Unis sollicitent de pouvoir financer certains travaux de reconstruction en Europe. Elles n'ont donc pas confiance dans les destinées immédiates de l'Amérique autant qu'on veut bien le laisser entendre.

La Grande-Bretagne a bénéficié du « krach » américain. La Banque d'Angleterre vient de ramener à 5 % le taux de son escompte. C'est là un allégement sérieux des charges imposées au commerce et à l'industrie britanniques. Mais il reste à résoudre complètement cette question du chômage qui fut la cause de l'avènement au pouvoir u ministère travailliste.

En Allemagne, la situation est des plus confuses. L'affermage, au groupe suédois des allumettes, de la fabrication allumettière est insuffisant à permettre l'alimentation de la trésorerie du Reich. Tout un nouveau programme financier doit être élaboré, sur les résultats duquel on ne peut encore se prononcer. Mais, ce qui est évident : c'est le manque général de capitaux Outre-Rhin.

Situé au centre de trois zones de dépression, le marché financier français ne peut manquer de subir de brutales secousses. Il a connu une vague de baisse, actuellement endiguée. Le nouveau gouvernement a proprement jeté du lest; il a élaboré un programme de grands travaux; il a établi plusieurs projets devant, en principe, favoriser les affaires financières. Diverses limitations d'impôts ont permis au marché boursier de se ressaisir. On a réagi contre la baisse des mois précédents. Un point de résistance semble atteint. Pourra-t-il être maintenu longtemps? C'est douteux.

Sans doute, toute diminution d'impôts frappant les coupons correspond, en fait, à une augmentation des dividendes; mais on ne tardera pas à s'apercevoir que les dégrèvements projetés seront une satisfaction beaucoup plus morale qu'effective. Sans doute aussi, la baisse du loyer de l'argent est de nature à rendre les capitalistes moins exigeants sous le rapport du revenu; mais la perspective de conversions, en 1930, n'est point faite pour échauffer les imaginations. Il y a en outre trop d'emprunts obligataires pour qu'on puisse compter sur une grande activité boursière. Comme d'autre part les conseils d'administration persistent dans leur politique néfaste de mise en tutelle de l'actionnaire dont on n'augmente le dividende qu'au compte-gouttes, on ne peut vraiment pas prévoir encore un redressement sérieux et durable de la Bourse.

Tous titres à revenu fixe ou garanti · rentes, obligations, actions de chemins de fer, de banques, resteront donc stables. Quant aux valeurs à revenu variable, elles risquent fort de connaître encore bien des vicissitudes, surtout si l'agitation parlementaire se poursuit.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinaires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL (EURE). — 1930.